
8 M
11-h
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
11 K
15









COLLECTION COMPLÈTE DES OEUVRES DE JEAN JOSEPH ROSSIGNOL

JÉSUITE

DISPOSÉES PAR ORDRE DES MATIÈRES

VOL. III.

2.D RECUEIL

GÉOGRAPHIE

VOL. II.

TURIN 1823

Chez Hyacinthe MARIETTI Libraire

Rue du Pô

COLLECTION COMPLÈTE
DES
ŒUVRES
DE JEAN JOSEPH ROSSIGNOL
JÉSUITE

DISPOSÉES PAR ORDRE DE MATIÈRES.

VOL. III.

2.d Recueil

GÉOGRAPHIE.

VOL. II.

6. Détails géographiques dont la Table est placée au fin du volume.

DÉTAILS GÉOGRAPHIQUES

PAR M.r ROSSIGNOL

DE VALLOUISE.



A MILAN,

Chez JOSEPH MARELLI Imprimeur.

M. DIII. VI.

AVANT-PROPOS.

Il y a plus de soixante ans, que je m'applique constamment à l'étude de la Géographie; et je puis assurer que je le fais toujours avec un nouveau goût et un nouveau plaisir. Cette science n'a point de bornes, et inspire infailliblement un intérêt toujours plus vif, si l'on a le bon esprit de l'envisager sous son vrai point de vue. Rien de plus ennuyeux, rien de plus dégoûtant qu'une nomenclature seche et décharnée des Empires, des Royaumes, des Provinces, des continens, des isles, des caps, des rivieres, des montagnes .... Cette pénible tâche est nécessairement dévolue à la premiere enfance. Encore faut-il la réduire aux moins termes; et j'ai observé quelque part qu'il suffit de faire parcourir ces sentiers arides à de tendres éleves, pendant deux ou trois semaines et rien de plus. Lorsque le temps de la réflexion commence à poindre, une pareille marche devient insoutenable, et conduit à un éloignement incurable de cette belle et aimable étude. De là vient qu'on voit si peu de personnes solidement instruites dans cette partie, qu'on peut et qu'on doit regarder comme la base fondamentale de toutes les connoissances humaines. Cette sorte de désordre pro-



vient principalement de la mal-adresse des instituteurs qui ne pensent guere à assaisonner leurs leçons, de vues philosophiques, de considérations sur le génie, les mœurs, les usages des différens peuples, sur la nature des Gouvernemens, sur les cultes religieux, sur la variété des productions de la terre . . . .

Quant aux vues philosophiques, nous avons un ouvrage immortel, qui fait époque dans le siecle où il vient de paroître. Ce sont les Études de la Nature *de M. de S. Pierre. Elles sont en même temps religieuses. A tous les pas elles font ressortir d'une maniere frappante et pittoresque la profonde sagesse, la bienfaisance inépuisable de l'Auteur de la Nature. Ce sont autant de coups de massue, qui écrasent, qui réduisent en poudre impalpable, cette horde de nouveaux Encelades, qui ne prétendent rien moins que d'escalader le Ciel, et de renverser le Trône de l'Eternel. Il est vrai que ce livre précieux leur devient inutile; ils se gardent bien de le lire: mais il ne peut manquer de produire un bien inappréciable, en arrêtant ou en retardant les progrès de l'impiété, en offrant un préservatif contre la séduction, à tant d'ames qui entendent encore la voix de la raison.*



Ce n'est pas dans cette source que j'ai puisé les Détails Géographiques que je publie. Je n'aurois fait que présenter au lecteur des observations qui sont aujourd'hui généralement connues; car je ne doute pas

qu'elles ne soient dans les mains de tout le monde, j'entends, de toutes les personnes qui s'appliquent à des lectures solides, et qui savent les goûter. J'ai dû me frayer une route différente, et chercher à me rendre utile par une autre voie. J'ai commencé par publier une Géographie élémentaire. J'ai disposé la premiere partie, qui est assez courte, de maniere à la mettre à la portée de l'âge le plus tendre. Elle renferme du reste une notice abrégée de toute la surface du Globe. La seconde, qui est plus étendue, est destinée à un âge un peu plus avancé. J'y reprends par ordre tous les pays dont je n'avois d'abord donné qu'une idée succincte mais méthodique. Les deux parties réunies n'arrivent pas à former un volume de 200 pages in octavo, *quoiqu'elles renferment à très-peu près toutes les connoissances géographiques que l'on peut raisonnablement exiger de la jeunesse.*

L'ouvrage que je publie aujourd'hui est beaucoup plus considérable : mais j'ose croire que les lecteurs le trouveront trop court. C'est un parterre, immense, il est vrai, mais émaillé de mille et mille fleurs, qui présentent sans cesse le plaisir de la variété et de la nouveauté. Je ne crains pas de trop dire, en assurant qu'il est propre à exciter l'intérêt et l'empressement des personnes de toutes les conditions, de tous les états et de tous les âges.

Je parcours successivement toutes les contrées du monde. Laissant à part tout ce qui

se ressent de la sécheresse et de l'aridité de ce qu'on appelle Géographie élémentaire, je m'occupe à recueillir dans ma marche, tout ce que je juge propre à orner l'esprit, à former le cœur, à amuser même, à piquer et à satisfaire la curiosité. La richesse et l'abondance des productions de la terre dans certains climats, une multitude de phénomenes qui excitent la surprise par la singularité, et l'admiration par la grandeur et la beauté; des faits plus vrais que vraisemblables, propres à exercer la sagacité des Physiciens et des Naturalistes; le grand mérite de la nouveauté dans les objets qui passent sans cesse sous les yeux; tout concourt à soutenir, à commander même l'attention du lecteur.

Ce qui pourra mettre le comble à l'étonnement dans les vrais amis de l'humanité, c'est la prodigieuse inégalité qui se trouve dans la répartition des dons de la nature, parmi des hommes qui sont tous enfans d'un même Pere. S'ils éprouvent une sensation pénible, ils pourront l'adoucir, en observant que ceux qui nous paroissent au comble du dénuement et de la misere, sont les moins mécontens, s'estiment les plus heureux de tous, et par là le sont en effet. Tout en commençant, nous en citons deux exemples parmi un grand nombre d'autres. Nous les trouvons dans l'Islande et dans la Terre de Feu. La nature est pour ainsi dire dans un état de mort en Islande; et cependant c'est, comme l'on verra,

le séjour du bonheur. Quant à la Terre de Feu, elle n'est guere plus favorisée des dons de la nature, mais le fût elle, la barbarie des habitans, les leur rendroit inutiles; or le Capitaine Cook nous apprend qu'ils sont satisfaits du très-peu qu'ils ont, et qu'ils ne désirent rien de plus. Ne voyons-nous pas nous-mêmes parmi nous, que ceux qui ont le plus de moyens de jouir, sont presque toujours ceux qui jouissent le moins?

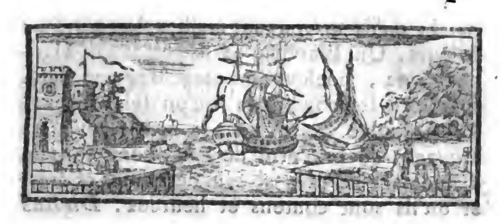
Mes principes sont assez connus, pour qu'on doive s'attendre à me voir épouser à tout propos la cause de la Religion et de ses Ministres. Je n'ai laissé échapper aucune occasion de repousser avec force les imputations plus que hasardées du philosophisme, et de certains écrivains, qui, peut-être sans le savoir, sont saupoudrés d'un œil de philosophie, bien peu propre à les mettre en crédit auprès des personnes qui n'ont pas renoncé aux lumieres de la raison, et qui ne méconnoissent pas la voix de la vraie humanité. Je range dans cette derniere classe un Géographe ou son traducteur, qui a sailli la collection d'une infinité de choses utiles, curieuses, et intéressantes à plusieurs égards, en se permettant avec une effronterie intolérable des assertions odieuses et destituées de tout fondement, en ne respectant ni le trône ni l'autel, en insultant une grande Reine, en taxant d'insolence la conduite du Chef de l'Eglise Universelle, et en décriant

des hommes évangéliques qui furent le plus ferme appui de l'Eglise Romaine.

Du reste, comme il fut toujours permis de tirer le bien du mal, je n'ai pas fait difficulté de prendre dans cette source empoisonnée, un très-grand nombre d'articles relatifs à mon objet, de copier même souvent pour faire plus vîte, les expressions que j'avois sous les yeux. Il semble qu'il seroit de mon devoir de nommer celui à qui elles appartiennent: mais je m'abstiens de le faire, pour ne pas exposer un lecteur peu réfléchi à exprimer un poison mortel d'une plante, d'où la prudente abeille sait extraire une douce liqueur.

L'ape e la serpe spesso,
Suggon l'istesso umor:
Ma l'alimento stesso
Cangiando in lor si va;
Che della serpe in seno
Il fior si fa veleno,
Nel sen dell'ape il fior
Dolce licor si fa.

Metastasio.



DÉTAILS GÉOGRAPHIQUES

DE L' ISLANDE.

L'Islande est une Isle de 160 lieues de long, et 60 de large. Longitude ouest 5 degrés; latitude nord, 65 degrés. J'avertis une fois pour toutes, que je fais passer le premier Méridien par la pointe du Cap-Verd, ou du Cap Blanc s'il est plus occidental; et que je compte les longitudes est, ouest jusqu'à 180 degrés. Je crois m'appuyer sur des raisons solides; et je ne désespere pas que toutes les nations de l'Europe ne s'accordent tôt ou tard, à faire de même.

L'Islande est un des pays les plus misérables du monde; il ne l'est guere moins que le Groënland. Je fais avant tout une observation qui tient à la Politique et à la Morale; et ce sera ma pratique assez ordinaire. Les Islandois sont si attachés à leur pays

natal, qu'ils se trouvent malheureux par-tout ailleurs. Un Islandois se fixe rarement à Copenhague, quelque avantageuses que puissent être les conditions qu'on lui propose. Le Capitaine Cook nous a appris que les sauvages de la Terre de Feu, sont dans le dénuement le plus absolu de toutes choses, et qu'ils sont contens et heureux. *Digitus Dei est hîc.*

Les Islandois sont naturellement graves et sérieux. Jamais ils ne traversent une riviere ou tout autre passage dangereux, sans se découvrir la tête et implorer la protection divine. Leur dévotion ne disparoît point avec le danger, et ils rendent graces à Dieu de les avoir conservés. Qui sait s'il ne prendra pas envie à nos Philosophes de se transporter dans cette région désolée, pour les guérir de cette *superstition*? Non, non, ils trouvent qu'il est plus commode de blasphêmer et de bavarder au milieu de Paris. Ils y trouvent des badaux qui les écoutent, et c'est tout ce qu'ils veulent.

Les tremblemens de terre et les volcans sont communs en Islande. Parmi les volcans, on connoît particuliérement celui du Mont Hekla; il est au sud à une lieue de la mer; on a estimé son élévation de 840 toises. Ses éruptions firent les plus grands ravages en 1693; les cendres furent lancées dans toutes les parties de l'Isle, jusqu'à la distance de 60 lieues.

L'Islande abonde en sources d'eau chaude jailissantes. On en trouve à peine quelques unes ailleurs, dont l'eau sorte aussi bouillante, et qui jaillisse à une si prodigieuse hauteur. On voit à S. Cloud un jet d'eau qui s'eleve à 80 pieds. En Islande des colonnes d'eau de plusieurs pieds d'épaisseur, montent à une hauteur surprenante. Quelques voyageurs ont assuré que celle qui est près de Skalholt, s'éleve à 360 pieds. Le Docteur Van Troïl a cru la voir s'élever à 88 pieds. La plupart de ces sources lancent des eaux bouillantes avec un grand bruit. La plus abondante de toutes est celle de *Geyser*. Lorsqu'on en approche, on entend un bruit semblable à celui d'un torrent qui se précipite à travers les rochers.

Les habitans redoutent les masses de glaces, qui s'élevent à plus de 50 pieds au dessus du niveau de la mer, et qui doivent avoir sous l'eau, pour le moins, neuf fois autant de profondeur. De sorte qu'on peut estimer la hauteur totale à 500 pieds. Ces masses produisent quelquefois sur terre, des froids effrayans. Tel est le pays au quel ses habitans sont si fort attachés.

Les Isles de Fero, au nombre d'environ 24, sont vers le sud, lat. 62.° à 100 lieues ouest de la Norvvege. Les habitans sont environ au nombre de 5000. L'hiver et l'été y sont modérés, et les gelées ne sont ni longues ni fortes. Les pâturages y sont bons,

et le bétail peut toujours demeurer en plein air. Voilà de quoi exercer la sagacité des Physiciens et des Naturalistes, ces Isles étant à une pareille latitude. C'est ce qui m'engage à en faire mention.

DE LA NORWEGE.

La Norvvege est un des pays les plus montagneux de l'univers. Voilà une leçon pour ceux qui attribuent les montagnes a la force centrifuge du mouvement de rotation de la terre. Celles de la Norvvege forment une chaîne de 400 lieues de long du sud au nord. Dofrefield est réputée la plus haute; elle s'éleve à 1700 toises. Outre cette chaîne, toute la Norvvege est couverte de montagnes énormes. Les cavernes qu'on rencontre dans ces montagnes, sont peut-être les plus extraordinaires qui existent sur le Globe. En s'avançant dans celle de Dolstaën, on entend le bruit des vagues de la mer au dessus de sa tête. Le passage est aussi spacieux et aussi élevé qu'une église ordinaire. Les côtés sont perpendiculaires, et le comble forme une voute. Voilà encore de quoi déconcerter ceux qui veulent calculer l'attraction des montagnes.

Les rivieres ne sont la plupart que des torrens, qui se précipitent des montagnes,

et forment quelquefois des cataractes étonnantes, dont quelques-unes ont jusqu'à 600 pieds de haut. Celle de la Glommer se précipite avec tant de bruit, qu'on l'entend à douze lieues de là. C'est une des plus fameuses du monde.

Les quadrupedes sauvages de la Norvvege sont l'élan, la renne, et non le renne, le lievre, le lapin, l'ours, le loup, le linx, le renard, le glouton, l'hermine et le martin. J'ai vu l'élan, j'en ai parlé dans mes Lettres sur la Pologne. La renne est une espece de cerf. Les lievres sont très-petits. Le linx tient un peu du chat, il est très-dangereux, sa peau est très-belle. Les renards sont noirs, blancs et rouges. Le glouton ressemble au chien tourne-broche, sa fourrure est très-précieuse. L'hermine est connue; c'est un petit animal très-timide et très-propre. Le martin ressemble beaucoup au chat des bois.

La Norvvege est le pays où l'on trouve la plus grande varieté d'oiseaux de toute espece. Les faucons volent quelquefois en si grand nombre, qu'ils obscurcissent l'air. Le bruit de leurs ailes ressemble à celui de la tempête. On y compte trente sortes de grives. Il y a une grande quantité de pigeons de différentes especes. On y distingue deux sortes d'aigles; on en a vu enlever des enfans de deux ans.

Les lacs et les mers produisent une éton-

nante multitude de poissons de toutes les especes qu'on trouve en Europe. Un des plus extraordinaires est le serpent de l'océan. Il n'y a pas quarante ans, qu'on en tua un qui avoit 300 pieds de long; sa tête ressembloit à celle du cheval; une longue criniere blanche tomboit sur son cou. Les particularités qu'on en raconte, ont été attestées avec serment. On assure sérieusement l'existence du Craken dans ces parages. Sa grosseur a, dit-on, une demi-lieue de circonférence; ce qui feroit près de 400 toises de diametre. Lorsque cet animal s'éleve au dessus de l'eau, on apperçoit un grand nombre d'antennes transparentes, toutes à peu près de la hauteur, de la forme et de la grosseur d'un mât ordinaire.

J'ai vu la description d'un poisson de ce pays; elle se rapproche extrêmement de celle que j'ai donnée de l'Orang Outang de mer, qu'on a pêché près du Cap Commorin. La ressemblance de son corps avec celui de l'homme, a quelque chose de frappant. Pour se former une idée de la quantité énorme des poissons qui viennent du nord, on peut lire ce qui en est dit dans les *Etudes de la Nature*. Pontoppidan né à Berghen, a donné une excellente Histoire Naturelle de la Norvvege.

Le fameux Tournant de Malestrom, a environ 400 toises de profondeur. Il monte et descend au flux et reflux, avec rapidité, et

avec un bruit dont les plus grandes cataractes n'approchent pas. Les vaisseaux qui s'y engagent, sont entraînes irrésistiblement. On en voit les débris remonter sur les vagues. Son étendue est énorme. Les animaux qui y sont pris, témoignent la plus grande frayeur. Il entraîne souvent des baleines, qui poussent des hurlemens horribles. M. De S. Pierre fait une peinture pittoresque des superbes colonnes qui bordent la Norvvege, et qui sortent du fond de la mer.

DU DANEMARCK.

Le printemps et l'automne sont deux saisons presque inconnues dans le Danemarck. On passe rapidement du froid au chaud, et du chaud au froid. Les hivers y sont si rigoureux, qu'on a vu des trains d'artillerie traverser la Mer Baltique sur la glace.

Dans le Danemarck, presque toutes les terres sont des fiefs. Les anciens nobles opprimerent si fort leurs fermiers et ceux qui vivoient dans leurs domaines, qu'à la fin ils les réduisirent entiérement à l'esclavage. Ils les vendoient et les achetoient avec les terres dont ils étoient censés faire partie. C'est ce que j'ai vu pratiquer encore en Pologne. Un grand nombre de ces propriëtaires nobles du Slesvvich et du Holstein,

ont sur leurs paysans le droit de vie et de mort. Lorsqu'en Danemarck ou dans le Holstein un fermier industrieux est parvenu à améliorer la ferme, son Seigneur la lui reprend, et le place dans une autre qui est en mauvais état. Cette odieuse pratique est si générale, qu'elle a entiérement découragé l'industrie, et arrêté les progrès de l'agriculture. Il en résulte que les neuf dixiemes des habitans sont dans la misere. Il est inutile de parler d'humanité à des maîtres aussi durs: mais comment sont-ils aveuglés au point de ne pas voir qu'il seroit de leur intérêt de réformer une conduite aussi barbare?

La population de tous les états de Danemarck, n'arrive pas à deux millions. Un pays aussi vaste devroit contenir beaucoup plus d'habitans: mais le vice du Gouvernement s'y oppose. Les anciens Danois se distinguoient par un courage, on peut dire, outré: mais une longue tyrannie a fait d'un peuple brave, belliqueux et entreprenant, un peuple mou, indolent et timide. Copenhague Capitale a 180 mille habitans. Son port est un des plus beaux du monde: mais il est peu commerçant. La raison naturelle demande de quel droit on impose les vaisseaux qui passent le Détroit du Sund. Les revenus du Roi, outre ses domaines, montent à 24 millions de francs.

DE LA LAPONIE.

La Laponie est située au nord de la Suede, sur les bords de la mer. Elle obéit aux Danois, aux Suédois et aux Russes. Elle a environ 200 lieues de long, et 150 de large. Dans ce pays, le soleil est pendant quelques mois de l'été sans se coucher, et quelques mois de l'hiver sans se lever. Mais les habitans tirent un si grand secours du crépuscule et des aurores boréales, qu'ils n'interrompent point leurs travaux pendant la saison de l'obscurité. Dans l'hiver, le froid est si excessif que leur boisson se gele sur leurs levres, et l'esprit de vin se glace quelquefois. Ils voyagent en hiver sur la neige, avec une vîtesse surprenante, dans un traîneau attelé d'une renne. Les chaleurs sont excessives en été. Les bergers sont obligés de vivre dans la fumée pour se garantir des insectes.

Ce pays présente une masse énorme de montagnes. Quelques isles offrent des habitations délicieuses dans la belle saison; les bords en sont ornés de roses et d'autres fleurs: mais cette jouissance est de peu de durée. En général, le climat est fort rude. Des forêts sombres, des marais mal sains et des plaines arides couvrent une grande partie du plat pays.

Les mêmes animaux sont communs à la Laponie, au Danemarck et à la Norvvege. La zibelline se trouve en Laponie; elle ressemble à la marte. Sa peau est extrêmement estimée. Les lievres de Laponie deviennent blancs en hiver. On peut dire que la renne est le grand trésor des Lapons. Cet animal ressemble au cerf. Lorsqu'elle court sur la neige, les divisions de son sabot s'écartent et se rapprochent alternativement, pour l'empêcher d'enfoncer. En été, elle se nourrit de feuilles, et en hiver de mousse. Elle a une sagacité admirable pour trouver l'endroit où elle est cachée; elle gratte la neige pour la découvrir. La renne est capricieuse. Il lui prend de temps en temps fantaisie de lutter contre le voyageur. Celui-ci renverse le traîneau et s'en fait une calotte. Quand la renne s'est calmée, il retourne le traîneau et continue sa route. La renne fait jusqu'à trente lieues par jour. Elle a trois rangs de cornes, deux sur le devant, et une sur le derriere. Chacune est quelquefois de 25 cors.

Le nombre des habitans peut être porté à 60 mille. Les deux sexes y sont généralement d'une taille très-petite. M. De Maupertuis a mesuré une femme qui alaitoit son enfant; elle n'avoit pas plus de quatre pieds.

DE LA SUEDE.

La Suede est très-étendue: mais la partie susceptible d'être habitée, est resserrée dans des bornes fort étroites; elle est remplie de lacs, de forêts, de montagnes et de pays incultes. Son aspect est assez semblable à celui des pays voisins. Elle a seulement l'avantage des rivieres navigables. Elle ne ressemble pas moins à ces pays, pour le climat et pour le sol. Le froid y est excessif, les poëles et les fourrures servent à le tempérer. Il est quelquefois si rude, que les habitans en ont le nez et les extrêmités vivement affectées. Le meilleur remede que l'on ait trouvé pour ces cas, c'est de frotter avec de la neige la partie endommagée. Quand on est saisi du froid à un certain point, on est attaqué d'une envie irrésistible de dormir: mais si l'on s'endort, on périt infailliblement. Nous en avons vu un exemple dans quelques uns de l'équipage du Capitaine Cook.

La Suede abonde en crystaux, améthystes, topazes, porphyres, lapis lazuli, agathes, cornalines, marbres et autres fossiles: mais ses principales richesses sont les mines d'argent, de cuivre, de plomb et de fer. L'exploitation de ce dernier métal n'occupe pas moins de 450 forges, moulins à marteaux et fonderies. Le produit des mines de

cuivre est considérable : mais elles sont chargées de fortes taxes par le Gouvernement.

A quelques lieues de Gotteborg, est un affreux précipice où se jette une cataracte épouvantable, avec une telle impétuosité, et à une si grande profondeur, que de grands mats qui s'y précipitent avec elle, disparoissent, les uns pendant une demi-heure, d'autres pendant une heure. On n'a jamais pu trouver le fond de cet abyme, quoiqu'on y ait jetté des sondes de plusieurs centaines de toises. On voit dans la Gothie un lac limoneux, qui enflamme les corps qu'on y plonge. La pêche du hareng près de Gotheborg, est estimée à 1200 mille barils; le baril contient 1200 harengs. Les chevaux de Suede sont de meilleur service à la guerre que ceux d'Allemagne. En traversant l'Allemagne, j'ai observé que les chevaux y sont plus vigoureux qu'en France. Ces différences peuvent provenir de celles des climats. On a observé que les faucons qu'on apporte de Suede en France, retournent dans leur pays natal. On en a tué un en Finlande qui portoit sur une plaque d'or, le nom du Roi de France. On peut dire aussi qu'il se joignit par hasard aux faucons dans leur passage.

On remarque que le peuple suédois a changé de caractere dans les différens siecles. Aujourd'hui les paysans sont pesans, robustes et vigoureux; toute leur ambition se borne aux besoins de la vie. Les marchands

sont à peu près de même. Quelle différence des Suédois modernes avec ceux qui sous Gustave et Charles XII. porterent la terreur dans des pays éloignés ! Dans la derniere guerre, leur conduite fut sans énergie, leur courage se démentit. Les femmes mennent la charrue, battent le grain, manient la rame, servent les maçons, portent des fardeaux, et font tous les gros travaux de l'agriculture.

Stockolm, Capitale du Royaume, à 400 lieues de Paris, est une des belles villes de l'Europe. Sa situation singuliere, et tout à fait pittoresque frappe les étrangers. Mille tableaux variés et enchanteurs naissent du nombre infini de rochers de granit qui s'élévent au dessus de l'eau, et présentent l'aspect le plus hardi. Les rues offrent un amphitéatre couronné par le palais, édifice magnifique. La plume ni le pinceau ne peuvent rendre ce superbe tableau.

Nul pays n'a produit de plus grands héros, ni de plus braves troupes que la Suede. L'armée nationale peut monter à plus de 40 mille hommes. La Suede auroit pu équiper autrefois 40 vaisseaux de ligne: mais depuis peu d'années la marine est tombée en décadence. La population de la Suede n'arrive pas à 3 millions.

DE LA RUSSIE.

La Russie occupe le Nord de l'Europe et de l'Asie. M. De Voltaire a dit que lorsqu'il est midi à l'une de ses extrêmités, il est minuit à l'autre. Cela est vrai, depuis que les Russes se sont avancés à l'est, jusqu'aux côtes de l'Amérique. Son étendue est presque triple de celle de l'Europe. Le climat est étrangement différent aux deux extrêmités de cet Empire, sud et nord. A Petersbourg le thermometre descend à 30 degrés au dessous de la glace; on l'a vu baisser jusqu'à 70 degrés dans la Sibérie. Lorsqu'on sort, le froid fait verser des larmes qui gelent aussitôt, et restent suspendues aux cils en forme de glaçons. Du reste les habitans ont tant de moyens de se préserver du froid, qu'ils en souffrent assez peu. Je l'ai éprouvé moi-même dans la Russie Blanche. Je portois dans la maison une pellisse de moutons de Moscovie. Lorsque je sortois, j'ajoutois un manteau doublé d'une peau d'ours ou de loup blanc; un grand bonnet avoit en dehors une peau d'ours et en dedans une peau de bobac, espece de renard. J'ai à peine ressenti le froid, et bien moins que dans nos climats. Mais l'usage des poëles, au quel je n'étois point fait, me conduisit aux portes de la mort.

La neige est l'engrais naturel de ce pays.

Le grain vient en abondance dans la partie méridionale. L'extrême fertilité de quelques provinces peut en fournir toutes les autres, au moyen des rivieres qui favorisent les transports. Les mines y sont communes; et le peuple en perfectionne chaque jour l'exploitation. La Russie est en général un pays plat, comme la Pologne: De Pétersbourg à Pekin, on rencontre difficilement une montagne, en passant par la Tartarie Indépendante; de même que de Pétersbourg aux Pays Bas, en passant par Dantzich, Hambourg et Amsterdam.

Le Volga est le fleuve le plus considérable de la Russie et de toute l'Europe. Il prend sa source non loin de Moscovv, et se jette dans la Mer Caspienne près d'Astracan. Il est très-favorable à la fertilité; il renferme toutes sortes de poissons, et féconde toutes les terres qui le bordent. Dans un cours de mille lieues, il n'a pas une seule cataracte qui interrompe la navigation. Il se décharge dans la mer par plus de 70 bouches. Par le moyen de ce superbe fleuve, la ville de Moscovv entretient une communication avec la Géorgie, la Perse, et les autres pays qui bordent la Mer Caspienne. Pierre le Grand avoit entrepris un canal entre le Volga et le Don ou Tanaïs. Celui-ci a sa source à 25 lieues de Moscovv. Son cours est de 330 lieues; il se décharge dans la Mer Noire. Le Dnieper est aussi un des

plus grands fleuves de l'Europe; il a 13 cataractes vers le 48e degré de latitude. Son embouchure est près d'Otchacovv. La Neva est large et profonde; elle va du lac Ladoga au golfe de Finlande, et se divise en trois branches, en traversant Pétersbourg.

La population de la Russie peut être évaluée à 30 millions. Elle est à peu près la même que celle de la France; avec la différence qu'en France, elle n'est guere susceptible d'une grande variation, au lieu qu'en Russie elle peut prendre des accroissemens rapides, à mesure qu'elle continuera à se civiliser. On fait état que celle des Etats Unis double et doublera tous les vingt ans.

Je ne répéterai pas ici que j'ai dit de la Russie dans mon Mémoire sur l'Equilibre de l'Europe. Il mérite d'être pris en considération par les curieux, par les gens de lettres, par les Souverains, par toutes les Nations qui sont jalouses de leur liberté et de leur indépendance.

Pétersbourg a deux lieues de long et de large, et est par là-même quatre fois plus grand que Paris et Londres. Cette ville étonnante renferme tous les genres d'édifices, soit pour l'embellissement et la magnificence, soit pour l'avantage des arts, de la navigation, de la guerre, du commerce, tels qu'on en peut trouver dans les premieres villes de l'Europe. On porte sa population à 400 mille ames; c'est un peu trop.

Moscovv est l'ancienne Capitale de la Russie dont elle faisoit la gloire. On ne sauroit ajouter foi à son ancienne magnificence, si elle n'étoit bien attestée. Son étendue est à peu près la même que celle de Pétersbourg : mais il renferme une grande quantité de jardins, de bosquets, de prairies, de ruisseaux. On convient généralement qu'il contient 16 cens églises et couvens, et 43 palais et places. Les palais, les églises, les couvens et autres édifices publics sont grands et superbes. Le Crémel ou Palais Impérial est cité comme une des plus magnifiques constructions du monde. Il contient neuf cathédrales, cinq couvens, quatre églises paroissiales, l'arcenal, les collèges publics, et d'autres édifices. Toutes ces églises ont de très-beaux clochers en flèche, la plupart dorés ou couverts d'argent. Les parois intérieures sont richement ornées. La cathédrale n'a pas moins de neuf tours couvertes de cuivre doré à double couché. Un volume ne suffiroit pas pour décrire ce qu'il y a de magnifique dans cette ville. Les bijoux et autres richesses d'une des églises du Crémel, ne sauroient être comparés qu'au ci-devant Trésor de Lorette, estimé 12 millions d'écus romains, ou 63 millions de francs. L'hospice des enfans trouvés est un immense corps de bâtiment qui contient 3000 orphelins. Il pourra en contenir 8000, quand il sera achevé. Ces enfans sont tenus avec un

grand soin, jusqu'à 20 ans, où on les pourvoit. Le commerce se fait principalement avec Pétersbourg, Archangel, avec la Perse et la Chine. On évalue sa population à 500 mille ames: mais elle doit arriver au plus à 300 mille. Nous avons observé dans notre Géographie élémentaire qu'on y voit la plus grande cloche qui soit au monde. Elle pese 432 milliers; elle a 64 pieds de circonférence, deux d'epaisseur sur son bord, et 19 pieds de hauteur.

Une chose qui mérite la plus grande attention, c'est que la balance des exportations et des importations fait entrer tous les ans en Russie, près de 20 millions; ce qui vient à l'appui de ce que j'ai écrit sur l'équilibre de l'Europe. En 1800, ses forces maritimes consistoient en 50 vaisseaux de ligne de 66 à 100 canons, et 30 fregates de 28 à 32. L'armée est composée de 500 mille soldats en service effectif, et 100 mille pour la défense de l'Etat.

DE L'ÉCOSSE.

Les Hébrides sont situées à l'ouest de l'Ecosse. Une de ces isles nommée *Staffa*, présente un spectacle unique dans l'univers; elle a sept à huit cens toises de long sur trois à quatre cens de large. Elle est bor-

dée d'une suite de colonnes en bel ordre la plupart de plus de cinquante pieds de haut. Elles portent sur la base d'un roc solide, et suivent les contours des baies et des caps. La couche de terre, qui forme la surface de l'isle s'éleve et s'abaisse selon les côteaux et les vallées; elle s'avance sur les colonnes, sur les quelles, elle forme de larges frontons, dont quelques uns ont plus de soixante pieds de hauteur perpendiculaire. Ils ressemblent assez à ceux dont on fait usage dans l'Architecture. Les palais et les temples bâtis de la main des hommes, comparés à ces monumens de la nature, sont des jeux d'enfans. La régularité des ouvrages des hommes qui faisoit leur grand mérite, se retrouve ici, et réunit la symmétrie à une majesté que l'art tenteroit vainement d'imiter. En avançant vers le nord, on trouve des rangs de plus hautes colonnes dont l'aspect magnifique et superbe est au dessus de toute description. Elles sont nues à leur base, et dégagées du sol sur le quel elles posent. Une isle voisine est entiérement composée de colonnes, qui ne sont surmontées d'aucune couche de terrein.

L'isle Staffa offre un autre phénomene, qui n'a pas moins de droit à la surprise et à l'admiration. C'est la grotte de Findal, la plus étonnante, je pense, qui ait jamais été décrite par aucun voyageur. La longueur est de 370 pieds. La hauteur en entrant

de 117, au fond de 70. La largeur de l'arcade en cone tronqué de 53 et de 20. Les deux côtés sont supportés par des rangs de colonnes. Le comble ou toit est formé par des colonnes tronquées, unies et liées par une espece de mastic jaune, qui en varie la couleur d'une maniere très-élégante. Le tout est parfaitement éclairé. Les colonnes de Staffa sont très-brillantes, lorsqu'elles sont frappées des rayons du soleil levant.

L'Ecosse a cent lieues de long sur cinquante de large. L'air y est plus tempéré qu'on ne l'imagineroit. On le doit au grand nombre de collines et de vallées, et au voisinage des mers : cependant il est froid et piquant pendant neuf mois, près des hautes montagnes. Il y a quelques plaines et quelques vallées d'une fertilité extraordinaire. On y remarque une grande variété dans les terreins; elle produit des sites délicieux pour les maisons de campagne, qu'on bâtit avec beaucoup de choix. Il y a un grand nombre de montagnes d'une hauteur prodigieuse, et qui ont une forme pittoresque. Voilà encore la force centrifuge de nos Philosophes en défaut; car elles sont à 56 degrés de latitude et plus.

Les lacs d'Ecosse sont trop nombreux pour pouvoir être décrits. Il en est deux ou trois qui présentent des tableaux frappans, tels qu'on en trouveroit difficilement de pareils en Europe, si ce n'est en Irlande. Plusieurs

de ces lacs sont agréablement bordés de bois, et abondent en poissons d'eau douce. Il en est un prés d'Elgin, qui est remarquable par la multitude de cygnes qui le couvrent, et qui quelquefois obscurcissent l'air en s'envolant. Près de Loch Ness est une montagne qui a près de 1800 toises de haut, au sommet de la quelle est un lac sans fond, dont l'eau ne gele jamais.

En Ecosse, comme dans tant d'autres endroits, les ainés avoient tout, et les cadets n'avoient rien ou presque rien. Ceux-ci étoient obligés d'aller chercher fortune ailleurs; quoiqu'aucun peuple n'ait plus d'affection pour son pays natal que les Ecossois. La réforme qu'on vient d'introduire en France à cet égard, est conforme à la raison et à l'humanité. Ce ridicule orgueil de famille qui n'est peut-être pas encore entiérement éteint, dominoit en Ecosse, comme ailleurs, avec toutes les horreurs de la barbarie.

DE L'ANGLETERRE.

L'Angleterre a 127 lieues de long, et 100 de large. Les Anglois ont compensé par leur industrie, les faveurs que la nature a prodiguées à d'autres pays. Rien n'égale la beauté des aspects qu'offrent les parties



cultivées de l'Angleterre. La variété des terres hautes et basses, les terres à bled et les prairies, le mêlange de clos et de plantations, les châteaux des grands, les maisons commodes, les villages rians, les fermes opulentes, décorées des plus vives couleurs de la nature; tout cela est d'une beauté et d'une richesse inexprimable. Les lieux les plus arides ne sont pas sans verdure. Quelques uns des Comtés les plus florissans, naturellement stériles, n'ont dû leur fertilité qu'au travail. En général, on peut assurer qu'aucun pays de l'Europe n'égale l'Angleterre, soit pour la beauté des points de vue, soit pour l'opulence de ses habitans. Quoiqu'elle présente à chaque pas de délicieuses collines, et de douces pentes, extrêmement agréables, elle a peu de montagnes. La Tamise auparavant dépourvue de ponts, en compte aujourd'hui un grand nombre qui se font admirer par leur beauté, leur solidité et leur commodité. Les lacs sont en petit nombre : cependant on est assuré que les marais et les étangs y étoient autrefois communs. L'industrie les a desséchés et transformés en terres labourables.

Les premiers Rois Normands convertirent d'immenses étendues de terres en forêts, consacrées au plaisir de la chasse. Anecdote qui donne lieu à de tristes réflexions. Dans la suite la voix de l'humanité se fit entendre; et les bois disparurent; de 69 forêts,

il en reste aujourd'hui un petit nombre. L'Angleterre a eu autrefois de vastes châtaigneries. On voit encore des poutres et des lambris de châtaigniers qui datent de plus de 600 ans, et qui n'ont aucune apparence de vétusté.

Les mines d'étain de Cornouaille sont très-célebres; le nombre des mineurs monte, dit-on, à cent mille. Le revenu est de 150 mille lires sterling, ou 3 millions, 600 mille francs. Le jardinage et l'agriculture ont fait de grands progrès en Angleterre. Les Anglois sont parvenus à naturaliser dans leur isle les différens fruits des quatre parties du monde, ou par la simple culture, ou par l'usage des serres chaudes. L'ananas anglois est délicieux, et maintenant très-commun. Il en est de même des autres fruits des deux Indes, de la Perse et de la Turquie.

Les chevaux anglois sont les premiers chevaux du monde pour le feu, la vigueur, la légéreté, la docilité. On n'a rien oublié pour en perfectionner la race. Ils réunissnent maintenant toutes les qualités et les beautés des chevaux indiens, persans, arabes, espagnols, etc. Il n'y a point de loups dans toute l'Angleterre. Les moutons qu'on éleve pour la toison, sont très-gros. On vend quelquefois un de ces animaux 1200 francs. Chaque année fournit 12 millions de toisons, qui à 40 sols piece, font 24 millions. Le mouton destiné pour la table ne le cede

pas à la venaison par sa délicatesse. Les mâtins anglois passent pour les chiens les plus forts et les plus courageux du monde entier. Peu de pays sont aussi favorisés de la nature en poissons de mer et d'eau douce.

Il est difficile d'apprécier au juste la population de l'Angleterre, à cause de l'affluence des étrangers, et de l'émigration des habitans. Tout bien considéré, elle ne peut guere être au dessous de huit millions.

La taille, les traits, le teint des femmes ont fait dire que l'Angleterre étoit le pays natal de la beauté. Mais ce qui fait leur plus bel ornement, c'est la sagesse de leur conduite. Quant aux hommes, on sait le fameux trait de S. Grégoire le Grand, qui touché de la physionomie de quelques esclaves anglois, envoya des Missionnaires dans leur pays.

Les curiosités naturelles sont très-variées et très-nombreuses. Les eaux de Bath et de Spa sont fameuses. Quelques puits ont un flux et reflux. Le vieux trou, près de la Tourmere, est un abyme de 20 pieds de large et de 140 de long, dont on ignore la profondeur. On y a jetté un plomb, qui tira 2650 pieds de corde, sans toucher le fond. Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur ce point; il seroit difficile de finir.

Londres Capitale est une ville de la plus vaste étendue, d'une richesse prodigieuse.

et d'un immense commerce. Les négocians y égalent les nobles en richesses. Il n'y a point de ville au monde où les boutiques offrent plus d'élégance, et soient mieux assorties. Elle a dans son sein et dans son voisinage toutes sortes de manufactures et de fabriques. Elle s'étend de l'est à l'ouest, s'éleve en amphitéatre vers le nord, et se prolonge à la ronde à près de sept lieues, par une suite de magnifiques maisons de plaisance, de villages bien peuplés, d'habitations champêtres de nobles et de bourgeois. On évalue à près d'un million le nombre des habitans. On y compte 120 églises paroissiales, 69 chapelles, outre une trentaine pour les étrangers, et plusieurs autres. Le nombre des édifices consacrés au culte, monte à plus de 300. On y voit 100 maisons de charité, 20 hôpitaux, 10 prisons.

Le pont de Londres a 877 pieds de long, 30 de large, outre les trottoirs qui sont de 7.

Le pont de Westminster se fait remarquer par sa perfection et son élégance. Il a 1172 pieds de long, 44 de large; il a coûté plus de 9 millions. Un troisieme pont n'est guere inférieur au second; il a coûté près de 4 millions.

S'il n'y avoit pas un S. Pierre au monde, S. Paul seroit la plus belle, la plus magnifique église de l'univers. Mais en fait d'édifices et de fontaines, Rome éclipse toutes

les villes de l'Europe prises ensemble. Le Musée Britannique est dans son genre une des merveilles du monde. Outre les trois regnes de l'Histoire Naturelle, il renferme une infinité de curiosités de toutes les sortes possibles. Dessins, Manuscrits, Livres imprimés, Médailles, Monnoies, Camées, Pierres gravées, Antiquités, Pierres précieuses, Agathes, Jaspes, etc. Métaux, Minéraux, Crystaux, Verres, etc. Fossiles, Cailloux, Pierres, Terres, Sables, Sels, Bitumes, Souffres, Ambres, Talc, Mica, Coraux, Eponges, Coquilles, Testacées, Crustacées, Hérissons de mer, Oursins, Crabes, Etoiles marines, Poissons, Oiseaux, Nids, Quadrupedes, Serpens, Insectes, Végétaux, Herbiers, Calculs, Sujets anatomiques, Instrumens de Mathématiques, Catalogue raisonné de tous les articles, en 7 volumes. On peut dire qu'on a fait entrer dans cette collection, tous les détails des productions de la nature, des sciences et des arts.

Un incendie réduisit en cendres la plus grande partie de Londres en *1666*. Une ville nouvelle sortit des ruines de l'ancienne. Quoique plus réguliere, plus ouverte, plus salubre que la premiere, elle peche à bien des égards du côté de la magnificence et de l'élégance. On eut le malheur de ne pas suivre le plan superbe du célebre Wren, Architecte de S. Paul. Je me rappelle à ce

propos le mot du grand Rousseau (j'entends Jean-Baptiste) : tout crime est issu d'ânerie. Londres seroit devenu incontestablement la plus belle ville de l'univers. Du reste depuis quelques années, les améliorations de cette Capitale ont été considérables.

En qualité d'Astronome, il m'est permis de remarquer en passant que l'Observatoire de Gréenvvich est à cinq minutes ouest de celui de Londres, et à deux degrés vingt minutes, ouest, de celui de Paris. Je l'ai dit, et je le répete avec complaisance, le cœur me dit que toutes les nations ne tarderont pas à faire passer le premier Méridien par la pointe la plus occidentale de l'Afrique.

Il n'y a que deux cens ans que l'Angleterre n'avoit de vaisseaux et de provisions navales que ce qu'elle tiroit de l'étranger. L'Allemagne lui fournissoit tous les ouvrages en fer, jusqu'aux cloux ; la France, le vin, le papier, le linge et mille autres objets ; l'Espagne toutes les productions de l'Amérique ; Venise et Gênes, celles des Indes Orientales ; le Portugal le sucre. Aujourd'hui le commerce de l'Angleterre n'a point de bornes ; il s'étend à tout et à tous les pays. L'empire qu'elle exerce sur la mer est étonnant ; et elle n'en paroît pas satisfaite. Il y a long-temps qu'un Anglois a dit, en plein parlement, je pense : Il ne faut pas qu'il se tire un coup de canon sur la mer, sans l'aveu de la Grande Bretagne.

Arthur-Young a porté, il y a quelques années, les revenus de l'Angleterre et de l'Ecosse à deux milliards, 695 millions. Il n'y a presque pas de manufacture en Europe, que les Anglois n'aient portée à une grande perfection. Celles de laine sont les plus considérables. La quincaillerie est en Angleterre un article très-important. Les serrures, instrumens tranchans, fusils, épées et autres armes, sont supérieurs à ceux de tous les autres pays. Les montres, les pendules, les instrumens pour les Mathématiques, jouissent de la plus grande réputation. Ces dernieres années, la puissance des Anglois a pris des accroissemens étonnans dans les Indes Orientales.

Je conviens que l'énergie du caractere de cette nation estimable par tant d'endroits, ne contribue pas peu à exciter et à entretenir cette activité qui est la source de la grandeur où elle s'est élevée. Mais ce même caractere l'a laissée dans une sorte de nullité à cet égard, pendant une longue suite de siecles. Il faut donc conclure que des circonstances particulieres ont concouru à la porter à ce haut degré de prospérité. Il résulte de là une grande vérité.

La puissance angloise est une puissance factice. Elle aura tôt ou tard le sort de celle des Tyriens, des Carthaginois, des Vénitiens, des Génois, des Portugais, des Hollandois. Cette fatale époque pourra être re-

tardée par la trempe du genie profond, ferme et solide de ces héros insulaires: mais elle arrivera tôt ou tard.

La France est un colosse inébranlable. Sa prospérité est assise sur un fondement solide; c'est son territoire, qui n'est point susceptible de changement. Le seul démembrement de la France, pourroit en opérer la ruine.

DE L'IRLANDE.

L'Irlande située à l'ouest de l'Angleterre, est une isle de 100 lieues de long, et 60 de large. S'il est vrai, comme le dit Guthrie, que l'entrée du canal de S. George, entre Vexford et Saint David, n'est que de cinq lieues, et que le passage vers l'Ecosse est de sept lieues et un peu plus, toutes les cartes géographiques sont en défaut sur ce point. Je serois disposé à croire que c'est une faute d'impression, et que le compositeur a mis 5 au lieu de 15.

Le climat de l'Irlande est plus humide que celui de l'Angleterre; le ciel y est presque toujours couvert de nuages. L'agriculture y a été négligée depuis le neuvieme siecle; les pluies ont converti des plaines très-étendues en marais remplis de mousse. La dixieme partie, ou peu s'en faut de cette belle

isle, se trouve couverte d'eaux stagnantes. L'humidité étant très-favorable aux prairies, les habitans ont donné tous leurs soins au bétail, et le labourage a été presque généralement abandonné. Cependant le terrein est extrêmement varié, et sa fertilité naturelle est égale à sa variété ; elle est supérieure à celle de l'Angleterre. En quoi on ne peut assez s'étonner de l'insouciance du Gouvernement Anglois, pour l'amélioration de ce pays.

Le sol est généralement assis sur le roc; pour peu qu'on creuse, on trouve un fond pierreux; c'est ce qui fait le salut d'une région aussi humide. Les rochers même y sont couverts de verdure, avec la couche la plus légere de terreau. Les montagnes attirent l'attention par leur hauteur et leur magnificence. Du reste c'est en vain, comme nous avons dit, que le sol est extrêmement propre à la culture de toute sorte de grains.

Plusieurs des lacs de l'Irlande sont extraordinairement poissonneux, et le poisson en est excellent. Quelques uns offrent les plus magnifiques perspectives, entr'autres celui de Killarney. Il est entouré de tous côtés de montagnes, de rochers, de précipices. Toutes les hauteurs sont couvertes de bois. Ces bois s'étendent depuis le sommet, ou peu s'en faut, jusqu'au pied de la montagne qui est baignée par l'eau. De tout côté on voit des ruisseaux tomber le long des précipices,

quelques uns de la hauteur d'environ 300 pieds. Près de là on voit une des plus belles cascades qui soient au monde; elle a 450 pieds de long. Les montagnes des environs forment des échos aussi agréables que surprenans. Le Comte de Kenmare y a placé quelques pieces de canon. Le bruit en est effrayant; on croit entendre un grand coup de tonnerre, qui parcourt successivement toutes les montagnes voisines, et va se perdre dans le lointain. J'ai vu un phénomene semblable à Grenoble, mais moins en grand. On tient dans le même vallon des instrumens de musique, et entr'autres des cors et des trompettes, qui font dans cet endroit autant de bruit, que pourroit en faire ailleurs un orchestre de cent musiciens.

On peut porter la population de l'Irlande à deux millions. On a fait en 1733 le calcul des familles protestantes et des familles catholiques. D'après les meilleurs mémoires, les premieres étoient au nombre de 115,494; et les secondes de 281423. Les secondes sont plus que doubles des premieres; elles font plus des deux tiers de la nation. Ces calculs sont à peu près applicables au temps présent, quoiqu'on sache que le nombre des Protestans s'est accru.

Les Ecrivains Anglois et Irlandois disent, ceux-là tout le mal, et ceux-ci tout le bien imaginable des anciens Irlandois. Si sans avoir égard à cet esprit outré de partialité, on

consulté les mémoires du temps, on trouvera que cette nation n'a jamais été civilisée qu'imparfaitement.

Quant aux descendans actuels de ces anciens Irlandois, on les accuse d'un certain degré d'ignorance et de barbarie. Mais les causes en sont moins naturelles qu'accidentelles. Ils sont prompts à concevoir, polis envers les étrangers, durs à la fatigue, et par là-même, susceptibles d'une plus grande culture. La plupart d'entr'eux sont catholiques; ils ont essuyé beaucoup de découragemens, qui ne leur ont pas permis de déployer leurs facilités intellectuelles et corporelles: mais quand ils ont été employés au service de quelque Prince étranger, ils se sont toujours distingués par leur intrépidité, leur courage et leur fidélité. On peut donc faire de l'Irlande une nation qui aille de pair avec les nations civilisées. On ne sauroit assez s'étonner, je le répete, de l'insouciance du Gouvernement Anglois à cet égard. Tandis que l'Angleterre a tout fait pour devenir ce qu'elle est, elle n'a rien fait pour l'Irlande. Elle a même mis des entraves à l'essort qu'elle auroit pu prendre, dans quelque heureuse circonstance. L'Irlande, pour sortir de son néant, auroit besoin d'être indépendante et de voir naître dans son sein un nouveau Pierre le Grand. Mais pourquoi ne seroit-il pas permis d'espérer que l'Angleterre ouvrira enfin les yeux sur ses vrais intérêts?

Ce qu'elle feroit pour cultiver cette nation, seroit pour elle un accroissement de puissance en Europe, dont elle doit sentir tout le prix. La premiere démarche qu'elle auroit à faire, seroit une tolérance religieuse, pleine et parfaite, et de mettre la Religion Catholique au niveau de toutes les autres Religions.

Sans recourir à la politique, l'humanité seule devroit intéresser l'Angleterre au sort du peuple irlandois. Ceux de la classe commune sont dans une situation assez semblable à celle des sauvages de l'Amérique. Des chaumieres, huttes ou cabannes fort basses, servent à loger tout à la fois la famille et ses possessions. Dans une des pieces ils vivent pêle-mêle. Un feu de tourbe allumé au milieu, n'a d'autre issue pour la fumée, qu'un trou pratiqué dans le toit. Une seonde piece est occupée par une vache, et quelques misérables ustensiles. Une vache, quelquefois un cheval, quelques volailles, un terrein pour les pommes de terre, voilà toutes leurs richesses. Quoique les prairies soient couvertes de bétail, les malheureux habitans mangent rarement de la viande de boucherie.

Parmi les curiosités de l'Irlande, la Chaussée des géans, à trois lieues de Colerait, mérite une attention particuliere. Elle est composée de piliers qui sont tous de forme angulaire; quelques uns n'ont que trois côtés; d'autres en ont jusqu'à huit. La pointe orien-

tale se termine par une descente perpendiculaire formée par les côtés des piliers dont quelques uns ont de 33 à 34 pieds de haut. Les piliers sont composés d'une quarantaine d'assisses de pierres convexes et concaves, posées l'une sur l'autre. La chaussée dans sa totalité a environ une lieue de long; elle est formée de diverses couches alternativement noirâtres et rougeâtres, jusqu'à la hauteur d'environ 60 pieds.

Les cavités, les perspectives pittoresques, les cataractes et autres objets, tant agréables qu'extraordinaires, sont en si grand nombre en Irlande, qu'on ne peut les ranger dans la classe des raretés.

Dublin Capitale de l'Irlande est à peu près de la même grandeur que Stockolm, Copenhague, Berlin et Marseille. On estime sa population à près de 200 mille ames. La riviere qui la sépare en deux parties égales est bordée des deux côtés, dans toute la longueur de la ville, de quais très-spacieux, où les vaisseaux chargent et déchargent au dessous du premier point, devant les portes et les magasins des marchands. Cette ville ressemble beaucoup à celle de Londres; elle est bâtie en brique. Les rues nouvelles sont aussi élégantes que celles de Londres. On voit sur la riviere deux beaux ponts, bâtis depuis peu. Dublin contient beaucoup de beaux édifices. Les casernes passent pour être les plus grandes et les plus completes qui

soient en Europe ; elles peuvent contenir 3000 hommes d'infanterie, et 1000 de cavalerie.

En Angleterre, en France, en Italie, le voyageur rencontre des perspectives belles et riches : mais il est quelquefois ennuyé de l'uniformité des objets. L'Irlande et le nord de l'Angleterre offrent plus de variété. Les montagnes sauvages dont les sommets surmontent les nues, les lacs immenses parsemés d'isles, les cavités, les défilés, les cataractes, l'innombrable quantité d'oiseaux qui voltigent d'un arbre, d'un rocher à l'autre ; cette foule de curiosités qui se présentent à lui sous toutes sortes de formes, et sans aucun mêlange de beautés artificielles, frappent agréablement son imagination ; et plaisent sur-tout à ceux qui savent contempler la nature.

DE LA HOLLANDE.

L'air de ce pays est épais et nébuleux. Le sol est marécageux ; ce n'est qu'à force d'industrie que les habitans l'ont rendu propre à la culture. Ils se sont procuré d'excellens pâturages qui leur fournissent une immense quantité du meilleur beurre et du meilleur fromage de l'Europe. Ils ont une excellente race de brebis, dont la laine est

très-estimée. Les isles du Texel sont environnées d'amas d'huitres délicieuses.

Les sept Provinces unies sont peut-être relativement à leur étendue, le pays le plus peuplé de l'univers; elles contiennent environ deux millions d'habitans, dans une longueur de 50, et une largeur de 45 lieues. Les Hollandois sont très-laborieux; cette aplication constante au travail tient à leur situation et aux besoins qui en résultent. Le grand ressort qui les anime, le grand mobile qui les excite à l'activité, c'est l'intérêt, c'est l'amour du gain. Le climat les rend en général lents et phlegmatiques. Par-tout où leur intérêt n'est pas compromis, ils sont naturellement doux et paisibles: mais dans ce cas leur courage les rend capables des plus grands efforts. La Révolution a apporté de grands changemens dans leurs mœurs.

Pour tout ce qui concerne le commerce et la banque, les Hollandois sont incontestablement plus habiles que tous les autres peuples de l'univers. Leur maxime générale est de ne jamais dépenser la totalité de leur revenu, quelque modique qu'il soit. S'il arrivoit à un Hollandois de n'avoir rien économisé dans l'an, il seroit décrié, comme l'est ailleurs celui qui porte la prodigalité aux derniers excès. Mais cette extrême frugalité va aujourd'hui en déclinant; et le luxe pénetre chez eux, comme par-tout ailleurs. Du reste on ne voit nulle part, un si grand

nombre de personnes dans une honnête aisance. On ne voit pas un pauvre demander l'aumône dans les rues d'Amsterdam. On y voit rarement des banqueroutes. Ils ont eu du temps de Louis XIV. 150 mille soldats et 80 vaisseaux de guere. La perte de leurs anciennes mœurs, et les circonstances consomment ou vont consommer leur ruine.

Je ne crains pas de dire que la tolérance religieuse de la Hollande devroit servir de modele à tous les peuples du monde. Chaque individu a la liberté de prier et d'honorer Dieu à sa maniere ; et toutes les sectes vivent ensemble paisiblement. Personne ne peut se plaindre d'être persécuté pour ses principes religieux. C'est là le vrai esprit de l'Evangile.

Les prodigieuses digues de Hollande contre les eaux de la mer, les levées, les canaux, etc. ont exigé des travaux si étonnans, qu'il est impossible de s'en former une idée. La maison de ville d'Amsterdam est peut-être l'édifice le plus admirable de cette espece, qui existe dans le monde. On y voit une horloge, dont le carillon exécute les plus belles cantates, au moyen de 30 ou 40 petites clochettes, avec une justesse et une précision merveilleuses. On porte la population de la ville à 215 mille ames.

Je reviens aux mœurs et aux usages des Hollandois. Les paysans ont l'esprit lourd et la conception lente : mais ils sont dociles

quand on les traite avec douceur. Les marins ont une franchise brusque. Les artisans ont en général la réputation de traiter honnêtement. L'habitude de fumer du tabac, est commune aux deux sexes de tout âge. La passion de gagner s'oppose chez eux à l'esprit de société. Dans l'ivresse la derniere classe se livre à tous les excès de la brutalité. On a vu les Hollandois exercer loin de leur pays de grandes cruautés: mais dans leur pays, ils sont en général, paisibles et biensfaisans. Les meurtres et les violences y sont très-rares. Quant au reproche d'ivrognerie qu'on fait aux deux sexes, elle est en grande partie l'effet du climat. En général les désirs et les passions y sont plus modérés que chez les autres nations, si l'on excepte cependant l'avarice. Les Hollandois ne connoissent guere la gaieté; l'amour chez eux est subordonné à l'intérêt, et se regle sur la convenance ou l'habitude.

Amsterdam, Capitale de toute la Hollande, est ou étoit regardée comme la ville la plus commerçante de toute l'Europe. Elle n'est plus ce qu'elle a été vers 1680, où le Chevalier Temple disoit qu'il sortoit autant ou plus de vaisseaux de la Hollande que de tout le reste de l'Europe ensemble. L'assiette d'Amsterdam est marécageuse; c'est par cette raison que toutes les maisons sont bâties sur pilotis. Il est difficile de concevoir le nombre de canaux dont elle est entrecoupée, et

qui sont tous navigables. Ces canaux récréent la vue, servent à entretenir la propreté, et favorisent singuliérement le commerce. Les canaux partagent la ville en une infinité d'isles, qui communiquent par des ponts de pierre ou de bois. La ville vue du côté du port, a la forme d'un demi-cercle. Le port est si grand qu'il peut contenir plus de mille bâtimens. Il est bordé d'un quai qui a près d'une demi-lieue de long. L'amirauté est un bel édifice, bâti de pierres de taille au milieu de l'eau; il est quarré à trois étages; il renferme tout ce qui est nécessaire pour équiper les vaisseaux. Non loin de là on trouve une superbe promenade, d'où l'on jouit de la plus belle vue possible. Il y en a plusieurs dans la ville; deux entr'autres, qui sont bordées de beaux édifices.

DE LA FRANCE.

La France, depuis ses dernieres conquêtes a 250 lieues de long et 250 de large. Le sol est généralement très-bon, et produit presque toutes les douceurs de la vie. L'air est sain, et doux vers le milieu, mais aux deux extrêmités sud et nord on ressent des chaleurs incommodes et des froids rigoureux. Les fruits ont plus de saveur que ceux de l'Angleterre, mais les pâturages ne sont pas

comparables à ceux de cette isle. Tout bien considéré, on peut regarder la France, comme un des pays que la nature a plus favorisés.

L'agriculture y a fait depuis quinze ans des progrès étonnans; et l'on estime que le sol produit un cinquieme au moins, et peut-être en ce moment un quart de plus, qu'il ne faisoit avant la révolution. On attribue cette amélioration à la destruction du gibier, et à la distribution des biens de la Noblesse et du Clergé. Les cultivateurs qui en ont acheté dans le menu détail, les ont fait valoir avec plus de soin, et en ont augmenté sensiblement le produit. Il est de la derniere évidence que les grandes propriétés en fonds de terre, sont opposées à la prospérité d'un Etat. On lit à ce sujet dans les *Etudes de la Nature*, une anecdote qui mériteroit d'être gravée en lettres d'or. La loi sur la main morte des communautés, étoit remplie de sagesse; elle me fournit l'occasion de faire une observation. Le corps de la société n'est point intéressé à mettre des entraves aux spéculations et aux entreprises des hommes de génie qui aspirent à amasser de grands biens. On doit entretenir l'émulation, et laisser aux talens la liberté de prendre leur essor. Le bien commun et général le demande: mais il me semble qu'on devroit prescrire des bornes, fort étroites même, à ceux qui visent à accumuler des possessions

territoriales. Ils ont bien d'autres moyens de mettre en valeur leur argent, tels que des établissemens de fabriques, de manufactures, de bienfaisance assujétis à des redevances modérées . . . . Une loi, par exemple, qui régleroit qu'aucun citoyen ne pourroit posséder en biens fonds, que ce qui suffit avec une culture commune, pour produire un revenu de 20, 30, tout au plus 50 mille francs; une pareille loi feroit faire les progrès les plus grands et les plus rapides à l'agriculture, qui comme l'on sait, est le premier nerf d'un état. Elle auroit encore l'avantage de mettre en activité l'industrie. Ceux qui auroient amassé des trésors, n'auroient plus d'autre ressource pour tirer parti de leur opulence, que d'encourager et de favoriser les artistes et les ouvriers. On n'auroit pas besoin de donner atteinte au droit de propriété, pour les grandes possessions actuellement subsistantes. La loi qu'on vient de porter sur les successions, y auroit bientôt porté remede. Il suffiroit d'établir que les fonds de terre seront repartis par portions égales, entre tous les héritiers.

Pour ne rien laisser d'arbitraire sur un sujet aussi important, je prie le lecteur d'observer qu'en bornant la plus grande possession à 50 mille francs de rente, j'ai ajouté : *avec une culture commune*. Si quelqu'un portoit ce revenu au double, au triple . . . . par des soins plus qu'ordinaires, avec les ressources

de l'industrie, il seroit de l'intérêt de la nation de ne point l'inquiéter, de le favoriser même de toutes les manieres, puisque ses améliorations tourneroient à l'avantage de la société entiere. La repartition qui vient de s'opérer en France, et qui a été l'effet des circonstances, et non d'aucune spéculation agraire, a déja opéré un grand bien; on y voit maintenant très-peu de terres incultes.

Les François ont récemment institué des Académies d'agriculture; les Anglois ont été en cela leurs modeles. Ils offrent des prix à ceux qui reussiront à la perfectionner. Notre Gouvernement l'encourage beaucoup; on avoit formé à cet égard, les plus belles espérances sur le retour de la paix: mais Dieu n'a peut-être pas résolu d'appesantir de nouveau sa main sur nous, et de nous engager dans une guerre continentale qui seroit le fléau de l'agriculture, comme de toutes les sciences et de tous les arts. La culture de la terre est merveilleusement secondée par les sources et les eaux qui sont répandues très-avantageusement dans presque toutes les parties de la France; et les habitans en ont tiré le plus grand parti pour fertiliser leurs campagnes et pour toutes les commodités de la vie.

Les vins de France ont de la célébrité; ils sont connus et recherchés pour leurs qualités supérieures. Les vins de Champagne,

de Bourgogne, de Bordeaux jouissent de la plus grande réputation. Les rives du Rhône de Lyon à la mer, fournissent une multitude de vins excellens. On trouve successivement les vins de Coindrieu, de Vienne, de Côte rôtie, de l'Hermitage, de Roque maure. On récolte en France annuellement des vins pour la valeur de 360 millions. On en exporte au moins pour 45 millions, outre les eaux de vie et les vinaigres.

Les François étoient autrefois fort renommés pour l'arrangément de leurs jardins: mais la maniere angloise a généralement aujourd'hui la préférence.

Suivant les calculs les plus justes, la France pouvoit contenir avant ses dernieres conquêtes, 25 millions d'habitans. On avoit soupçonné que sa population déclinoit depuis quelque temps: mais un examen mieux suivi a démontré précisément le contraire. Soit ignorance, soit malice, on avoit porté à un million, ceux qui sortirent de France, lors de la révocation de l'édit de Nantes; le fait est que le nombre des refugiés va tout au plus à soixante et dix mille, si toutefois il y arrive. Qu'on voie la vie du Duc de Bourgogne par M. Proyart. Avec ses nouvelles acquisitions, on doit porter le nombre de ses habitans à 33 millions.

Le génie, la bravoure et les mœurs des François sont suffisamment connus. Ce sujet a été traité par des plumes habiles. Un noble

orgueil est le trait dominant de leur caractere ; on ne vit jamais de peuple qui ait su tirer un aussi grand parti de l'esprit national qui les anime. Ce caractere se manifeste dans toutes les classes.

Les François sont gais, enjoués, humains, généreux, magnanimes. L'esprit et la gaieté brillent dans leurs conversations. C'est à leur école que les étrangers viennent prendre le bon ton de la société, et recevoir des leçons de politesse. Leurs prévenances et leurs soins leur gagnent les bonnes graces du beau sexe, et leur amabilité met en danger la vertu des étrangeres. Les François sont très-confians, un peu trop frondeurs. Un Seigneur de la Cour de Vienne, le Baron Palazzi, me disoit en 1764: Rien au monde de plus aimable qu'un François voyageur, qui est assez mûri, pour s'être défait d'un ton fiston et avantageux qui rendoit sa société désagréable. La prospérité ne les rend ni présomptueux ni arrogans ; et il n'y a point de peuple au monde qui sache supporter d'aussi bonne grace les revers et l'adversité. La conversation des militaires d'un âge mûr est en général instructive et amusante ; elle inspire le respect et l'estime. C'est ce que j'ai reconnu particuliérement dans mes longs voyages. Je n'en dirai pas autant de tous nos jeunes officiers, quelquefois fort étourdis. Il m'est arrivé d'être aux prises avec quelqu'un d'eux. Pour revenir au corps de

la nation, sur le commerce de la vie, on trouve parmi les François des caracteres faits pour inspirer l'amitié et la confiance, et des modeles de générosité et de désintéressement. Le fond du caractere du François est aujourd'hui tel que César a peint les Gaulois; il est prompt à se résoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, mais se rebutant aisément. César disoit que de tous les barbares, le Gaulois étoit le plus poli. Il en est de même du François; il est encore dans le siecle le plus civilisé le modele de la politesse.

On pourra demander comment il est arrivé qu'une nation que je viens de peindre sous des couleurs si aimables, s'est portée pendant la révolution à des horreurs dont le souvenir nous fait frissonner, et que la postérité aura peine à croire? Je répondrai que c'est un des prodiges de scélératesse qu'a produit le philosophisme. Du moment que l'impiété portera un peuple à rompre le frein de la Religion, il en fera des monstres plus féroces que les tigres et les pantheres. La même chose seroit arrivée à une autre nation quelconque, qui auroit eu le malheur de tomber entre les mains des philosophes. Ce qui ne me surprend guere moins, c'est qu'il en ait coûté si peu, pour ramener les François au caractere humain et bienfaisant qui les distingue. Du moment que l'ordre a été rétabli, ils sont redevenus ce qu'ils étoient auparavant.

L'esprit de philosophisme s'en étoit pris à tout, aux plus petites choses comme aux plus grandes. Paris a toujours été le séjour de la mode; c'est la seule tyrannie à la quelle le François se soumette sans murmure. Les changemens chez lui sont si fréquens à cet égard, qu'il est impossible de décrire le costume qu'il adopte. Il surpasse tous ses voisins en inventions de ce genre. Les philosophes ces grands prôneurs de la tolérance civile et religieuse ont formé le dessein d'aller à leur grand but, par la voie de la terreur; et il faut avouer qu'ils n'ont pas été délicats sur le choix des moyens. Du reste il n'en est aucun dont ils n'aient cherché à tirer parti. Il ont jugé que la mode pouvoit être utile à leurs vues barbares et sanguinaires, et ils n'ont pas manqué d'y avoir recours. De là ces accoûtremens maussades et extravagans adoptés dans la ville des graces, du bon goût, de l'élégance, de l'urbanité, que toute l'Europe s'étudioit tant bien que mal à prendre pour modele. On a vu étaler ces cols à goître, ces mentons cachés dans une besace, ces coëffures à la Brutus, ces toupets qui flottoient sur le nez, ces barbes de capucin, ces souliers de polichinelle.

Mes pauvres François! Je les aime bien: mais ils sont, ou ils ont été bien foux. Le sexe n'est pas resté en arriere dans cette scene grotesque; il falloit bien qu'il jouât son

rôle. Je l'ai sur-tout contre ces ceintures sous les aisselles qui sont tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus plat et de plus absurde. J'ai appellé cette maniere de se vêtir, l'habit en dame-jeanne. Pour être parfaitement en regle, et assortir complétement cette belle parure, il ne leur manquoit plus que de tenir les bras en anse de panier, et de porter un bouchon de liege sur la tête.

Mais ce n'est pas là le grand grief, que j'ai contre le sexe. C'est l'effronterie et l'impudence qu'il a affichée dans ces temps désastreux, et dont on voit encore un des artifices diaboliques que la philosophie a employés. Elle a cherché à détruire les bonnes mœurs, tous les principes de décence, pour parvenir à renverser la Religion; et il faut convenir qu'elle a raisonné et agi d'une maniere très-conséquente. Mais Dieu s'est joué de ses projets insensés; et nous avons vu se vérifier l'oracle de l'Esprit Saint: *In fine Deus irridebit eos*. Au moment où j'écris, le sexe paroît dans les rues de Paris, vêtu de la maniere la plus décente. Il n'y a plus que les femmes publiques qui osent encore montrer de l'impudeur; et la Religion reprend tous les jours un nouvel éclat.

Le génie de la langue françoise est la clarté et l'ordre. Elle ne peut adopter les inversions, et oblige les mots à s'arranger dans l'ordre naturel des idées. Cette gêne et cet esclavage la rendent admirablement propre

au genre didactique ou instructif. Ils répandent dans cette langue une douceur, une facilité qui plait à tous les peuples. Le génie de la nation se combinant avec le génie de la langue a produit plus de livres agréablement écrits qu'on n'en voit chez aucun autre peuple. Le suffrage de toutes les nations de l'Europe, et celui de toutes les Cours où l'on parle le François presque comme à Paris, venge bien cette langue des reproches qu'on lui fait. Quel dommage que les philosophes révolutionnaires aient eu la fureur de la défigurer, et de l'hérisser d'une foule de sons propres à faire disparoître cette harmonie enchanteresse qui en faisoit les délices de toutes les personnes cultivées chez les divers peuples. Mais j'ai déja assez exhalé mes regrets et mes plaintes sur ce point, et je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit dans mes différens traités.

La culture des lettres date en France du regne de François I. Sous les regnes suivans, les sciences et les arts firent des progrès plus ou moins rapides, mais celui de Louis XIV. les eclipsa tous. Ce Prince fut l'Auguste de la France. La protection qu'il accorda aux savans, aux gens de lettres et aux artistes, lui ont acquis plus de gloire que tous ses exploits militaires. Tous les genres de science et de littérature ont été portés au plus haut degré de perfection dans ce siecle.

Il faudroit un grand volume pour faire

l'énumération et donner une idée succincte des grands hommes qui ont paru alors dans tous les genres. Mais ce que nous ne devons pas passer sous silence, c'est que de tous ces hommes sublimes, inscrits dans les fastes de l'immortalité, il n'en est pas un qui n'ait respecté la Religion de ses peres, qui ait donné des signes d'impiété. C'étoit un opprobre qui étoit réservé aux temps malheureux où nous vivons. Nous avons vu des hommes d'un génie supérieur, tel que Rousseau et Voltaire: mais il se sont déshonorés et ont été les fléaux de la société, par l'abus qu'ils ont fait de leurs talens. A qui devons-nous le déluge de maux qui est venu fondre sur notre nation, si ce n'est aux principes de morale et de politique qu'ils ont établis eux et leurs disciples? C'est assurément là le plus grand des attentats des prétendus philosophes; ils ont encore étendu leurs ravages vandaliques sur les sciences, la belle littérature, les arts. Rien n'a échappé à leur fureur. Je me hâte de passer à des observations moins lugubres.

Peu de contrées, si l'on excepte l'Italie, peuvent montrer d'aussi beaux restes d'antiquité que la France. Il en est qui remontent aux temps des Celtes, et ceux de Rome sont modernes à leur égard. Mais ceux-ci l'emportent par le goût, la grandeur et la magnificence. J'ai vu et revu toujours avec un sentiment d'admiration, l'arc de triomphe

d'Orange. Nos Architectes devroient aller prendre des leçons de goût à la maison quarrée de Nismes. Mais que dirai-je de son amphithéatre, le mieux conservé de tous ceux qui existent. J'en ai parcouru les galeries, les vomitoires, les degrés, les déhors, avec les sentimens opposés de la stupeur et de l'enthousiasme. Je voyois l'arene occupée par des masures. On a du depuis fait cesser cette honteuse profanation. Je regrettois qu'on n'eût pas employé à le réparer parfaitement, les dépenses qu'on a faites pour la fameuse fontaine. Car ce superbe monument a souffert quelque altération, du temps des barbares. C'étoient les avant-coureurs de nos philosophes. Le fameux pont du Gard, est composé de trois rangs d'arcades, placés les uns au dessus des autres; ils ont 750 pieds en longueur, et s'élevent à 180. Les temples érigés par les Romains, sont en grand nombre en France, sur-tout dans la Bourgogne et la Guienne. J'aurois à parler de bien d'autres monumens: mais je suis obligé de presser ma marche.

On ne peut imaginer de situation plus heureuse pour le commerce que celle de la France. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie forment une croix, dont elle occupe le centre. Elle a sur l'ocean un grand nombre de ports sûrs et commodes, qui lui facilitent le commerce des deux Indes et de la Baltique. La Méditerrannée la met à por-

tée des Echelles du Levant, et lui procure encore une partie des richesses de l'Orient par l'Egypte.

Si l'on considere que la France située dans le climat le plus heureux de l'Europe, est également à l'abri des chaleurs excessives qui nuisent aux travaux et énervent l'homme, et des froids rigoureux qui gênent l'agriculture; qu'elle jouit presque toujours d'un beau ciel; on conviendra sans peine qu'il est difficile de trouver une contrée sur la surface du globe, qui, tout bien compensé, soit plus favorisée de la nature.

On conçoit aisément à quel degré de splendeur la France a dû s'élever avec de tels avantages. Aussi peut-on dire qu'il n'y a point de nation en Europe, dont le commerce se soit présenté sous un aspect plus actif, plus étendu et plus varié. Les entraves que les circonstances et nommément la guerre de mer, y ont mises, sont des obstacles passagers, qui ne sauroient être de quelque durée. L'acquisition des Pays-Bas et des bords du Rhin donnera incessamment un nouvel essor aux spéculations et aux entreprises commerciales. L'industrie nationale n'y contribuera pas peu de son côté.

La manufacture des glaces de Paris, celle des Gobelins, celle des porcelaines de Sevres, n'ont rien qui leségale dans l'univers. Toute l'Europe admire les tapis de la savonnerie. Les étoffes de soie de Lyon, l'orfé-

vrerie de Paris jouissent de la plus grande réputation. Il n'y a point de draps supérieurs à ceux d'Abbeville, de Louviers et de Sédan. La fabrication des étoffes de laine, répandue presque par-tout, est immense. La bonneterie, les lainages, les toileries de Rouen et des environs, les draps de Languedoc, les galons d'or, d'argent et de soie, les rubans, les gazes de Paris forment des branches de commerce fort étendues, dans l'intérieur et au dehors. Les toiles de Flandres, de Bretagne, de Mayenne, du Lyonnois, de Voiron; les dentelles, les baptistes et les linons de Valenciennes, de la Picardie, de la Flandre, du Hainaut, de l'Artois; les fils de l'Ille et des environs, le point d'Alençon font autant d'objets de commerce importans.

Nous devons encore ajouter les manufactures d'armes, les clouteries, la quincaillerie, les fabriques d'épingles, les draps, les étoffes de différens pays, les papeteries, celles d'Annonay, de Buges, de Courtalin, d'Essone, qui n'ont point d'égales dans l'Europe; les belles manufactures de Faïence, établies en beaucoup d'endroits; les verreries, les porcelaines en divers lieux; le plomb laminé; les superbes travaux de toiles peintes. Qu'on ne s'attende pas au reste à une énumération complette de tous les genres d'industrie, dans les quels les François se signalent. La chose est moralement impossible.

Le commerce intérieur tire des avantages sans nombre des rivieres et des canaux navigables qu'on s'occupe à multiplier. Il seroit cependant à examiner si M. De S. Pierre a été fondé à dire que les canaux nuisent plus qu'ils ne servent, en ce qu'ils obligent à détourner une multitude de sources qui servoient à l'arrosage des campagnes. Ce point mériteroit d'être discuté avec le plus grand soin et avec une juste impartialité. Les raisons pour et contre devroient être débattues avec intelligence. Il seroit d'une extrême importance de savoir au juste le tempérament qu'il convient de prendre entre les intérêts de l'agriculture et du commerce, qui, comme l'on sait, sont les deux bases de la prospérité d'un Etat. Dans un pays comme la France, il semble que l'agriculture a de grands titres pour faire respecter ses droits.

Quant au commerce du dehors, je dirai plutôt ce qui a été et qui sera, que ce qui est dans le moment. On peut assurer qu'il s'étend sur tout le globe. Je ne crois pas que la France ait perdu grand chose par la cession du Canada et de la Louisiane. Elle tiroit assez peu de parti de ces deux vastes possessions. Si elles étoient inutiles aux François, on pourroit peut-être dire qu'elles ont été funestes aux Anglois, et qu'elles ont amené la défection des Etats-Unis.

La plus riche colonie des François en Amé-

rique, étoit l'Isle de S. Domingue qu'elle possédoit enfin en totalité. Outre un grand nombre d'autres articles, elle fournissoit année commune a la France 100 mille bariques ou 1200 mille quintaux de sucre. Il lui sera aisé de s'en rendre de nouveau maîtresse, du moment que les Anglois ne s'y opposeront pas. En attendant elle conserve la Guadeloupe, Sainte Lucie, S. Barthelemi, la Désirade, Marie-Galande, et sur-tout la Martinique qui lui donne entr'autres 25 mille bariques de sucre. Pour les Indes Orientales, les Anglois s'y sont rendus maîtres absolus. Reste à savoir quelle sera la durée de cette grande prospérité.

Le commerce de terre de la France, en Suisse et en Italie, se fait par la voie de Lyon; en Allemagne, par Metz et Strasbourg; dans la Hollande par l'Ille; dans l'Espagne, par Bayonne et Perpignan. En temps de paix les ports de la France sont fréquentés de toutes les nations commerçantes de l'Europe. Elle fait des envois en Angleterre, en Hollande, en Danemarck, en Suede, en Russie et en Italie. Par la Méditerranée, elle commerce avec la Turquie et l'Afrique.

Avant la révolution, son commerce occupoit un million de tonneaux (de 20 quintaux) et 50 mille marins. On estimoit ses importations à 230 millions, et ses exportations à 300 millions. Ainsi il devoit entrer

en France 70 millions tous les ans. Cette malheureuse catastrophe a fait tomber ses manufactures et son commerce. Mais il est permis d'éspérer qu'ils se reléveront bientôt. Les flottes de France et d'Espagne, combinées ont déja mis une fois l'Angleterre à deux doigts de sa perte; elles pourront lui tenir tête une seconde fois. A bon compte, elles tiennent la mer; et jusqu'ici elles n'ont point reçu d'échec, de quelque conséquence. J'ai dit, et je répete ici que l'Angleterre est une puissance factice, et que la France ne l'est pas: mais que la France se souvienne que si elle provoque la Justice de Dieu, il saura bien trouver les moyens de la renverser jusque dans ses fondemens. Elle alloit périr; Dieu touché des prieres, de la fidélité de tant d'ames justes, et de leur constance dans les terribles épreuves où l'impiété philosophique les avoit mises, Dieu a déposé sa foudre vengeresse, et a épargné les coupables en faveur des innocens. Mais qu'ils se souviennent que Dieu met un terme à ses miséricordes, et qu'il a enfin laissé périr ce peuple qu'il avoit délivré de la captivité de Babylone.

On ne s'attend pas que j'entre dans une déscription détaillée des anciennes Provinces et des Départemens actuels. Cette tâche exigeroit un grand nombre de volumes. On trouvera même que j'ai déja trop insisté sur a France. D'ailleurs cette belle région est

si bien connue que je ne ferois que répéter ce qui a été dit cent fois. Ainsi je me bornerai à un petit nombre d'articles qui méritent un attention spéciale par leur grandeur, par leur singularité, et par l'intérêt qu'ils inspirent.

VERSAILLES. Ce n'étoit, il y a 150 ans, qu'un village et un rendez-vous de chasse. Il est devenu une fort belle ville, et singuliérement remarquable par le magnifique château que Louis XIV. y a fait bâtir. Le choix du local ne fut pas des plus heureux. On a dit que c'étoit un favori sans mérite. Saint Germain eût été infiniment préférable, ainsi que l'observe le Pere Laugier dans son Essai sur l'Architecture. Mais Louis XIV. qui se plaisoit à surmonter les obstacles et à créer des merveilles, a fait de cette espece de désert tout ce qu'il est devenu. Tous les arts, prenant dans ce siecle l'essor le plus vigoureux, ont concouru à embellir Versailles de tout ce que l'Architecture, la Peinture, la Sculpture et le crayon du jardinier pouvoient enfanter de plus beau. La magnificence et les richesses des vastes appartemens du Château en on fait un séjour digne du plus grand des Rois. L'intérieur et les environs du Château n'excitent pas moins l'admiration. Bosquets, parterres, perrons, bassins, cascades, jets d'eau sous mille formes, décorations de marbre, de verdure, canal de 800 toises de long, et de 200 pieds de large, orangerie

magnifique; telles sont en abrégé les beautés du parc. La ville répond en partie à la grandeur du château; elle a de vastes places et des rues très-larges. Toutes les avenues, la plupart plantées depuis près de cent ans, ont un caractere de majesté, imposant.

Près du parc sont les jardins du grand et du petit Trianon; ils ont des agrémens infinis, sans présenter autant de magnificence.

Marly est à une lieue de Versailles. Le château est l'ouvrage du célebre Mansard. C'est un grand pavillon quarré qui domine une vaste esplanade enrichie de terrasses, de cascades, de bosquets, de pieces d'eau, de fontes, de marbres, bordée de part et d'autre de douze pavillons isolés, qui produisent le plus bel effet. C'étoit un séjour délicieux où les Rois venoient se délasser quelques jours, de la pompe et de la somptuosité de Versailles. On en a retiré depuis peu les statues, pour en décorer les Tuileries, les Champs Elysées et autres endroits de Paris. Les eaux sont fournies par la fameuse machine de Marly. C'est un ouvrage de génie, que j'ai considéré en détail. Quatorze roues de plus de trente pieds de diametre, mues par l'eau de la Seine, font agir une multitude de manivelles, de balanciers, d'équipages de pompes; elles élevent l'eau à 508 pieds, et donnent en 24 heures plus de 27 mille muids d'eau. Son entretien étoit très-coûteux; il alloit annuellement à 60 mille

francs. Il y a plusieurs années qu'on pensoit à la réformer.

Sevres, à mi-chemin de Paris à Versailles, mérite ici une place, à cause de sa magnifique manufacture de porcelaines. Elles sont très- recherchées, et les plus belles du monde. Elles sont absolument de même nature que celles de Saxe, et surpassent celles de la Chine et du Japon. Elles ont le mérite particulier de la richesse des dessins, de la fidélité à rendre les plus beaux tableaux. Elles attestent le goût et la fécondité des dessinateurs et des peintres de cet établissement. Rien n'égale la noblesse et l'élégance des formes, la varieté, la grace et la pureté des ouvrages du pinceau.

Saint-Cloud a un magnifique château dans la plus riante exposition, et un grand parc planté par le Nôtre. De beaux bosquets, de longues allées, des cascades et des jets d'eau font de ce lieu, une des plus délicieuses promenades des environs de Paris. Ce château a reçu successivement de très-grands embellissemens.

Saint Germain en Laye est situé sur une hauteur, dans un très-bon air. On y admire une terrasse qui a près d'une demi-lieue de long, et plus de quinze toises de large, dont la vue donne sur la Seine, et sur des côteaux et des plaines jusqu'à cinq à six lieues. Louis XIV. n'a pas négligé d'y faire bâtir; mais il auroit dû donner à ce beau point de

vue, la préférence sur Versailles. A côté de la ville, est une forêt de cinq ou six lieues de tour, percée d'un très grand nombre de routes, où les Rois prènoient dans l'hiver le plaisir de la chasse au cerf et au sanglier.

Saint Gobin à 7 lieues de Soissons et 4 de Laon, a une manufacture de glaces la plus considérable de l'Europe. On y fabrique des glaces dont nulle autre n'approche pour la beauté, la netteté et la solidité du verre, et peut-être pour la grandeur, quelques unes ayant été jusqu'à dix pieds, deux pouces de hauteur.

Vins de Champagne et de Bourgogne.

La Champagne abonde en vins excellens. Cette branche d'exportation est pour elle une source de richesses d'autant plus précieuse qu'elle ne peut tarir ; plus ses vins seront connus, et plus ils seront recherchés. C'est une fameuse question de savoir s'ils sont d'une qualité supérieure à ceux de Bourgogne. Il ne convient pas à un homme de mon état de s'ériger en docteur en pareille matiere ; aussi m'attends-je bien que ce que je vais dire pourra être sujet à revision.

Les jeunes gens et les femmes préferent le Champagne ; le François d'un âge mûr, préfere le Bourgogne. L'Anglois regarde le Champagne comme le premier de nos vins ; il est en effet propre à tempérer son humeur

mélancolique. Les habitans du nord donnent la palme au Borgogne. Pour toutes les nations le Bourgogne a un goût fin et exquis, il flatte agréablement le palais. C'est un puissant soutien de l'homme dans ses travaux et dans sa vieillesse. L'impression en est délicieuse, mais tranquille; l'effet en est moins prompt, mais il est durable. Le Champagne est semillant, il a une saveur piquante qui flatte et qui réjouit; il chasse la mélancolie, délie la langue et inspire la gaieté. L'impression est vive et pourtant délicieuse, mais elle s'évanouit bientôt; l'effet en est prompt, mais il passe rapidement. Il faut conclure que les vins de ces deux provinces sont les plus beaux présens dont la nature ait pu les favoriser.

On divise les vins de Champagne en trois classes. La premiere comprend ces fameux vins blancs, qui font au dessert, le charme et les délices des meilleures tables, et ces vins rouges délicieux dont la réputation paroît s'accroître tous les jours. Les vins de la seconde classe, sans égaler les premiers, les suivent de très-près. Ceux de la troisieme renferment les vins dont on fait le plus fréquemment usage en France; ils forment, lorsqu'ils sont bien choisis, un très-bon ordinaire.

Les vins de Bourgogne se devisent de même en différentes classes. Je me borne à dire qu'elles sont toutes estimées et recher-

chées. Si quelque prude farouche se scandalise des détails où je viens d'entrer, je lui observerai que la description des dons de Dieu, n'est pas messéante dans un homme d'Eglise, qu'il n'y a que l'abus qu'on en fait, qui soit condamnable.

Lyon, la seconde ville de France, ne doit pas être oublié. Elle est dans la position la plus avantageuse pour le commerce. Les Romains l'avoient décorée de magnifiques ouvrages. En une seule nuit, elle fut détruite par un incendie si extraordinaire, qu'il est sans exemple dans l'histoire. Le Pere Edmond Auger Jésuite la sauva du saccage des Protestans. On y voit aujourd'hui de très-beaux édifices, tels que la maison de ville, l'hôpital, la métropole; la place de Bellecour a été dégradée. La grande bibliotheque sur le Rhône n'a rien qui puisse lui être comparé pour le coup d'œil. Lyon étoit une ville des plus importantes pour son commerce, sur-tout en manufactures. Elle a de grandes facilités pour ses relations au moyen du Rhône, de la Saône, et de la Loire qui en est très-près. Ce ne sera qu'avec le temps qu'elle se refera des désastres de la révolution. Parmi ses manufactures, celle des étoffes de soie, en or et en argent, tient sans contredit le premier rang. Viennent ensuite les fabriques de rubans, de galons, de passemens, de gazes, de crêpes, de chapellerie, de bas de soie, de bonneterie, de toiles

imprimées, de papiers peints .... Son commerce est ou étoit immense, et ne le cédoit à aucune autre ville de l'Europe. Il n'y a que Rouen qu'on puisse lui comparer, en France. C'est sur-tout par ses riches manufactures de soie que la ville de Lyon a acquis une grande prépondérance parmi les villes de commerce. C'est peu que ses fabricans entendent mieux que tous les autres, l'art de composer, d'assortir et de nuancer les couleurs; c'est peu qu'ils sachent employer les trames nationales les plus belles que l'on connoisse, et en faire avec une délicatesse inimitable le triage et l'assortiment, en observant toutes les gradations de qualité et de finesse. Ils possedent par dessus tout cela, l'art admirable d'unir dans leurs dessins l'éclat et la légéreté avec la richesse. Ajoutez à tous ces avantages ceux d'une grande fécondité dans l'invention des dessins, et d'une grande perfection dans la main-d'œuvre. Ses étoffes circulent dans toutes les Cours de l'Europe, et dans le Levant. L'Espagne en tire principalement des étoffes d'or; l'Angleterre beaucoup de taffetas lustrés, des brocarts d'or et d'argent, etc. L'Allemagne tire considérablement de ces étoffes dans tous les genres. Cette belle et riche ville qui a si cruellement souffert des ravages de la guerre civile, commence à reprendre son rang parmi les villes les plus importantes. Le Gouvernement seconde les

efforts, et encourage les spéculations des fabricans et des négocians.

J'ai connu particuliérement à Lyon en 1780, le fameux Perrache. Il me fit présent du Plan en grand de ses vastes et sublimes desseins. Sa chaussée étonnante de 15 cens toises étoit déja finie. Si on continue à remplir toutes ses vues, elles peuvent rendre Lyon la premiere ville de l'univers, relativement aux commodités pour le commerce. Je suis entré ailleurs dans le détail des dispositions qu'il a exécutées et de celles qu'il a projetées. Le plan du célebre Morand qui me l'a aussi communiqué, étoit plus élégant, plus symmétrisé; il donnoit à Lyon une figure circulaire. Il m'a paru que celui-ci montroit plus d'esprit, et celui-là plus de génie. Du reste celui de Morand n'étoit pas à mépriser. Il avoit aussi ses avantages. Lyon doit regretter long-temps deux hommes qui avoient des talens si éminens.

Si l'on trouve que je me suis arrêté long-temps sur la France, j'observerai que le sujet étoit si vaste, que je n'ai fait que l'effleurer. Il étoit d'ailleurs naturel que je parlasse avec quelque complaisance d'un pays qui m'a donné naissance, quoiqu'il m'ait rejeté de son sein, d'une maniere bien dure.

DE LA SUISSE.

La Suisse a 75 lieues de long et 60 de large. Elle est hérissée de montagnes, qui forment une sorte d'amphitheatre, dont l'aspect est principalement vers le nord; on en peut juger par le cours des rivieres qui coulent toutes vers cette partie. On conçoit dès-lors que l'hiver doit y être rude et long. Du reste les plaines sont plus tempérées; elles sont productives et bien cultivées. Rien n'est plus délicieux que les mois d'été dans ce pays. En général l'eau est excellente en Suisse; elle tombe souvent des montagnes, en grandes et petites cataractes, qui font un effet magnifique.

Il n'est peut-être point de pays au monde, où les avantages d'une industrie active et infatigable soient plus évidens qu'en Suisse. Le voyageur, en traversant les montagnes, est frappé d'admiration, à la vue de rochers autrefois stériles, et aujourd'hui couverts de vignes ou de riches pâturages. Ils apperçoit les traces de la charrue sur les flancs des précipices; et il a de la peine à concevoir comment des chevaux ont pu y monter. En un mot les habitans paroissent avoir vaincu tous les obstacles que le sol, la position, le climat y avoient accumulés; ils ont rendu fertiles des cantons que la nature sembloit

avoir condamnés à une stérilité éternelle. Le pied des montagnes, et quelquefois leur sommet sont couverts de vignes, de champs de bled, de prairies et de pâturages. Dans d'autres quartiers le pays est affreux. Ce ne sont presque par-tout que des rochers inaccessibles et stériles dont quelques uns sont ensevelis sous des glaces et des neiges aussi anciennes que le monde. Ce contraste frappe, saisit, et produit une sensation profonde. Dans quelques cantons, il existe une gradation régulière d'une extrême stérilité à la culture la plus heureuse et la mieux entendue; dans d'autres, le passage de l'une à l'autre est rapide, et cause la plus vive impression. Ailleurs une chaîne non interrompue de montagnes cultivées, richement garnies de bois, couvertes de hameaux, d'habitations champêtres, qui s'élevent les unes au dessus des autres en forme d'amphitéatre, de pâturages qui paroissent suspendus dans les airs, forment le paysage le plus délicieux que l'on puisse imaginer. Plus loin ce sont des rochers escarpés, des cataractes vastes et bruyantes, des montagnes d'une hauteur prodigieuse, où regnent d'éternels frimats. On peut dire que la Suisse présente à chaque pas les tableaux les plus pittoresques. La nature y est toujours sublime, soit qu'elle s'y montre généreuse, soit qu'elle y paroisse sous des formes épouvantables. Ces énormes masses d'eau congelée, dont les plus hautes

montagnes sont couvertes, et qu'on appelle glaciers, représentent des murailles, des pyramides, et ont mille autres formes bizarres, dans quelque situation qu'on les considere. Elles sont souvent interrompues par de longues crevasses, assez étroites pour qu'on puisse quelquefois les franchir : mais la profondeur de quelques unes, n'a pas moins de 500 pieds. Les gersures d'une terre desséchée peuvent donner en quelque maniere une idée de ces sortes de fentes. C'est au milieu de ces horreurs, qu'on apprend à connoître tout le prix des pays habitables ; comme dans les maladies, on connoît celui de la santé.

En partant de Turin ou de Milan, on entre dans la Suisse par le mont Saint Gothard. De là sortent quatre rivieres qui se dirigent vers les quatre points cardinaux, le Tesin vers le sud, le Russ vers le nord, le Rhône à l'ouest, et le Rhin d'abord vers l'est et ensuite vers le nord. L'Aar qui traverse toute la Suisse, a aussi sa source près de ce mont, et coule d'abord au nord ouest. Le Rhin entoure la Suisse jusqu'à Basle. Elle est séparée de la France par le mont Jura, et de l'Italie par la chaîne des Alpes. Les principaux lacs sont celui de Constance qui est traversé par le Rhin, celui de Zurich qui a 10. lieues de long, celui de Lucerne qui a 8 lieues, celui de Neuchâtel 6 lieues. La Suisse nourrit une grande quantité de moutons, et de superbes bestiaux,

On y fait du beurre et des fromages excellens. Presque tout le pays produit du bois de construction. Dans les plus hauts sommets des Alpes on voit le bouquetin et le chamois, dont on conçoit à peine l'adresse à se frayer un chemin parmi les rochers roides et escarpés, et à traverser les précipices. Le sang de ces deux especes, est extrêmement chaud. On en fait usage dans les pleurésies. On y trouve des aigles dont l'envergure est de 14 pieds, et des renards jaunes et blancs.

La population fut trouvée en 1795, de 1,835,000; on en a détaché depuis 135 mille; il reste 1700 mille ames. Les Suisses sont un peuple brave, hardi, industrieux, recommandable pour sa fidélité. Une simplicité de mœurs générale, une franchise ouverte et universelle sont les traits particuliers qui caractérisent cette nation. Le Général Pfiffer en rapporte une preuve bien remarquable. Sur une route qui traverse le Canton de Schvvitz, il y a plusieurs files de petites boutiques inhabitées, et remplies de différentes marchandises, dont les prix sont marqués. Les passagers entrent dans les boutiques, prennent les différens articles, et en laissent le montant, que les propriétaires viennent chercher le soir. C'est en général une nation très-éclairée; le peuple y est beaucoup moins ignorant que dans les autres pays.

En entrant dans ces contrées, le voyageur ne peut s'empêcher de remarquer l'air de contentement et de satisfaction qui est peint sur la physionomie des habitans. Il est frappé de la propreté du peuple et des maisons. Les chaumieres elles-mêmes sont l'image de la propreté, de l'aisance et de la simplicité. Les mœurs, les usages, les habillemens, tout annonce les traits saillans qui distinguent ces montagnards fortunés, des nations environnantes.

Des loix somptuaires sont exécutées dans plusieurs parties de la Suisse; on n'y peut danser que dans certaines circonstances. La soie, les galons, et plusieurs autres articles de luxe, y sont entiérement prohibés dans quelques cantons; il y a même des réglemens concernant la coëffure des dames. Tous les jeux de hasard y sont strictement défendus; et quiconque perd à d'autres jeux plus de six florins (environ onze francs) est condamné à une amende considérable; ce qui fait que leurs amusemens consistent dans les exercices du corps, et à orner leur esprit par la lecture.

Quoique les mémoires sur les quels je travaille, aient été publiés après la révolution, je crains bien que l'esprit philosophique qui a commencé à pénétrer dans ce pays, n'y ait fait de grands ravages. Ce qui me rassure un peu, ce sont les réglemens du Canton de Lucerne émanés en 1804, contre

les scandales de l'impiété, contre les juremens, le jeu, les vêtemens indécens. Les Magistrats de ce Canton ont rendu une nouvelle ordonnance, qui a été imprimée, publiée, et lue dans toutes les paroisses. Elle punit d'amende et de prison tous ceux qui se permettent d'offenser les mœurs par des actions deshonnêtes, soumet de même à des amendes celui qui porte le trouble et le déshonneur dans les familles, celui qui devient pere sans être marié; elle inflige des châtimens à l'adultere . . . . .

Ce qui contribue encore à me consoler c'est la réception magnifique faite au Nonce du S. Siége à Fribourg. Je remarque avec complaisance qu'il a été excorté par un nombreux détachement de dragons, non seulement dans le Canton de Fribourg, mais encore dans celui de Berne. Je me rappelle à ce propos que les Protestans de Geneve ont contribué à l'établissement d'une Eglise Catholique dans cette ville. Voilà ce qui s'appelle de la vraie Philosophie, de la vraie humanité. Cet évenement mémorable a eu lieu peu après l'apothéose de l'impudicité dans Notre-Dame de Paris, la métamorphose de Sainte Genevieve en Panthéon, le massacre des ministres catholiques. On a vu encore les Cantons Catholiques rétablir les monasteres que la Philosophie avoit détruits et leur rendre leurs biens. Les Trapistes entr'autres ont été remis dans leur maison de la Val-Sainte.

Les habitans d'une partie de ce pays, spécialement ceux du Valais sont très-sujets aux goitres. Il est bien prouvé que ces difformités ne proviennent pas de l'usage de l'eau de neige. Des faits décisifs nous assurent qu'elles sont causées par un suc pierreux dont l'eau est imprégnée. On a souvent retiré des goîtres des concrétions de pierres de tuf, on en a même tiré des morceaux plats, de près d'un demi-pouce de long. Le remede seroit de ne boire de cet eau qu'après l'avoir purifiée. Les goîtreux et les imbécilles sont assez communs dans quelques parties du Valais. M. Coxe a vu quelques uns de ces derniers, se chauffer au soleil, la langue dehors, et la tête baissée. Ces deux infirmités peuvent être attribuées à la même cause. En parlant ailleurs du Valais, j'ai fait mention de la vertu des eaux de Leche. J'ai dit qu'une partie de cette vallée, étoit tyrannisée par l'autre. La révolution y a établi une égalité raisonnable. C'est un bien qu'elle a opéré, parmi un grand nombre de maux qu'elle a faits.

Des treize Cantons qui forment la République, sept sont Catholiques, Lucerne, Undervvald, Uri, Schvvitz, Fribourg, Zug et Soleure; quatre Protestans, Berne, Basle, Schaffhouse et Zurich, deux moitié Catholiques, moitié Protestans, Appenzel et Glaris.

Dans ce pays de montagnes, chaque canton offre au voyageur le spectacle des cu-

riosités de la nature. Celles de l'art méritent aussi d'attirer son attention.

1. A Schaffhouse, on admire avec raison le pont de bois sur le Rhin qui a 400 pieds de large en cet endroit. Un charpentier d'Appenzel s'offrit à le faire d'une seule arche. On l'obligea à le faire en deux: mais on diroit qu'il est suspendu au milieu, et l'on peut douter s'il appuie sur la pile. La singularité va de pair avec la hardiesse dans la construction.

2. Une chose assez merveilleuse dans son genre est l'hermitage des environs de Fribourg. Il a été creusé dans le roc par un seul hermite qui y a travaillé pendant 25 ans, et est mort en 1707. Il est composé d'une chapelle, d'une salle de 28 pas de long sur 12 de large, et de 20 pieds de haut, d'un cabinet, d'une cuisine, d'une cave et d'autres appartemens, avec l'autel, les bancs, les planchers, les plafonds, etc.

Nous plaçons à juste titre parmi les merveilles de la Suisse l'établissement et le rétablissement du monastere de la Val-Sainte, à une lieue environ de Fribourg. Nous renvoyons au Mémoire que nous avons publié sur ce sujet, en 96 pages *in octavo*; nous ajouterons quelques mots sur ce qui s'est passé du depuis. Les satellites de l'Assemblée nationale eurent à peine pénétré dans la Suisse, qu'ils expulserent ces saints solitaires qu'ils avoient déja chassés de la France.

Comment les suppôts de l'enfer auroient-ils pu supporter ces anges terrestres ? Aussi-tôt que des temps plus prosperes ont permis aux habitans d'écouter la voix de la Religion et de revendiquer ses droits, ils ont rappellé et reçu à bras ouverts ces célestes anachoretes, qui retracent dans toute leur conduite les heureux siecles de S. Benoit et de S. Bernard, dont ils observent la Regle, dans la plus exacte rigueur. On compte actuellement à la Val-Sainte outre les Religieux de chœur, et les novices, de jeunes enfans qu'ils forment à toutes les vertus chretiennes, civiles et morales. Ils sont en tout au nombre de 200 environ. Cette maison étoit destinée à former de nouvelles colonies dans les différentes parties du monde. Il en sortit d'abord huit autres établissemens, deux dans le Valais, deux en Piémont, un en Espagne, un en Angleterre, un dans le Brabant et un dans la Westphalie. Le génie destructeur les poursuivit sous l'étendart de la révolution ; il les chassa du Brabant, de la Suisse, du Piémont. Mais Dieu se rit des efforts impuissans des hommes. Vingt-quatre Religieux de cet ordre, avec douze de leurs éleves, se sont rendus à Baltimore, dans les Etats-Unis, où ils ont été très-bien accueillis. Un nouveau monastere vient d'être établi dans la Riviere de Gênes. *Digitus Dei est hic*. Jamais la Trappe sous le fameux Abbé de Rancé, n'a présenté un spectacle aussi frap-

pant et aussi consolant. C'est à la Suisse qu'on est redevable de la renaissance d'une société aussi vénérable.

Quittons le ciel et revenons sur la terre; il n'est aucune des œuvres du Créateur qui n'excite notre admiration. Dans la vallée de Lauterbrunn on voit une cascade des plus étonnantes. C'est une petite riviere qui se précipite perpendiculairement de plus de 900 pieds de haut, on voit un arc-en-ciel des plus magnifiques, qui forme un cercle entier.

Le Général Pfiffer a executé en relief à Lucerne sa patrie, un plan des parties les plus élevées de la Suisse. Ce sont les environs du lac de Lucerne. On y distingue non seulement les montagnes, les forêts, les villes, les villages, mais même les chaumieres, les torrens, les routes, les sentiers tracés de la maniere la plus distincte et la plus correcte. On y voit une suite de montagnes qui s'élevent progressivement à la plus grande hauteur, et qui descendent après dans une progression semblable vers l'Italie.

Nous terminons ce qui regarde la *Suisse* par quelques courtes notices sur les principales villes. Basle pourroit contenir 100 mille ames, elle n'en a guere que 11 mille. Son église cathédrale est magnifique. Elle possede un trésor dans les peintures et les dessins de Holbein. Les rues de Fribourg sont larges et propres; les édifices, sur-tout les couvens sont fort beaux; la cathédrale est

grande, et très-ornée. Les fromages de Gruyeres sont préférés à tous les autres de la Suisse. Quoique le Canton de Berne soit le plus considérable de tous, et renferme 374 mille habitans, la capitale ne compte que 12 mille ames. Lausanne en contient environ 8 mille. L'air y est pur et sain, la vue superbe; les choses nécessaires à la vie y sont abondantes, et très-bonnes. La population du Canton d'Undervvald est de 23,500 habitans. Ensidlen ou l'Hermitage, grand et beau bourg. Son Sanctuaire est comme la Lorette de Suisse. C'est un fameux pélérinage où l'on accourt de toutes parts. La belle chapelle de la Sainte Vierge, est d'une élégance admirable, et toute incrûstée de beaux marbres. Dans le Canton de Glaris on trouve des carrieres d'ardoises et de marbre, où l'on rencontre souvent des empreintes de poissons, même des Indes, ainsi que dans d'autres endroits de la Suisse. C'est ce qui a engagé Schauchzer à publier un ouvrage curieux, intitulé: *Les Monumens du déluge*. Zurich est une des villes les plus considérables de la Suisse. Il y a dans la place un jet d'eau qui monte à 115 pieds. On peut regarder cette ville, comme la plus commerçante de toute la Suisse. Le Pont de Schaffhouse dont nous avons parlé, fut construit en 1754. Il a 565 pieds de long, et ne pose que sur les deux extrêmités. A une lieue au plus, est la fameuse cascade

du Rhône. On y distingue trois nappes d'eau qui roulent avec beaucoup de majesté. Le tout est blanc d'écume, excepté quelques teintes vertes. On dit que cette cataracte a 80 pieds de haut après la fonte des neiges. On trouve à Rhaintal une célebre carriere de crystal, où sont plusieurs milliers de quintaux de crystal jaune, gris, blanc, transparent et dur, mais en général friable. Le Valais compte 100 mille habitans. Ils sont presque tous Catholiques. Le Grand Saint Bernard offre sur son sommet un hospice célebre, destiné à secourir les voyageurs. S. Bernard de Menton en fut le fondateur. Cet établissement excite l'admiration des philosophes mêmes, quoiqu'il soit desservi par des Religieux. Le Gouvernement François en a formé de semblables sur le Simplon, le Mont Cenis, et le Mont Genevre. Vers le Mont Saint Gothard on trouve un glacier qui a quatorze lieues de long. Les rues de Sion sont larges, et les maisons bien bâties. On voit dans cette ville des sourds, muets, imbécilles et presque insensibles aux coups; ils ont des goîtres qui leur pendent jusqu'à la ceinture. On ne trouve en eux aucune trace de raisonnement; nous en avons déja parlé. Du reste, ils sont pleins d'activité pour ce qui regarde les besoins corporels. Voilà encore de quoi donner à penser à ces prétendus philosophes qui ne veulent pas qu'on leur parle d'instinct.

DE L'ALLEMAGNE.

L'Allemagne a 240 lieues de long et 175 de large. Elle s'étend du sud au nord, et dès-lors la température ne sauroit être partout la même. En général elle est beaucoup plus froide que celle de la France à la même latitude. On peut en assigner deux causes, qui sont les grandes forêts, et l'exposition du terrein, qui est presque par-tout septentrionale, comme on peut en juger par le cours des rivieres. Il n'est pas aisé de former une division réguliere de cette vaste région.

1. La partie septentrionale bordée par la Mer Baltique, contient les deux Saxes. Ce pays offre un contraste frappant. On y trouve des terres stériles et désertes. On a ailleurs le spectacle de la plus étonnante fertilité, et de tout le luxe de la fécondité pour les grains et pour les herbes.

2. La partie méridionale est bordée par la chaîne des Alpes qui s'étend de l'ouest à l'est; elle se ressent du climat de la Suisse. Ces montagnes s'avancent à l'orient dans la Carinthie et la Styrie. Elles sont souvent couvertes des glaces de l'hiver, tandis que les revers sont échauffés par le soleil d'Italie. Toute cette région n'est qu'une continuation de celle de la Suisse; mêmes pro-

ductions, mêmes beautés, mêmes inconveniens, et jusqu'aux mêmes maladies.

3. La partie du milieu renferme principalement la Vestphalie, la Franconie, la Boheme, etc. On rencontre dans cette région des montagnes d'une hauteur moyenne, renfermant de grandes richesses en minéralogie. Entre ces montagnes s'étendent des plaines fertiles, élevées et bien arrosées. On y voit même des vignes. La Boheme est entourée d'une chaîne de montagnes, disposées sensiblement en cercle. Il nous reste à parler des deux bassins dans les quels coulent le Rhin et le Danube.

4. L'air qui regne le long du Rhin est moins pur, les saisons sont moins constantes, le climat en général moins salubre que dans la partie précédente : mais la prodigieuse fertilité du sol, qui produit les plus excellens vins, et un été plus agréable et plus égal que celui de Paris, assignent à ces contrées une place parmi les plus fortunées de l'Europe.

5. Le bassin du Danube présente un aspect semblable au précédent, par-tout où le terrein regarde le midi : mais le cours des rivieres qui se déchargent dans le Danube, annonce que l'exposition est presque par-tout septentrionale. L'hiver de Vienne et de Munich, n'est pas moins rigoureux que celui de Saxe.

L'Allemagne étoit autrefois couverte de

forêts ; on n'en voit guere à présent que sur les montagnes ; la cherté du bois s'y fait quelquefois sentir d'une maniere effrayante. La Forêt Noire est une des plus considérables. On fait avec les fruits sauvages qu'on y recueille, d'excellentes liqueurs telles que le kirchenvvasser. On voit un grand nombre de moindres forêts. Chaque Prince, Comte, Baron, ou simple gentilhomme, a un parc bien garni de gibier. Il y a une si grande abondance d'oiseaux, que dans plusieurs endroits, les paysans en vivent, ainsi que de venaison, à leurs repas ordinaires. Mais les cerfs, les lievres, etc. sont en général des *êtres sacrés*, dont l'assassinat coûte la vie aux pauvres paysans ; leurs champs sont fréquemment dévastés ou par ces animaux, ou par les chasseurs, sans qu'ils osent murmurer.

Il est peu de pays où l'on voie une plus grande variété de beaux fleuves, et de rivieres considérables. Le Danube prend sa source près de la Forêt Noire et se décharge dans la Mer Noire. Son cours est d'environ 500 lieues. Il reçoit successivement le Lech, qui sépare la Souabe de la Baviere ; l'Iser qui passe à Munich ; l'Inn qui vient du Tyrol ; l'Ens qui part de la Styrie ; et la Morave de la Moravie ; ensuite la Drave et la Save qui traversent la Carinthie et la Carniole. Le Rhin reçoit l'Aar, la Moselle, le Neckre, le Mein, la Lippe, etc.

L'Elbe prend sa source dans la Boheme, passe à Dresde, Vittemberg, Magdebourg, et arrive à Hambourg. L'Oder part de la Haute Silésie, passe à Breslavv, reçoit la Warta et se décharge dans la Mer Baltique. Le Weser vient de la Franconie; son embouchure est au dessus de Brême. On y compte un grand nombre d'autres rivieres et de lacs. On dit que l'Allemagne contient plus de bains et d'eaux minérales que tout le reste de l'Europe.

L'Allemagne abonde en métaux et en minéraux. On y trouve de l'or, de l'argent, du mercure, du cuivre, du fer, du plomb, . . . différentes sortes de pierres précieuses, mais inférieures à celles des Indes.

Les productions végétales en Allemagne sont très-considérables. Il seroit trop long d'en faire l'énumération. Les fruits, sur-tout, dans la Franconie et la Souabe, sont d'une excellente qualité. La culture des légumes est poussée dans quelques provinces, à un grand degré de perfection. La bette-rave de Brandebourg fournit du sucre; et la racine de la chicorée sauvage, sert à faire un café agréable. Elles deviennent déja des articles de commerce importans: et j'en fais l'observation avec complaisance.

La population de l'Allemagne en 1789 s'élevoit à 26 millions; depuis le démembrement, elle est reduite à 24. L'Allemagne est un des pays les plus peuplés de l'Europe;

sans les émigrations en Amérique et les ravages de la guerre, en moins d'un demi-siecle elle seroit surchargée d'habitans, qui seroient obligés d'aller chercher de nouvelles terres, et pourroient renouveller les irruptions du cinquieme siecle.

Si nous passons maintenant aux qualités morales des Allemands, la vanité qu'on leur a reprochée, disparoît par degrés. Les titres ridicules et le cérémonial plus ridicule encore qui leur ont attiré tant de railleries, commencent à se passer de mode, même dans les Cours. Cependant il en existe quelques vestiges dans la Noblesse des provinces. Du reste on doit reconnoître que la plus grande partie de la nation, ne conserve à présent d'estime pour la Noblesse, qu'en raison du mérite personnel des individus. La Noblesse de son côté compte beaucoup de membres qui montrent par leur maniere d'agir, qu'ils ne pensent pas que leurs seize quartiers les exemptent des devoirs de l'homme et du citoyen.

Il est difficile de trouver un peuple plus constant dans ses affections, plus patient dans le travail, plus imperturbable dans le malheur, que les Allemands. Ces qualités les rendent très-propres aux recherches littéraires. Par-tout où il est question de persévérance et d'exactitude, l'Allemand l'emporte sur le François et l'Anglois. La franchise, l'humanité, l'hospitalité honorent le

caractere de cette nation, par-tout où il n'est pas dénaturé par la soif de l'or. Il est vrai que ces bonnes qualités ne sont guere assaisonnées de cette urbanité, cette franchise, qui, à le dire, a plus d'apparence que de réalité, quoiqu'elle ne soit pas sans mérite. Il est sûr qu'elle met une grande douceur dans la société. Il est peu de personnes qui y soient insensibles, comme un François est vivement offensé d'une grossiéreté. Quelqu'un a dit qu'on pouvoit caractériser en général les mœurs des Allemands, par un seul mot, en disant qu'elles sont *bourgeoises*. Du reste dans une société d'amis, et sur-tout dans un cercle de famille, on trouve beaucoup plus de cordialité, plus de véritable jouissance, et en même plus de respect pour les mœurs, que dans les pays qui prétendent être plus civilisés.

Avant la cession de la rive gauche du Rhin, les Catholiques formoient plus de la moitié de la population de l'Allemagne. Le Luthéranisme domine depuis le Rhin jusqu'au Cap-Nord. Le Calvinisme occupe une partie de la Suisse, quelques Provinces du Rhin, la Hollande et l'Ecosse. Par la maniere dont le traducteur de Guthrie parle de Luther, de Zvvingle, de Joseph II. des Papes, des Evêques, on ne sait ni ce qu'il est, ni ce qu'il n'est pas. Il y a à parier qu'il ne le sait pas lui-même. Ses imputations insolentes, odieuses, aventurées, son apothéose de

l'Encyclopédie . . . . m'ont engagé à publier deux lettres en 40 pages *in octavo*, intitulées, Lettres à M. Noel.

La langue Allemande se divise en deux dialectes, qui sont celui de la Haute-Saxe, et celui de la Basse-Saxe, ou le Haut et le Bas-Allemand. Ils sont si différens l'un de l'autre, qu'on peut presque les regarder comme deux langues séparées. Le Haut-Allemand a beaucoup de sons gutturaux, un sifflement continuel, et trop de consonnes sont entassées; c'est un des idiomes les moins mélodieux de l'Europe : cependant il est employé dans tous les écrits. Le Bas-Allemand est beaucoup plus doux, presque sans sifflement et sans sons gutturaux. Il y a encore deux autres dialectes vers le sud de l'Allemagne, qui ont chacun leur caractere très-distinct.

Les Allemands sont des écrivains infatigables dans tous les genres. Il sort annuellement de la presse 4 mille volumes. La France ne produit pas la moitié de cette somme, et l'Angleterre à peine un quart. On compte qu'il y a 14 à 15 mille auteurs vivans en Allemagne.

Curiosités. Trois-cens Princes Souverains gouvernent les innombrables provinces et districts de l'Allemagne. Chaque Cour a un cabinet de curiosités naturelles et artificielles, anciennes et modernes. Celui de Dresde renferme des richesses immenses en pierre-

ries. On y admire principalement cinq garnitures, d'épée, canne, agraffe, chapeau, fouet, couteau de chasse, etc. avec les ordres de la toison d'or, et de l'aigle blanc. L'une est toute en brillans; l'autre en saphirs; la troisieme en émeraudes; la quatrieme en rubis, et la derniere en turquoises. On a commencé à rassembler la sixieme garniture en topazes; deux pierres valent seules 60 mille écus. On y voit encore un vaisseau de guerre en ivoire; les cordages sont d'or; les voiles minces comme du papier fin, sont d'ivoire. Il y a une pyramide de pierres précieuses, haute d'une coudée et demie, des vases émaillés dont le prix surpasse celui de l'or.

La Tonne d'Heidelberg contient 800 muids de vin; elle est ordinairement pleine du meilleur vin du Rhin; on en donne libéralement à ceux qui vont la voir.

La bibliotheque de Gottingue contient 250 mille volumes. On l'augmente tous les ans de tout ce qui paroît de bons ouvrages en Europe.

Le parc du Landgrave, à une lieue de Cassel, est une des merveilles de l'Allemagne. L'enfer, par une illusion optique, paroît tout en feu. On y voit un jet d'eau qui s'éleve à 160 pieds, un Hercule en bronze qui a 96 pieds de haut; un château sur le ton de l'ancienne chevalerie: mais la beauté de la nature éclipse en cet endroit toutes

les richesses de l'art. Les parcs de Weimar et de Dessau le cedent à celui-ci en grandeur, mais il le surpassent en élégance et en goût.

Les palais immenses, les cathédrales, les châteaux gothiques, et sur-tout les hôtels de ville sont des édifices très-curieux en Allemagne. Il est fâcheux d'y trouver si rarement le goût et la perfection de l'Architecture Grecque. Nuremberg, Augsbourg, Prague, Breslavv, Hildesheim, et sur-tout Lubeck offrent le plus de curiosités de ce genre.

La ville de Vienne peut être mise au rang des curiosités, par la grande variété des habitans qui s'y rendent de tous les pays, tels que, François, Italiens, Espagnols, Hongrois, Polonois, Allemands, Grecs, Esclavons, Turcs, Tartares .... tous habillés dans le costume de leur nation. La bibliotheque contient plus de 80 mille volumes. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit ailleurs de l'arcenal. Je ne crois pas qu'il y ait rien en ce genre dans l'univers, qui présente un coup d'œil aussi magnifique et aussi frappant. J'ai parlé aussi du trésor impérial, du dépôt de la maison d'Autriche, du Collége Thérèsien .... tous objets dignes d'attirer l'attention des voyageurs.

L'Allemagne a de grands avantages pour le commerce, par sa situation au centre de l'Europe, et par les belles rivieres dont elle est traversée. Le seul commerce le long du

Rhin, occupe plus de 12 cens bâtimens. Charlemagne a tenté de joindre le Rhin et le Danube. L'exécution ne souffriroit pas aujourd'hui de bien grandes difficultés. Quant à la balance des exportations et des importations, il n'est guere possible de rien apprécier dans un pays divisé en tant d'Etats.

DE LA POLOGNE.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons publié dans nos Lettres sur la Pologne. Le long séjour que nous avons fait dans ce pays, nous a mis à portée d'en parler avec connoissance de cause; et nul motif n'a pu nous engager à altérer la vérité de ce que nous avons eu sous les yeux. Peu d'écrivains peuvent présenter de pareils titres à la confiance des lecteurs. Nous toucherons par occasion, les seuls articles sur les quels nous avons eu de nouvelles informations.

La ci-devant Pologne a la même longueur que l'Allemagne, et 40 lieues de plus de largeur, c'est-à-dire, 240 lieues de long, et 215 de large. Dans le Palatinat de Cracovie, on voit une source dont les eaux augmentent et diminuent selon les phases de la lune. Lorsqu'on y plonge un flambeau allumé, l'eau prend feu, comme l'esprit de

vin le plus subtil. On a estimé que la Pologne et la Lithuanie contenoient 14 million d'habitans. La Russie s'est emparée des parties les plus étendues; l'Autriche des plus peuplées; et la Prusse des plus commerçántes.

Le Grand Chancellier Zamoski a donné le premier en 1760, l'exemple de la liberté des serfs. Il les affranchit d'abord dans six villages, et ensuite dans tous ses domaines: Il en est résulté que la population a considérablement augmenté, et que le revenu du Seigneur s'est accrû au triple. Depuis le partage définitif de la Pologne en 1795, le sort des paysans est beaucoup amélioré.

Les revenus des mines de sel de Viélichka près de Cracovie, dont j'ai parlé dans mes lettres, montent à près de six millions. Lorsque j'y descendis, on me dit que les souterreins alloient à 15 cens pieds; j'eus de la peine à le croire: mais je lis dans Guthrie que le premier souterrein a 600 pieds de profondeur; que le second en a tout autant. Le moins qu'on puisse donner au troisieme, c'est 300 pieds.

J'ai vu à Varsovie la fameuse bibliotheque formée par Monseigneur Zaluski. Elle contient actuellement 200 mille volumes. Je dois toute ma reconnoissance à cet illustre Prélat, pour les amitiés dont il me combla; il me fit présent d'un grand nombre de volumes doubles. A l'entendre, et à ses manieres, on eût dit qu'il étoit né dans le sein

de la France. Il me dit entr'autres d'une maniere agréable, qu'un voleur venoit de lui rendre un service, qu'en lui enlevant une pendule pendant la nuit, il l'avoit dispensé de donner deux louis pour la faire réparer. Son frere, Evêque comme lui, entra peu après chez les Jésuites; je l'ai vu novice à Rome. Nos François n'entendent rien à ce langage. On ne pense pas par-tout comme à Paris. Varsovie ne présente rien d'ailleurs de particuliérement remarquable. J'y ai vu une église assez longue, dont toutes les murailles étoient complétement illuminées. Je fus frappé de ce coup d'œil que je n'ai retrouvé nulle autre part. Si la population de Varsovie s'éleve au dela de 100 mille ames, comme le dit Guthrie, elle est bien au dessus de ce que je croyois, après y avoir séjourné en 1760. Je la croyois de 30 à 40 mille.

On prétend que la Pologne pouvoit lever 100 mille hommes de cavalerie, et la Lithuanie 70 mille, en y comprenant les hommes de service. Mais une force aussi formidable ignoroit la tactique de ces derniers temps. En 1764 la Czarine déclara et protesta solemnellement, qu'elle garantissoit toutes les possessions de la Pologne, et qu'elle en maintiendroit la jouissance pleine et entiere. La même année, le Roi de Prusse déclara qu'il renonçoit à toutes prétentions sur ce Royaume. En 1771, la Reine de Hon-

grie écrivit au Roi de Pologne, qu'elle n'avoit jamais eu l'idée de s'emparer d'aucune de ses possessions, et qu'elle ne souffriroit pas qu'aucune Puissance le fît. L'année suivante, 1772, on sut que ces trois Puissances s'étoient alliés pour partager et d'émembrer la Pologne; et le partage définitif fut exécuté et consommé en 1795.

La Prusse fut bien mal avisée de consentir à la destruction d'une Puissance qui lui servoit de barriere contre les vues d'invasion de la Russie. L'Autriche de son côté connut bien peu ses vrais intérêts en se décidant à devenir limitrophe d'une Puissance aux forces de la quelle elle ne sauroit résister. Placée immédiatement entre les deux états les plus formidables de l'Europe, elle ne sauroit manquer de périr; et je me crois fondé a croire qu'elle est arrivée rapidement à la ruine totale de son existence politique. Si elle survit encore à la crise du moment present (1805), elle le devra à la modération de l'Empereur des François.

Ce n'est pas en vain que Dieu s'appelle le Dieu et le Seigneur des armées, *Dominus Deus exercituum*. Qui osera pénétrer dans la profondeur de ses conseils? Mais s'il est permis de se livrer à des raisonnemens humains, je pense que nous touchons de bien près au rétablissement de la Nation Polonoise. En bonne politique la France, l'Autriche et la Prusse doivent y concourir de

concert. Toutes les trois sont intéressées à contre-balancer la Puissance de la Russie et à lui opposer une barriere. De plus elles sont interessées à rendre la Pologne formidable, en lui apprenant le métier de la guerre, et en l'y formant. Cette Nation naturellement brave en est très-susceptible. Que l'Autriche veuille, ou ne veuille pas entrer dans les vues que je propose, je crois qu'elle est à la veille d'être forcée d'y consentir. Je m'en rapporte aux exploits de Napoléon le Grand.

Quant à la Prusse elle doit le désirer; nous en avons dit le raisons. Pour l'y amener plus aisément, on pourroit lui laisser la Prusse Royale, qui unit ses principaux Etats, en déclarant libre le cours de la Vistule et du Niémen. Je vais plus loin, et je dis que la France et la Russie ont un intérêt à la conservation des Etats d'Autriche de Prusse et de Pologne. Supposons pour un moment que ces trois pays ont césse d'être comptés parmi les Puissances de l'Europe, et que la France et la Russie sont devenues limitrophes.

Pensez-vous que ces deux vastes Empires vivroient long-temps en paix ensemble? Non assurément. C'est bien le cas, de dire à l'imitation du Lyrique Romain. *Crescentem sequitur cura potentiam, majorumque fames.* L'ambition est un feu qui devore; c'est un incendie qui prend à chaque instant une nouvelle activité; elle ne dit jamais, c'est assez.

La France et la Russie commenceroient par envahir l'Europe entiere; cela va s'en dire. Aprés quoi, elles s'acharneroient à se déchirer, à se détruire l'une l'autre. On verroit tous les peuples de cette belle partie du monde, divisés en deux grands partis, répandre des torrens, des fleuves de sang, et vérifier dans toute son etendue la parole du Fils de Dieu: *surget gens contra gentem*. La chose est hors de tout doute. Parcourez les annales du monde; et voyez s'il s'est jamais trouvé deux grandes Puissances voîsines, qui n'aient pas cherché à se renverser mutuellement. Voyez les Medes et les Babyloniens, les Perses et les Grecs, les Carthaginois et les Romains, les Sarrasins, les Turcs et l'Empire d'Orient.... Concluons. Si les peuples de l'Europe n'ont pas à leur disposition des moyens assurés pour prévenir pour toujours de pareils désastres, ils ont le plus grand intérêt à prendre les mesures qui sont en leur pouvoir, pour reculer cette fatale catastrophe. Un des moyens les plus propres dans le moment, c'est le rétablissement de la Pologne. Si cette barriere est rompue sans retour, je l'ai dit ailleurs, et je le répete, l'Europe a bien plus à craindre de la Russie que de la France. La Russie sera naturellement disposée à franchir les barrieres du Rhin et du Danube; et la France n'aspirera jamais à étendre sa domination sur les bords de la Mer Glaciale.

Les belles provinces d'Italie, de France et d'Espagne ont quelque chose de plus attrayant que la Sibérie et le Pays des Samoïedes. J'ai assez raisonné et peut-être beaucoup trop en politique; je reprends ma qualité de Géographe.

DE LA HONGRIE.

La Hongrie a 180 lieues de long, et 120 de large; elle finit à 45° de long. et 45° de lat. vers le sud. L'air y est mal sain à cause des eaux dormantes; vers le nord, l'air est doux et salubre. Il n'existe aucun pays au monde plus fertile que la plaine de 100 lieues de Presbourg à Belgrade. Un homme à cheval peut se cacher dans les bleds. Les bains et les eaux minérales y sont regardés comme les plus salutaires de l'Europe. La Hongrie est séparée de la Pologne par les Monts Krapacks. Cette contrée renferme une grande quantité de mines d'or et d'argent, et avec profusion du cuivre de la meilleure qualité. Les Polonois regardent comme le premier de tous les vins, le vin de Hongrie, et spécialement celui de Tokay. La Hongrie étoit au quinzieme siecle, un des royaumes les plus peuplés et les plus puissans de l'Europe. Elle le redeviendroit, en déssechant ses marais, et reprenant les travaux des

mines. Elle contient 7 millions d'habitans. J'ai vécu parmi les Hongrois et les Polonois. Ce sont les deux nations dont le caractere se rapproche plus de celui de la Nation Françoise. Ils sont gais, ouverts, faits pour la societé, portés à la piété, comme Bellarmin l'a remarqué des François. La sensibilité naturelle de ces trois nations, est une sorte de disposition à cette aimable vertu. Celui qui est dur pour les hommes, n' est guere propre à avoir un amour tendre pour son Dieu. Du reste les Hongrois ont des mœurs qui les distinguent des autres peuples. Leur habillement est précisement le même que celui de nos housards. C'est ce que j'ai vu constamment au collége Thérésien où nous avions la fleur de la noblesse hongroise. Lors qu'ils sont à cheval, leur manteau disposé de maniere à laisser le bras droit en liberté, leur donne un air noble et martial. Tous leurs amusemens ont pour objèt d'exercer leur valeur et leurs forces. C'est en général un peuple brave et magnanime. La Religion Catholique est celle de l'Etat. Du reste on n'inquiete personne sur l'exercice de son culte. Tous jouissent de la plus grande liberté sur ce point.

Les Hongrois étant mêlés de differens peuples, d'Allemands, d'Esclavons, de Valaques ..... ont une grande variété de dialectes. On m'a dit dans mes voyages, que le Hongrois proprement dit étoit composé à moitié

de mots esclavons. On prétend qu'un de ses dialectes approche beaucoup de l'Hebreu. On doit s'attendre que sous la domination de l'Autriche, les premieres classes parlent l'Allemand. Tous, jusqu'au bas peuple, parlent un Latin soit pur soit corrompu.

Les monnoies de la Hongrie étoient autrefois remarquables par la beauté de leurs empreintes; et l'on voit encore dans les cabinets des curieux des collections de monnoies représentant la série complette de leurs premiers Rois.

La Transylvanie à l'est de la Hongrie, a 60 lieues de long et 50 de large. On y trouve 40 mines d'or, mais dont le produit se réduit à peu de chose. Il y a aussi beaucoup d'autres mines. La Religion Catholique y est la dominante: mais toutes les Sectes jouissent de la plus grande liberté pour l'exercice de la leur. La population monte à près d'un million et demi.

Les Etats de la Maison d'Autriche occupent 50 mille lieues quarrées. Leur population est de 25 millions. La France contient plus de 60 mille lieues quarrées, et 33 millions d'habitans. Ce n'est pas seulement sous ce point de vue qu'elle a la supériorité sur l'Autrîche, et que celle-ci n'est pas en état de lui tenir tête. La disposition du local, le caractère des deux nations, la disproportion des revenus, contribuent encore à faire pencher la balance en faveur de la France.

Ainsi l'Autriche n'a rien de mieux à faire que de se retrancher dans les principes et la pratique d'une profonde et sage politique. La démarche que l'Empereur de Vienne vient de hasarder, peut avoir les suites les plus funestes pour sa maison. Si elle a beaucoup à craindre du côté de la France, elle est bien plus encore en danger du côté de la Russie; c'est ce que j'ai prouvé dans mon Mémoire sur l'équilibre de l'Europe.

DU PORTUGAL.

Le Portugal a 120 lieues de long et 60 de large ce qui fait 7200 lieues quarrées. Il n'est point peuplé en proportion de son étendue. La population commune est de 500 personnes par lieue quarrée; ce qui feroit pour le Portugal plus de trois millions et demi d'habitans. Or on ne compte pas en Portugal trois millions d'ames. Nous en dirons les raisons.

Les naturalistes grecs et romains ont fait les éloges les plus pompeux du sol du Portugal et de ses productions. Aujourd'hui même on peut dire que le Portugal a reçu de la nature tous les avantages qui peuvent fournir abondamment à sa subsistance. Mais une foule de vices moraux et politiques concourent à lui enlever la jouissance de tant

de bienfaits. Les Anglois ont d'abord séduit le Gouvernement par le bon marché de leurs bleds. Les laboureurs ne pouvant les donner au même prix, ont négligé l'agriculture, et les campagnes sont restées incultes. Alors les Anglois ont haussé le prix de leurs bleds. L'esprit d'inaction s'étoit emparé des cultivateurs, et les Anglois ont tenu le pays dans la dépendance. Le Portugal contient un grand nombre de mines qui ne sont pas exploitées; une grande variété de pierreries, de marbres, et une excellente mine de salpetre. Cette nation est étrangement différente de ce qu'elle étoit, il y a trois cens ans; 40 mille Portugais donnerent alors la loi à tout le midi de l'Asie.

Le plus grand Fléau de ce pays, ce sont les tremblemens de terre. Celui de 1755 détruisit toute la ville de Lisbonne. Il paroît démontré aujourd'hui que le foyer de ces terribles secousses se trouve situé précisement sous le sol de cette malheureuse vllle. Le Portugal est montagneux, la plus part des montagnes sont stériles.

Nous avons dit que le Portugal n'est pas peuplé en proportion de son étendue. On peut en assigner plusieurs causes. La chaleur du climat, son peu de salubrité, la grande dépravation des mœurs, et nommement de la jeunesse des deux sexes qui est fort débordée, les émigrations, et les tremblemens de terre.

Les Portugais ne sont ni aussi grands ni aussi bien faits que les Espagnols. Ils sont avides de divertissemens; ils aiment la Musique, la danse, les spectacles : ils sont cependant assez sobres, mais mal-propres et peu délicats en général. Si l'on excepte les Espagnols, il n'y a pas de peuple en Europe qui soit aussi maltraité de la maladie vénérienne que les Portugais. Ils ignorent les moyens de se guérir; une fois que leur sang est gâté, c'est pour toujours; ils vivent avec ce fléau, comme on vit avec la goutte.

Les Portugaises ont de beaux yeux, pleins d'expression, et les traits réguliers; elles passent pour généreuses, spirituelles, et sont peut-être encore plus vives que les Françoises. Leurs domestiques leur rendent des hommages qu'on ne rend ailleurs qu'aux Princes du sang. Quant à la galanterie, Guthrie dit qu'elles l'emportent sur toutes les femmes de l'Europe. Mais gare le poignard du mari ou du rival; rarement leur jalousie pardonne, et tôt ou tard on risque de payer cher son imprudence.

Les ameublemens sont riches et superbes à l'excès sur-tout chez les grands. Dans toutes les maisons, on entretient un nombre incroyable de valets; un homme ne congédie jamais ceux qui ont servi ses peres. Grande leçon pour ceux qui licentient et condamnent à la misere de vieux serviteurs. Les gens peu commodes ont à peine quelque

meubles; ils sont dans l'usage, comme les Maures de s'asseoir à terre, les jambes croisées. Un morceau de pain de maïs avec une gousse d'ail, ou une autre bagatelle, fait le repas ordinaire du paysan.

La Religion du Portugal est la Catholique. L'influence de la Cour Romaine y a été considérablement restreinte depuis quelque temps: cependant on y reconnoit l'autorité du S. Siége; et l'on ne peut pas dire que ce pays soit dans un état de schisme. Il est essentiel que les Philosophes et autres censeurs sachent que le pouvoir de l'Inquisition est maintenant hors des mains des Ecclesiastiques, et que ce n'est plus qu'un ressort politique dans celles du Gouvernement.

Il faut avouer que les Portugais sont bien en arriere pour la culture des sciences et des lettres. C'est aux circonstances et non au manque de génie que l'on doit s'en prendre. Ce qu'il y a de certain, c'est que leurs ancêtres dans le onzieme siecle, posséderent plus de vraies connoissances dans l'Astronomie, la Géographie et la Navigation que tous les autres peuples de l'Europe.

Dans ces derniers temps, ils ont fait quelques foibles efforts pour acquérir des lumieres, et s'initier dans la littérature. Aucune branche de culture n'y est encore à présent plus négligée que les Mathématiques: cependant dans les bas siecles de cette Monarchie, elles y étoient en honneur. Le céle-

bre Nonnius y brilloit lors de la découverte des Indes.

Les métiers les plus utiles aux besoins de la vie, et les arts qui tiennent au luxe, au goût et a l'élégance, sont aussi fort arriérés en Portugal. Les Anglois leur fournissent presque tous leurs mouvemens de montres qu'ils leur font payer fort cher. Un maître de dessin, un maître de danse passable, un maître d'armes sont très-rares à Lisbonne. Pour la Musique, elle y est fort cultivée, et l'on y voit des amateurs distingués.

L'Université de Coïmbre avoit 50 Professeurs ; depuis peu elle a été soumise à de nouveaux réglemens. Sous la Reine actuelle, il s'est établi à Lisbonne une Académie Royale des Sciences. Elle est moins connue qu'elle ne mérite de l'être ; elle ne néglige aucun moyen d'éclairer ses compatriotes, et de les tirer de leur engourdissement. On lui doit déja des mémoires utiles sur différens objets.

La langue portugaise differe très-peu de l'espagnole. Les principales curiosités du Portugal sont les lacs et les fontaines dont nous avons parlé dans notre Géographie élémentaire. Le pont et l'aqueduc des Romains à Coïmbre subsistent presque dans leur entier, et sont justement admirés. L'église et le monastere où sont ensevelis les Rois de Portugal près de Lisbonne, sont d'une ma-

gnificence au dessus de l'expression. La chapelle de S. Roch est une des plus belles et des plus riches du monde. Quant au fameux diamant du Bresil, pesant environ douze onces, nous en avons parlé ailleurs.

Porto est, après Lisbonne, la ville du Royaume, la plus riche, la plus peuplée et la mieux bâtie; elle compte plus de 70 mille habitans. Il s'y fait un commerce prodigieux de vins de Portugal. La moitié des boutiques de la ville, est occupée par des tonneliers.

Le mont *Estreille* dans le Béira, se fait remarquer par ses singularités. On met deux heures et demie pour parvenir à son sommet. En montant on apperçoit plusieurs cavités, on entend même le bruit d'une riviere qui y coule. Plus haut on trouve une carriere d'un très-bel albâtre, et sur le sommet des pâturages superbes. On y voit un lac d'une eau parfaitement claire et un peu chaude, qui paroît sortir de dessous terre. Il se fait au milieu une espece de tremblement, d'où il s'éleve des bulles d'air. Ce lac est entouré de hauts rochers; on y a trouvé plusieurs mâts de vaisseaux.

Coïmbre est une ville grande et belle, dans une situation délicieuse. Elle contient 12 mille habitans, et 18 colléges. On y voit un beau pont de pierre, de deux rangs d'arches, posés l'un sur l'autre. L'Estrémadure est la province la plus fertile du Por-

tugal; on y recueille tout ce que les autres produisent séparément ; elle contient environ 750 mille habitans.

Lisbonne est la capitale de tout le Royaume. Sa population est évaluée à 180 mille ames. Elle renferme encore plusieurs palais, églises et édifices superbes. Sa position, en forme de croissant, qui s'éleve sur les bords du Tage, lui donne un aspect aussi agréable que magnifique. Elle se releve de ses ruines. La place du commerce, est par sa position et sa structure, une des plus belles de l'Europe.

Il se fait à Lisbonne un commerce immense. C'est l'entrepôt de tout ce que le Portugal tire des deux Indes. Les Anglois sont depuis long-temps en possession de lui fournir presque tous les objets de consommation.

Le Royaume d'Algarve est dans la plus heureuse disposition, et parfaitement cultivé. Il produit au delà des besoins des habitans, et principalement des figues, des raisins, des amandes, de l'huile, du bled... Il ne renferme pas cent mille ames.

Le Portugal offre au commerce de riches et précieux alimens: mais ces avantages se réduiront à peu de chose pour lui, tant qu'il sera asservi à la tutelle des Anglois, qui sont parvenus sous le titre d'alliés, à ruiner son commerce et ses manufactures. Ce qu'il tire de ses possessions étrangeres, lui pro-

oure peu de profit réel ; les nations européennes accaparrent toutes les productions de ses colonies, et celles de son propre sol, telles que l'or, les diamans, les perles, le sucre, le cacao, le bois rouge, le tabac, les cuirs, les drogues du Bresil, l'ivoire, l'ébene, les épiceries . . . . . en les échangeant contre les ouvrages presque innombrables de leurs manufactures, et une immense quantité de bled et de poisson salé.

Du reste les établissemens d'outremer du Portugal sont de leur nature d'une prodigieuse valeur, et susceptibles d'une grande amélioration ; tels que le Bresil où ils occupent mille lieues de côtes ; les pays de Sofala, Melinde, Mapungo sur la côte orientale de l'Afrique ; les isles du Cap Verd, Madere, les Açores ; le Congo, sur la côte occidentale ; Diu, Goa, Macao en Asie.... On évalue entr'autres à 7 millions le cinquieme que le Roi perçoit de l'or envoyé du Bresil, quoiqu'il s'en fasse une contrebande considérable.

L'Angleterre tire des profits immenses du Portugal. Il résulte d'un relevé fait en 1798, des navires entrés dans le port de Lisbonne, que le nombre des vaisseaux anglois, excédoit de beaucoup celui des vaisseaux de toutes les autres Puissances ensemble, y compris même ceux des Portugais.

Une remarque digne de la plus grande attention, et que je n'ai garde de passer

sous silence ; c'est que si le Roi n'a point d'enfans mâles, les filles peuvent succéder ; pourvu qu'elles ne se marient qu'à un Portugais. Combien il seroit à désirer que cette loi fût établie dans tous les pays de l'Europe !

DE L'ESPAGNE.

L'Espagne à 240 lieues de long sur 180 de large vis à vis le Portugal ; plus au nord sa largeur est égale à sa longueur. Le climat est très-différent vers le sud et vers le nord. L'air est en général sec et serein, mais excessivement chaud en été au midi. L'humidité est telle vers les côtes du nord, que les grains et les fruits ne peuvent être garantis de la moisissure et les fers de la rouille. On est affligé dans une partie de ces contrées d'une sorte de lepre. Malgré cela, il y a peu de pays qui fournissent plus d'exemples d'une longue vie. Dans la Galice, un curé en 1724, donna la communion à 13 personnes, dont les âges réunis faisoient 15 cens ans ; la plus jeune avoit 110 ans.

L'Espagne étoit autrefois très-fertile en bled ; l'indolence des laboureurs a tari cette source de richesses ; nous en parlerons plus bas. Le sol produit dans quelques endroits, presque sans culture, les fruits les plus dé-

licieux que l'on trouve en France et en Italie. Les vins d'Andalousie sont fort estimés. Celui de Malaga occupe 14 mille pressoirs. La premiere qualité se vend de 312 à 384 francs; le muid de 540 bouteilles.

Il n'y a peut-être pas de pays qui entretienne un aussi grand nombre d'habitans, sans travailler; tant est grande la fertilité du sol. De toutes les productions, les laines forment l'objet le plus important. L'Espagne tient toutes les nations dans la dépendance, pour la fabrique des draps et autres ouvrages fins en laine. On fait monter le nombre des bergers à 40 mille. Plusieurs montagnes sont couvertes jusqu'au sommet d'arbres, de fruits et d'herbages. Il n'y a point de pays qui produise une plus grande quantité d'aromates, qui donnent aux moutons un goût exquis et délicieux. On recueille une grande quantité de miel et de cire sur les montagnes qui paroissent frappées de stérilité à cause de leur sécheresse. C'est ce que j'ai appris d'un Jésuite Espagnol. Par toute l'Espagne, les eaux médicinales ont des qualités si salutaires, qu'il n'y en a point de meilleures dans toute l'Europe. Tout considéré, il n'y a guere de pays au monde où l'on doive autant à la nature, et si peu à l'industrie. On peut en dire autant ou plus encore de la fameuse isle de Taïti.

Les Pyrenées se font distinguer parmi les

montagnes d'Espagne qui sont très-nombreuses. Ils ont 67 lieues de long, de l'océan à la Méditerranée. Il n'y a que cinq passages étroits. Celui du Roussillon donne la plus grande idée de l'ingénieur qui en a formé le plan. Il falloit trente hommes et presque autant de bœufs vigoureux, pour y faire monter une voiture. Aujourd'hui quatre chevaux la traînent avec beaucoup de facilité. Le mont Gibraltar, et le mont Abyla placé vis à vis, de l'autre côte du détroit, sont ce qu'on appelloit les *Colonnes d'Hercule.*

Le Mont-Serrat mérite une attention particuliere. Il est à une dizaine de lieues de Barcelone. Les Catalans l'appellent *Monte-Serrado*, c'est-à-dire, mont scié. Il est au milieu d'une vaste plaine, et a environ cinq lieues de tour. D'un peu loin, il a l'apparence d'un grand nombre de rochers coupés en cônes, qui s'élevent par degrés les uns au dessus des autres, à une hauteur prodigieuse. De plus près, chaque cône paroît seul une montagne; et tous forment une masse énorme. Il y a sur cette montagne un Sanctuaire dédié à la Sainte Vierge, avec un couvent et un hôpital. A certaines fêtes, il y arrive souvent sept mille personnes en un jour. On voit un grand nombre d'hermitages répandus sur la montagne. Tous ont une chapelle où l'on dit la Messe. Les hermites s'invitent mutuellement à certains jours. Après avoir reçu la communion du

curé de la montagne, ils dinent ensemble. Ils vivent d'une maniere fort solitaire et fort retirée; font diverses pénitences, et observent des réglemens très-séveres d'abstinence; ils ne mangent jamais de viande. Il ne leur est permis d'avoir avec eux, ni chien, ni chat, ni aucune créature vivante, de peur que leur attention ne soit détournée de la pensée du Ciel, pour s'attacher à des choses terrestres.

Ces détails sont tirés de Guthrie, qui assurément ne doit pas être suspect, non plus que son traducteur. Le nombre des profès est de 76, celui des freres lais de 28, et celui des enfans de chœur de 25. J'ai lu que les hermites montent au nombre de trois mille.

Le Tinto à l'ouest de Seville a des qualités fort extraordinaires. Ses eaux sont aussi jaunes qu'une topaze; elles durcissent le sable et le pétrifient. Si l'on y place une pierre sur une autre, elles sont parfaitement unies au bout d'un an. Cette riviere desseche toutes les plantes qui croissent sur ses bords, ainsi que les racines des arbres, aux quelles elle donne la couleur de ses eaux. Aucun poisson ne peut y vivre.

L'Espagne a une grande quantité de métaux et de minéraux. On y trouve des cornalines, des agathes, de l'aimant, des hyacinthes, des turquoises, du mercure, du cuivre, du plomb, du crystal, du marbre....

du porphyre, du plus beau jaspe, et même des diamans, des émeraudes . . . . Anciennement l'Espagne étoit célebre pour ses mines d'or et d'argent. Ces mines ont disparu; elles existent peut-être encore. Les chevaux d'Espagne, sur-tout ceux d'Andalousie, passent pour les plus beaux de l'Europe; ils sont en même temps très-légers à la course et fort dociles.

L'Espagne étoit autrefois le Royaume le plus peuplé de l'Europe; elle l'est aujourd'hui très-peu; elle ne renferme guere que dix millions d'habitans. De sorte que l'Angleterre est près de trois fois aussi peuplée relativement à son étendue. On en assigne différentes causes, les émigrations en Amérique, l'indolence des habitans, les guerres contre les Maures, leur expulsion. Quant au célibat ecclésiastique il y entre sûrement pour bien moins que le libertinage de ceux qui en sont les censeurs. Qu'on cesse de montrer contre ce célibat tant de zele; qu'on tienne pour assuré qu'il ne deviendra jamais une maladie épidémique. Celui des philosophes, oui, il pourroit devenir général, être le fléau le plus funeste de la société, et mettre une sorte de fin à l'espece humaine, soit dans la physique, soit dans le moral. Il est aisé de démontrer qu'un libertin, tels que le sont généralement ces pourceaux d'Epicure, est infiniment plus nuisible au corps d'une nation, qu'un voleur, qu'un

assassin de grand chemin. Sans l'intervention de la Religion, la raison naturelle toute seule suffit pour le prouver avec la derniere évidence. De ce que nous avons dit, il résulte que la découverte de l'Amérique a causé la ruine de l'Espagne que l'or du nouveau monde a portée au degré d'inertie où nous la voyons réduite.

Les Espagnols sont en général grands ; sur-tout les Castillans ; ils ont les cheveux et le teint bruns, mais leur visage est fort expressif. Un vieux Castillan, ou Espagnol ne connoît personne au dessus de lui, et communique souvent ces sentimens à ses enfans. Quelque excessive que soit cette façon de penser, elle produit les qualités les plus élevées. Elle inspire à la nation des sentimens nobles, humains et vertueux. Il est rare qu'un gentilhomme, ou même un marchand espagnol se rende coupable d'une bassesse. Il est sans exemple qu'ils aient jamais confisqué en temps de guerre les effets des Anglois qui étoient sur leurs galions.

Un Anglois fait ainsi le caractere des différentes provinces. Les Catalans sont les plus actifs et les plus propres aux affaires. Les Valentins sont plus portés, plus propres à l'agriculture. Les Andalous sont fanfarons, et paroissent les plus grands babillards de l'Espagne. Dans la Nouvelle Castille, ils sont les moins industrieux ; dans

la vieille, ils sont laborieux. Les uns et les autres sont fermes et déterminés. Les Biscayens sont spirituels et diligens. Les Galiciens sont laborieux, ne craignant ni le travail ni la peine. Les Aragonois tiennent plus des Castillans que des Catalans.

La taille des femmes est ordinairement petite et svelte; elles font un usage extravagant du rouge. On leur accorde beaucoup d'esprit et de vivacité. Les hommes sont généralement tenus pour avoir des notions raffinées et beaucoup de bon sens. Si ces qualités étoient perfectionnées par l'étude et les voyages, dont ils ont actuellement grand besoin, ils pourroient surpasser les François. Une chose qui prouve qu'ils sont susceptibles de réforme, c'est qu'ils se sont entiérement défaits de cette maniere lente d'agir dans le conseil et dans la guerre; au point que dans les deux dernieres guerres, ils ont été, pour ne rien dire de plus, au moins aussi prompts à résoudre et à exécuter que leurs ennemis. Leur discrétion, leur constance et leur patience ont toujours mérité des éloges. Dans plusieurs de leurs provinces, le peuple depuis quelque temps s'applique assidument à l'agriculture et au travail.

Parmi leurs bonnes qualités, on doit compter leur sobriété dans le boire et le manger, quoiqu'elle paroisse tenir au climat. Les Allemands sont gros mangeurs et ne

boivent pas mal. En Espagne les hommes ne boivent que très-peu de vin, et les femmes n'en boivent point du tout. Le combat des taureaux est encore aujourd'hui une tache pour la Nation Espagnole. C'est la passion des grands et des petits. Les Espagnols se sont montrés jusqu'à ces derniers temps très attachés à la Foi et aux pratiques de l'Eglise Catholique. Ils le sont sans doute encore: mais le sont-ils au même point? C'est ce que je n'oserois assurer. J'ai bien peur que l'esprit philosophique n'ait commencé à y pénétrer sur-tout par les livres. Guthrie dit que le mal y est déja bien grand; il peut l'avoir exagéré. Sans prétendre justifier les anciennes rigueurs de l'Inquisition, il est permis de dire que sans elle, l'Espagne auroit pu éprouver une catastrophe aussi fatale que celle de France. Du reste, il y a long-temps que l'Inquisition de ce Royaume, est un tribunal mixte d'ecclésiastiques et d'officiers royaux, tels que des militaires, des magistrats .... On sait que les peines infligées sont plus modérées et moins fréquentes. Je dirai par occasion que l'Inquisition, dans l'Etat même Ecclésiastique, n'est aujourd'hui rien, absolument rien de ce qu'il plait à nos beaux et ignorans esprits, d'imaginer. Dans les cas les plus graves, le tout se réduit à une simple détention de deux ou trois jours. C'est ce que j'ai appris du Pere Boscovvich, mon

Maître, qui étoit assurément bien instruit sur cette matiere. Mais en vérité à quoi pensent nos philosophes, de parler encore d'Inquisition? Y en eut-il jamais d'aussi barbare, d'aussi féroce, que celle qu'ils ont exercée pendant la révolution? Selon Guthrie on compte en Espagne 54 mille Religieux, 54 mille Religieuses, et 20 mille Prêtres séculiers. Lui et son traducteur voient ces célibataires de mauvais œil, et en parlent assez mal: mais il y auroit des abus bien plus essentiels à réformer pour l'intérêt de la société: ce sont ceux que la philosophie travaille à introduire, et malheureusement avec trop de succès.

La base de la langue espagnole est le latin: les terminaisons et les mots étrangers y ont été introduits par les Goths, et surtout par les Maures. C'est maintenant une langue très-majesteuse, et fort expressive. Les étrangers qui l'entendent le mieux, sont ceux qui l'estiment davantage.

L'Espagne n'a pas produit des savans en raison du génie de ses habitans, du moins dans les sciences naturelles. Ils ont eu de grands Théologiens. Si les Espagnols pouvoient se défaire de leur tournure d'esprit abstraite et métaphysique, ils joueroient certainement un des principaux rôles dans la littérature. Ils sont également capables de réussir dans les beaux arts. On lit dans deux volumes *in folio*, fort travaillés, sur l'art

de la Peinture, la vie de 233 peintres et sculpteurs espagnols. On compte en Espagne 24 Universités, dont la principale est celle de Salamanque.

Antiquités et Curiosités. On voit près de Ségovie, un grand aqueduc porté sur 159 arches, élevé par Trajan. A Tolede, on a converti en église, les restes d'un théatre romain. Il a 600 pieds de long, 500 de large, la hauteur est proportionnée. La voûte extrêmement hardie est soutenue par 350 colonnes de beau marbre, en dix rangées; elles forment onze ailes, où sont 366 autels, et 24 portes. Toutes ses parties sont enrichies des plus superbes ornemens. Les antiquités des Maures, sont riches et magnifiques. Leur palais de Grenade, est l'édifice le plus entier et le plus majestueux qu'ils aient élevé. C'est une masse de maisons et de tours bâtie de grosses pierres. L'intérieur est peut-être le morceau le plus curieux de l'Europe. Les stucs, les sculptures, les peintures, les dorures y sont répandus avec profusion. On y voit des bains, où tout est en marbre blanc, murailles, planchers, plafonds.... Les jardins abondent en orangers, citroniers, grenadiers, myrthes. Des balcons d'un second palais, on découvre une des plus belles perspectives de l'Europe, toutes les plaines fertiles du Royaume de Grenade bornées par des montagnes couvertes de neige. Il y a en Espagne plusieurs autres superbes monu-

mens élevés par les Maures, quelques uns en bon état; d'autres n'offrent plus que des ruines majestueuses.

Les Maisons Royales méritent d'être connues. Il n'y a pas de palais en Europe, orné avec plus de magnificence que celui de Madrid. Il est sur une éminence et commande un superbe coup d'œil. Chacune des façades a 470 pieds de longueur et 100 de hauteur. La grande salle a 120 pieds de long; elle est tendue de velours cramoisi, richement brodé en or. On y voit 12 glaces fabriquées à S. Ildefonse, de dix pieds de hauteur, et 12 tables des beaux marbres d'Espagne.

Le palais d'aranguez et ses jardins sont un lieu de délices. Il s'y trouve un parc de plusieurs lieues de tour, où sont différentes allées de deux, trois et quatre milles de longueur. Elles sont bordées d'un double rang d'ormeaux. Chaque rang a un canal étroit, rempli d'une eau courante. Entre ces allées sont des vergers plantés d'arbres plus petits, où des milliers de daims, de sangliers se promennent en toute liberté, outre une multitude de lievres, de lapins, de faisans, de perdrix, et de plusieurs autres especes d'oiseaux. Le parc est orné de jets d'eaux et de statues, et contient une immense variété des plus belles fleurs de l'Europe et de l'Amérique.

Le palais de S. Ildéfonse a 31 fenêstres sur

le jardin, et 12 chambres de suite. Les ouvrages pour les eaux sont excellens, et surpassent ceux de Versailles. On voit dans les jardins 27 fontaines avec des bassins de marbre blanc. Les statues, dont plusieurs sont excellentes, sont de plomb bronzé et doré. On y compte encore 61 belles statues de marbre, de grandeur naturelle, 28 vases de marbre, et 20 de plomb doré. Près de S. Ildephonse, à la Grange, existe une verrerie, et une manufacture de glaces, où se coulent les plus grandes qu'on ait encore faites. On en cite une de 12 pieds un pouce de haut, et 7 pieds un pouce de large. Elle a la palme sur celles de S. Gobin pour la grandeur; reste à savoir si elle est aussi parfaite.

L'Escurial, disent les Espagnols, a plus coûté qu'aucun palais de l'Europe. La description de cet édifice forme un assez gros volume *in quarto*. Nous avons déja eu occasion d'en faire mention. On dit que Philippe II. y dépensa plus de 60 millions. Il contient 200 fenêtres sur la façade de l'ouest, et 366 sur celle de l'est. Les appartemens sont décorés d'une immense variété de tableaux, de sculptures, de tapisseries, de décorations en or, en argent, de marbre, de jaspe, de pierres précieuses .... Cet édifice contient une église grande et richement ornée, un monastere où sont 200 Religieux, qui ont 288 mille francs de rente. Il y a

aussi de grands appartemens pour toutes sortes d'artistes. De vastes jardins sont embellis de fontaines et d'ornemens somptueux. Le Mausolée des Rois et des Reines est bâti sur le modele du Panthéon, dont il porte le nom. Il a 36 pieds de diametre, et est incrusté de beaux marbres.

Une chose assez originale pour pouvoir être remarquée, c'est que cet édifice qui a coûté des sommes incroyables, est disposé en forme de gril, en mémoire de S. Laurent, le jour du quel Philippe II. gagna la bataille de S. Quentin. La figure du gril est multipliée par-tout, sur les portes, les fenêtres, les autels, les habits sacerdotaux. Idée bizarre. Le bâtiment est un quarré long, de 640, et 580 pieds.

Madrid renferme les plus belles manufactures d'Espagne; elles méritent d'être admirées. Ses tapisseries de haute et basse lice figureroient à côté de celles des Gobelins. La manufacture de porcelaine est d'une grande beauté.

L'aqueduc de Ségovie, est un des ouvrages des Romains les plus étonnans et les mieux conservés. A l'une de ses extrêmités, les arcades n'ont pas trois pieds de haut; il va, en s'élevant insensiblement, gagner le sommet d'une colline à mesure que le terrein s'abaisse; il a 3000 pas de long. Dans la partie la plus élevée, on croit voir un pont à deux rangs d'arches, jetté sur un abyme. On est effrayé en comparant la hauteur des arcades et leur peu de base.

DE L'ITALIE.

Je rappelle ici en peu de mots ce que j'ai dit plus au long, dans un autre Mémoire, des dimensions de l'Italie. Elle a la figure d'une botte. Elle a 250 lieues de long de la pointe du pied à Nice; 250 lieues du talon aux Grisons. Le meridien qui passe par Rome est aussi de 250 lieues; Rome se trouve au milieu, et le divise en deux fois 125 lieues. En allant de l'ouest à l'est, on trouve 125 lieues de Chambery à Venise, et 125 lieues de Nice à Ancone. Nice et Venise terminent l'ouverture de la botte; et Ancone est placée au gras de jambe. Ces observations ne sont pas indifférentes, sur-tout pour la jeunesse; elles sont propres à lui donner une idée durable de l'étendue et de la figure de l'Italie.

Le sol fortuné de l'Italie fournît en abondance aux besoins et aux délices de la vie. Chaque canton a ses avantages et son excellence propre. Les vins, les fruits les plus délicieux, l'huile, sont les productions les plus générales de ce pays. Les soies indigenes sont une des principales branches de commerce. La température est fort variée, à cause des montagnes. Elle est séparée de la France par les Alpes qui courent nord sud, de la Suisse et l'Allemagne par les

Alpes qui courent ouest est. L'Appenin, et non les Appennins, comme dit le traducteur de Guthrie, commence à la rive droite du Tanaro, s'avance d'abord à l'est, ensuite au sud est, dans toute la longueur de l'Italie qu'elle partage en deux ados. Une grande partie de ces montagnes est riche en mines d'émeraudes, jaspes, agathes, porphyre, lapis lazuli, et autres pierres précieuses. Les marbres superbes, et de toutes les especes, sont une des principales productions de l'Italie.

Du temps de Pline, on comptoit en Italie 14 millions d'habitans; malgré la dévastation des environs de Rome, on peut croire que l'Italie est aujourd'hui plus peuplée. Ces pays ne sont point exposés aux fléaux de la guerre: il ne s'y fait plus des émigrations, comme autrefois. On pourroit estimer la population de 18 à 20 millions. Il en est qui la portent au delà. Les Italiens sont généralement bien proportionnés. Ils ont le regard animé et plein d'intelligence. Il y a trente ans que j'étois à Milan; l'usage des sigisbées y étoit encore à la mode. On ne voit rien de pareil à Turin où je me trouve actuellement. La langue italienne est remarquable par sa douceur. Dans le genre sublime la poësie italienne éleve l'ame, la transporte en quelque sorte au dessus d'elle-même, lui inspire un enthousiasme au quel notre langue ne sauroit atteindre. Quelques

ides de Rousseau pourroient peut-être y prétendre. En général nos François embouchent la trompette avec moins de succès.

Les limites que je suis obligé de me prescrite, ne me permettent pas d'entreprendre l'énumération des Italiens qui se sont signalés dans les hautes sciences; dans tous les genres de littérature; et sur-tout dans les beaux arts. On peut dire à ce dernier égard, qu'ils se sont rendus de dignes émules des grands artistes de la Grece. J'ai vu à Rome les chefs-d'œuvre de Mikel Ange; de Raphaël; du Fiammingo; de Bernin ... Le Jugement dernier; le Moyse; la Transfiguration; le S. André; la Susanne; le noviciat des Jésuites, David avec sa fronde, le Baldaquin la chaire de Saint Pierre, la fontaine de la place Navone, les douze Apôtres de S. Jean de Latran .... Mais que fais-je? J'ai promis de m'arrêter; je me contente de dire qu'on voit dans Rome seule 90 mille statues ou bustes modernes, outre 70 mille antiques. Pour les tableaux ils sont sans nombre; les chefs-d'œuvre même. Rome moderne est principalement remarquable par ses églises, ses fontaines et ses palais. Nulle ville du monde ne sauroit lui être comparée à cet égard. On y compte 360 églises; il n'en est aucune qui n'attire particuliérement l'attention, par son architecture, ou ses sculptures, ou ses peintures, ou ses marbres, ses dorures ....

On conçoit aisément que l'ancienne capitale de l'Empire Romain, doit offrir les antiquités les plus respectables. Il n'en est aucune qui soit aussi parfaitement conservée que le Panthéon, quoiqu'il ait été dépouillé de ses ornemens de détail. Il a la figure de l'enveloppe d'un hemisphere de 144 pieds de haut. La coupole de S. Pierre a précisément les mêmes dimensions. Nous nous contentons de nommer les colonnes de Trajan, d'Antonin, le Colisée, les obélisques, les ruines du temple de la paix, de la concorde, du mole de Trajan, des thermes de Dioclétien . . . . ; Mais il est temps de finir. Tous ces objets ont été amplement décrits par une multitude d'auteurs. Nous en avons parlé nous-mêmes dans nos autres Mémoires.

Les Etats de l'Italie sont absolument indépendans les uns des autres ; ils n'ont entr'eux aucune liaison, telle que celle de la Hollande, de l'Allemagne, de la Suisse : On ne sauroit dès-lors les envisager sous un point de vue général, quant au Gouvernement, aux mœurs, aux usages . . . : Nous nous bornerons à quelques notices particulieres.

Le Piémont malgré le démembrement qu'il a éprouvé, peut encore contenir 20 mille lieues quarrées. Selon la regle ordinaire, sa population seroit d'un million d'habitans ; cependant elle ne va à guere moins de deux

millions, quoiqu'une partie du terrein assez considérable soit en friche. Cela seul est suffisant, pour donner la plus haute idée de la richesse de ses productions. Nous avons publié un Mémoire sur le Piémont, qui nous dispense, nous interdit même d'entrer ici dans de plus grands détails.

Le Milanez est un des pays les plus fertiles de l'Italie. Il fournit en abondance toutes sortes de productions. Les principales récoltes se font en vin, bled, maïs, ris, soie et fourrages. La soie n'approche pas de la beauté de celle du Piémont. Milan est dans une position admirable pour le commerce, qui y étoit autrefois très-florissant; aujourd'hui les Milanois font assez peu d'exportations. Nous avons donné ailleurs la topographie de cette ville et de ses environs; elle a quelque chose de singuliérement remarquable. Sa population est de 170 mille ames. Sa Cathédrale est une merveille dans le goût gothique; elle est toute revêtue de mabre en dedans et en déhors. Lodi est fameux par ses fromages, connus sous le nom de *Parmesans*, parce que ce fut une Princesse de Parme qui les fit connoître en France.

Je parcours rapidement le reste de la Lombardie. J'ai parlé ailleurs de la très-singuliere ville de Venise. Je m'arrête quelques momens à Vérone. Le ton de politesse et d'urbanité qui regne dans cette ville,

ne se trouve nulle autre part en Italie au même degré. Dans le séjour que j'y ai fait je me croyois transporté dans nos villes de France les plus maniérées. Il ne m'est pas aisé de donner une idée des honnêtetés dont j'y ai été comblé par les personnes les plus distinguées. J'y ai passé le carnaval de 1775. Quelqu'un qui auroit des accès de mélancolie, pourroit trouver un remede à son mal dans le séjour de Verone. Les habitans se font remarquer par la gaieté la plus aimable, un peu folâtre cependant; le proverbe dit: *Verònesi mezzò matti*. Le vendredi avant le carême, ils ont tous en tête une cocarde; c'est un petit polichinelle en porcelaine ou en émail. Tous les carrosses roulent au tour de la grande place; les chevaux vont au grand galop ventre à terre. Une nombreuse escouade, habillée en polichinelles, montés sur des ânes, viennent rendre visite au Podestat. Le principal polichinelle monte au premier étage du palais, traverse les salles toujours sur son âne, se présente au Podestat, et l'invite avec son langage de bouffon à venir manger des gnocs à l'autre bout de la ville. Le Podestat n'a garde de se refuser à l'invitation; il exciteroit une sédition. Il monte dans un carrosse à six chevaux, et se rend à la place de S. Zim. J'ai assisté à cette scene. Une énorme chaudiere remplie de gnocs étoit placée sur un grand échaffaut. On en prit

un plat ; on alla le présenter au Podestat, qui en mangea en présence du peuple, du haut d'une fenêtre. Ce jour là, il n'y a pas une maison dans Vérone, où l'on ne mange un plat de gnocs. C'est une espéce de soupe, composée de boules de pâte, de la grosseur d'une petite noix.

Je vais dire quelque chose de plus singulier encore. L'amphitéatre de Verone est le mieux conservé après celui de Nismes. C'est un ovale de 464 pieds de long, et de 367 de large. Il a 46 rangs de siéges. On peut de là juger de sa hauteur. Je venois de voir à Brescia, le vol d'un charlatan qui descendit d'une tour fort élevée, le long d'une corde qui venoit aboutir en plan incliné au coin d'une vaste place. Les Véronois n'étoient pas gens à se passer de cette sorte d'amusement. Le jour de mon arrivée dans leur ville, ils attacherent une corde à l'endroit le plus élevé de l'amphitheatre, et la tendirent jusqu'à l'extrêmité opposée de l'arene qui avoit 233 pieds de long. Mais le vol ne fut pas celui d'un charlatan. Quel fut-il donc? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent; vous ne devinerez sûrement pas. Ce fut le vol d'un coursier à longues oreilles. On vit descendre un âne des régions éthérées, et revenir se mettre au niveau de ses nombreux confreres. Ce seul trait peut caractériser la belle humeur

des habitans de Vérone. Du reste qu'on ne s'avise pas de les prendre pour des alibosons. On a vu sortir de cette ville, des hommes du génie le plus élevé ; des Catulle, des Paul Véronese, des Bianchini, des Maffei . . . . . Le fameux improvisateur Lorenzi que j'ai entendu, et dont j'ai parlé dans mes Mêlanges . . . . Les amusemens des Véronois sont d'autres fois un peu plus sérieux. Quelques jours après, je vis dans l'arene abattre la tête d'un taureau, d'un seul coup de tranchant, qui n'étoit pas celui d'une guillotine. Il n'y avoit qu'un bras bien vigoureux qui pût s'en tirer avec honneur.

Bologne s'est toujours distinguée par la culture des sciences, depuis qu'elles ont été établies en Europe. Nous avons donné ailleurs des détails sur cette ville. Mais le fameux Institut mérite que nous y fassions une attention particuliere. On peut dire que c'est le sanctuaire des sciences et des arts. On y voit trois pieces destinées à la Physique expérimentale, et aux machines relatives à cette partie ; une salle pour tourner des instrumens ; une chambre pour la Géographie et la Marine ; une pour la Dioptrique ; une troisieme pour la Chymie ; une quatrieme pour des armes et des machines de guerre ; une salle de medailles, d'antiques et de copies des plus célebres statues de Rome et de Florence. L'appartement de l'Histoire

Naturelle est composé de six chambres bien assorties. La salle d'Anatomie est riche en sujets exécutés en cire. La piece des travaux de l'enfantement ne doit pas être montrée indifféremment à tout le monde. Je me retirai promptement par décence et par prudence. On y trouve encore l'Académie de dessin et de peinture. Le Professeur d'Astronomie me fit voir l'Observatoire. Je vis aussi le phénomene curieux de la pierre de Bologne. Au moment où l'on ouvrit la boîte, je crus avoir devant les yeux un charbon ardent.

De Bologne, je me rendis à Parme. On venoit de finir une église, dont la voûte étoit à claire voie, en filigrane. On avoit élevé au dessus et assez haut, une seconde voûte bien éclairée, et peinte en bleu de ciel. L'illusion étoit parfaite. On croyoit voir le séjour des étoiles. Cette idée me parut singuliérement heureuse. Je n'ai vu rien de semblable nulle part. Je ne dois pas oublier le grand théatre de Parme. Ses dimensions sont très-vastes. Quelqu'un se plaça au fond de la scene; il déclama d'une voix assez basse. J'étois dans le point le plus éloigné, près de la grande porte; je ne perdis pas une parole. L'admirable combinaison de cet édifice, est-elle l'effet du hasard ou le fruit de l'intelligence de l'Architecte ? C'est ce qu'on n'a pas encore décidé, que je sache. Du reste on ne fait aucun

usage de cette superbe piece. On se sert du petit théatre, qui a été assorti par le célebre Morand. Il préludoit à ce qu'il a ensuite exécuté à Lyon. La philosophie nous a envié ce grand artiste; il a péri sous la guillotine de nos Vandales. Nous ne devons pas non plus passer sous silence les célebres éditions de Bodoni qui sont au dessus de tout éloge. J'ai eu occasion de faire connoissance avec lui à Turin; où il voulut bien agréer quelques unes des productions de ma plume, que je m'empressai de lui offrir. On a eu le bon esprit de planter 140 mille mûriers dans l'enceinte de la ville de Plaisance. Un mûrier de bonne venue donne le revenu d'un écu romain: Voilà qui s'appelle joindre l'utile à l'agréable.

L'Etat ou Riviere de Gênes a 50 lieues de long. Sa plus grande largeur n'arrive pas à 20 lieues. On y compte environ 400 mille ames. Nous avons parlé ailleurs de la ville de Gênes. Une partie de son port n'est pas à l'abri des tempêtes, à cause de son ouverture qui est de 300 toises. Les bords de la mer produisent d'excellens fruits, du vin, de l'huile, des oranges, des limons, des figues . . . .

La petite République de Lucques a 9 lieues de long; et six lieues de large. Elle jouit actuellement de sa liberté et de son indépendance, sous la protection de la France. Les habitans sont les plus industrieux

de tous les Italiens. Ils ont fait de leur territoire un superbe jardin. Il y a des vallées si fertiles, qu'elles rapportent 15 à 20 pour un. La population est de 120 mille ames, et le revenu de deux millions. Les Lucquois à la faveur de leur régime, ont un air d'aisance et d'hilarité que l'on trouve rarement parmi leurs voisins.

La Toscane a 40 lieues de long, sur 30 de large. L'air est mal sain en différens endroits. Quoique les deux tiers de ce pays soient montueux, le territoire est généralement bon. La culture y est mieux entendue que dans le reste de l'Italie. La Toscane produit en abondance de bons vins, des olives et d'autres fruits. Le Florentin fournit des limons, des citrons, des oranges; il contient une quantité prodigieuse de mûriers. La soie donne certaines années près de deux mille quintaux pesant. On y recueille année commune 130 mille barils d'huile, 5 à 6 millions de boisseaux de grains, et 300 mille tonneaux de vin. Les revenus du Prince montent à sept millions et demi. On porte la population de Florence à 70 mille ames. Cette ville est bien bâtie et décorée de plusieurs portes magnifiques. La Métropole est un vaste vaisseau, tout revêtu au dedans et au dehors de marbre blanc et noir. La tour est tout à la fois d'une majesté et d'une beauté qui ravissent; elle a 252 pieds de haut et 43 en

quarré. La collection des Médicis, étoit la plus célebre qu'il y eût au monde, en statues et en tableaux. Cette superbe ville, située au milieu de montagnes couvertes de vignes, d'oliviers, de charmantes maisons de plaisance, abonde en merveilles de l'art. Ses différens quartiers sont décorés de chefs-d'œuvre de Peinture, de Sculpture, d'Architecture.

Pise est une ville, grande, belle, et a un bon port : mais elle est bien déchue de son ancienne splendeur. Dans le onzieme siecle, elle avoit 160 mille habitans; aujourd'hui elle n'en a plus que 20 mille; telle est l'instabilité des choses humaines. Le marbre est prodigué dans tous les édifices; les ponts même et une partie des murs sont bâtis de marbre. La Métropole est magnifique. Livourne est une très-belle ville. De la place du marché, on voit toutes les portes de la ville. La population est de 70 mille ames. Dix mille Juifs y font un commerce considérable.

Sienne et ses environs sont l'endroit où l'on parle l'Italien le plus pur; elle est vaste, et n'a que 17 mille habitans. Cette ville a donné naissance à un grand nombre de Peintres, d'Architectes et de Poëtes célebres. On voit dans la Cathédrale la suite de tous les Papes en bustes. On la voit aussi à S. Jean de Latran, mais seulement en peinture.

DE L'ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE.

Depuis le demembrement des trois Légations de Bologne, de Ferrare et de Ravenne, l'Etat Ecclésiastique forme une sorte de losange, dont les quatre côtés sont chacun de 40 et quelques lieues. Sa longueur de Rimini à Terracine, nord sud est de 70 lieues; et sa plus grande largeur est ouest, au Port d'Hercule est de 50. Ses quatre pointes sont dirigées vers les quatre points cardinaux. Les quatre côtés vont de Terracine au Port d'Hercule; du Port d'Hercule à Rimini; de Rimini au Mont Brandone près d'Ascoli, et du Royaume de Naples; de là à Terracine. Deux côtés opposés sont un peu échancrés par la Toscane et le Royaume de Naples. Le pays renferme 1750 lieues quarrées. A raison de 500 personnes par lieu quarrée, la population devroit être de 875000 ames. Je n'ai point de donnée en ce moment, pour savoir jusqu'où elle va effectivement. Le territoire seroit très-fertile, s'il étoit mieux cultivé. Il produit du vin, des fruits excellens, assez de bled, de l'huile, de la soie, etc. mais il est pauvre et mal peuplé, sur-tout dans la partie méridionale. Ce n'est pas sans un sentiment pénible, qu'en traversant le Patrimoine de S. Pierre, j'étendois mes re-

gards aussi loin qu'ils pouvoient aller, sans découvrir une habitation. Mais le terrein est si bon, qu'avec une tres-méchante culture, il produit en abondance du bled, du vin, de l'huile et de l'alun. La campagne de Rome, qui faisoit anciennement subsister un million d'habitans, nourriroit à peine aujourd'hui 500 personnes. Les environs de Rome, sous les maîtres du monde, étoient autant de paradis terrestres, qui entouroient leurs maisons de plaisance, et brilloient de tout ce que produisent de riche, l'art et la nature. Aujourd'hui ce sont des fondrieres et des marais pestilentiels. Les cultivateurs viennent de loin, et s'en retournent chez eux vers le soir; ils n'ont pas la confiance de passer la nuit dans un air aussi infecté; ils savent qu'ils ne le feroient pas impunément. On a dit qu'il étoit dangereux de se rendre à Rome dans le temps des chaleurs. J'avois lu dans M. de la Condamine que le danger n'étoit que pour ceux qui s'arrêtoient et dormoient dans la campagne. Je ne craignis pas en conséquence d'arriver à Rome à la fin de juin. J'y fus jusqu'au mois d'octobre; j'y éprouvai des chaleurs excessives: mais je ne fus nullement incommodé. Cette instruction peut être utile à bien des voyageurs; elle peut me mériter leur reconnoissance, comme M. De la Condamine a mérité la mienne. J'ai traité à Paris avec cet aimable savant, qu'on peut appeller à juste titre, un

Philosophe bienfaisant. On connoît ses Mémoires sur la petite vérole. Je vais à son exemple, me livrer quelques momens à une effusion que m'inspire le désir d'être le bienfaiteur de mes semblables.

La partie méridionale de l'Etat Ecclesiastique, qui a été jadis si florissante, pourroit selon moi recouvrer une grande partie de son ancienne prospérité avec moins de peine qu'on ne pense. Oseroit-on croire que la Hollande a eu de moindres obstacles à surmonter pour mettre en valeur le pays qu'elle habite? Il ne s'agiroit que de donner du courant aux eaux, de dessécher des terres humides, pour leur rendre leur premiere fertilité. Pour celà il faut des bras; il suffiroit d'attirer des colons. Que de ressources n'a-t-on pas pour cela? Verroit-on tant de robustes et vigoureux Vestphaliens aller chercher des moyens de subsistance dans le nouveau monde, s'ils étoient assurés de trouver dans la plus belle partie de l'Europe, un traitement à tous égards préférable à celui qu'on leur fait dans les Etats-Unis? Guthrie nous assure qu'ils ont les plus grands motifs de se dégoûter de ces émigrations lontaines qui sont pour eux la source de la plus grande misere. On les attirera infailliblement dans l'Etat Ecclésiastique, en leur faisant des conditions dictées par la politique et l'humanité.

Qu'on excite en même temps l'activité de

tous les sujets actuels de l'Etat. Qu'on porte des loix séveres contre tous les gens oisifs, les vagabonds. Qu'on mette en honneur l'agriculture par des récompenses, des facilités procurées aux laboureurs. Qu'on donne des encouragemens à ceux qui manufacturent les productions du pays. N'est-ce pas par cette voie que la Hollande est devenue ce qu'elle a été, et l'Angleterre ce qu'elle est? Voilà des vues générales, auxquelles on pourroit en ajouter bien d'autres. Venons à présent à des mesures de détail.

Les desséchemens à faire sont grands et dangereux, j'en conviens: mais un vrai patriotisme vient à bout de tout. Que l'on se fasse une loi inviolable de ne passer aucune année sans bonifier quelques arpens de terre; que l'on travaille pour les générations à venir, comme celles qui nous ont précédé ont travaillé pour la nôtre. Je voudrois qu'outre les travaux entrepris par le Gouvernement, tous les Princes Romains, tous les Cardinaux, toutes les personnes qui ont de grands traitemens ou de grands revenus, fussent engagées à dessécher chaque année, un, deux, trois arpens. On pourroit envoyer des députés en Hollande, pour s'informer de la meilleure maniere de conduire ces travaux.

On voudroit opérer le bien, on le veut même, mais on le veut foiblement. Pour parvenir efficacement à une fin, il faut être décidément résolu à en prendre les moyens.

Les grands succès sont réservés pour les caracteres fermes et intrépides, dont l'activité s'irrite par les obstacles. Qu'il me soit permis de dire en passant que j'en ai donné un exemple éclatant, en luttant huit a dix mois, contre la Cour d'un Souverain. Pour exciter la confiance des Romains, je leur rappellerai que la malignité de l'air qu'on respiroit à Pesaro, fut dissipée, il y a long-temps, par le desséchement des marais voisins. Il faudroit un grand volume pour traiter convenablement un sujet aussi important : mais je ne saurois m'y arrêter plus long-temps. J'en dirai autant des merveilles de tous les genres anciennes et modernes que renferme la ville de Rome. Je me borne à ajouter quelques légeres observations.

Rome a une forme sensiblement circulaire et trois lieues de tour. Le cours qui de la Porte du Peuple va au milieu de la ville, présente un mêlange de maisons ordinaires et de superbes palais. S. Pierre a coûté 420 millions. On emploie, tous les ans, cinq-cent-vingt-cinq mille francs aux réparations et aux embellissemens. Dans tout S. Pierre, on ne trouve pas une matiere de la grosseur du doigt qui soit combustible. La seule toile des tableaux pouvoit donner prise au feu. On les a copiés avec beaucoup de précision en mosaïque; et les originaux ont été transférés aux Chartreux. La boule qui est au dessus de la coupole, où je suis en-

tré, peut contenir quarante personnes. Du reste elle est de la plus exacte proportion, de même que le reste de la coupole. Rien de plus fabuleux que la prétendue excavation faite à l'un des piliers par le Cavalier Bernin, qu'on suppose avoir ébranlé ce superbe édifice. Un Anglois a dit sagement que si S. Pierre n'existoit plus, la majesteuse colonnade de la place suffiroit pour en donner une juste idée. Mais je ne cesse de m'oublier, et je dois penser à continuer ma route.

L'Etat Ecclésiastique contient sept parties principales; le Patrimoine de S. Pierre et la Campagne de Rome au sud; le Duché d'Urbin et la Marche d'Ancone au nord; et vers le milieu, de gauche à droite, le Pérugin, l'Ombrie et la Sabine.

Il plait au traducteur de Guthrie d'appeller, Etat-Romain, le pays soumis au Souverain Pontife. Voilà qui est du neuf pour moi; cependant il y a plus de soixante ans que je lis des Traités de Géographie: mais il seroit à souhaiter pour son honneur que ce fût là le plus grand de ses torts. Je renvoie à mes lettres à M. Noël, où je repousse, comme il convient, les absurdités qu'il dit sur les sommes que le Pape tire des Pays Catholiques, et nommément sur les prétendus trésors qu'il recevoit des Jésuites.

DU ROYAUME DE NAPLES.

Le Royaume de Naples occupe la partie méridionale de l'Italie. On retrouve encore ici 125 lieues du talon de la botte au Mont Brandone, et de la pointe du pied à Terracine. Sa largeur est fort inégale. L'air y est chaud, et le sol extrêmement fertile. Ce pays donne abondamment des vins excellens. Le bétail y est nombreux; et les chevaux sont estimés. La laine est fine; et la soie que l'on y récolte en abondance, est très-belle. On y fait des gants, des bas, des habits avec un poil marin; c'est apparemment la soie de la pinne marine. Ces vêtemens sont plus chauds que ceux de laine, et sont d'une légéreté étonnante. On y voit une pierre spongieuse qui n'est pas moins curieuse. Si on la place dans un endroit humide, il en naît au bout de quelques jours, deux ou trois champignons ou plus. On recueille dans le pays une grande quantité de manne.

Dans notre Géographie nous avons divisé ce Royaume d'une maniere symmétrique, et facile à retenir; rappellons brievement cette division. Quatre parties principales se subdivisent chacune en trois autres. 1.° L'Abruzze, qui contient l'Abruzze Ultérieure, l'Abruzze Citérieure et le Comtat de Môlise. 2.° La

Pouille qui renferme la Capitanate, la Terre de Bari et la Terre d'Otrante. 3.° La Terre de Labour, où se trouvent la Terre de Labour propre, la Principauté Citérieure, et la Principauté Ultérieure. 4.° La Calabre, où sont la Calabre Citérieure, la Calabre Ultérieure et la Basilicate. Sur quoi on doit observer que les noms d'Ultérieure et de Citérieure sont relatifs au plus ou moins grand éloignement de la Capitale.

La population de ce Royaume est d'environ cinq millions. Les revenus du Roi montent à peu près à 36 millions. Naples est une ville vraiment superbe, où se présente avec éclat tout ce que peuvent fournir l'art et l'opulence. Sa situation est charmante. Rien de plus admirable, de plus grand de plus orné que le coup d'œil qu'offre cette ville. Elle peut avoir trois lieues de circuit; elle est bâtie sur une montagne en amphithéatre. On expose sur les toits qui sont plats, des rangées de vases de fleurs, et des caisses d'arbres fruitiers, qui produisent l'effet le plus agréable et le plus riant. Quelques unes des rues sont tres-belles, en particulier la rue de Tolede, et celles qui aboutissent à la baie.

Je sais gré à Guthrie d'observer que les côteaux les plus beaux et les plus fertiles des environs de Naples sont couverts de monasteres qui emploient une partie de leurs revenus à la nourriture des pauvres, et qui

leur distribuent tous les jours du pain et de la soupe. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit ailleurs des Lazaroni qui sont à Naples au nombre de 40 à 50 mille. Je dirai, ou je redirai seulement qu'ils n'ont pour tout bien en ce monde, qu'une chemise, un caleçon et un bonnet de toile.

Les églises sont superbes et sur-tout la Métropole. Les fameuses catacombes ont deux milles de longueur; on y voit entr'autres une galerie qui a 18 pieds de large, et 14 de haut, avec des chambres, des chapelles, des tombeaux. Le peuple est si grossier et si bruyant, qu'en le voyant répandu dans les rues, on croit voir quelque émeute populaire. Les macaroni sont le grand regal des Napolitains. On les apporte avec pompe, à tous les festins. On compte à Naples 340 mille ames.

Le palais de Caserte près de Naples, est le plus magnifique, le plus régulier et le plus vaste de toute l'Italie. Le fameux Vanvitelli en a donné le plan. Je l'ai vu à Milan. Il nous dit entr'autres qu'il en coûtoit autant pour mal bâtir que pour bien bâtir; que tout dépendoit de l'intelligence de l'Architecte. J'ai vu la gravure de ce superbe édifice. Il faut avouer qu'il a quelque chose de bien imposant.

Le cabinet de Portici contient une collection incomparable de statues, bas-reliefs, vases précieux, tirés des trois villes englou-

ties par le Vésuve. On y a trouvé des tableaux, des instrumens, des ouvrages de galanterie, des armes, des livres, toutes sortes de meubles, de quoi garnir une maison entiere.

On ne trouve dans la Pouille ni ruisseaux ni fontaines; on n'y boit que de l'eau de pluie, que l'on conserve dans des cîternes. La rosée qui est abondante dans ce pays, humecte les grains et les vignes, et tient lieu d'arrosement. Nous aurons lieu d'observer une merveille plus frappante encore en ce genre dans les Isles des amis. On fait à Reggio des étoffes avec la soie des pinnes marinnes. Ces étoffes sont impénétrables au froid le plus piquant.

DE LA SICILE.

La Sicile a une forme triangulaire; son plus grand côté est de 60 lieues. C'est la plus grande et la plus fertile des isles de la Méditerannée; elle est en général fort montueuse, sur-tout dans la partie orientale où est le mont Etna ou Gibel. Elle fut appellée jadis le grenier de l'Italie: mais sa culture est bien diminuée, et conséquement sa fertilité. Du reste son froment est de la plus belle qualité. Le cli-

mat est chaud, même en janvier; la nuit se rafraichit en mars. Les Eglises et les Couvens sont en grand nombre dans cette isle; les édifices en sont beaux, et les revenus considérables. Si elle étoit mieux cultivée, elle seroit à bien des égards un séjour délicieux.

L'isle en général abonde en vins excellens, fruits, bled, huile, belle soie, laine, coton, sucre, excellente mane, miel, cire, etc. On y trouve quantité de mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb, de fer, nombre de carrieres de porphyre, de marbre de la plus belle qualité, du jaspe, des agathes, des émeraudes, etc.

Messine est une ville grande, commerçante et peuplée; elle a un vaste et excellent port; plus de mille vaisseaux pourroient y être en sûreté contre tous les vents. A une lieue est le gouffre de Carybde, d'environ trente pas de diametre; il absorbe et rejette alternativement les eaux de la mer; il est produit par le flux et le reflux. Presque vis à vis de l'autre côté du détroit, est un rocher qu'on a appellé *Scylla.*

Palerme est une ville grande et belle; elle contient 120 mille habitans. C'est le séjour du Vice-Roi, et d'une partie de la Noblesse. On peut dès-lors la regarder comme la Capitale. Les edifices publics, les places, les fontaines et les églises sont superbes. Les rues sont tirées au cordeau; les

deux plus belles, et plus longues se coupent à angles droits. On voit dans la rue Cassare une belle place avec un vaste palais, et plus loin le magnifique collége, qui vient d'être rendu aux Jésuites, il y a quelques mois. Rien n'est plus digne d'admiration que la fontaine qui est dans la grande place. Sa grandeur, ses ornemens et son architecture sont au dessus de tous les éloges.

DE LA SARDAIGNE.

Elle a 50 lieues de long et 30 de large; elle est aussi mal saine que fertile. On pourroit remédier au mauvais air qu'on y respire, en donnant des écoulemens aux eaux, et en abattant des bois; car le climat n'est pas mauvais en lui-même. L'isle est couverte en tout temps de fleurs et de verdure; le bétail y paît au milieu de l'hiver. Le pays est bien arrosé. Les montagnes, les collines et les plaines fournissent une chasse très-abondante. Tous les fruits y sont excellens. Elle recueilloit autrefois des grains en abondance. Sous les Romains elle renfermoit 42 villes, elle n'en a plus que 7 à 8; elle est en général peu peuplée. Sa population ne va pas à 280 mille ames. Guthrie dit que les habitans sont tombés

dans une ignorance profonde de tout art et de tout métier.

DE LA CORSE

Cette isle a environ 40 lieues de long sur 15 à 20 de large. Son air passe pour mal sain ; probablement par le défaut de culture. Il est permis de croire que les François y auront remédié. Des vents de mer rafraichissent continuellement le pays en été. Le sol est montueux et pierreux. Toutes sortes de grains y viennent très-bien, excepté l'avoine. On nourrit les chevaux et les mulets avec de l'orge, comme dans les autres pays chauds. Les collines produisent en abondance d'excellens vins. On y recueille une grande quantité de miel et de cire. On assure qu'il n'y a point d'animaux venimeux. Les chênes, les châtaigniers, les pins . . . . sont extraordinairement grands. Les oliviers, orangers, citronniers, figuiers, grenadiers, amandiers, mûriers y sont fort communs. Les fils d'amianthe ont jusqu'à six pouces de long, et sont les plus blancs, les plus brillans et les plus rares. L'isle est fort bien arrosée. L'eau du ruisseau *Rostonica*, blanchit tout ce qu'elle arrose. Lors qu'on y met du fer, il devient blanc presque comme l'argent, et ne se rouille plus.

La population arrive à peine à 200 mille ames. Les Corses passent pour grossiers, cruels, extrêmement vindicatifs. Je ne doute pas que la fréquentation, et le Gouvernement François n'ait deja adouci leur mœurs. Ils sont robustes et bons soldats. Ils parlent un fort bon italien. Ils sont catholiques. Ils commencent à s'appliquer au commerce. L'huile seule a produit en un an deux millions et demi de francs; et les châtaignes 300 mille francs. Ajaccio est une ville bien peuplée, commerçante, et la plus jolie de toute l'isle. Elle a plusieurs rues fort belles. Ses habitans sont les plus polis de la Corse. Son terroir est très-fertile en vin. Elle a un port spacieux, commode et sûr. Elle a donné naissance à l'Empereur. Il n'est rien à quoi elle ne puisse aspirer. Ajaccio et Bastia sont les chefs-lieu des deux Départemens de l'isle.

Observations

On auroit lieu de s'étonner que Guthrie et son traducteur Noël eussent parlé assez au long de l'Italie, sans exhaler leur mauvaise humeur contre le Souverain Pontife. Monsieur Noël, qui se dit ou paroit se dire Catholique, saisit à propos et hors de propos toutes les occasions de déchirer les Papes. Sa manie à cet égard est telle, qu'il ne craint pas de s'aventurer, et de donner des preuves d'ignorance et de mau-

vaise foi. A la page 305 du tome V. il accumule dans un petit nombre de lignes une multitude d'absurdités, dont il ne sauroit fournir aucune preuve, et qui se détruisent d'elles-mêmes aux yeux d'un homme tant-soit-peu instruit. Dans les deux lettres que je lui ai adressées et que j'ai publiées en 40 pages *in octavo*, je lui ai appris et je lui ai fait voir qu'il y a long-temps que Rome fournit trois à quatre fois autant d'argent aux Pays Catholiques, qu'elle en reçoit de ces mêmes pays. Quant aux sommes immenses que le Pape tiroit des Jésuites, moi qui suis bien sûr que c'est la plus grande des chimeres, je l'ai défié, et je le défie encore de rien produire à cet égard qui ait même l'apparence de la vraisemblance. Mais venons à un point plus capital, et qui intéresse essentiellement l'ordre public.

M. Noël, à la page 359, tome V. dit que les plus solides fondemens de la puissance temporelle des Papes, ont été jettés par la Comtesse Mathilde, à la fin du onzieme siecle. Il ignore ou feint d'ignorer la donation authentique faite au S. Siége, par les Rois de France dès le neuvieme siecle. Il la dissimule, sans doute, parce qu'Il la regarde comme une tache pour le regne de ces Princes. Mais à quoi bon toutes ces ruses? Cet agrandissement paroît blesser les yeux de M. Noël. De quelque maniere qu'ait été formée cette Puissance, elle n'influe en

tien sur la façon dont nous devons l'envisager aujourd'hui. Les Puissances de la terre s'établissent par le fait ; et du moment qu'elles sont décidément établies, par quelque voie que ce puisse être, nous leur devons le respect, la soumission et la fidélité. Du moment qu'un Prince est en possession de l'autorité, il nous représente la personne de Dieu. Le Souverain Maître de l'univers l'a ainsi voulu dans sa bonté et sa sagesse ; et il nous l'a déclaré de la maniere la plus expresse.

Il résulte de là que l'autorité du Pape dans ses Etats est précisement la même que celle de tous les autres Souverains, qu'elle qu'ait pu en être l'origine.

M. Noël paroît l'avoir senti ; car il parle de la considération qui est due au Pape, comme *Evêque de Rome*, et en possession d'une Souveraineté temporelle. Il lui en coûte sans doute de faire un tel aveu. On croiroit voir la belette venir dans la gueule du crapeau, en faisant mille contorsions. Il se soulage en revenant à sa lubie, si toutefois il l'a quittée un moment. Là-même on sent l'onglon de la bête. Que signifie cet *Evêque de Rome*, dans la bouche d'un homme qui paroît se dire Catholique ?

On le voit dire avec une maligne complaisance que la puissance papale est aujourd'hui considérablement déchue ; et qu'on peut penser que sa puissance sera restreinte

à l'exercice de ses fonctions ecclésiastiques, comme premier Evêque de la Chrétiente. Cet *Eveque de Rome, ce Premier Evêque* font voir que M. Noel a besoin de rapprendre son cathéchisme, et de se rappeller s'il l'a jamais su, que le Pape a une vraie authorité de jurisdiction dans toute l'Eglise, quant au spirituel.

Frédéric le Grand a appellé les Jésuites, les gardes du corps du Pape, et les Protestans, ses grenadiers. M. Noel dit lestement qu'on les nommoit ses Janissaires. Il auroit pu s'expliquer un peu plus noblement, et plus exactement. Mais il a du goût pour le néotérisme. Nous avons vu qu'il prétend qu'on appelle l'Etat Ecclésiastique, l'Etat Romain. Il y a soixante ans et plus que je m'applique à l'étude de la Géographie; et nulle part je n'ai vu cette expression. Il revient encore aux *sommes immenses* que le Pape recevoit des Jésuites. Il aura étudié sa leçon dans le Citoyen François, dans le Publiciste; digne école d'un tel disciple! Je me suis pris la liberté de faire deux doigts de remontrance aux maîtres et à l'écolier, et de les publier.

M. Noël jouit de l'état où il dit qu'est réduite la Puissance Papale, qu'il appelle un état d'humiliation. C'est principalement la Convention Nationale qui a fait les derniers efforts pour anéantir la dignité du Souverain Pontife. Ce n'est pas seulement au Vi-

caire de Jésus-Christ, c'est au Fils de Dieu même qu'elle en vouloit, et à la Religion qu'il a établie. Qui sait dans quels sentimens, il a vu des colonnes dressées dans nos cimetieres, où étoit gravée une profession d'athéisme ; une venus, une femme impudique recevoir des hommages sur les autels de Notre-Dame de Paris ? Il faudroit pour répondre à cette question, pénétrer dans le fond de son ame, dans les abymes de son cœur. Mais l'entreprise est trop difficile. On voit dans sa partie historique qu'il croît à la divinité des Ecritures, et dès-lors il est censé admettre celle de la Révélation. Il n'y auroit d'autre parti à prendre que de supposer qu'il croît et qu'il ne croît pas ; qu'il est dans le cas de J. J. Rousseau qui disoit à l'Archevêque de Paris : Je suis Chrétien, Monseigneur. Mais à coup sûr, il ne savoit pas ce que c'est que de l'être. Si M. Noel le savoit lui-même, parleroit-il avec tant d'indécence, et d'une maniere si révoltante, de celui à qui Dieu a confié les clefs du Ciel, et qu'il a fait le dépositaire de sa Toute-Puissance, dans l'ordre du salut ?

DE LA TURQUIE D'EUROPE.

Nous rappellons rapidement et en peu de mots, ce que nous avons dit ailleurs sur les

dimensions de la Turquie d'Europe. Il est trop curieux, et trop singulier pour ne pas trouver sa place ici. Elles forment un triangle, dont les trois côtés sont chacun de 250 lieues. De l'Istrie aux Bouches du Danube, 250 lieues. De l'Istrie et des Bouches du Danube au Cap Matapan 250 lieues. La partie méridionale, site de l'ancienne Grece, forme un autre triangle, dont les trois côtés sont la moitié des premiers. De Chimere, vis à vis le talon de l'Italie, aux Dardanelles, ou à l'ancienne Troie, 125 lieues. De Chimere et de Troie au Cap Matapan, 125 lieues. Matapan et Gibraltar sont les pointes les plus méridionales de l'Europe.

La nature a accordé à cette belle partie de l'Europe, ses bienfaits les plus précieux, sous les différens rapports. L'air y est salubre, et d'une pureté dont on a de la peine à se former une idée. Le sol, quoique mal cultivé, est prodigieusement productif. Les saisons y sont régulieres et riantes. La limpidité et l'extrême salubrité des eaux contribuent à en faire un séjour délicieux. La ville de Constantinople, par les avantages que lui avoit prodigué la nature, sembloit plus propre que toute autre contrée, à devenir la maîtresse du monde. La Turquie d'Europe contient une variété de toutes sortes de mines; et ses marbres sont estimés les plus beaux du monde. Les productions sont excellentes dans toute cette partie, pour

peu que l'industrie seconde la nature. Elle donne en abondance et dans une qualité supérieure, des oranges, des limons, des citrons, des grenades, des raisins d'un goût exquis, des figues excellentes, des olives, des amandes, des drogues précieuses, des cotons fort estimés .... Les chevaux turcs sont renommés pour leur beauté et leur service.

Le Mont Athos dans la Grece est habité par six mille Religieux. Selon le témoignage de Guthrie, ils cultivent des vignes et des oliviers; ils exercent différens métiers; ils mennent une vie très-austere, n'ont pour nourriture que des olives, des figues et autres fruits, des oignons, du fromage, et certains jours excepté le carême, du poisson. Leurs jeûnes sont fréquens et rigoureux. L'air y est excellent, et beaucoup d'entr'eux vivent au delà de cent ans. Qu'on observe que ces notices sont tirées d'un au. anglois.

Nous avons donné des détails sur la Moldavie et la Valaquie, dans notre Mémoire *De l'Equilibre de l'Europe*. Bukorest est une ville, grande et forte; on y compte plus de cent mille habitans. Il y a de très-beaux édifices publics. On y trouve toutes sortes de marchandises de tous les pays du monde commerçant.

Dans les vallées et les plaines de la Bulgarie, le terrein est extrêmement fertile; il produit en abondance du bled et du vin.

On y trouve une sorte de Tartares qui ont l'esprit d'hospitalité dans un degré bien éminent. Quand un voyageur passe, quel que soit son pays, quelle que soit sa Religion, les peres et les meres paroissent devant leurs maisons, et invitent de la maniere la plus affable l'étranger à entrer chez eux, et à agréer leur nourriture, telle que Dieu la leur a donnée (c'est leur expression). Ils le nourrrissent pendant trois jours, lui et ses chevaux jusqu'au nombre de trois, mais avec une politesse et une générosité dont il n'y a pas d'exemple. On lui présente du miel, des œufs et do bon pain. Les habitans arrangent aussi chacun une petite cabane consacrée aux étrangers, et la garnissent de lits de repos.

Je n'ai garde de désapprouver les amateurs des beaux arts, qui entreprennent de longs et pénibles voyages, pour aller contempler les restes des superbes monumens de l'ancienne Grece: mais combien il seroit plus digne d'un vrai Philosophe de se transporter sur le bord occidental de la Mer Noire, pour y voir réalisées les merveilles que les Poëtes attribuent au siecle d'or! Cette heureuse contrée s'étend de Silistrie aux bouches du Danube.

La Bosnie est un pays favorable à l'agriculture et au pâturage; il produit du vin; et ses montagnes ont des mines d'argent. La capitale fait un commerce considérable.

La Romanie renferme des montagnes célèbres, mais le pays est presque plat; vers la mer, on trouve des contrées agréables qui produisent en abondance du bled, du seigle, de l'orge, du maïs, du vin, et surtout du ris, en un mot de toutes les denrées de l'Europe et de l'Asie. On y recueille aussi beaucoup de soie. Le coton est d'une qualité inférieure.

Constantinople, après la ruine de Rome, fut la plus grande, comme la plus belle ville de l'Europe. Aujourd'hui c'est une des plus superbes villes du monde, par sa situation et son port. Nulle part on ne trouve un aspect plus majestueux au dehors, ni un intérieur plus différent de ce qu'il annonce. Des rues étroites, sales, mal percées, de mauvaises maisons de bois dont le haut a une saillie, des édifices incendiés ou abandonnés, tel est le coup d'œil, quand on parcourt les rues. Il y a cependant des monumens dignes d'attention. On varie beaucoup sur la population de Constantinople. Les uns la portent à 400 mille, et les autres à 600 mille. Les trois quarts sont Grecs et Arméniens; un quart est composé de Juifs et de Turcs. Un canal d'environ sept lieues, conduit de Constantinople à la Mer Noire; il est bordé des deux côtes, de belles maisons de campagne.

Le serrail, c'est-à-dire, le palais du grand Seigneur, a l'étendue d'une ville médiocre.

On jouit de cet endroit de la vue de la côte délicieuse de l'Asie Mineure ; cette perspective n'a rien qui l'égale.

Andrinople se fait remarquer par ses mosquées, qui sont de la plus grande magnificence. Elles sont couvertes en cuivre, environnées de tours élevées artistement bâties ; les galeries sont ornées de colonnes bien sculptées. Les piedestaux de bronze, les marbres précieux, les portes élégamment travaillées, les belles fontaines, les superbes portiques, les pommeaux dorés, les tapis tissus avec le plus grand art, forment un coup d'œil enchanteur.

Nous avons donné ailleurs une description de la Grece, et nous ne reviendrons pas sur ce que nous en avons dit. Ce pays autrefois si fameux, qui malgré son peu d'étendue, a tenu tête ancienement à toutes les forces de la Perse ; ce pays est aujourd'hui mal peuplé et fort pauvre, si on le compare à ce qu'il a été dans les temps reculés.

La Macédoine ne faisoit pas partie de la Grece, qui étoit terminée vers le nord par le Mont Olympe. L'air y est serein, vif, et salubre. Le sol est presque par-tout fertile: mais il y a beaucoup de terres incultes et inhabitées ; c'est la faute des hommes ; et que peut-on attendre des barbares qui l'occupent. On y trouvoit autrefois toutes sortes de métaux et de mines d'or. Mais

tout cela est aujourd'hui comme s'il n'étoit pas sous l'Empire de la Porte. Les mers qui l'environnent, favorisent singuliérement son commerce, qui consiste principalement en soie, coton, laine, tabac, huile, cire et raisins de Corinthe.

Thessalonique est une ville grande, bien peuplée, et qui fait un commerce considérable. Sa population est d'environ 60 mille âmes. Elle conserve de précieux monumens de son ancienne splendeur. On y voit des arcs de triomphe, de très-belles églises qui ont été changées en mosquées. Celle de S. Démétrius est revêtue de beaux marbres, décorée de plus de mille colonnes de jaspe, de porphyre, etc.

Zante a 6 lieues de long sur 4 de large et environ 30 mille habitans, la plus part Grecs et Catholiques Romains. Comme l'on voit, cette isle est extrêmement peuplée relativement à son étendue. Elle est très-fertile et très-agréable; elle abonde en raisins de Corinthe, en vins, figues, oranges, citrons. Elle a environ 50 villages. On y voit une fontaine de poix noire, qui a attiré notre attention, et peut fixer celle des Naturalistes et des Physiciens.

Les isles de l'Archipel exigeroient de grands détails. Je me borne à faire mention de l'isle de Candie, la Crete des anciens. La fertilité du sol, la douce température du climat, la pureté de l'air y pro-

mettent les aisances et les agrémens de la vie; et elle seroit le séjour du bonheur sous une autre législation. Les côtes sont très-poissoinneuses. Les plaines et les montagnes nourrissent beaucoup de gibier, et surtout une grande quantité de perdrix rouges. Quoique pas assez cultivée, elle produit des grains, d'excellens vins rouges et blancs, des vins muscats, des raisins, de l'huile, du sucre, de la cire, du miel délicieux, de la soie, de la laine et du coton. Les eaux y sont excellentes. Les campagnes y sont couvertes d'arbres fruitiers de toutes les especes, orangers, citronniers, vignes, figuiers, pruniers, mûriers, cannes à sucre, noyers, myrtes, lauriers. Les chevaux y sont petits, mais excellens et pleins de feu.

Le marbre y abonde tellement, qu'on s'en sert pour les moindres édifices. Cette isle a environ 60 lieues de long sur 20 dans sa plus grande largeur. Sa population est à peu près de 300 mille habitans, dont un tiers de Turcs, et les deux autres de Grecs.

Observations

1. Je n'entreprends pas d'examiner jusqu'à quel point les Princes Chrétiens de l'Europe pourroient être fondés à faire subir à la Porte le même traitement que les Maures éprouverent en Espagne sur la fin du quin-

zieme siecle. Les Sarrasins et les Turcs envahirent par les usurpations les plus injustes tous les contours de la Méditeranée. Les droits des Nations, et les droits des individus soumis à une domination quelconque, sont d'une nature bien différente, et l'on peut dire qu'ils n'ont rien de commun.

Une Nation lésée en matiere grave, peut recourir légitimement à la voie des armes pour repousser la force par la force; et je doute que la loi de la prescription puisse jamais rendre illégitime une guerre entreprise pour l'affranchissement d'un peuple injustement subjugué. Une pareille discussion deviendroit d'ailleurs assez superflue. Je ne parviendrois pas à donner des leçons aux cabinets des Princes, qui dans leurs délibérations politiques sont rarement arrêtés par les considérations de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas.

2. La Puissance Ottomane en Europe, n'est plus rien de ce qu'elle a été. Elle tend rapidement vers sa fin. Si jamais les Princes Chrétiens rentrent en possession de ce beau pays, il est infiniment à souhaiter pour l'équilibre et le repos de l'Europe, que l'on y établisse un Souverain absolument indépendant de tous les autres. S'ils entreprennent de se le partager, il sera la source de guerres interminables. Cette nouvelle Puissance pourroit avec le temps, en faisant fleurir l'agriculture et le commerce, en faisant

renaître de leurs cendres les sciences et les arts ; elle pourroit figurer parmi les Puissances du premier ordre, à côté de la France et de la Russie. Ces trois Etats combinés, se maintenant dans une parfaite intelligence, seront en état de contenir dans le devoir toutes les autres Puissances de l'Europe, et d'y faire régner une paix durable et inaltérable. J'en ai assigné et développé les moyens dans un Mémoire que j'ai publié.

5. Quant à l'état actuel des choses, tous les sujets du Grand Seigneur en Europe, lui doivent en toute rigueur, la respect, la soumission la plus entiere. Ils ne sauroient sous aucun prétexte, prendre part à une conspiration, à une révolte quelconque. C'est Dieu même qui le leur ordonne de la maniere la plus expresse et la plus absolue ; et en cela, il a en vue le plus grand bien des peuples, à qui il intime de pareils ordres.

DE L'ASIE

Autant l'Asie surpasse l'Europe par l'étendue de son territoire, autant elle lui est supérieure par la sérénité de son air, la fecondité de son sol, le goût délicieux de ses fruits, les qualités odorantes et balsamiques de ses plantes, de ses épiceries, de ses gom-

mes, les vertus de ses drogues, le nombre, la variété, l'éclat, et la valeur de ses pierreries, la richesse de ses métaux, et la beauté de ses soies et de ses cotons. Si nous exceptons les pays occupés par les Turcs, l'Asie se soutient dans son premier état. Les peuples qui l'habitent, sont d'un caractere bien différent, à mesure qu'ils sont plus rapprochés du nord ou du midi. Les Tartares qui vivent à peu près à la même latitude que nous, ont autant de courage, de hardiesse, de force et de vigueur qu'aucune nation de l'Europe. Si les Chinois, les Indiens, les Mogols leur sont inférieurs à ces égards, ils l'emportent sur eux par la vivacité de l'esprit, le génie inventif dans une multitude d'ouvrages que nous nous sommes efforcés en vain d'imiter.

Outre les contrées possédées par les Russes et les Turcs, l'Asie comprend trois grands Empires, la Chine, le Mogol et la Perse. La forme dominante du Gouvernement dans cette partie du Globe est la Monarchie absolue. La Turquie, l'Arabie, la Perse.... professent le Mahométisme; à la Chine, au Japon et aux isles, les peuples sont généralement idolâtres. On trouve des Juifs dans toutes les parties de l'Asie. Observation digne d'attirer l'attention des Philosophes, comme des Chrétiens.

Nous avons dit ailleurs que l'Asie a 2250 lieues du Détroit de Babel Mandel au Dé-

troit du Nord, et 18 cens de la Mer Glaciale à la pointe de Malaca qui est le point central de l'ancien Hémisphere. Elle contient 1,140,000 lieues quarrées. On est fondé à croire que la Mer Caspienne qui a 800 lieues de tour, communique avec le Golfe Persique. Au sud de cette mer, il y a deux gouffres où les eaux se précipitent. Ce qui est encore plus décisif, on voit tous les ans une grande quantité de feuilles de Saule, sur les bords du Golfe Persique, où cet arbre ne croît point, et qui se trouve en grande quantité sur le bord de la Mer Caspienne. Je considere le Mont Taurus, comme une chaîne de montagnes, qui traversent en écharpe toute l'Asie de la Méditerranée au Détroit du Nord, et déterminent l'écoulement des eaux vers le nord, le sud et l'est. L'Oxus même qui plioit vers l'ouest, va actuellement se décharger vers le nord, dans le Lac Aral.

Avant d'aller plus loin, je suis dans le cas de réformer la population qu'on donnoit au quatre parties du monde, il y a 50 ans. Selon Guthrie, l'Asie contient 580 millions d'habitans; l'Europe, 160 millions; l'Afrique 100 millions; et l'Amérique 30 millions. Total 870 millions.

TURQUIE D'ASIE

Elle a 440 lieues de long, 360 de large; et contient 58 mille lieues quarrées. L'air et le climat sont délicieux au suprême degré: mais les deux Turquies sont souvent attaquées de la peste, fléau d'autant plus terrible dans ce pays, que les habitans ne savent ce que c'est que de se précautionner contre ses ravages.

Cette contrée renferme les provinces les plus fertiles de l'Asie. Elle produit dans la plus gtande abondance tous les besoins et toutes les superfluités de la vie, quoique la culture y soit fort négligée. Soie, bled, vin, huile, miel, fruits de toute espece, café, myrrhe, encens, aromates, drogues, tout y vient presque sans travail. Ce sont principalement les Grecs et les Arméniens, qui se livrent au peu de soins qu'en exige la culture. Les olives, les limons, les citrons, les oranges, les figues, les dates que produisent ces provinces, sont du goût le plus délicieux, et viennent dans une extrême abondance. L'asperge y est grosse assez souvent comme la jambe d'un homme; les raisins surpassent de beaucoup en grosseur ceux des autres contrées. En un mot la nature y a perfectionné au plus haut point ses productions.

On peut dire la même chose des animaux de ce pays. La race des chevaux turcs et arabes, de ceux-ci sur-tout, est meilleure qu'aucune autre du monde. Les chameaux sont très-estimés pour leur force, leur agilité, et par-dessus tout leur sobriété, qualité qui ne se trouve au même degré dans aucun autre animal. Les moutons et les chevreaux sont un manger exquis, et surpassent, dit-on, en goût et en fumet ceux d'Europe. Parmi les oiseaux on distingue l'autruche dont on connoît la hauteur, la vîtesse et la stupidité. Les Romains ne prisoient guere que le poisson qui venoit de ce pays. Il renferme tous les métaux qui se trouvent dans les royaumes et les provinces les plus riches de l'Europe. Ses sources médicinales et ses bains surpassent en qualité ceux des autres parties du monde.

Quel dommage qu'une si belle région soit habitée par une nation ignorante, barbare, sans aucune sorte de culture, hors d'état de tirer aucun parti des richesses de tous les genres que la nature lui prodigue!

La population de ce vaste pays, n'est nullement en proportion avec son étendue et sa fertilité naturelle; et l'on n'est guere à portée de l'évaluer avec quelque justesse. Elle n'est assurément pas aussi grande que dans les temps reculés. On doit s'en prendre à la tyrannie du Gouvernement, à la Polygamie qui y est evidemment opposée. La pe-

ste est une autre cause de la dépopulation, L'Empereur Turc a neanmoins plus de sujets qu'aucun Prince de l'Europe.

Les habitans de la Turquie d'Asie sont généralement bien faits et robustes. Dans leur jeunesse ils ont un beau teint, et la physionomie agréable. Les femmes paroissent vieilles à trente ans. Les Turcs dans leur assiette ordinaire, sont graves et posés, mais coleres et furieux, lorsque quelque passion les agite: il sont extrêmement vindicatifs. Ils ne sont pas dépourvus des affections sociales entr'eux: mais l'intérêt personnel les fait promptement disparoître, Les mœurs des Turcs Asiatiques sont bien préférables à celles des Turcs d'Europe. Ils sont hospitaliers pour les étrangers, très-charitables entr'eux, et de bonne foi dans les transactions de commerce. Ils entretiennent des logemens sur les routes pour les pauvres voyageurs.

Les Turcs s'asseyent sur des nattes, les jambes croisées, dans les repas et dans la conversation. Leurs idées sont simples et bornées. Ils sont peu curieux de connoître les affaires de leur pays ou des pays voisins. Ils n'ont ni l'esprit, ni l'agrément de la conversation. Ils ont peu de livres, et ne lisent presque rien que le Coran et ses commentaires. On les accuse d'acheter et de vendre communément la justice.

Chez les grands, on sert les mets un à un; on mange sans couteaux ni fourchettes.

Le ris est la nourriture commune du peuple. Les Turcs boivent de l'eau, la Religion leur interdit le vin. Ils saluent en inclinant la tête, et posant la main droite sur la poitrine. Presque personne parmi eux n'a l'idée de la promenade à pied ou à cheval. Les échecs et le damier sont leurs amusemens habituels. S'ils jouent des jeux de hasard, ils n'y mettent point d'argent, le Coran leur en faisant la défense. Leurs chemises n'ont ni col, ni poignets. Ils portent des pantoufles qu'ils ôtent, quand ils entrent dans une mosquée ou une maison. Lorsque les femmes se produisent dehors, elles sont tellement enveloppées que leurs plus proches parens ne sauroient les reconnoître. Grande leçon, propre à couvrir de confusion ces femmes chrétiennes qui depuis la révolution, ont affiché l'impudence la plus révoltante!

Les Turcs jusqu'à ces derniers temps, ont montré un souverain mépris pour nos sciences. Cependant il faut tout dire à charge et à décharge. Je me rappelle d'avoir lu dans les Mémoires du Baron de Tott, qu'il a donné aux Musulmans quelques leçons de Mathématiques, et qu'il a eu des éleves dociles et empressés à s'instruire. Leur éducation s'étend rarement plus loin qu'à apprendre la langue turque et le Coran, et à écrire une lettre familiere.

La Turquie d'Asie contient tout ce qu'il y a de riche et de magnifique en monu-

mens d'Architecture et de Sculpture. Plusieurs grands volumes suffiroient à peine pour les décrire. Les restes sont plus ou moins parfaits au milieu d'une nation aussi barbare. Nous nous bornons à en citer quelques uns des plus frappans.

Balbec et Palmyre annoncent toute la magnificence de l'antiquité. Balbec au pied du Mont Liban, entre Tripoli et Damas, offre dans ses débris, le plan le plus hardi qui ait jamais été exécuté en Architecture. Le portique d'un temple quoique défiguré, est d'une beauté où l'imagination ne peut atteindre. Les murs étoient ornés de pilastres corinthiens et de statues. Un autre grand temple ne se reconnoît plus, qu'à un entablement soutenu par neuf colonnes majestueuses. Un petit temple est encore sur pied, avec un péristile de huit colonnes sur la façade, et quinze sur chaque côté; il est richement orné de toutes parts, de figures en haut relief. On en voit un autre de forme circulaire, d'ordre ionique et corinthien. Les autres parties de cette ancienne ville, sont belles et surprenantes dans leur proportions.

Palmyre est située entre Alep et l'Euphrate. Aux approches de ses ruines, l'œil embrasse tout à la fois les débris des objets les plus admirables et les plus frappans qu'on puisse trouver dans le monde. Le temple du Soleil est en ruines. On y trouve encore un grand nombre de superbes colonnes corin-

thiennes de marbre blanc, dont on ne peut connoître la grandeur et la majesté que par les gravures qui en ont été publiées. Des arcs superbes, des colonnes qui frappent d'admiration, une colonade de 4 mille pieds de long, des temples, de riches portiques, des péristiles, des entre-colonnemens, des entablemens, tout cela du beau style, et formé des plus excellens matériaux, se présente à tous les pas, mais dans un état déplorable de dégradation. On est étonné que cette superbe ville qui avoit trois ou quatre lieues de circuit, ait pu exister au milieu d'un désert qui ne présente maintenant que des sables arides et inhabitables. Il est certain que Palmyre étoit la capitale d'un Royaume; qu'elle trafiquoit avec les Romains; qu'elle fut la reine des contrées orientales. Il est donc vrai que non seulement les villes, mais les Royaumes et les Empires rentrent dans le néant d'où ils sont sortis. Toute l'histoire nous en fournit des exemples mémorables.

La Palestine autrefois le pays le plus fertile du monde, a tant perdu de ses qualités naturelles, que c'est aujourd'hui un des plus tristes de l'Asie. Les Philosophes ont voulu en vain s'en prévaloir, pour démentir le récit des Ecritures. La terre n'est pas une mere ingrate: mais elle ne donne en général qu'en proportion de la culture qu'elle reçoit. Sous la tyrannie des Sultans, et sous l'insouciance

et la paresse d'une horde de barbares, un pays où couloit le lait et le miel, devoit devenir une terre désolée, stérile et déserte. D'ailleurs il est permis de supposer sans donner dans la bigoterie, que la malédiction lancée sur les malheureux Juifs, dont nous voyons encore les tristes effets, s'est étendue jusque sur la terre qu'ils habitoient.

Puisque le Traducteur de Guthrie s'avise de gloser à tout propos et hors de propos sur les gens d'eglise, qu'il permette qu'un homme d'eglise lui observe qu'il ne doit pas dire que la Palestine est occupée par des arabes farouches. Il faut être bien peu versé dans l'histoire, pour ignorer qu'il y a plusieurs siecles que les Turcs ont expulsé les Sarrasins de cette contrée, et les ont forcés à se retirer dans leurs déserts.

Le Gouvernement turc, comme l'on sait, est despotique : cependant c'est moins le Grand Seigneur qui est le Despote que le Muphti, Chef de la Religion. Le Sultan ne peut rien faire exécuter de considérable, que le Muphti n'ait apposé son adhésion. Ce Gouvernement ne reconnoît pas de noblesse. Tout esclave peut être affranchi; tout affranchi peut parvenir aux premieres places. On peut dire que sur ce point, il a servi de modele à la France, depuis la révolution; et nous ne devons pas rougir d'être devenus leur copie à cet égard. Combien ils auroient de leur côté de choses à apprendre de nous!

La Natolie ou Asie Mineure, qui fut autrefois si peuplée, l'est bien peu maintenant, quoique le terrein pût nourrir un grand peuple, s'il étoit bien cultivé. Le despotisme l'a dévasté. Les campagnes, presque incultes, ont perdu la moitié de leurs habitans. Cette région autrefois couverte de tant d'états florissans, ne présente plus que quelques villes sans défense. Il faut néanmoins excepter les côtes maritimes, où le commerce est assez en activité dans quelques villes. L'air y est tempéré et communément sain. Le pays seroit très-fertile : mais la culture y est presque entiérement négligée, par les Turcs, les Grecs et les Arméniens. La nature y est si féconde, qu'elle triomphe de l'état d'abandon où la laissent les habitans.

Smyrne la principale des échelles du levant, est une des villes les plus belles, les plus grandes, les plus riches et les plus commerçantes de la Turquie. On y voit un concours prodigieux de marchands de toutes les nations. Les Marseillois sont les grands négocians de cette échelle. Cette ville a été ruinée huit fois par des tremblemens de terre.

Burse ou Pruse, a été la capitale de la Turquie. C'est une des plus belles et des plus grandes villes de cet Empire. Une quantité de sources serpentent dans les jardins, et en font des endroits délicieux. Les maisons et les marchés sont très-bien bâtis. Les plus habiles ouvriers de la Turquie sont dans

cette ville. Ses manufactures de soie sont admirables. On y compte plus de 50 mille habitans, et 140 mosquées, dont deux sont très-magnifiques.

Le Mont Ararat joint l'Arménie Turque et l'Arménie Persane. La cime est couverte de neige en tout temps. L'Euphrate et le Phison ou Araxe partent de sa base, et coulent ouest et est. On suppose que l'Arche de Noë s'arrêta sur cette montagne, après le déluge. Nous y avons fixé le site du Paradis Terrestre sur de solides preuves.

Bagdad a un commerce considérable; on présume qu'il n'est pas loin de l'endroit où étoit l'ancienne Babylone. Les maisons sont généralement grandes, bâties en brique et en ciment. Une partie des fenêtres est vitrée en belles glaces de Venise. La plupart des maisons sont précédées d'une cour, au milieu de la quelle est une petite plantation d'orangers. Le nombre des maisons est estimé de 80 mille. On y voit 12 mille boutiques en marchandises de tout genre.

Bassora est à une demi-lieue au dessous du confluent de l'Euphrate et du Tygre, vers le Golfe Persique. Le pays est si bas que les flots de la mer s'avanceroient jusqu'à la ville qui en est à 140 lieues. On y a remédié par une digue. Il s'y fait un très-grand commerce.

La Syrie est abondante en huile, grains et toutes sortes de fruits. Le terrein est si

fécond et si gras, qu'en plusieurs endroits, il produit de lui-même des plantes aromatiques et médicinales, des roses, etc. Il offre aussi d'excellens pâturages. Le gibier y est très-abondant. On y trouve d'excellens ports de mer. La Syrie pourroit être un des plus riches et des plus beaux pays de l'univers. On trouve de tous côtés des plaines superbes; par-tout un sol gras, fécond qui ne demande qu'à produire. Mais c'est en vain que la nature s'est plu à prodiguer ses trésors à cet heureux pays, l'indolence honteuse des Turcs, leur barbare ignorance, le despotisme de leur gouvernement, semblent paralyser les hommes et la terre. On ne voit que déserts où devroient habiter des nations nombreuses.

Le Mont Liban est une chaîne de montagnes, à l'est de la Syrie, qui court nord sud. Les habitans vers le nord, sont appellés Maronites; ils sont Catholiques, et au nombre d'environ 60 mille. On y trouve encore les Druses, peuple belliqueux, qui forme une milice de plus de 20 mille hommes. Une partie du Liban est un pays fort agréable, à cause de la salubrité de l'air, de la qualité exquise des fruits, des grains et plusieurs autres productions qui y abondent. On voit encore sur le Liban quelques uns de ces cedres fameux par leur antiquité et leur grosseur prodigieuse. Il y en a qui ont jusqu'à trente pieds de tour, et ces

ceux qui ont besoin d'apprendre à croire; voici comment le Seigneur parloit à Tyr, il y a plus de 2400 ans, par la bouche de son prophete Ezéchiel. Tyr, voilà que je vais exercer mes vengeances sur toi. J'aménerai à Tyr Nabuchodonosor Roi de Babylone. Il mettra à mort les filles de tes campagnes; il détruira tes murs; il renversera tes tours. Il fera passer ton peuple au fil de l'épée. Tes maisons, tes statues seront réduites en poudre. La poussiere même, la terre qui couvre ton sol, sera jettée dans le fond de la mer; et le lieu où tu étois, ne présentera plus qu'un rocher nud et aride; il servira aux pêcheurs, pour faire sécher leurs filets; et tu ne seras jamais rétablie. C'est moi qui ai prononcé ton arrêt, dit le Seigneur. *Ecce ego super te, Tyre.... Ego adducam ad Tyrum Nabuchodonosor Regem Babylonis.... Filias tuas, quæ sunt in agro, gladiis interficiet..... Arietes temperabit in muros tuos, et turres tuas destruet.... Populum tuum gladiis cædet.... Domus tuas præclaras subvertent. Statuæ tuæ nobiles in terram corruent.... Pulverem tuam in medio aquarum ponent.... Et dabo te in limpidissimam petram; sicariis sagenarum eris, nec aedificaberis ultra: quia ego locutus sum; ait Dominus. Ezech. c. 26. 7. v. 3 14.* Lorsque Ezéchiel parloit, Tyr étoit une des plus belles villes de l'Orient, et sans contredit la plus riche par l'étendue de son commer-

ce. L'histoire ne tarit point sur la description pompeuse qu'elle fait de sa puissance et de sa magnificence. Sa ruine totale avoit été résolue par le Seigneur. Nabuchodonosor avoit été choisi pour cette fatale exécution, qui lui coûta bien du temps, de grands travaux, et la perte d'une multitude innombrable de ses soldats. Tyr succomba, malgré sa longue résistance, quinze ans environ après la prise de Jérusalem, qui avoit aussi été prédite. Tyr ne devoit pas se relever de sa chûte. Depuis cette époque mémorable, il s'est écoulé 24 siecles. Aujourd'hui encore, Tyr, ou pour parler exactement, l'endroit où étoit Tyr, n'est qu'un mauvais bourg, habité en grande partie par de malheureux pêcheurs. Les habitans y montent a environ cinq cens personnes, tant Chrétiens que Mahométans. J'ai insisté sur cet événement formidable, dont la vue peut servir à ranimer l'esprit de Foi qui s'affoiblit tous les jours parmi nous.

Damas, situé dans une vaste plaine, étoit célebre par ses ouvrages d'acier, ses lances d'une trempe excellente. Tamerlan transporta en Perse ces belles manufactures. Depuis ce temps cette ville a perdu la réputation qu'elle avoit dans ce genre d'industrie. La campagne des environs de Damas est charmante, par sa verdure et ses jardins. Du côté de la riviere, elle est d'une beauté inexprimable. On compte dans cette ville, 200 mille habitans.

La Palestine autrefois si florissante et si fertile, n'offre, comme nous avons dit, aujourd'hui qu'une contrée inculte et presque stérile. Elle n'est habitée que par quelques Turcs, et des Chrétiens de diverses sectes. Le docteur Savy, dont l'autorité est d'un grand poids, a examiné avec un soin tout particulier ce pays. Il dit que si la Terre Sainte étoit encore aussi cultivée qu'autrefois, elle seroit plus fertile que les meilleures parties de la Syrie et de la Phénicie; parce que le sol en général est beaucoup plus riche, et que, tout considéré, elle donne des récoltes plus abondantes. Ainsi, ajoute-t-il, l'aspect sauvage qu'on y remarque, ne provient pas d'une stérilité naturelle à ce pays, mais du manque d'habitans, de l'indolence des propriétaires, des discordes perpetuelles et des déprédations des petits tyrans qui se la partagent.

Jérusalem, ancienne capitale de la Judée, n'est plus sur le même sol qu'autrefois. Le Mont Calvaire qui étoit hors des murs, est aujourd'hui presque au millieu de la ville. C'est ainsi que s'est vérifiée la prédiction du Fils de Dieu, qu'il ne resteroit pas pierre sur pierre dans cette malheureuse ville; *non relinquent lapidem supra lapidem*. Les habitans au nombre d'environ 18 à 20 mille, sont en grande partie des Turcs, des Juifs, et ensuite des Chrétiens. Outre l'Eglise du Sépulcre, qui est l'objet de la vénération des pélerins, on remarque une belle mosquée

que les Turcs appellent *Temple de Salomon*; et qui est située au même lieu où étoit le fameux temple des Juifs sur le mont de *Sion*. Les environs de la ville sont montueux, et d'une telle stérilité, qu'ils ne produisent rien à plus d'une lieue à la ronde. Seroit-ce l'effet d'un anathême analogue à celui que Dieu a prononcé contre la Belle-Vallée, occupée aujourd'hui par la Mer Morte, appellée aussi Lac Asphaltite, parce que sa surface est couverte d'un bitume que l'on nomme Asphalte, et qui ressemble à de la poix, avec l'odeur et le goût du soufre; on en fait divers usages en médecine. Les poissons ne sauroient vivre dans les eaux de cette mer, non plus que les plantes au tour de Jérusalem. J'ai lu ou j'ai oui dire que les bords de cet étang infect portent des fruits dont l'écorce a une assez belle apparence, mais qui ne renferme que de la cendre.

Observation

La plus légere teinture de Géographie, suffit pour faire reconnoître qu'il n'y a point de pays au monde, qui soit aussi favorablement situé que l'Empire Ottoman pour un grand et vaste commerce. D'un côté le Nil et la Mer Rouge, de l'autre l'Euphrate et le Golfe Persique lui facilitent l'accès de la côte orientale d'Afrique, celui de la Perse, de l'Indostan, et des isles de l'Orient. Mais

la position de Constantinople n'a rien qui puisse lui être comparé. Son port large et profond en a peu qui puissent soutenir le parallele. Par l'Archipel il peut fréquenter toutes les côtes de la Méditeranée, charger même pour le nouveau monde. La Mer Noire où se déchargent les plus grands fleuves de l'Europe, lui ouvre le commerce du Nord.

DE L'ARABIE

L'Arabie, bornée au nord par la Syrie, au sud par l'Océan, à l'ouest par la Mer Rouge, à l'est par le Golfe Persique, a 525 lieues de long, et 470 de large. Il est à remarquer que ce pays a conservé dans tous les temps ce même nom.

Le mot *arabe* signifie, selon l'opinion commune, un *larron*, un *voleur*; le mot *sarrazin*, est le nom d'une tribu, qu'on a ensuite attribué à toute la nation. Les Arabes laissent rarement passer des marchandises sur leur territoire sans extorquer quelque chose des marchands, lorsqu'ils ne peuvent les voler entiérement.

Ce pays a peu de rivieres et de sources. Dans une partie considérable, l'air est excessivement chaud et sec. Il y regne des vents brûlans et empoisonnés, souvent funestes aux étrangers. Dans quelques endroits

le sol n'est autre chose qu'une immense plaine de sables; et lorsque les vents les agitent, ils roulent en tourbillons comme les flots d'une mer en furie, s'élevent quelquefois en montagnes, et ensevelissent des caravanes entieres. On ne voit là ni pâturages ni bleds ni vignes ni oliviers, mais seulement un désert triste et sauvage, où l'on ne trouve que sables, que montagnes de roches nues, que précipices.

Ces contrées ne sont jamais raffraichies par des pluies, si ce n'est quelquefois aux équinoxes; et l'intensité du froid, durant la nuit, égale presque celle de la chaleur pendant le jour. Mais la partie Méridionale, appellée à juste titre Arabie Heureuse, est favorisée d'un excellent sol, et presque par-tout très-fertile. Les terres cultivées produisent le baume de Judée, la manne, la myrrhe, la casse, l'aloès, l'encens, le nard et autres gommes précieuses; le cinnamome, le poivre, le cardamome; des oranges, des citrons, des grenades, des figues et autres fruits; grande abondance de cire et de miel, et un peu de bled et de vin. Ce pays est fameux pour le café et les dattes qu'il produit.

L'animal le plus utile en Arabie est le chameau. La Providence l'a spécialement destiné pour voyager dans les déserts arides et brûlés de ces contrées. Il conserve dans son estomac une quantité d'eau considérable, qu'il pompe successivement dans le besoin. Il peut

par ce moyen, faire une marche de sept ou huit jours, sans rencontrer de l'eau. Il porte ordinairement huit quintaux. On ne le décharge pas dans le cours du voyage; il s'accroupit pour reposer, et se releve avec sa charge. Le dromadaire est un chameau de petite espece. Le chameau découvre de loin et sent les endroits où il y a de l'eau; il y court au grand trot. On connoît en Europe l'excellence des chevaux arabes; ils ne sont propres qu'à la selle; on ne les admire pas moins pour leur noble encolure que pour leur ardeur et leur vîtesse.

Les Arabes, comme la plupart des peuples d'Asie, sont de moyenne taille, maigres et d'un teint basané; ils ont les yeux et les cheveux noirs; ils sont légers à la course et excellens cavaliers. Ils passent généralement pour braves et d'un caractere martial; habiles à manier l'arc et la lance; et très-bons tireurs, depuis qu'ils sont familiarisés avec les armes à feu. Les habitans des parties intérieures, vivent sous des tentes, se transportent d'un lieu à un autre avec leurs troupeaux, comme ils ont toujours fait depuis qu'ils sont en corps de nation.

Les Arabes sont tellement voleurs de profession, que les voyageurs frémissent à l'approche de leurs déserts. Ils battent le pays sous la conduite d'un capitaine: ils attaquent et pillent les caravanes. J'en ai lu un trait mémorable dans les voyages de M. De Pagès.

S'il est bien vrai qu'ils ont affronté une caravane protégée par une armée turque, et qu'ils ont tué 60 mille personnes, en 1750, on voit de quoi ils sont capables. Ceux qui habitent les côtes, sont de vrais pirates; ils s'emparent de tous les navires, de quelque nation qu'ils soient.

L'habillement des Arabes errans, est une espece de chemise bleue, liée avec une ceinture blanche; ils ont aussi des caleçons, quelquefois des pantoufles, mais jamais de bas. Ils se coëffent d'un bonnet ou turban. Les femmes, comme dans les pays orientaux, s'enveloppent de maniere qu'on n'apperçoit que leurs yeux. Qu'auroient-elles dit, si elles avoient vu l'effronterie de nos françoises pendant la révolution? Leur boisson habituelle est le café, le thé, l'eau pure, le sorbet fait avec des oranges, et l'eau sucrée. Ils n'ont point de liqueurs fortes. Le peuple en général professe le Mahométisme. Une grande partie des Arabes du Désert, sont encore païens.

Quoique les Arabes ou Sarrazins aient été autrefois fameux par leurs connoissances, et leur habileté dans tous les arts libéraux, il est difficile à présent de trouver un pays où le peuple soit aussi universellement ignorant.

La langue en usage dans les trois Arabies, est l'Arabe corrompu. L'ancienne langue arabe pure, que l'on dit être un dialecte de l'Hébreu, est regardée par les Orien-

taux comme la plus riche, la plus abondante et la plus énergique du monde. Les Mahométans ne croient pas qu'aucun homme puisse la posséder parfaitement, parce qu'elle comprend plusieurs millions de mots. Les livres qui en traitent, disent qu'il n'y a pas moins de mille noms pour exprimer *chameau*, et cinq cens pour *lion*.

L'Arabie Pétrée est un pays extrêmement désert et stérile, où les Israélites errerent pendant quarante ans. On y trouve les Montagnes de Sinaï et d'Horeb. On peut dire généralement qu'il n'y a point de terre végétale dans ce pays.

Tor, port de mer sur la Mer Rouge, est à présent le grand abord des pélerins turcs, qui vont à la Mecque et à Médine. Près de là est *Elim* dont parle l'Ecriture, où étoient douze fontaines et soixante douze palmiers. Ces fontaines subsistent encore; elles sont près les unes des autres, et la plupart dans l'enclos du jardin d'un couvent de moines grecs. C'est là qu'étoit le monastere visité par S. Jean Climaque.

L'Arabie Déserte, renferme la Mecque et Médine dont nous avons parlé dans nos Mélanges. C'est du reste un pays presque entiérement stérile et inhabité, comme le porte son nom. Il est partagé entre les Turcs et les Chérifs de la Mecque et de Médine, qui descendent de Mahomet, par Fatime sa fille.

Jedda est un port situé vers le milieu de

la Mer Rouge, près de la Mecque. C'est la place la plus commerçante de cette mer.

L'Arabie Heureuse est ainsi appellée, parce qu'elle est plus fertile que les deux autres: mais les habitans qui sont fort parasseux, ne la cultivent pas. L'Yémen est l'Etat le plus considérable et le plus méridional de ce pays. Il est montueux, mais entrecoupé de belles vallées et de plaines très-fertiles qui produisent quantité de fruits délicieux. L'encens et les aromates y abondent; c'est particuliérement dans ce pays que croît le meilleur café que l'on connoisse.

Sana, capitale, est une grande et belle ville, riche, commerçante et fort peuplée. C'est le lieu de la résidence du Prince de l'Yémen. Elle est dans une fort belle situation, sur une riviere qui arrose un grand nombre de jardins et de vergers. Le climat est asséz tempéré. On y trouve les meilleurs chevaux de l'Arabie.

Moka, ville bien bâtie; les maisons en sont élévées; les murs sont enduits d'une espece de porcelaine ou stuc, qui les fait paroître d'une blancheur éblouissante. C'est de cette ville, que l'on transporte le café le plus estimé. L'arbre à café, qui dans nos serres, n'excede pas six pieds, croît en Arabie, jusqu'à la hauteur de trente et quarante. Ses branches et ses feuilles naissent deux à deux, de façon qu'une partie croise l'autre. De la fleur, qui est d'une odeur

agréable, sort un fruit rouge qui ressemble assez à un bigarreau, dont chacun contient deux grains de café. Cet arbre porte du fruit deux ou trois fois l'année.

Aden est une assez belle ville, forte, riche et commerçante. C'est la place la plus florissante de l'Arabie pour le commerce. Bahrein est une isle fameuse pour la pêche des perles, qui y sont plus grosses et plus rondes qu'en aucun autre lieu du monde. On remarque que les huitres dans l'écaille des quelles on trouve les plus belles perles, sont les plus malades et les plus maigres. Elkatif qui est vis-à-vis, est une ville, grande et peuplée; elle a un bon port, qui est très-fréquenté. Les habitans subsistent de la pêche des perles.

On compte en Arabie douze millions d'habitans, qui la plupart font leurs délices du café. Il est réservé aux riches, de le prendre en nature. La multitude est réduite à la coque et à la pellicule de cette précieuse feve. L'exportation du café peut être de douze à treize millions pesant. Les Européens en achetent un million et demi; les Persans trois millions et demi; l'Indostan, les Maldives et les Colonies Arabes de la côte d'Afrique cinquante milliers; les caravanes de terre, un million. Comme les cafés enlevés par les caravanes et les Européens sont les mieux choisis, ils coûtent 16 à 17 sols la livre. Les Persans qui se contentent des cafés in-

férieurs, ne paient la livre que 12 à 13 sols. En réduisant le café à 14 sols la livre, qui est le prix moyen, son exportation annuelle doit faire entrer en Arabie 8 à 9 millions de francs. Cet argent ne lui reste pas; il est repompé par l'importation des productions étrangeres.

Les provinces intérieures de l'Arabie, sont soumises à plusieurs petits Princes. Il paroît qu'ils sont absolus, tant au spirituel qu'au temporel.

DE LA PERSE.

Ce bel Empire a 500 lieues de long, sur 350 de large. Dans un pays aussi étendu, la température ne sauroit être par-tout la même. Les parties du nord sont froides par l'influence des montagnes communément couvertes de neige. Dans les provinces du milieu, l'air est pur, serein, et porte l'ame à la gaieté: mais dans les contrées méridionales, il est chaud, et produit des exhalaisons quelquefois nuisibles.

Le sol et les productions different comme le climat. Au sud du Mont Taurus, le pays est de la plus grande fertilité en fruits, vins et autres productions. Il donne de l'huile en abondance, du séné, de la rhubarbe, et les meilleures drogues. Les fruits y sont déli-

cieux, notamment les dattes, les oranges, les pistaches. On y trouve une très-grande quantité d'excellente soie. Les fruits, les végétaux et les fleurs, ont en Perse le goût le plus savoureux et la plus agréable odeur.

Aucun lieu du monde ne fournit aux nécessités de la vie, des choses aussi parfaites et en aussi grande abondance que Schiras. La vallée où cette ville est située, est ce qu'on peut imaginer de plus enchanteur dans la nature, soit pour la salubrité de l'air, soit par la profusion de tout ce qui peut être utile à la vie et la rendre agréable. Les champs produisent en grande quantité du riz, du froment et de l'orge. La plupart des fruits que l'on voit en Europe, y sont d'une grosseur et d'un goût qu'ils n'ont pas chez nous, sur-tout les abricots et les raisins. Un raisin noir, aussi doux que le sucre, sert à faire le vin de Schiras, qui est vraiment délicieux. La grenade est si bonne, que les Persans l'appellent le fruit du paradis. La chair du mouton est d'une qualité supérieure, grace à la bonté des pâturages des environs de Schiras. La toison n'en est pas moins recherchée à cause de son extrême finesse. Ces animaux ont la queue d'une grosseur extraordinaire; elle pese ordinairement 6 à 7 livres; on en voit qui pesent au delà de 30 livres. Les bœufs sont gros et forts. Le prix des diverses denrées, est réglé avec la plus grande exactitude par le

juge de police ; les contrevenans sont condamnés a perdre le nez et les oreilles. Aucun pays d'une aussi grande étendue, n'a aussi peu de rivieres navigables. On supplee à la rareté des rivieres et des fontaines, par des réservoirs, des aqueducs et autres constructions ingénieuses.

On ne peut rien dire de certain sur la population d'un pays aussi peu connu. A en juger par les armées nombreuses qu'on y a levées, il doit être très-peuplé. En général les Persans de l'un et de l'autre sexe sont beaux. Ils prennent fréquemment des bains. Ils déjeûnent de bonne heure avec du café, dînent à onze heures avec du fruit, des confitures et du lait. Leur principal repas est le soir. Ils regardent comme une chose abominable de couper le pain ou les mets. Lorsqu'un vieillard parle en compagnie, quelque pauvre et abject qu'il soit, tout le monde prête attention à ses paroles.

Ils traitent d'une maniere affable ; dans tous les temps on a vanté leur esprit d'hospitalité. Un habitant tient à grand honneur que vous vouliez entrer dans sa maison, et partager avec sa famille ce dont il jouit. Ils disent que chaque plat qu'on présente à un étranger, vaut une bénédiction à la maison. Quant aux manieres sociales, les Persans sont sans contredit les Parisiens des contrées orientales. Dans la conversation, ils emploient des formules de politesse si excessives, qu'un

étranger croiroit qu'ils sont disposés à lui sacrifier leur fortune, leur rang et leur vie: mais ces formules dans le fait, ne sont que de vaines paroles. Ils recherchent l'élégance du discours dans leurs entretiens, et citent à tout propos des vers tirés de leurs poëtes favoris. Ils se plaisantent volontiers l'un l'autre, et quelquefois avec une ironie très-délicate. Une chose qu'on ne sauroit trop admirer dans leur maniere de converser, c'est l'attention qu'ils donnent toujours à la personne qui a la parole, et qu'ils n'interrompent jamais. On ne peut pas en dire autant de tous les pays, et nommément . . . . Ils sont en général de bonne mine, et peuvent passer à beaucoup d'égards pour une belle nation. Ils ont le teint aussi clair que les Européens. Les Persans sont Mahométans de la secte d'Ali. On dit qu'aujourd'hui ils sont très-peu partisans de la doctrine de Mahomet. Les Turcs sont sectateurs d'Omar et Aboubecre.

Les anciens Persans ont été fameux dans les sciences, et leur Poëtes ont joui d'une grande réputation dans tout l'Orient. On voit à Oxford un manuscrit qui contient la vie de 135 des plus distingués. Le plus célebre d'entr'eux se nomme Hafez. Il se concilia, par la délicatesse de son esprit, et l'elégance de ses vers, la faveur d'un Empereur qu'il avoit offensé. Les plus puissans Monarques de l'Orient chercherent à le tirer des

douceurs de sa retraite littéraire, et à acheter les louanges de sa muse, en lui offrant tous les honneurs et toute la splendeur des cours. Ses ouvrages firent l'admiration des esprits vifs et enjoués. Son tombeau est à une demi-lieue de Schiras. Il est d'un beau marbre blanc, à l'ombre de cyprès d'une hauteur et d'une beauté extraordinaires. Les habitans visitent ce lieu; ils s'y amusent à différens jeux, et à lire les œuvres d'Hafez. Ils ont pour lui un respect qui approche de l'adoration, n'en parlant jamais que dans les termes du plus grand enthousiasme. La jeunesse la plus brillante de la ville s'y rassemble, et donne tous les témoignages possibles de vénération pour ce Poëte incomparable.

Parmi mes lecteurs, si toutefois j'en ai, il peut se faire qu'il ne s'en trouve pas un seul, qui ait entendu parler d'Hafez. Ce qui est bien sûr, c'est que nos plus grands hommes en littérature, sont aussi inconnus en Perse, qu'Hafez l'est en Europe. Je me rappelle à ce propos, le Chinois de Voltaire, qui cherchoit dans l'Histoire Universelle de Bossuet, ce qu'on y disoit de l'Empire de la Chine : mais il le chercha vainement. Pauvres écrivains, savans, orateurs, poëtes . . . . tuez vous de peine, de veilles, de travaux, pour faire parler de vous. Voltaire a fait une réflexion toute semblable, mais dont il n'a su guere profiter.

Les sciences sont aujourd'hui bien tombées

parmi les Persans. La profession la plus estimée chez eux, est celle de la Médecine. Les médecins ont beaucoup de sagacité et un tact très-fin: mais l'astrologie dégrade ce bel art, chaque dose devant être administrée au moment propice de telle ou telle étoile. La Chirurgie y est fort peu connue. Il existe encore dix-neuf colonnes du fameux palais de Persépolis. Elles ont environ quinze pieds de haut; et sont d'un excellent marbre de Paros.

Tauris, à l'ouest de la Mer Caspienne, et au sud de l'Araxe, est la seconde ville de Perse; elle est grande, belle, riche et très-marchande. On y compte 300 mille habitans; son enceinte est de dix lieues. Elle est remplie d'un grand nombre d'ouvriers, qui travaillent en or, en soie, en coton et en peau de chagrin. Sa grande place est la plus vaste de l'univers; on y a plusieurs fois rangé en bataille une armée de 30 mille hommes. En 1780 un tremblement de terre la détruisit presque entiérement.

Ispahan Capitale de la Perse, est situé dans une belle plaine. On lui dônne quatre lieues de tour; la place royale a 300 toises de long, et environ 150 de large. Cette ville contient un nombre étonnant de belles places, et de rues arrosées par des canaux, et plantées d'arbres qui donnent un ombrage délicieux. On prétend qu'elle a compté jadis 650 mille ames; aujourd'hui sa population

est bien diminuée. Elle est regardée comme la ville d'Asie, où il y a le plus de savans et de beaux esprits. Son principal commerce roule sur les soies crues, les étoffes d'or, de soie et de coton, les perles, les diamans et autres pierreries, les tapis qui sont estimés les plus beaux de la Perse. Le Roi y entretient un grand nombre d'ouvriers en tout genre, des orfevres, des lapidaires, des peintres en toile, et sur-tout des armuriers qui travaillent très-bien l'acier. Il n'y a guere de villes, où l'on voie un plus grand concours d'étrangers pour le commerce.

Schiras est à 75 lieues environ d'Ispahan, au sud est. Ses environs sont d'une beauté et d'une richesse inexprimables. Dans l'étendue de quelques lieues, ils sont divisés en jardins, dont les fleurs, les fruits et les vignes surpassent tout ce qu'on connoît en ce genre. Les vins de Schiras sont réputés les meilleurs de toute la Perse. On sait le cas qu'on en fait en Europe. Cette ville est ornée de plusieurs beaux édifices. On y remarque une rue d'un demi-quart de lieue environ. Les bâtimens en sont élevés et bien construits. De chaque côté sont des boutiques où l'on expose en vente des marchandises de tout genre. On trouve au bout un vaste édifice en briques, de forme octogone. Au centre est un emplacement pour les marchandises, avec des appartemens pour les marchands et les voyageurs. On y entre par

une belle arcade. Au milieu se trouve un autre édifice spacieux, de forme quarrée, dont la façade est émaillée en bleu et en blanc, et fait un effet très-agréable à l'œil. On fabrique à Schiras des verres, qui ne cedent en rien aux plus beaux qui se font en Europe. Les bouteilles qu'on souffle, sont d'une clarté et d'une délicatesse extrêmes; il y en a qui tiennent plus de trente pintes. Bien près de là, on voit les ruines de l'ancienne Persépolis. Les débris qui en restent, donnent une idée de la magnificence du palais de Darius. Les figures des bas-reliefs, sont du plus grand fini pour la beauté et l'élégance.

Nous avons fait ailleurs la description de l'ancienne prospérité de l'Isle d'Ormuz, où l'on voyoit arriver une foule de marchands, avec les richesses de la Chine, des Moluques, de toutes les Indes Orientales, de la Perse, de l'Arabie, de l'Arménie. Depuis l'expulsion des Portugais, l'Isle d'Ormuz est entiérement déchue.

Les Persans, dans le travail des soieries, lainages, moires, tapis et cuirs, égalent les fabricans des autres parties du monde, si même ils ne les surpassent pas. Leurs teintures l'emportent sur toutes celles d'Europe. Quant à la broderie, ils ne peuvent être effacés par personne. Les fabriques et les soieres du Ghilan, la plus belle et la plus fertile de toutes les Provinces, sont estimées les meilleures de la Perse, et forment une grande branche de commerce.

DE L'INDOSTAN.

Nous renfermons sous ce nom, tout ce qui est censé faire partie de l'Empire du Grand Mogol, dont les limites ont été et sont encore sujettes à de fréquentes vicissitudes. Cet Empire a eu 650 lieues du Cap Comorin au Petit Tibet, et 550 de la Perse aux bouches du Gange. Aujourd'hui il ne s'étend guere au delà du Tropique. Il est actuellement soumis à divers Rois ou Princes particuliers.

Les vents dans ce climat soufflent communément six mois du sud au nord, et six mois du nord au sud. Les Européens y sont d'ordinaire attaqués de quelques maladies: mais si les malades sont sobres en tous les points, ils recouvrent la santé, et se trouvent plus forts ensuite.

Les peuples de l'Indostan ne sont gouvernés par aucune loi écrite; il n'y a pas un homme de loi dans tout l'Empire. Les cours de justice suivent une jurisprudence consacrée par l'usage.

Le Caboulistan confine avec la Perse et la Tartarie. Les plus excellens Médecins des Indes sont dans cette Province. Elle est renommée pour ses moutons et ses brebis, qui sont d'une graisse extraordinaire, et portent une grosse queue. Caboul Capitale est dans

une situation délicieuse. Il s'y fait un grand commerce de chevaux tartares; on prétend qu'il y en vient annuellement plus de 60 mille.

Cachemire. Cette Province est d'un accès difficile: mais dès qu'on y a pénétré, on se croit dans le paradis des Indes. On dit qu'elle contient cent mille villages approvisionnés de bestiaux et de gibier, sans aucun animal de proie. C'est là que l'on fait des *châles*: ils sont tissus d'une laine très-fine. Les environs de la Capitale sont très-beaux. Cette ville est très-sujette aux tremblemens de terre.

La Province de Sinde borde le fleuve Inde jusqu'à son embouchure; elle a les mêmes dimensions que la Lombardie, c'est-à-dire, 100 lieues de long, 56 environ dans sa plus grande largeur. Quant au climat, au sol, à l'aspect du pays, elle ressemble à l'Egypte. La partie inférieure a un riche terroir. La partie supérieure est appellée Delta. L'Inde traverse cette vallée par le milieu, et l'inonde tous les ans. Il n'y pleut pas en été, comme dans les autres pays des Indes, excepté très-près de la mer. A Tatta Capitale de cette Province, l'Inde a près de mille toises de large.

En venant à l'est un peu au dessus du Tropique, on trouve dans la Province d'Asmer, un gnomon, qui a 70 pieds de hauteur, qui marque les heures, dans une demi-circonference tracée sur le terrein, et

divisée en degrés et minutes. M. Noël s'exprime d'une maniere qui fait voir qu'il est hors de sa sphere. Je ne lui fais pas un crime d'être ignorant sur ce point, mais je ne puis lui pardonner d'être si peu réservé quand il parle des ministres de la Religion.

Agra est la Province la plus étendue de tout l'Indostan; elle contient 40 grandes villes, et 340 villages. On en tire des toiles de coton, dont la couleur ne dure pas moins que la toile même, sans rien perdre de son éclat. Agra, Capitale, est la plus grande ville, et son château la premiere forteresse de toutes les Indes. Elle est deux fois plus grande qu'Hispahan. D'Agra à Delhi, il y a une superbe allée d'arbres qui a 120 lieues de longueur.

Bengale est peut-être la plus intéressante des Provinces de l'Inde, pour les Européens. Elle est regardée comme l'entrepôt des Indes Orientales. Sa fertilité surpasse même celle de l'Egypte. Ses productions consistent en riz, cannes à sucre, bled, mûriers et autres arbres .... Ses toiles, ses soieries, ses cires ... sont transportées sur toute la terre. Le pays s'étend près de cent lieues de chaque côté du Gange, et est couvert de cités, villes, châteaux et villages. On évalue la population de Calcutta a 600 mille ames. C'est le principal comptoir des Anglois, au Bengale. Hougly est une ville où se fait un trafic considérable des plus riches

de toutes les marchandises des Indes. Dacca passe pour la plus grande ville du Bengale. Cassambazar est une ville très-riche, où l'on voit un grand concours de marchands étrangers. Les vers à soie sont nourris et élevés dans son territoire, comme ailleurs. La chaleur les y fait éclore et prospérer tous les mois de l'année.

Les Provinces que nous avons décrites jusqu'ici sont celles qui appartiennent à l'Empire du Grand Mogol. Il nous reste à parler de la Presquile, où le Mogol a assez peu d'autorité.

La Presqu'isle au deça du Gange a la forme d'un coin, dont les côtes ont environ 500 lieues, et la base prise au Tropique, en a à peu près autant.

Une chaîne de montagnes, qui part du Cap Comorin, et va du sud au nord, la traverse dans toute sa longueur. De là vient la différence des saisons, sur la côte de Malabar à l'ouest, et la côte de Coromandel à l'est. On a alternativement sur ces deux côtes l'hiver et l'été dans le même temps.

Le Cap Comorin qui n'a pas plus de trois lieues d'étendue, présente, comme dans un seul jardin, les deux saisons à la fois. Dans une partie les arbres sont chargés de fleurs et de fruits, tandis que dans l'autre, ils sont dépouillés même de leurs feuilles. On sait que ce phénomene est produit par les deux moussons.

En partant du Cap Comorin, on trouve d'abord à l'est la côte de la Pêcherie, qui a tiré son nom de la pêche des perles. Elle a 60 lieues environ de long. Elle fut le premier théatre de l'Apostolat de S. Xavier. C'est là qu'on a pêché l'Orang Outang de mer, dont j'ai donné la description. Il a une ressemblance frappante avec le corps humain. L'isle de Seringam est près de Tranquebar. Elle est fameuse par une grande pagode, renfermée dans sept enceintes quarrées, qui sont à 350 pieds de distance les unes des autres. Les murs ont quarante pieds de hauteur sur six pieds d'épaisseur. On s'y rend de toutes les parties de l'Inde.

Vient ensuite le Coromandel proprement dit, où toutes les nations commerçantes de l'Europe ont des établissemens, et des comptoirs. A l'ouest de la côte de la Pêcherie et du Coromandel, est le Maduré, qui a à peu près l'étendue du Portugal.

En avançant vers le nord on trouve le Royaume de Golconde. L'air y est généralement très-sain. Le pays est très-fertile; et l'on y trouve en abondance des grains, des fruits. On y exploite des mines de diamans. On y fabrique beaucoup de toiles et de mousselines. Le vin blanc qu'on y fait, est excellent. Les diverses nations de l'Europe ont des factoreries à Masulipatan, qui est très-peuplé, et renommé pour ses toiles peintes; elles sont les plus belles des Indes.

Les habitans qui croient à la métempsycose, ne mangent rien de ce qui a eu vie. Quand ils rencontrent les Européens à la chasse, ils n'oublient rien pour les détourner de nuire au gibier; ils vont jusqu'à leur offrir de l'argent. S'ils sont refusés, ils courent la campagne, pour écarter les oiseaux et les éloigner du danger. On trouve dans ces contrées, des hôpitaux pour les chiens ou autres animaux malades, quelque part même pour les puces. On paie un homme pour passer la nuit au milieu d'elles, et leur fournir de la nourriture. Cela nous fait pitié: mais de combien de choses n'auroient-ils pas à rire à nos dépens?

La Province d'Orixa est au nord de Golconde: elle a environ 180 lieues de long de l'est à l'ouest, et 80 de large. Jagrenat sur la mer, est une ville remarquable par la plus célebre pagode des Indes, et où réside le grand Prêtre des Brames. Ce temple des idoles renferme au moins trois mille Brames logés dans quatre vastes bâtimens. Le nom de Jagrenat signifie, *maître de l'univers*; ainsi on peut présumer que quant au fond, on y adore le vrai Dieu. La rue qui mene à la grande pagode est fort longue et ornée de plusieurs grandes et belles maisons, accompagnées de jardins, de sanctuaires isolés, renfermant la statue de quelque divinité indienne, et de quantité d'arbres plantés en l'honneur de Jagrenat. Il se rend

tous les ans, dans cette ville, un grand nombre de pélerins, de toutes les parties de l'Asie. A leur retour, ils se forment en corps d'Armée, et mettent à contribution les villages et quelquefois les villes, qui se trouvent sur leur passage.

Nous allons maintenant parcourir la côte de Malabar ou de l'ouest. En partant du Cap Comorin, on trouve d'abord le petit Royaume de Travancor, où S. Xavier mit en fuite une armée de Badages, d'une maniere prodigieuse. Les campagnes de Coulang sont belles et agréables, comme toutes celles de cette côte. Le plus grand négoce consiste en poivre; il y attire les Européens. Cochin en fait un assez considérable en épiceries, comme poivre, cannelle .... et en pierreries. Le terroir y est très-agréable et très-fertile, de même qu'à Calicut, dont la Capitale est une ville considérable. Il croît à Calicut un arbre singulier, qui produit une espece de dattes, dont on tire du vin, du sucre et de l'huile. Les arbres y sont toujours verds, et l'on y jouit d'un printemps perpetuel.

Canannor Capitale d'un Royaume de même nom, est une grande ville, avec un vaste et bon port. Cette contrée produit en abondance du poivre, du cardamome, du gingembre, des tamarins, des bois d'ébene, des pierres très-précieuses, telles que topazes, hyacinthes, grenats, rubis, saphirs ....

La Province de Canara au sud de Goa, a un sol tres-productif en riz, qui s'y récolte deux fois chaque année. On en distingue quatre especes, dont le meilleur est noir, et regardé comme plus sain que le blanc. Les habitans passent pour les plus courageux et les plus civilisés de la presqu'isle. C'est là qu'ont régné Hyder-Aly et Tippou-Saïb.

Goa. Cette isle est, ou pour mieux dire, étoit le centre des établissemens des Portugais dans les Indes Orientales. Elle peut avoir neuf lieues de tour, et offre un des plus beaux ports et des mieux fortifiés. Pour se former une idée de l'état de grandeur et de magnificence où la ville s'étoit élevée, il suffit de savoir qu'il a été un temps où quarante mille Portugais donnoient la loi dans tous les parages du midi de l'Asie, depuis le Cap de Bonne Espérance, jusqu'au delà des Moluques. Elle ne doit conserver que quelques foibles vestiges de ce qu'elle a été, depuis que les Portugais ont été expulsés par les Hollandois de presque tous leurs établissemens.

Selon M. Noël, on dit que les revenus des Jésuites dans cette isle égaloient ceux de la Couronne de Portugal. Son acharnement à déchirer cette société, lui fait perdre le jugement. Y a-t-il du bon sens à tenir de tels propos? D'ailleurs quelle impudeur, quelle brutalité, de s'appuyer sur un *on dit*, pour diffamer un corps que l'on

convient généralement avoir été respectable à tant d'égards ?

Un peu au dessus de Goa, on trouve la ville de Visapour qui est une des plus grandes de l'Inde. Les Royaumes de Visapour et de Golconde occupent toute la largeur de la Presqu'isle, qui est dans cet endroit de 250 lieues. C'est dans ces contrées que sont les fameuses mines de diamans dites de Golconde. Il y en a deux principales, celle de *Raolconde*, et celle de *Coulour*. C'est dans cette derniere que s'est trouvé le célebre diamant de 793 carats. Avant d'être taillé, il pesoit 900 carats. Quatre grains de froment moyens, forment le poids du carat; 96 carats font une once. J'ai composé un Mémoire sur les diamans; il me dispense d'entrer ici dans de plus grands détails sur ce sujet.

Nous finissons par observer qu'il est d'usage d'appeller côte de Coromandel, toute la côte orientale, depuis le Cap Comorin jusqu'aux bouches du Gange, et de nommer côte de Malabar, toute la côte occidentale, depuis le Cap Comorin jusqu'à Guzuratte, qui est une des plus belles Provinces de l'Inde.

POSSESSIONS ANGLOISES.

Telle est l'instabilité des grandeurs humaines, que l'Empereur du Mogol, descendant

du grand Tamerlan, n'est plus Souverain que de nom. On lui permet de résider à Delhi avec un très-petit territoire adjacent. C'est tout ce qui lui reste de ce vaste Empire gouverné par ses ancêtres pendant plus de 350 ans. Les Marattes en occupent une partie considérable, mais qui n'est pas comparable aux possessions angloises.

Elles contiennent à très-peu près 30 mille lieues quarrées, où l'on compte 20 millions d'habitans. Elles sont divisées en trois Gouvernemens distincts. Savoir, celui de Bengale sur le Gange, celui de Madras sur la côte de Coromandel, et celui de Bombay, sur le Golfe de Cambaie. L'Angleterre vient de faire la conquête des Etats de Tippou Saïb dont les revenus étoient évalués à cent millions. On fait monter à 300 millions les sommes que les Anglois tirent de ce pays, outre les bénefiçes immenses que fait la compagnie angloise par son commerce. Ils comptent de plus parmi leurs alliés, différens Nababs ou Souverains, qui pourront avoir tôt ou tard le sort des alliés des Romains. Je doute fort que les Anglois soient disposés à s'arrêter en si beau chemin. Et c'est ainsi que pourra se vérifier ce que j'ai annoncé ou fait craindre, dans ma premiere Lettre sur l'Equilibre de l'Europe. Les Marattes qui occupent la côte de Malabar vers le nord, sont peut-être les seuls, capables de retarder les progrès des Anglois, et de les empêcher de s'emparer du reste de la Presqu'isle.

DE LA PRESQU'ISLE AU DELÀ DU GANGE.

Cette Presqu'isle a comme l'Indostan 650 lieues de long. Ces deux longueurs forment sensiblement une même ligne droite, qui décline du nord ouest au sud est. Sa largeur ouest est, est de 360 lieues. Les Royaumes qu'elle renferme sont disposés de la maniere suivante.

Au nord ouest, Acham, Ava, Aracan.

Au sud ouest, Pégu, Siam, Malaca.

Au nord est, Laos, Tonquin.

Au sud est, Cochinchine, Ciampa, Camboge.

Acham. Il est très-fertile, et a des mines d'or et d'argent. Il produit une grande quantité de gomme, de laque estimée la meilleure des Indes, sur-tout la rouge. On en tire encore du musc, de l'ivoire, du bois d'aigle, et sur-tout de la soie, qui y abonde plus qu'en tout autre pays. On recueille une autre soie, qui n'exige aucun soin. Les vers la filent sur les arbres où ils naissent; on n'a que la peine de la ramasser. Les cocons laissés sur l'arbre fournissent une nouvelle semence. Pendant qu'elle se développe, l'arbre pousse de nouvelles feuilles. Ces révolutions se renouvellent dix à douze fois dans l'an. Ce pays donne d'excellens vins. Les habitans sont en général bien faits.

Ava. Sa Capitale est une des plus belles et des plus florissantes villes de l'Orient. Elle est prodigieusement peuplée. Les rues sont belles, larges et pavées en brique; les boutiques sont très-brillantes. C'est la résidence de l'Empereur du Birman. Au fond d'une salle est une porte dorée; en s'ouvrant, elle laisse voir le trône, qui est de la plus grande magnificence.

Aracan. Ce Royaume est très-fertile et très-peuplé. L'air en est très-sain, et le pays agréablement coupé par des rivieres, des lacs et des étangs. On y trouve des bois de toute espece, des jardins et des marais cultivés avec soin, d'excellens pâturages; et une grande multitude de bestiaux. Les arbres toujours verds produisent quantité de fruits délicieux, des oranges, des limons, des cédrats d'une grosseur prodigieuse, et si pleins de suc, que d'un seul on tire souvent de quoi remplir un vase considérable. Il se trouve dans les forêts, des éléphans; des buffles et des chameaux que l'on prend et que l'on emploie comme les chevaux, qui dans ce pays sont très-rares. On fait monter le nombre des pagodes de la Capitale à 600. Le palais du Roi étoit très-vaste. On dit qu'il renfermoit des richesses incroyables en or et en pierreries.

Pégu. Le port de Rangoun est un des plus beaux de l'Orient; il est fréquenté par les Arméniens, les Musulmans, les François,

les Anglois . . . . C'est le refuge des débiteurs insolvables de toutes les parties de l'Inde. On y trouve des gens de tout pays et de toute couleur.

Les trois Royaumes d'Ava, d'Aracan et de Pégu ont été réunis, et forment actuellement l'Empire Birman, qui a 360 lieues de long, et 275 de large. Les principales rivieres portent le nom d'Ava, d'Aracan et de Pégu. L'air de cet Empire, quoique sous le Tropique, est pur, et en général très-salubre. On y sent rarement les extrêmes de la chaleur et du froid. Le sol des provinces méridionales est prodigieusement fertile. Vers le nord, le pays est montueux, mais les plaines et les vallées sont très-fécondes. Les cannes à sucre, le tabac d'une qualité supérieure, l'indigo, le coton, et tous les excellens fruits du Tropique, sont des productions indigenes de cette terre favorisée. On y trouve presque toutes les especes de bois connus dans l'Inde, et particuliérement le téak. C'est un arbre très-élevé, toujours verd, et très-dur. Ses feuilles sont très-grandes, et répandent par le froissement, un suc d'un pourpre foncé qu'on emploie dans la teinture. Il est propre à la construction des vaisseaux.

Il y a dans le Royaume d'Ava, des mines d'or, d'argent, de rubis et de saphirs. Les plus riches sont dans le voisinage de la Capitale. On trouve des pierres précieuses, dans plusieurs parties de l'Empire. En creusant

près d'une riviere, on découvre une grande quantité d'un ambre extrêmement pur et transparent. Il y a encore dans ce pays des améthystes, des grenats, de superbes chrysolithes, du jaspe . . . .

Les Birmans sont vifs, curieux, actifs, quelquefois impatiens et coleres; mais en général doux, humains et hospitaliers. Il est rare qu'une dame, même du plus haut rang, soit chez elle à ne rien faire. Semblables aux dames grecques de l'antiquité, elles filent et font courir la navette.

Les Birmans regardent la piété filiale comme un devoir sacré; et il est religieusement rempli. On ne voit point de mendiant chez eux. Quand quelqu'un est incapable de gagner sa vie, les autres prennent soin de lui. Les Européens auroient besoin d'aller prendre des leçons d'humanité chez ce peuple.

L'habillement de cérémonie des Birmans a de la grandeur et de la noblesse. C'est une robe de velours ou de satin à fleurs, qui descend jusqu'aux talons, et a des manches larges. Par dessus ils ont un manteau léger et flottant. Ils portent de hauts bonnets de velours tout unis où brodés en soie, et ornés de fleurs d'or, selon les différens rangs. Les hommes et les femmes peignent leurs dents en noir; ce qui produit un effet très-désagreable aux yeux d'un Européen. La premiere fois qu'un homme commet un vol, on lui imprime un cercle sur chaque joue.

Pour un second vol, on lui coupe un bras ; et enfin pour un troisieme, on lui tranche la tête. Le meurtre y est puni de mort, comme il doit l'être par-tout ; c'est Dieu lui-même qui l'a dit : *Qui effuderit sanguinem alterius, effundatur sanguis illius*.

Le Royaume de Ham a environ 220 lieues de long, et 100 dans sa plus grande largeur. C'est un pays riche, fertile en riz, fruits et coton. Les individus des deux sexes y sont plus modestes qu'en aucune autre partie de la Presqu'isle. Ils prennent un grand soin de l'éducation de leurs enfans. On dit l'or si abondant dans cette contrée, que les statues les plus massives en sont composées. Le Gouvernement est extrêmement despotique. Les serviteurs paroissent à genoux devant leurs maîtres ; et les mandarins se prosternent devant le Roi.

La Presqu'isle de Malaca contient plusieurs Royaumes ou Provinces. Les Hollandois étoient en quelque sorte les Souverains de tout le pays : mais ils sont bien déchus aujourd'hui de leur ancienne puissance dans les Indes Orientales. Nous avons fait ailleurs la description, on peut dire, magique des environs de la ville de Malaca. Elle étoit après Goa et Ormuz, la plus riche place de l'Orient, et le centre du commerce avec la Chine, le Japon, les Moluques et les Isles de la Sonde.

Tonquin. L'air y est sain et agréable,

sur-tout dans les temps secs. Le terroir est très-fertile, particuliérement en riz et en fruits excellens. Les oranges et les ananas y croissent en abondance. Les forêts sont pleines de tigres, de cerfs et de singes; et les campagnes de bœufs, de vaches et de pourceaux. Les rivieres, les étangs et la mer fournissent une quantité prodigieuse de poissons.

Les habitans sont en général bien faits, et d'une taille médiocre. Ils se noircissent les dents, et regardent les dents blanches comme une difformité. Ils sont actifs, adroits, ingénieux, amateurs des sciences, civils, honnêtes envers les étrangers. Les grands sont fiers et hautains, et les soldats insolens.

Cochinchine. Ce Royaume a 170 lieues de long et beaucoup moins de large. Les rivieres y charient de l'or; il y a aussi beaucoup de mines d'argent. Le sucre et le riz sont les principales denrées du pays. Le climat est salubre en été: il y a fréquemment des inondations périodiques qui fertilisent les campagnes. On dit que le Roi est immensément riche. Ce peuple est très-adonné au commerce. La religion dominante est la païenne. Ils ont un grand nombre de temples magnifiques. Les Chrétiens y ont beaucoup d'églises; quelques unes sont assez belles. On retrouve ici l'usage de se noircir les dents. C'est une beauté parmi les femmes d'avoir les ongles fort longs. Leur voix est très-

agréable, et semblable à une douce musique. Elles ont un grand amour pour le travail, beaucoup d'éloquence naturelle, une industrie merveilleuse et des manieres extrêmement insinuantes. Elles s'adonnent au commerce en gros et en détail; elles font presque tout ce que les hommes font en Europe: mais elles ne se mêlent jamais du Gouvernement. Elles apportent un soin et une attention parfaite à tout ce qui regarde le ménage.

Les Cochinchinois sont doux, francs, extrêmement agiles, d'une aimable simplicité en tout. Les gens de condition sont très-civils, affables envers les étrangers, fort graves devant le peuple, d'une grande droiture dans l'administration de la justice, qui se rend avec beaucoup de promptitude et sans frais. L'agriculture et les manufactures sont très-florissantes. Ils ont un art merveilleux pour purifier le sucre. Leur commerce consiste en poivre, cannelle, soie, sucre, cire, riz, satins, taffetas . . . . . Ils ont un bois très-précieux, nommé *calamba*; c'est un parfum exquis, qui a plusieurs usages dans leur médecine; il est regardé comme un excellent cordial, et est vendu au poids de l'or.

Les provinces du nord sont très-fertiles en riz, légumes, mûres, figues, oranges, dattes et autres fruits. On y trouve aussi beaucoup de poivriers. Les Chrétiens y sont en très-grand nombre. Hué Capitale du Ro-

yaume est située dans une belle plaine ; elle est traversée par un grand fleuve dont les bords sont ornés de superbes palais ; on y voit aussi de riches boutiques et de belles places. On y compte plus de 400 pagodes.

La Province de Natlang est remarquable par la quantité de nids de certains oiseaux, qui sont fort recherchés. On les vend aux Seigneurs Chinois qui les aiment extrêmement. La multitude en est prodigieuse. Ils sont à peu près semblables aux nids d'hirondelles ; ils sont pêtris de l'écume de la mer. C'est une espece de gomme dont on assaisonne tous les ragoûts. On les fait bouillir, et ils fournissent une très-bonne soupe, qui est en même temps un excellent cordial.

Le Royaume de Ciampa est au midi de la Cochinchine. C'est un pays rempli de bois et de déserts. On y trouve des tigres et des élephans qui rendent ces lieux peu sûrs. L'air y est très-mauvais pendant cinq à six mois. Les chaleurs y sont tres-grandes, les eaux pernicieuses, et les vivres assez rares ; le terrein est sablonneux et ingrat. Ils ont la ressource du poisson. Ils croient a la métampsycose ; leur ambition est de passer après leur mort, dans le corps d'un cheval ou d'un éléphant. En revanche la Province de Dounay, qui est sur le bord de la mer, abonde en toutes sortes de denrées, fruits et marchandises. Elle a un port dont le commerce est considérable.

On trouve dans ces contrées des rubis et d'autres pierreries d'une grosseur extraordinaire, des éléphans blancs, aux quels on attache le plus grand prix. Ces peuples se croient fortunés à cet égard. On est obligé d'avouer qu'ils sont immensément riches en toute espece de trésors: mais ces avantages sont contrebalancés par diverses calamités, telles que les inondations, les volcans, les tremblemens de terre, les tempêtes; et surtout, les animaux cruels et venimeux, qui les exposent à de fréquens dangers de périr.

Le Royaume de Camboge est peu connu; il est traversé et arrosé par le Mecon, ainsi que le Laos. On croit que sa plus grande longueur est de 170 lieues, et sa plus grande largeur de 130. Les bords du fleuve sont les seules parties habitables, à cause de la grande chaleur, des moucherons venimeux, des serpens et autres animaux, qui peuplent les forêts. Le Mecon, comme le Nil, inonde réguliérement chaque année le pays.

Un riche marchand chinois a fondé une colonie florissante sur la côte orientale du Golfe de Siam. Les guerres des Malais et des Rois de Camboge en avoient fait une vaste solitude.

DE LA CHINE.

La Chine a 550 lieues de long sur 500 de large. Sa longueur est sensiblement la même par-tout, comme sa largeur; ainsi pour avoir son étendue, on doit les multiplier l'une par l'autre, ce qui donne, 275 mille lieues quarrées.

Ecoutons le merveilleux M. Noël. Il admet la longueur de 550 lieues, et la largeur de 500; et il conclut que la Chine renferme 144 mille lieues quarrées. Assurément il n'a pas appris dans Barreme à multiplier de cette façon. Ce n'est pas tout, comme il a lu que le Lord Macartney fait monter les habitans de la Chine à 333 millions sur la foi d'un Mandarin ou de son truchement, pour plier tellement quellement la population à son calcul, il donne libéralement 2500 personnes à chaque lieue quarrée, qui en Europe n'en renferme communément que 500. Oh! pour le coup c'en est trop.

Il y a cent ans qu'on fit un dénombrement à la Chine, sous l'Empereur Cam-hi. Le nombre des habitans se trouva de 195 millions. En divisant ce nombre par 275000, on ne trouve guere que 700 personnes par lieue quarrée. Il est vrai que le résultat nous a été envoyé par les Missionnaires que M. Noël cherche à décrier. Mais pour y parvenir,

il entasse des absurdités que j'ai relevées et que j'ai fait ressortir dans les deux lettres que je lui ai adressées et que j'ai publiées.

Comme j'ai déja donné des détails dans un Mémoire sur la Chine, je n'ajouterai ici que ce que je n'ai pas encore dit, et qui peut mériter l'attention du lecteur. La longueur et les commodités des canaux dans la Chine sont incroyables. Quelques uns ont jusqu'à 300 lieues de long, et sont assez profonds pour porter de gros vaisseaux. Ils sont bordés de quais en pierre, et ont quelquefois des ponts d'une construction qui étonne. Ces canaux et leurs bords rendent les environs extrêmement agréables à voir, et y répandent une fertilité peu commune. Les Chinois ne laissent de bois et de forêts, que ce qui est nécessaire pour l'usage et pour l'agrément.

L'air varie suivant les contrées; au nord il est froid et piquant; au milieu il est doux; et au sud il est chaud. Le sol donne deux récoltes par an, parce que la culture est proportionnée à la nature du terrein. Le Chinois est uniquement occupé à l'agriculture; les soldats même s'y livrent. La culture du coton et du riz d'où la masse des habitans tire sa nourriture et ses vêtemens, est ingénieuse au delà de toute expression. Une multitude d'arbres rares et précieux se trouvent à la Chine: mais ils ne savent pas en perfectionner le fruit par la greffe. La

soie y est extrêmement abondante. Ces détails se trouvent dans M. Noël. De son aveu même, il ne peut les avoir tirés que des relations des Missionnaires, qu'il affecte de déprimer.

Un autre bel esprit, éditeur du Dictionnaire de Vosgien, s'y prend d'une maniere différente, pour décrier les relations des Missionnaires. A l'entendre, sur sa parole on se décidera à ne plus croire à la culture générale des terres de cet Empire, où l'on trouve des montagnes pelées et des plaines arides, qui sont absolument incultes, à ne pas croire à son excessive population. M. Noël qui a écrit trois ans après lui, n'a pas jugé à propos d'adopter sa façon de voir. Pour moi je pense que l'un et l'autre sont dans le cas de dire, comme les médecins de Moliere: passez moi le séné, et je vous passerai la rhubarbe. Ils ne sauroient avoir les lumieres nécessaires pour parler pertinemment sur ce sujet. Il me semble de voir la taupe qui avoit entrepris un cours d'observations astronomiques.

La Chine renferme tous les métaux et les minéraux connus. Le cuivre blanc est particulier à ce pays. Il ressemble à de l'argent, et a le grain très-serré. On en fait toutes sortes d'ustensiles très-propres et très-jolis. Une des maximes du Gouvernement, c'est de ne point laisser introduire une surabondance d'or et d'argent. Cette politique ne

peut convenir qu'à un vaste Etat qui se suffi à lui-même, et qui n'a pas besoin des productions étrangeres.

La grande population occasionne fréquemment la famine. Les parens qui ne peuvent nourrir leurs filles, ont la liberté de les jetter dans la riviere. Les Chinois sont de moyenne taille; ils ont le visage large, les yeux noirs et petits, le nez plus court que long. L'homme qui a le plus d'embonpoint, est à leurs yeux le plus beau. Les gens de lettres laissent croître énormément leurs ongles. La petitesse des pieds est regardée comme la principale beauté des femmes.

Les Chinois s'assujétissent à des formalités ridicules et empesées, sur-tout les gens de qualité, lorsqu'ils font ou reçoient des visites. Elles peuvent avoir eu pour source, l'esprit de soumission et de subordination, qu'on regarde comme la base fondamentale de l'ordre public. On accuse les Chinois d'être frippons, sur-tout envers les Européens qu'ils se plaisent à duper: mais on observe qu'un Chinois seul peut tromper un Chinois. Ces détails odieux sont à juste titre soupçonnés d'exagération. Les Missionnaires donnent des Chinois une idée moins désavantageuse. Les autres ne les ont connus que dans quelques ports où ils commercent.

Les tapisseries chinoises assez communes parmi nous, donnent une idée suffisante des costumes de ce pays, et nous dispensent de

les décrire. L'Empereur et les Princes du sang ont seuls le droit d'employer la couleur jaune dans leurs vêtemens. Le peuple est habillé de coton teint en noir ou en bleu.

Le génie des Chinois a un caractere particulier. Sans aucune idée de ce qui constitue le beau dans les écrits, le régulier de l'Architecture, le naturel dans la Peinture, ils saisissent le vrai sublime dans la disposition de leurs jardins. On trouve dans les Lettres Edifiantes, une description de ce genre par le Frere Attiret Jésuite. Elle a quelque chose de bien frappant. Les Jésuites ont introduit dans cet Empire les sciences et les arts; et les y ont cultivés et fait fleurir jusqu'à leur destruction, quoiqu'en dise M. Noël, qui s'aventure sur ce point, comme sur bien d'autres.

On ne sauroit assez admirer les ponts chinois; quelques uns vont d'une montagne à l'autre, et sont d'une seule arche. Celui qui traverse la riviere Soffrang a 400 coudées de long, et 500 de haut, quoique d'une seule arche; il joint deux montagnes. La coudée est à tres-peu près de 20 pouces.

Nous ne saurions entrer dans le détail des différentes Provinces qu'on pourroit regarder comme autant de Royaumes, à raison de la population, de la richesse du sol, de la culture du terrein, de l'industrie des habitans, en un mot des merveilles de tout genre que l'on y observe. Je serois obligé de m'étendre

excessivement, et de sortir du plan que je me suis tracé.

Le soin avec le quel les chemins publics sont établis et entretenus, est digne d'admiration. Ils sont en général fort larges; ils sont pavés dans toutes les Provinces méridionales, et quelques uns le sont aussi dans celles du nord. Pour les tenir de niveau, on a comblé des vallées, coupé des rochers et des montagnes. La plupart de ces chemins sont bordés d'arbres très-hauts. Sur toutes les grandes routes, il y a d'espace en espace, des bancs couverts, où les voyageurs peuvent se mettre à l'abri.

On trouve plusieurs petites tours, surmontées d'un drapeau avec les armes impériales; elles sont gardées par des soldats qui courent avec célérité pour porter les dépêches. Elles sont à la vue l'une de l'autre; et l'on peut par des signaux, faire passer promptement la nouvelle des événemens remarquables. De cette maniere la Cour se trouve instruite en très-peu de temps, de tous les troubles qui arrivent jusqu'aux extrêmités de l'Empire.

L'Abbé Grosier porte les contributions à mille millions; le Lord Macartney juge qu'ils n'arrivent pas à deux-cent millions d'onces d'argent, c'est-à-dire, à douze-cens millions, puisque six francs pesent à très-peu près une once. On voit que ces deux autorités se rapprochent. Nous avons dit dans un autre

Mémoire que de temps immémorial, il n'y a jamais eu à la Chine, d'autre impôt que le dixieme du revenu, levé en nature. Si nous nous en tenons à l'Abbé Grosier, le revenu de la nation sera de dix mille millions, en faisant abstraction des frais de perception, et supposant qu'elle se fait d'une maniere exacte. Selon le Lord Macartney, l'armée soldée est de dix-huit-cent-mille hommes, dont un million d'infanterie, et 800 mille de cavalerie.

DE LA TARTARIE CHINOISE.

Elle a deux fois la longueur de la Chine, et n'a que la moitié de sa largeur. En multipliant l'une par l'autre, elle se trouve avoir le même nombre de lieues quarrées que la Chine.

On trouve dans la partie orientale les Tartares Mantcheoux, qui ont fait la conquête de la Chine, il y a 150 ans, et qui par là-même, comme nous l'avons observé ailleurs, sont devenus sujets de cet Empire. Cette contrée est assez fertile dans sa partie méridionale. Elle se divise en trois grands Gouvernemens. Celui qui confine avec la Chine, est tout environné d'une bonne palissade. Il est fertile en bled, en riz, en légumes et en fruits. On y recueille la fa-

meuse plante, nommée *ginseng*, dont la racine est fort précieuse, et passe pour un remede universel. Ses habitans sont bons guerriers. Leur bravoure, comme nous avons dit, leur a valu de devenir sujets d'un pays étranger. Telle est la vanité et l'illusion de l'esprit de conquête. La Capitale de cette Province est une ville très-considérable.

Le Gouvernement du nord est, est fort étendu. Il renferme une grande quantité de bois et de déserts, des deux côtés du fleuve Saghalien ou Amour. On y recueille beaucoup de plantes médicinales, et l'on y pêche des perles. Vers l'orient les Tartares ressemblent aux sauvages du Canada. Du côté du midi, le pays est assez peuplé; on y voit bien des villes nouvellement bâties.

Le troisieme Gouvernement vers le nord ouest confine avec les Russes. Il s'étend le long du haut Saghalien; il n'est guere peuplé. On en tire des fourrures qui passent pour les plus belles du monde, C'est dans cette Province qu'on exile les criminels chinois, qui ne méritent pas la mort.

La partie occidentale de la Tartarie chinoise, renferme les Mongols noirs, et les Mongols jaunes. Ces deux peuples sont séparés par un grand désert qui a plus de 300 lieues de long. Les Mongols noirs sont tributaires de la Chine; les jaunes sont seulement sous sa protection et sa dépendance.

La Corée est un Royaume aussi tributaire

de la Chine. On y trouve des mines d'or et d'argent; on y pêche des perles. Les crocodiles y sont très-communs; ils sont d'une prodigieuse longueur. La Corée est divisée en huit Provinces où l'on compte 360 villes, outre les forts et les forteresses. M. Bijex dans ses Etrennes Religieuses, nous apprend que le Christianisme fait des progrès considérables dans ce Royaume.

Les Isles Liéou Kiéou qui relevent de la Chine, sont au nombre de 36. La principale a 70 lieues de long; elle renferme un grand nombre de villes, de bourgs et de villages. Elle est très-peuplée, et abondante en tout ce qui est nécessaire a la vie. Les habitans sont fort polis.

Le Lord Macartney nous apprend qu'en 1789, 1790, 1791, la Chine rendit sujets ou tributaires le Turkestan, la grande et petite Bucarie, le grand Tibet, etc. Le Turkestan s'étendoit autrefois de la Mer Caspienne jusqu'à la Chine, il est aujourd'hui fort resserré; il est traversé par le Sir qui se jette dans le lac Aral. La grande Bucarie est un pays assez considérable. La petite Bucarie produit les plus belles plantes aromatiques. Nous parlerons bientôt du Tibet.

DE LA TARTARIE RUSSIENNE.

Elle occupe toute la partie septentrionale de l'Asie ; elle a 1900 lieues de long de la Mer Caspienne au Détroit du Nord, et 850 lieues de large du nord au sud. Les principaux fleuves sont l'Jrtiz, l'Oby, le Jénisséi qui coulent au nord, le Volga dont nous avons parlé, et l'Amour qui va a l'Orient. Le froid est excessivement rigoureux vers le nord. On a vu en Sibérie le thermometre descendre à 70 degrés au dessous de la congélation. Vers le midi même le froid est excessif ; le Mont Taurus expose le pays à toute l'action des vents du nord. On en peut juger par la direction des principales rivieres qui coulent toutes vers le nord, si l'on excepte l'Amour.

Le Jénisséi divise la Sibérie en deux parties qui different singuliérement. Celle qui est à l'ouest tient beaucoup de la Russie d'Europe. Celle qui est à l'Orient est remplie de montagnes. Cette derniere contrée éprouve en été des chaleurs excessives. La Sibérie fournit les plus riches fourrures ; c'est ce qui a engagé la Russie à la prendre en considération. Si le pays étoit moins froid, il ne posséderoit pas une aussi précieuse marchandise. C'est ainsi que la Divine Providence compense les maux par les biens.

Il seroit trop long et fort superflu d'entrer dans les détails de la Tartarie Russienne, qui ne présente rien, ou presque rien de bien intéressant. Nous dirons quelque chose de la Géorgie. Elle est située au sud du Mont Caucase, et s'étend de la Mer Noire à la Mer Caspienne. Tout ce pays est occupé par la Russie, depuis la mort du Prince Héraclius en 1800. Cette grande région est un des pays les plus fertiles de l'Asie. Il n'en est guere de plus abondant, ni où le bétail, le gibier, le poisson, la volaille, les fruits, les vins, soient plus délicieux. Il donne aussi une grande quantité de grains. Les vins y sont excellens, sur-tout celui de Téflis. La soie s'y recueille en quantité. Les Seigneurs et les peres sont maîtres de la liberté et de la vie, ceux-là de leurs vassaux, et ceux-ci de leurs enfans, et ils en vendent plusieurs milliers chaque année aux Turcs et aux Persans. Il est à croire que les Russes ont aboli ou aboliront cet usage barbare. Le sang de Géorgie est le plus beau qui existe. La nature a répandu sur la plupart des femmes des graces qu'elles n'ont pas ailleurs. On ne trouve en aucun lieu ni de plus jolis visages, ni de plus fines tailles que celles des Géorgiennes. Selon Chardin, elles font le plus grand abus de ces dons de la nature. Les Mingréliennes et les Circasiennes ne le cedent pas en beauté aux Géorgiennes. La Circassie est au nord du

Mont Caucase. La Mingrélie fait partie de la Géorgie. Téflis est la capitale de toute la Géorgie. C'est une ville belle, forte et considérable sur la rive du Kur. On y compte 30 mille habitans. C'étoit la résidence du Prince Héraclius.

DE LA TARTARIE INDÉPENDANTE.

On renferme sous ce nom, tout le pays qui est borné au nord par la Russie d'Asie, au sud par la Perse et le continent des Indes, et qui s'étend de la Mer Caspienne, jusqu'à la Chine. Cette contrée a environ mille lieues de long, sur cinq-cens dans sa plus grande largeur. Il n'est guere possible de faire une énumération exacte de toutes les nations qui y sont renfermées. Nous ne parlerons que des principales.

Le Turkestan est borné au nord par la Russie, au sud par les Usbecks, à l'ouest par la Mer Caspienne, à l'est par les Calmoucks. Les Turcs formoient dans le sixieme siecle, un empire qui s'étendoit de la Mer Noire jusqu'à la Chine. Le Turckestan est aujourd'hui fort resserré. Il est traversé par deux grandes rivieres, qui se jettent dans le Lac Aral.

En venant vers le sud le pays des Usbecks confine avec la Perse. Là, se trouve Samarcand, ancienne capitale de l'Empire de Tamerlan. C'est encore aujourd'hui une ville considérable et fort peuplée. Il y a une académie des Sciences très-renommée, où l'on vient étudier de tous côtés. Balkan au sud de Samarcand, près de l'Oxus, est une ville grande, belle, très-marchande et bien peuplée. Le pays est très-fertile et bien cultivé.

Les Usbecks ont dirigé l'Oxus vers le Lac Aral, pour les raisons que nous avons dites ailleurs. Leurs terres sont très-fertiles en certains endroits; elles rapportent d'excellens fruits: mais au lieu de les cultiver tranquillement, ils ne sont occupés qu'à faire des courses sur leurs voisins, qu'ils pillent autant qu'ils peuvent. Ces peuples sont bons guerriers; leurs femmes les accompagnent souvent dans leurs expéditions, et donnent des preuves de bravoure. C'est ce qui a pu donner occasion à l'histoire des Amazones. C'est une horde d'Usbecks qui fit la guerre aux Croisés de la Terre Sainte. A l'est près des sources de l'Inde est le petit Thibet qui ne fournit pas de matiere à quelque observation particuliere.

Le Royaume des Eluthz occupe tout le nord est, dans une étendue de 600 lieues. Il n'offre rien de bien remarquable.

Le grand Thibet est situé au sud est au nord du Golfe de Bengale; il confine avec

la Chine. Il peut avoir 300 lieues de long sur une largeur un peu moindre. La partie méridionale forme les Etats du Grand Lama Souverain Pontife des Tartares.

Dans l'opinion des peuples, c'est le personnage le plus extraordinaire, qui existe sur la surface du Globe. Il est regardé comme un Dieu, qui fait tout, qui voit tout, qui connoît le fond des cœurs, sans faire aucune question. On vient de toutes les Indes lui offrir des hommages et des adorations. Il les reçoit du haut d'un autel placé dans la plus belle pagode. Il ne rend le salut à personne, pas même aux Princes. Il se contente de leur mettre la main sur la tête; et ils croient par là avoir obtenu la rémission de leurs péchés. Quand ce Pontife vient à mourir, on est persuadé qu'il renaît dans un autre corps, où il ne manque pas de se faire connoître. C'est le Substitut de la divinité. On le considere comme perpetuellement absorbé dans ses devoirs religieux, et ne détournant son attention sur les mortels, que pour les consoler, les encourager par sa bénédiction, et exercer les plus doux attributs de la miséricorde et du pardon.

Le Grand Lama réside près de Lassa ville assez peuplée et assez commerçante; il occupe un palais qui est brillant d'or et de pierreries.

Les Thibetains chantent dans leurs tem-

ples leurs hymnes à deux chœurs, en s'accompagnant avec beaucoup d'instrumens très-bruyans, qui sont d'une grandeur énorme. Ce sont des trompettes qui ont plus de six pieds, des tambours, des cymbales, des hautbois. Leur réunion avec la voix de deux ou trois cens hommes et enfans, produit un effet imposant et flatteur. Dans la société ils emploient la guitare et le flageolet. Un usage monstrueux du Thibet, c'est la Polyandrie, qui ne tend à rien moins qu'à la destruction de la société. La Polygamie y est assurément contraire dans les temps où nous vivons: mais elle a quelque chose de bien moins révoltant. A envisager philosophiquement la loi du Christianisme sur ce grave sujet, on doit admirer la profonde sagesse de celui qui en est l'auteur. Les deux sexes naissent très-sensiblement en nombre égal, dans tous les pays de l'univers. Si l'on observe quelque légere différence à cet égard, de nation à nation, elle est l'effet de la Divine Providence, qui a voulu occasionner des liaisons et des aliances entre les différens peuples.

On étoit dans l'usage d'étendre la Tartarie indépendante jusqu'à la Mer Noire, avant que les contrées qui l'avoisinent fussent occupées en grande partie par les Russes, les Turcs et les Persans. On y voit encore quelques peuples pui n'ont pas subi le joug.

On donne le nom de Circassie au pays qui est au nord du Mont Caucase, et qui s'étend de la Mer Noire à la Mer Caspienne. Les femmes ont la réputation d'être plus belles qu'en aucun pays de l'Asie. Les hommes sont basanés, d'une taille médiocre et épaisse. Leur tour de visage est large et plat; leurs traits sont grossiers. Ces hommes si laids sont les peres des plus belles femmes de l'univers. Si l'on en croit Guthrie, les Circassiens sont presque tous voleurs, perfides, barbares. Le pays produit toutes sortes de fruits. C'est de là que viennent ces chevaux si estimés en Russie et partout ailleurs. Une partie de ce pays est soumis à la Russie; elle se civilise peu à peu.

Les Russes ont pénétré dans la Géorgie et la Mingrélie qui sont au sud du Caucase. Au sud de la Mingrélie est le Daghistan, pays situé à l'ouest de la Mer Caspienne, occupé par des Tartares très-sauvages, fort laids, et grands voleurs. Ils ont un Prince dont l'élection se fait en cette maniere. Les aspirans s'assemblent en cercle; on jette au milieu d'eux une pomme d'or; celui qu'elle touche, est reconnu Kan.

Leur pays quoique montueux, est très-fertile, sur-tout en fruits. C'est une loi parmi eux, qu'on ne peut se marier, qu'après avoir planté cent arbres fruitiers. On trouve dans les environs du Caucase, plusieurs pe-

tits peuples libres, qui ont quelque droit de faire partie de la Tartarie indépendante.

L'Irtiz traverse le Lac Saizan, coule ensuite au nord ouest; il sert pendant plus de 60 lieues de limite aux Russes et aux Tartares, et va se décharger dans l'Oby, qui porte ses eaux dans la Mer Glaciale, à l'est du Détroit de Vaigatz. A une centaine de lieues au sud ouest du Lac Saizan, est la résidence du Grand Kan des Kalmouchs ou Eluthz, dont les Etats ont environ 600 lieues de long sur 400 de large. Quoiqu'il y ait des villes dans cette contrée, ces Tartares demeurent en général sous des tentes, et ne s'appliquent point à l'agriculture, malgré la beauté du climat, et la fertilité du pays.

Nous avons placé dans nos Mêlanges un Mémoire sur les Kalmoucks situés au nord est de la Mer Caspienne. Nous en avons donné des notions qui sont plus vraies que vraissemblables.

DU JAPON.

Les choses qu'on auroit à dire du Japon, sont si intéressantes, si curieuses et si multipliées, qu'elles exigeroient un grand volume qui ne sauroit trouver place ici. Nous nous bornerons à un petit nombre de no-

tices que les circonstances nous permettent de nous rappeller. On trouvera de plus amples détails dans le Pere Crasset et le Pere de Charlevoix qui ont écrit sur l'Histoire de cet Empire.

Le Japon renferme un Archipel de 250 lieues de long, situé au nord est de la Chine. Les côtes orientales, comme celles de la nouvelle Hollande, sont bordées d'une quantité innombrable de récifs, qui en rendent l'accès tres-difficile et tres-dangereux. Nous en avons assigné la cause ailleurs. Sans ce frein, les terres n'auroient pu résister long-temps à l'impétuosité des vagues d'une Mer qui a trois mille lieues de long et de large. On sait que ces côtes sont tournées vers la Mer du süd.

Dans le Japon l'air en général est sain et assez tempéré, plus froid cependant que chaud. Le terrein est peu fertile, mais l'industrie des habitans y supplee. Il produit un grand nombre de fleurs et de plantes singulieres. Les orangers et les citronniers y croissent merveilleusement, de même que les pêchers, les abricotiers et les pruniers.

Les Japonois sont en général bien faits, et d'une taille ordinaire. Ils sont prudens, actifs et courageux. J'ai oui dire au Pere de Charlevoix, que leur maxime est que celui qui craint la mort, est indigne de vivre; et il parloit en homme bien instruit. Ils témoignent un grand respect à leurs su-

périeurs; ils inspirent avec grand soin ce sentiment à leurs enfans. La frugalité est une de leurs vertus principales. La crapule et l'ivrognerie se rencontrent rarement parmi eux. Mais il se déshonorent par un vice des plus honteux. On lit dans la vie de S. Xavier, par le Pere de Bussieres, que hommes et femmes, jeunes et vieux, s'abandonnent à des infamies contre nature. Le châtiment que Dieu a exercé sur eux, n'est pas moins effrayant que celui de Sodome et de Gomorrhe; c'est l'extinction du Christianisme qui avoit fait chez eux des progrès comparables à ceux de la Primitive Eglise. Détournons nos yeux d'un point de vue si déplorable.

L'agriculture est en grand honneur parmi les Japonois. Le riz étant leur principale nourriture, ils y donnent tous leurs soins, de même qu'à la culture des légumes, qui en général y sont excellens. Ils s'asseyent sur leurs talons, comme les Chinois. Ils ne boivent que du thé ou de la biere, jamais de vin ni de liqueurs. Les loix japponoises n'interdisent pas la polygamie, mais il n'y a presque pas d'exemple qu'un mari ait vécu avec deux femmes. En cela, ils écoutent le cri de la raison et le vœu de la nature. Les femmes teignent encore ici leurs dents en noir, et leurs levres en bleu. Si une femme se rend coupable d'infidélité, le mari, d'après les préjugés de la nation,

s'honore plus en se poignardant, qu'en tuant sa femme et son rival, comme la loi le lui permet, s'il les surprend ensemble.

L'usage des duels en Europe est le comble de la folie. Si je suis une mazette, et que j'aie été insulté par quelqu'un qui est une forte épée, les loix du monde exigent que je me lasse tuer pour réparer mon honneur: vit-on jamais rien de plus extravagant? Les Japonois sont plus conséquens, quoique également fous dans leurs défis. Celui qui est offensé, ou qui croit l'être, s'ouvre le ventre en croix avec un poignard, qu'il jette ensuite en l'air. L'honneur exige alors que son adversaire en fasse autant; et le Japonois est singuliérement esclave du point d'honneur.

Les Japonois dans la maniere de se vêtir, ont tous le même costume, qui date de la plus haute antiquité; c'est l'antipode des modes françoises qui ne durent qu'un jour. Il est si général dans ce vaste Empire, que tous, depuis l'Empereur jusqu'au dernier paysan, ont la même sorte d'habillement, et la même coëffure. Les robes des riches sont de soie fine, celles des paysans de toile de coton; elles sont uniformes pour tous les âges. Celles des hommes ne vont qu'à mi-jambe, et sont serrées avec une ceinture. Celles des femmes descendent jusqu'aux talons. On ne se couvre la tête qu'en voyage. Le chapeau tissu en paille et de for-

me conique, est attaché sous le menton. Nous saluons en ôtant le chapeau; au Japon on salue en ôtant le soulier ou la pantoufle.

La Police s'y fait admirablement bien. Les villes ont des Magistrats qui s'en occupent uniquement; ils tiennent un registre exact des naissances, des morts, des mariages, des voyageurs, des changemens de domicile; ils accommodent les différens, font arrêter les coupables, veillent à prévenir les incendies, à les éteindre. L'administration de la justice n'y est pas moins remarquable. Quand la loi a parlé, on n'a pas d'égard pour le rang du coupable. Le texte de chaque loi est très-court.

Les Japonois ignorent l'usage des cheminées et des poeles. On apporte au milieu de l'appartement de la braise préparée pour n'en être pas incommodé. On s'assied sur des nattes; on étend dessus un matelas de coton pour la nuit.

Iédo vers la côte orientale, est aujourd'hui la capitale, c'est une ville, grande, bien peuplée. On y voit de très-beaux palais. Celui de l'Empereur est le plus magnifique; on lui donne quatre lieues de tour. Une riviere se décharge dans le port par cinq embouchures. On y a construit un superbe pont; c'est de là que l'on mesure la distance de tous les endroits de l'Empire.

Méaco, autrefois capitale, est une gran-

de ville, peuplée et marchande. On évalue sa population a 600 mille ames. On la regarde comme le magasin genéral des manufactures du Japon. Rien n'égale la multiplicité et la magnificense des marchandises qu'on y trouve, et dont nous avons parlé ailleurs. Osaca est une des villes du Japon les plus peuplées et les plus commerçantes. Lês Japonois l'appellent le théatre des plaisirs et des divertissemens. Dans cette ville on annonce chaque heure de la nuit, avec un instrument de musique différent.

Le Daïri qui étoit autrefois Empereur, n'est plus aujourd'hui que le Souverain spirituel; il est révéré comme un Dieu. Lorsqu'il veut se promener, il se fait porter par ses gens, qui évitent avec grand soin de lui faire toucher la terre, comme indigne de le porter. On ne le voit jamais, parce que des signaux avertissent le monde de se retirer. C'est toujours dans les jardins de son palais dont il ne sort jamais. Il ne mange jamais deux fois dans la même assiette; les plats sortant de sa table sont aussi-tôt brisés, de crainte que des mains impures ne s'en servent. Il ne porte jamais deux fois les mêmes habits; sa personne est très-inconnue de son vivant; son nom même n'est connu que long temps après sa mort. L'intérieur de son palais est magnifique. L'Empereur et ses principaux officiers

reçoivent de lui les titres qui les distinguent. Sa résidence est fixée à Méaco. Un Gouverneur et une garde répondent de sa sûreté. C'est dans son palais qu'est établie une école pour former une jeunesse choisie. On y enseigne la Poésie, la Musique, l'Histoire du Japon, et les Mathématiques.

L'Empereur du Japon entretient cent-mille hommes d'infanterie, et vingt-mille de cavalerie. Ses revenus montent à mille millions. Il est maître absolu de tout l'Empire. Les Gouverneurs des Provinces, sont obligés de faire tous les ans un voyage à la Cour, pour rendre compte de leur administration.

DES ISLES ESPAGNOLES.

Elles renferment les Mariannes, les Philippines et les Carolines. Les Mariannes sont au nombre de quatorze. Elles furent d'abord appellées Isles des larrons, parce qu'on y vola quelques effets à Magellan qui fut le premier à y aborder. Avant l'arrivée des Espagnols, ces insulaires ignoroient entièrement qu'il y eût d'autres nations au monde. Ils n'avoient jamais vu de feu. Quelques uns s'étant approchés, et s'étant brûlés, ils n'osoient plus le regarder que de loin. La queue des chevaux attira leur at-

tention ; ils voulurent en arracher des crins, et furent accueillis par des ruades ; alors ils prirent le parti de demander la permission au cheval. Ils furent fort étonnés de voir les Espagnols manger du feu en fumant. Ils vivent fort long-temps, et sont fort gras, quoiqu'ils ne se nourrissent que de racines et de fruits. L'air de ces isles est sain et pur, quoiqu'elles soient dans la zone torride : mais elles sont remplies de moucherons, d'insectes et de scorpions. Ces Indiens sont hardis, bien faits et fort ingénieux. Leurs bâtimens de mer feroient honneur aux nations les plus policées.

Les Philippines sont au nombre de mille ; elles ne sont pas toutes soumises aux Espagnols. Leurs sujets montent à 1350 mille ; la plupart sont Chrétiens. Les deux galions qui vont du Mexique aux Philippines font 400 pour 100 de bénéfice. Le pays produit toutes les choses nécessaires à la vie ; et l'aspect en est magnifique. La verdure, la richesse du sol sont presque incroyables. On y trouve dans le nid d'un oiseau, ces confitures fondantes, qui passent chez les Européens pour un mets délicieux. Un arbre nommé *anet* fournit de l'eau aux naturels. Une espece de liane, donne, en la coupant, de l'eau délicieuse, en assez grande quantité pour désaltérer. Elle est très-commune dans les montagnes où l'eau n'est pas abondante. Le nombre des troupeaux

est un sujet d'étonnement pour tous les voyageurs. Il y a des communautés religieuses qui ont des prairies immenses, couvertes de 40 à 50 mille bœufs.

D'un côté la nature a prodigué ses dons à ces Isles, de l'autre elles sont sujettes aux tremblemens de terre les plus épouvantables, aux tonnerres, aux pluies et aux éclairs. Le pays est infesté d'animaux nuisibles et venimeux; il produit même des fleurs et des herbes dont les poisons donnent la mort presque sur le champ. Cela nous avertit que tout est un mêlange de bien et de mal sur la terre, qui est pour nous un lieu de passage, et que la dégradation de ses productions a été une suite de celle du cœur de l'homme.

Mindanáo est la plus méridionale de ces isles; elle a 86 lieues de long sur 70 de large. Les Espagnols en ont été expulsés. Elle est couverte de montagnes où l'on trouve beacoup d'or. Les vallées sont arrosées d'un grand nombre de rivieres, dont l'eau est très-bonne. Le terroir en général est gras et fertile; il produit des oranges, des noix muscades, des clous de girofle, et quantité d'autres fruits rares. Cette isle produit abondamment de la cannelle. En creusant en avant dans la terre, on trouve de bon or, ainsi que dans les rivieres. On pêche dans les mers voisines de belles et grosses perles. Plus de douze autres isles sont toutes admi-

tablement fertiles en riz et autres grains, en cannelle, coton, indigo, cire, etc.

DES MOLUQUES.

Les Moluques proprement dites sont cinq petites isles, situées à l'ouest de l'isle de Gilolo; savoir: Ternate, Tidor, Motir, Machian, Bachian. Ternate qui est la plus considérable, n'a que dix lieues de tour. Il en est d'autres qui sont beaucoup plus étendues. On n'y trouve ni bled ni riz: mais elles produisent en abondance le clou de girofle et la noix muscade. Il y a à Tidor un arbre, nommé *le bon arbre*, qui, lors qu'on en coupe l'ecorce, rend une si grande quantité d'eau, qu'il tient, pour ainsi dire, lieu de fontaine. On trouve à Gilolo des tortues d'une grosseur énorme. Amboine a environ 24 lieues de tour. Elle est admirablement protégée par douze islots; nous en avons parlé ailleurs. Ceram est une grande isle qui peut avoir 60 à 80 lieues de long sur 20 à 25 de large; elle abonde en muscadiers. Timor, isle considérable, abonde en bois de Sandal dont il y a des forêts entieres, en poivre, miel, sucre, gingembre, cannelle, etc. L'Isle de Banda n'a que trois lieues de long sur une de large; elle est la plus considérable des cinq qui sont

connues sous ce nom. Ses muscadiers donnent dans les meilleures années, jusqu'à 750 mille livres de noix muscade, et 140 mille livres de macis appellé communément fleur de muscade. Les Hollandois faisoient un gain prodigieux sur cette denrée. Célebes ou Macassar a 167 lieues de long, et 66 de large. Cette isle produit du poivre et de l'opium. Les habitans sont expérimentés dans la connoissance des poisons, que la nature leur a dispensés avec une sorte de profusion. Du reste on dit que ces insulaires sont hospitaliers et fidelles, si on ne les aigrit pas.

DES ISLES DE LA SONDE.

On en compte trois principales, Bornéo, Sumatra et Java. Bornéo a 266 lieues de long, et 233 de large. On y trouve de l'or et d'excellens diamans. C'est le pays naturel du fameux Orang Outang, ou homme sauvage. Ce singe a une ressemblance frappante avec l'homme. La vue de sa figure dans l'Histoire Naturelle de M Buffon, fit sur moi une vive impression. Il en parut un à Paris, il y a 60 ans. Il se tenoit droit, se promenoit de la porte à la fenêtre avec ceux qui alloient le voir, il s'asseyoit et mangeoit à table. Quand la soupe étoit trop

chaude, il attendoit qu'elle fût refrodie. On lui faisoit signe, et il alloit chercher un assiette, un couteau, une cuiller .... On dit qu'aux Indes, on les emploie aux services domestiques. Ils reviennent de la fontaine, avec un vaisseau de terre rempli d'eau, sur la tête. Quand le vase vient à tomber, ils se mettent à pleurer, parce qu'ils s'attendent à être châtiés. Cela ne me paroit pas bien incroyable. Je pense qu'on parviendroit à former un singe ordinaire à une manœuvre à peu près semblable. J'en ai vu faire à l'éléphant, qui avoient quelque chose de plus surprenant. Bornéo capitale du Royaume, est une ville, grande et bien peuplée.

Sumatra a 333 lieues de long, et 75 de large. Cette isle contient tant d'or et d'argent que l'on pense que c'est l'ophir dont il est parlé dans les Ecritures. Il y a une montagne que les Européens appellent Ophir. Sa hauteur est de 2440 toises. Le Pic de Ténérife n'en a que 1900. La partie du nord qui est le Royaume d'Achem, a des pâturages excellens, qui nourrissent quantité de buffles et de cabris. On y voit beaucoup d'éléphans sauvages dans les montagnes, des tigres, des rhinoceros, des singes, des coulœuvres et de fort gros lésards. L'abondance des poules et des canards y est extraordinaire. Les rivieres sont remplies de crocodiles. Les habitans de l'intérieur de l'isle ont presque

tous de grosses enflures à la gorge, semblables aux goitres des Alpes; quelques unes sont presque aussi grosses que la tête d'un homme; mais elles ont généralement le volume d'un œuf d'autruche. Nous en avons assigné la cause en parlant du Valais. C'est le suc pierreux dont les eaux sont imprégnées. Une partie de l'isle est habitée par des peuples qui n'ont point de Rois. Ils vivent dans des villages indépendans les uns des autres, mais ils sont presque toujours en guerre. Ces insulaires seroient bien moins à plaindre, s'ils avoient un maître commun. Nos philosophes auroient besoin d'aller réformer leurs idées à cette école. Ils apprendroient ce que l'on gagne à ne vouloir dépendre de personne. Ils verroient ces barbares fortifier leurs villages avec de doubles palissades de bois pointus, et dont les pointes sont en dehors; placer entre ces palissades des morceaux de bambous, durcis au feu et pointus, les assujétir avec de la terre glaise, de maniere qu'on pourroit les renverser d'un coup de pied; tuer et manger ceux de leurs ennemis qu'ils font prisonniers; suspendre leurs chevelures en trophées dans les maisons où couchent les enfans et les jeunes hommes. Il n'est pas dit que nous ne fussions un jour réduits à ces extrêmités, si nos grands réformateurs parvenoient à établir leur *liberté* et leur *égalité*. Il nous ont déja donné bon nombre d'anthropophages

pendant la Révolution. Il y a quatorze ans que je suis à Turin. Je m'y suis trouvé dans le temps de la grande effervescence. Il s'y est formé une douzaine de conspirations au moins. Si une seule avoit éclaté, il ne s'agissoit de rien moins que de voir les rues regorger de torrens de sang. La noblesse et le clergé étoient dévoués à l'anathême; et ils n'auroient pas été les seules victimes. Et vive l'humanité philosophique!

Pressons nous de détourner les yeux d'une perspective si hideuse. Ce pays fournit presque toute la casse qu'on apporte en Europe. L'arbre qui la produit a 50 à 60 pieds de haut; sa tige a environ deux pieds de diametre, et sa tête est belle, et se développe réguliérement. On y recueille le camphre en abondance; c'est le meilleur qui existe.

La ville d'Achem capitale du Royaume de ce nom, présente un coup d'œil frappant. Qu'on s'imagine une forêt de cocotiers, de bambous, de bananiers, au milieu de la quelle passe une belle riviere, toute couverte de bateaux. Qu'on place dans cette forêt un nombre prodigieux de maisons faites avec des cannes, des roseaux et des écorces, qui forment tantôt des rues, et tantôt des quartiers séparés par des prairies. On voit par-tout autant d'hommes que dans nos villes les mieux peuplées. Le port est dans une situation admirable. Le commerce consiste en poivre et en or. Les Anglois, les Hollandois, les

Danois, les Portugais et les Chinois fréquentent beaucoup ce port. Ils y apportent du riz qui fait la nourriture ordinaire des habitans, et en rapportent de l'or.

Java. Cette isle a environ 225 lieues de long sur 40 à 50 de large. Le Détroit de la Sonde qui la sépare de Sumatra, a une lieue et demie de large. Le flux y éleve extraordinairement les eaux de la mer. On recueille dans cette isle du riz, du sucre, du benjoin, du poivre très-estimé, du gingembre, du café et des fruits excellens. On y trouve des mines d'or, d'argent et de cuivre, des rubis, des diamans et de tres-belles émeraudes. On y rencontre des serpens d'une grosseur et d'une longueur extraordinaires. Les montagnes s'élevent jusqu'aux nues. Il y a dans les forêts des tigres énormes, des rhinoceros et d'autres bêtes sauvages. On voit encore des crocodiles dans les rivieres. Les habitans sont cruels, fiers, robustes et guerriers.

Batavia, capitale de la partie hollandoise, est une ville magnifique; nous en avons donné la description dans nos Mêlanges. On a fait des volumes sur ce sujet. Les Hollandois envoient, disons mieux, envoyoient tous les ans à Batavia plus de vingt vaisseaux chargés de marchandises d'Europe; et ils en rapportoient de l'or, de l'argent, des diamans, des perles, du cuivre, du thé, des porcelaines, des épiceries, des soies, du coton,

et quantité d'autres marchandises de toute l'Asie.

Bantam, à l'ouest de Batavia, capitale du Royaume de ce nom, est une belle ville, très-commerçante. Materam, capitale d'un Royaume, sur la côte méridionale, est une grande ville, très-peuplée, et ornée d'un vaste palais, gardé par des femmes armées, au nombre de dix mille.

DE L' ISLE DE CEYLAN.

Elle n'est point la plus grande des isles, mais la nature l'a rendue la plus riche et la plus belle du monde. Les naturels l'appellent, le paradis terrestre. On peut dire qu'ils sont autorisés à la préférer à toutes les isles connues. Elle produit d'excellens fruits de toute espece, du poivre long, du coton fin, de l'ivoire, de la soie, du tabac, de l'ébene, du musc, du crystal, du Salpêtre, du plomb, du fer, de l'acier, du cuivre. Elle abonde en cannelle. On y trouve de l'or, de l'argent et toutes sortes de pierres précieuses, excepté des diamans. Elle abonde en toute espece de volailles et de poissons. Toutes les parties de l'isle sont bien boisées et bien arrosées. On y trouve en abondance des vaches, des chevres, des cochons, des daims et d'autres animaux quadrupedes. L'élé-

phant de Ceylan est le plus renommé de toutes les Indes, sur-tout lorsqu'il est tacheté. On y trouve du reste quelques animaux nuisibles, tels que les serpens et les fourmis. J'ai lu ou entendu quelque part qu'on y voit un serpent de la grosseur d'une plume à écrire, dont la morsure est si fatale que le corps de celui qui est mordu, tombe en lambeaux aussi petits que le serpent même. Il n'y a pas sur la terre, le moindre petit coin qui n'ait des miseres qui lui sont propres. C'est ainsi que l'a réglé la justice, et l'on peut ajouter, la sagesse et la bonté de la Divine Providence. L'homme qui n'auroit rien à souffrir, arriveroit bientôt au degré de dépravation de Sodome et de Gomorrhe. Le plus grand de nos orateurs a dit que la prospérité est la source de tous les désordres. Revenons, la production la plus importante de cette isle, est la cannelle, qui est de beaucoup préférable à toute celle du reste de l'Asie. Cet arbre a deux ou trois écorces; elles forment la véritable cannelle. Le port de Trinquemale est réputé le plus beau et le meilleur des Indes; les flottes les plus nombreuses peuvent y trouver un sûr asyle. Les Anglois en sont actuellement en possession: mais il n'est pas assuré que leur empire des mers doive durer long-temps. La paix du continent de l'Europe, qui vient d'être signée, annonce un nouvel ordre de choses.

DES ISLES MALDIVES.

Nous sommes entrés ailleurs dans des détails très-curieux, très-philosophiques et très-religieux sur les Maldives. Nous ne les rappellons pas ici, pour ne pas donner dans des redites propres à fatiguer et à ennuyer les lecteurs. On peut consulter nos Mêlanges. Nous ajoutons ici quelques courtes notices. Ces isles au nombre de 12 mille, sont généralement à fleur d'eau. Le coco des Maldives est très-renommé en médecine. On fait avec cet arbre, des bâtimens de 20 à 30 tonneaux. La carcasse, les mâts, les voiles, les agrès, les ancres, les cables, les provisions, sont le produit de cet arbre utile. On y trouve des oranges, des citrons, des grenades, du corail, de l'ambre gris, les plus belles écailles de tortues des Indes. Ces isles dépendent d'un Roi Mahométan qui réside à Malé, la principale de ces isles, qui n'a qu'une lieu de tour. Le culte des habitans est un mêlange bizarre de mahométisme, de judaïsme et de christianisme . . . .

DE L'AFRIQUE.

Nous commencerons par quelques observations générales, avant d'entrer dans les détails des différentes contrées. L'Afrique est une immense presqu'isle, qui ne tient à l'Asie que par une langue de terre, de vingt lieues environ, qu'on appelle Isthme de Suez. Nous avons dit ailleurs, qu'elle a 1650 lieues du nord au sud, et 1650 lieues de l'ouest à l'est. Elle renferme à très-peu près 945 mille lieues quarrées *. Comme elle est coupée par l'Equateur, et que la plus grande partie est entre les deux Tropiques, dans

* *Voici encore l'admirable M. Noël. Après avoir dit que l'Afrique contient moins d'un million de lieues quarrées, il ajoute qu'elle occupe la quatrieme partie du globe: mais l'on sait que la surface du globe renferme 25 millions de lieues quarrées. Ah! vraiment la bévue est un peu forte. Du reste, comme il ne s'agit ici que d'une erreur de calcul, avec un tout autre ecrivain, je n'y aurois pas regardé de si près: mais je suis bien aise de redire à M. Noël, que quand on s'aventure au point de se permettre des imputations odieuses et très-odieuses, on doit se tenir plus sur ses gardes, pour ne pas donner prise à la censure.*

plusieurs endroits, les chaleurs sont presque insupportables pour les Européens. Elle y est encore augmentée par de vastes déserts couverts de sables toujours brûlans. On n'y voit en général de la neige que sur le sommet des plus hautes montagnes.

On trouve en Afrique des fruits excellens, des drogues très-précieuses, des mines d'or et d'argent, de marbre, de granit, de porphyre . . . . Les bêtes sauvages et féroces y sont en très-grande quantité, comme lions, léopards, pantheres, tigres, crocodiles, éléphans, rhinoceros, ânes sauvages, singes, chameaux, dromadaires. . . On y voit aussi beaucoup de perroquets, et d'oiseaux rares et curieux par la beauté de leur plumage et de leur chant, des autruches et des chevaux barbes fort estimés.

L'Afrique est admirablement située pour le plus grand commerce. Elle est beaucoup plus à portée de communiquer avec l'Europe, l'Asie et l'Amérique, qu'aucune autre partie ne l'est de communiquer avec le reste du globe. Le pays abonde en or. Elle a 3340 lieues de côtes, des rivieres profondes et d'une longueur immense, telles que le Nil, le Sénégal, le Niger, la Gambie, le Zaïre, la Coanza, la Manica et la Zambeze. A l'embouchure de ces rivieres, il y a d'excellens ports, profonds, sains, calmes, à l'abri de tous les vents, et qu'il seroit possible de rendre parfaitement sûrs. Cepen-

dant il n'y a point de bâtimens, point de commerce, point de marchands, même dans les endroits qui abondent en marchandises. L'Afrique, quoiqu'elle occupe une partie considérable du globe, qu'elle puisse trouver en elle-même une foule de choses délicieuses et utiles, qu'elle renferme des trésors inépuisables, l'Afrique est non seulement négligée par les indigenes, qui sont des nations brutes, barbares, sans aucune sorte de culture, qui n'ont aucune teinture ni des sciences ni des arts ; mais les Européens eux-mêmes, lorsqu'ils y sont établis, paroissent s'abâtardir, et participer à l'insouciance et à la stupidité des naturels du pays. Cela tiendroit-il à la nature du climat? C'est ce que je ne déciderai pas, et qui pourroit mériter d'être examiné.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que l'Afrique a renfermé autrefois plusieurs Etats célebres par leurs arts, leurs richesses, leur puissance et l'immensité de leur commerce. On comptoit sur-tout ceux d'Egypte, d'Ethiopie et de Carthage. Le nord de l'Afrique ne s'est jamais relevé des ravages qu'y firent les Vandales et les Sarrazins. Les Turcs ont consommé l'abrutissement des côtes de Barbarie.

DE LA BARBARIE.

On donne ce nom à toute la côte d'Afrique, qui s'étend le long de la Méditerranée, ouest est, jusqu'à l'Egypte. Le mot *barba* signifie en arabe, parler entre ses dents. Apparemment les anciens habitans donnerent occasion aux Sarrazins ou Arabes de leur donner ce nom.

L'air de Maroc est tempéré, on peut en dire autant d'Alger et des autres Etats. Les fortes chaleurs ne s'y font sentir que dans les mois de juillet et d'août. L'Atlas est une chaîne de montagnes fort élevées et entrecoupées de vallées profondes. Leur élevation est si grande, que leur sommet est couvert de neige toute l'année. Elles sont remplies de lions, de tigres, de loups et de serpens monstrueux.

Sous les Romains, on appelloit avec raison les contrées situées au nord de l'Atlas, le jardin du monde. C'étoit du produit de leur sol que l'Italie et une grande partie de l'Empire Romain s'approvisionnoient de bled, de vins et d'huile. Aujourd'hui quoique mal cultivé, il ne laisse pas d'être fertile. Il abonde encore en dattes, figues, amandes, pommes, oranges, poires, cerises, prunes, citrons, limons, grenades, et sur tout en racines et herbes potageres. Les plaines sont

couvertes de chanvre et de lin magnifiques. Ce pays produit avec abondance tout ce qui peut ajouter aux plaisirs de la vie. Les chevaux de cette contrée étoient autrefois très-estimés; on les comparoit à ceux de l'Arabie. On prétend que cette race est dégénérée: cependant on en fait encore venir de très-beaux. L'animal qui rend le plus de service dans ce pays, est le chameau. Nous en avons parlé dans la Turquie d'Asie ou dans l'Arabie. On trouve dans ce pays toute sorte d'oiseaux. Parmi les plus petits, on remarque un moineau nommé *capsa*. Il est d'une extrême beauté; et la douceur de son chant surpasse celle de tous les autres oiseaux: mais cet animal ne peut vivre hors de son pays natal. Les baies et les mers de Barbarie abondent en poissons de toute espece. Ils sont superbes et délicieux. Les anciens les préféroient à ceux d'Europe.

Les habitans de Barbarie vivent principalement de pirateries; ce qui fait depuis long-temps l'opprobre des Souverains de l'Europe, à qui il seroit si aisé de les réduire. Ces corsaires sont d'autant plus inexcusables et coupables, qu'ils ont chez eux mille moyens de jouir des douceurs de la vie, dans la culture de la terre, et des arts utiles. Et pourquoi ne pas les obliger à le comprendre? J'ose espérer que Napoléon le Grand, après avoir pacifié l'Europe, emploiera ses puissans moyens à faire cesser ce scandale. Il travail-

Jera en même temps au vrai bonheur de ces barbares. En faisant le malheur des autres, ils font le leur propre : et l'on peut les forcer à ouvrir les yeux.

La misere et la pauvreté des Marocains sont au dessus de toute expression, en dépit des bringandages des Saletins.

On ne sauroit douter que les contrées qui renfermoient Carthage et les chefs-d'œuvre des Phéniciens, des Grecs et des Romains, ne soient couvertes des restes les plus curieux de l'antiquité : mais ils sont répandus au milieu d'une nation ignorante et barbare. On ne laisse pas d'y voir encore quelques débris de l'ancienne grandeur de la Mauritanie et de la Numidie, qui attestent la magnificence et la richesse de ces anciens peuples. On y voit en particulier les ruines de *Julia Cæsarea*, dont la splendeur égaloit presque celle de Carthage. On y trouve des monumens Sarrazins de la plus grande magnificence. Nous connoissons très-peu les curiosités naturelles de ce pays. On y voit des sources qui sont si chaudes, que dans un quart d'heure on y fait cuire un gros morceau de mouton, au point de le rendre très-tendre.

L'Empire de Maroc est formé de la réunion de plusieurs petits royaumes, qui étoient continuellement en guerre les uns avec les autres. Ils ont beaucoup gagné à cet égard, d'être soumis à un Maître commun. Le climat

en général est fort sain; l'air est très pur, tempéré, particuliérement vers le Mont Atlas.

Miquenez, capitale de l'Empire, est situé dans une plaine délicieuse; l'Empereur l'a choisi de préférence à Fez, pour y faire sa résidence. Au milieu de la ville, les Juifs ont un quartier dont les portes sont fermées toute la nuit; il y a une garde pour les protéger contre la populace, qui sans cela les saccageroit. Lorsqu'ils viennent à maltraiter ou injurier un Maure, la mort les attend; de sorte que les enfans peuvent les battre impunément. Ces infortunés sont obligés de porter des habits et des bas noirs, et de se déchausser, quand ils passent devant une mosquée. On voit dans tous les pays du monde les effets sensibles de la malédiction lancée contre cette misérable nation. Cependant ce sont nos freres; nous sommes tous enfans de Dieu; et ceux qui les maltraitent, ressentiront à leur tour le poids de la colere du ciel.

Alger, Royaume ou République. L'air y est fort tempéré. Le territoire est très-fertile en bled vers les côtes. Les vallées sont remplies de fruits. Les arbres y fleurissent en fevrier, et les fruits sont mûrs en mai et juin. On y trouve des melons d'un goût exquis; les uns mûrissent en été, les autres en hiver. On y voit des ceps de vigne si gros qu'un homme a peine à les embrasser; leurs grappes ont un pied et demi de long.

Ce Royaume est une espece de République. C'est une Aristocratie où les affaires se décident à la pluralité des voix, par un conseil composé de 800 personnes, dont le Roi est le Chef. La Capitale est une grande, forte et belle ville, bien peuplée et la plus riche de l'Afrique. Elle a un très-beau port et de superbes palais; elle renferme près de 120 mille habitans, 15 mille maisons, et 107 mosquées. Elle est bâtie sur la pointe d'une montagne, et domine sur la campagne et sur la mer; ce qui forme un point de vue magnifique. Les toits des maisons sont en plate-forme; ils sont couverts de terre, et servent de jardins. Les habitans sont les plus grands corsaires de la Barbarie. On compte au tour de la ville, environ 18 mille jardins, construits par les esclaves.

Tunis. Cette République étoit autrefois une Monarchie. Le Gouvernement est actuellement aristocratique. Il y a un conseil dont le Dey est Président; il est composé de soldats, qui ont plus d'une fois tranché la tête au Dey. L'air dans ce pays, en général est sain. Vers l'est, le sol est ingrat, faute d'eau. Au milieu sont des montagnes et des vallées qui abondent en fruits. La partie de l'ouest est la plus fertile, parce qu'elle est arrosée de rivieres. Le pays abonde en citrons, oranges, dattes, olives, raisins et autres fruits. Dans les bois et les montagnes on voit des lions, des autruches, des Caméléons . . . .

Le revenu de l'Etat, approche de deux millions, et il peut mettre sur pied 40 mille hommes. On y compte 13 mille Chrétiens. Les chevaux du pays sont fort estimés. Ils conservent leur vigueur jusqu'à 25 et 30 ans. Cet Etat est par sa nature le plus beau de la Barbarie. Il renferme les restes de plusieurs belles villes, dont quelques unes sont encore en bon état. La ville de Tunis est près du site de l'ancienne Carthage, dont on voit encore quelques ruines.

A quelques lieues plus loin, vers le sud, on découvre les restes d'un amphitéatre des Romains, dont plus des trois quarts sont encore entiers. On remarque a Kairvan une superbe mosquée, soutenue par plus de 500 colonnes de granit, dont deux sont d'un prix inestimable, d'un rouge vif et éclatant, et mouchetées de petites taches blanches.

Les habitans de Tunis ne doivent pas être confondus avec les autres naturels de Barbarie. Leur caractere feroit honneur aux nations de l'Europe les plus policées. Les militaires, les marchands et les hommes instruits y jouissent de la considération particuliere qui leur est due. Dans ces derniers temps, on leur a porté les arts et les manufactures de l'Europe; et ils connoissent aujourd'hui parfaitement la fabrique des étoffes. En général les Tunisiens riches sont sobres, économes et propres; leur conduite est officieuse; et un ordre surprenant regne dans toute la ville.

Tripoli est une vraie République, quoiqu'il ait le nom de Royaume. Le pays est fort stérile, excepté sur les côtes. On y trouve une plante nommée *lotus*, dont les habitans font une très-bonne boisson; son fruit est noirâtre, et ressemble pour la figure et la grosseur aux cerises. On pourroit le comparer à celui de la belladonne des Alpes: mais ce dernier est un vrai poison. Les anciens Poëtes ont dit des choses merveilleuses sur le lotus. Il se fait encore aujourd'hui un assez grand commerce dans la ville de Tripoli. Les habitans sont de grands pirates, qui font un trafic de tous les esclaves qu'ils peuvent prendre en mer, et pour les quels ils exigent de fortes rançons; si non ils les occupent à des travaux très-pénibles.

Le pays de Barca, dépend de la République de Tripoli. Le climat y est fort inégal. Le long des côtes, le terroir est fertile et assez peuplé. Plus au sud, c'est un désert aride de l'ouest à l'est. Il s'étend jusqu'à l'Egypte, et n'est habité que par des Arabes vagabonds. C'est dans cet endroit qu'étoit le fameux Temple de Jupiter Ammon, dont l'accès étoit si difficile, à cause des sables brûlans qui l'environnoient.

Nous avons publié une description de l'Egypte, et nous ne reviendrons pas sur ce que nous en avons dit.

Nous terminerons cet article, par quelques observations sur le Gouvernement des

côtes de Barbarie. Les Empereurs de Maroc ont été pendant plusieurs siecles, parties, juges, et même exécuteurs dans toutes les affaires criminelles. Une pareille férocité paroît à peine croyable. En l'absence de l'Empereur, tout Officier a dans ses mains le pouvoir de vie et de mort. La soumission que l'Empire professe à la Porte, est plus dans la spéculation que dans la pratique. Quoique le Grand Seigneur ait un Pacha à Alger et à Tunis, on n'y a que très-peu de considération pour son autorité. Lorsque le Dey meurt, chaque soldat donne sa voix pour lui nommer un successeur; cette élection est souvent accompagnée d'effusion de sang. Le Dey a un pouvoir despotique. Son revenu est d'environ trois millions et demi. La soldatesque assassine assez souvent le Dey, meme en plein conseil. Il meurt rarement sur le trône, de mort naturelle.

L'Empereur de Maroc peut mettre cent mille hommes sur pied: il en entretient ordinairement 36 mille. Les Algériens ont environ 6500 hommes d'infanterie. Le Dey peut encore mettre en campagne deux-mille hommes de cavalerie. Avec de pareilles forces ils désolent la Marine des Européens. La postérité aura de la peine à le croire. Ces Barbaresques ont à peine un bâtiment marchand qui leur appartienne; toute leur marine se réduit aux pirates armés à Salé, Alger, Tunis et Tripoli. Ces bâtimens sont

petits et en très-petit nombre. Avec une marine aussi méprisable, ces infideles harcelent les nations commerçantes de l'Europe; ils font encore plus; ils les obligent à leur payer un véritable tribut sous la forme de présent. Le mot ne change rien à la chose; et l'humiliation n'en est pas moins honteuse et avilissante.

La décadence de la splendeur, de la puissance et de la gloire des Etats de Barbarie, est un phénomene qui doit remplir d'étonnement. Lorsque Rome étoit la maîtresse du monde, ils formoient les plus bel ornement de l'Empire Romain. Ils ont été successivement dévastés par les Vandales, les Sarrazins, les Turcs et les Maures chassés d'Espagne. Les Empereurs de Maroc, ont été en général, une suite de tyrans sanguinaires, propres à consommer l'avilissement et l'abrutissement des peuples devenus leurs esclaves.

DE LA CÔTE ORIENTALE DE L'AFRIQUE.

Nous avons divisé la côte du nord en sept parties, nous diviserons de même celle de l'est et celle de l'ouest.

La Nubie située au sud de l'Egypte, et à

l'ouest de la Mer Rouge, a 300 lieues de long sur 200 de large. Elle est traversée par le Nil; les bords de ce fleuve et des autres rivieres, sont fertiles: mais en d'autres endroits, le pays est aride, sablonneux et dépourvu d'eau. Le commerce ne s'y fait pas en argent, mais par échange. Les habitans tirent leur nourriture et leur boisson d'une petite graine ronde, appellée *daca*, qui a un très-mauvais goût. Leurs maisons sont faites de boue, et couvertes de roseaux. Les gens distingués portent une veste sans manches, et ils vont la tête, les jambes et les pieds nus. Le peuple se couvre d'un morceau d'étoffe de laine, et les enfans sont sans habits. Les productions du pays, sont de l'or, des civettes, du bois de sandal, des dents d'éléphans. On tire de ce pays un grand nombre d'esclaves pour l'Egypte. Les cannes à sucre y viennent en abondance. L'air y est très-chaud; les chevaux et les bêtes féroces y sont très-communs. Les Nubiens sont courageux, subtils, et aiment le commerce; ils s'adonnent aussi à l'agriculture.

Sennar, capitale de ce Royaume, est une très-grande ville d'une lieue et demie de tour, très-peuplée, contenant près de cent-mille habitans. Les chaleurs y sont si insupportables, que dans le jour on peut à peine respirer. Elles durent jusqu'à la fin d'avril. L'air ensuite est très-mal sain, à cause des pluies. On y vend beaucoup d'esclaves.

L'Abyssinie est au sud de la Nubie ; elle a 300 lieues de long, et 280 de large. Le temps est pluvieux pendant six mois en été ; vient ensuite un soleil ardent, sans nuages, et des nuits froides avec des jours brûlans. Le nombre des quadrupedes y est prodigieux. Celui des oiseaux est encore plus grand. Tout le pays est ravagé par les éperviers, les aigles et les vautours. Les hirondelles paroissent dans l'Abyssinie à l'époque où elles quittent l'Europe. Le plus remarquable des insectes de ce pays, est une mouche un peu plus grosse qu'une abeille, mais plus effilée. Elle est plus formidable que les éléphans, les rhinoceros, les lions et les tigres. Son bourdonnement répand la terreur parmi les hommes et les animaux. Les bestiaux, lorsqu'ils la voient où l'entendent, quittent leurs pâturages et courent égarés dans les campagnes, jusqu'à ce qu'ils meurent de fatigue, de frayeur et de faim. Cet ennemi cruel n'est à craindre qu'au temps des pluies ; il disparoit à l'approche du soleil. Le chameau couvert d'une peau épaisse ne peut résister à ses piquures. Tout son corps, sa tête, ses jambes se couvrent de larges bosses qui enflent, percent, tombent en pourriture, et causent infailliblement la mort de l'animal. Le pays est riche en fruits et en végétaux. On y recueille du froment d'une excellente espece ; et l'on y fait du pain aussi agréable que dans aucune partie du monde, soit pour la couleur, soit pour le goût.

Gondar, Capitale de l'Abyssinie est à 12 degrés, 34 minutes et demie de latitude nord. Les sources du Nil, sont dans l'Abyssinie. La principale est à 11 degrés de latitude nord.

En suivant la côte orientale de l'Afrique, vers le sud, on trouve d'abord la côte d'Ajan, qui renferme le Royaume de Magadoxe, celui d'Adel, et la République de Brava. Le Magadoxe est redevable à sa valeur, de n'avoir pas été assujéti par les Portugais. Le pays est fertile en fruits et en excellens pâturages. Il y a beaucoup de riches marchands dans la Capitale. Les étrangers y échangent des épiceries et des étoffes contre de l'or et de l'ivoire. Le Royaume d'Adel s'étend jusqu'au Détroit de Babel Mandel. Il y a des brebis dont la queue pese jusqu'à 25 livres. On y voit des vaches qui ont des cornes comme les cerfs, d'autres qui n'ont qu'une corne au front, et recourbée vers le dos. On y fait un grand commerce en or, en ivoire, en encens. . . Zéila est une grande ville, riche, peuplée et marchande. Barbora est un port fort commerçant.

La République de Brava étoit autrefois un petit Royaume. Elle paie chaque année aux Portugais 400 livres pesant, d'or. Le pays est riche en or, en argent, et en ambre gris.

La côte de Zanguebar est remplie de marais; l'air y est mal sain; la terre en général est peu fertile. On y trouve des poules dont la chair est noire mais bonne. La plus grande

richesse du pays, est l'or et l'ivoire. Les éléphans y sont si communs, que les habitans se servent des dents de ces animaux pour palissader leurs jardins. Le Zanguebar contient plusieurs Royaumes, tels que Melinde, Monbaze, Quiloa, Mozambique . . . . . Le Roi de Melinde est fort respecté de ses sujets, sur les quels il exerce un pouvoir absolu. La Capitale est une ville commerçante, riche, belle et bien peuplée. Les Portugais y ont bâti une forteresse pour leur sûreté; ils y ont 17 églises. Du côté de la terre ferme, la ville est entourée de beaux jardins. Le Royaume de Monbaze est très-abondant en toutes les choses nécessaire à la vie. Les Portugais convertirent au Christianisme une partie de ces peuples. Ils furent ensuite chassés, mais ils se sont emparés de nouveau du pays. La Capitale est une grande ville, riche, peuplée, avec un bon port. Les Portugais s'y sont rétablis en 1726.

Le Royaume de Quiloa dépend des Portugais. Le Roi, du reste fort absolu sur ses sujets, paie à ces étrangers un tribut qu'on dit monter à 1500 marcs d'or. La Capitale est une grande ville, bien peuplée.

Le Roi de Mozambique, qui est aussi absolu sur ses sujets, est lui-même soumis aux Portugais. La Capitale est dans une isle; les Portugais en sont maîtres. C'est une grande ville, bien fortifiée, par le moyen de la quelle ils tiennent dans la dépendance presque tous

les petits Rois voisins. L'isle abonde en palmiers, orangers, citronniers, limonniers et figuiers des Indes. Elle manque d'eau douce; et il faut aller la chercher dans le continent: mais elle a beaucoup de brebis, de chevres et de pourceaux dont la chair est délicieuse.

En avançant vers le sud, on trouve le Royaume de Monomotapa. Le Prince est respecté comme une espece de divinité; ses sujets ne lui parlent qu'à genoux. Au milieu du seizieme siecle l'Empereur fut baptisé avec toute sa cour, par le Pere Silvéria Jésuite, homme d'une sainteté éminente, qui fut bientôt après récompensée par la palme du martyre. L'Empereur se laissa séduire par quelques Arabes. Il y a près du Mont Jura d'abondantes mines d'or. Les Portugais ont deux forts dans ce pays.

Le Royaume de Sofala est au sud-est du Monomotapa. L'or et l'ivoire y sont fort communs. Les Portugais y ont bâti une forteresse. Il porte aussi le nom de Sophira; et plusieurs auteurs croient que c'est l'Ophir où Salomon envoyoit sa flotte. On trouve ensuite le Royaume d'Inhambana. Le Roi se fit baptiser avec toute sa Cour en 1560 par les Portugais.

Le Monoémugi est à l'ouest du Zanguebar, et dès-lors n'a rien de commun avec la côte que nous parcourons. Ce pays abonde en riches mines d'or et d'argent. Il est peu connu. En s'approchant du Cap de Bonne

Espérance, on arrive à la Terre de Natal, qui paroît moins connue encore.

DE LA CÔTE OCCIDENTALE DE L'AFRIQUE.

Le Sarha ou Désert occupe une longue étendue de pays de l'ouest a l'est au sud du Bilédul gérid, et au nord du Sénégal et de la Nigritie. Cette région n'est presque point habitée. Le soleil embrasant les sables dont elle est remplie, y cause une chaleur insupportable. La sécheresse y est si grande, qu'on fait quelquefois cent lieues sans trouver une goutte d'eau. Il y a quantité de lions, de léopards, de tigres et d'autruches.

Les peuples de ces déserts s'appelloient autrefois Gétules et Garamantes, que les Romains regardoient comme les peuples les plus reculés de l'univers. Ils n'avoient pas porté leurs armes jusque chez eux. On divise aujourd'hui cette contrée désolée en cinq déserts, en allant de l'ouest à l'est. Le premier est baigné par l'océan (Zanhaga). L'air y est extraordinairement sec; et presque tout s'y corrompt par la chaleur. Les François y commercent avec les naturels. On y trouve deux Caps remarquables, le Cap Bojador et le Cap Blanc. Le second désert (Zuenziga)

est encore plus sec et plus stérile que le précédent. Il ne laisse pas d'être peuplé en plusieurs endroits, d'Arabes redoutés de tous leurs voisins. Ils font des esclaves qu'ils vont vendre à Maroc. Le troisieme (Targa) est moins aride que les deux premiers. Il y a quelques puits de bonne eau; on y trouve aussi quelques pâturages et de la manne. Le quatrieme désert (Lempta) est une affreuse solitude qui manque presque de tout. Les peuples qui y demeurent, sont cruels et brutaux. Ils volent les marchands qui paroissent dans leur pays. C'est de cette contrée que sont sortis les Maures qui ont envahi Maroc et l'Espagne au onzieme siecle. Le cinquieme (Berdoa) est un peu meilleur. On y trouve des dattes aux environs des lieux qui sont habités, et qui sont fournis d'eau. On y rencontre trois petites villes, et quelques bourgades. Ce dernier désert confine avec l'Egypte.

Le Sénégal à l'ouest, et la Nigritie à l'est sont à la même latitude. Le Sénégal Riviere et le Niger partent des mêmes montagnes, et coulent dans des sens opposés, le premier vers l'ouest, le second vers l'est. Nous n'avons rien de particulier à observer sur la côte du Sénégal. Quant à la Nigritie, l'air est assez frais sur les hauteurs, et très-chaud dans les lieux bas. La saison est pluvieuse pendant quatre mois, jusqu'en novembre. Alors il souffle un vent brûlant, qui consume tout

ce qu'il atteint, et qui cependant est le plus salutaire, sur-tout aux Européens. Une multitude de graines, de légumes, de racines et autres plantes, est commune à toute la Nigritie. On y voit des oiseaux de toute espece. Les différens peuples qui habitent les bords de la Gambie, présentent des caracteres de toutes les sortes. Les uns sont tristes, quereleurs, vindicatifs, et néanmoins susceptibles de reconnoissance et de fidélité. Les autres sont actifs et belliqueux. Ceux-ci sont doux et faciles, mais présomptueux ; ils s'estiment plus que les autres negres, et s'assimilent aux blancs. Ceux-là sont doux, sociables et bienveillans; ils sont grands, bien faits, vigoureux, endurcis au travail. Les femmes sont jolies, bonnes et enjouées. Ces peuples savent fabriquer la toile de coton, filer la laine avec finesse, et lui donner une couleur vive et solide. La cire, le miel, les cuirs, les gommes et les bois de teinture, sont pour eux des objets d'exportation. La poudre d'or est un autre objet de commerce, de même que l'ivoire. On y vend une grande quantité d'esclaves, qui sont en Afrique trois fois plus nombreux que les personnes libres. A l'est du Sénégal, il y a dans le Bambou, des mines d'or fort abondantes: mais les habitans permettent difficilement aux étrangers, d'aborder chez eux. Le Sénégal peut être regardé comme faisant partie de la Nigritie. Il est, je pense, encore à décider le quel est

le plus occidental, du Cap Verd ou du Cap Blanc. On devroit s'accorder à faire passer le premier Méridien par ce point.

La Guinée occupe une longue étendue sur la côte. L'air y est très-chaud et fort mal sain. On n'y connoît que deux saisons, l'été et l'hiver ou la saison des pluies. L'été commence en septembre, et dure jusqu'en mars, où commence l'hiver qui dure aussi six mois. Le terroir est fertile. Le commerce consiste principalement en poudre d'or, cire, gomme, ambre, coton, ivoire, esclaves. Les moutons de ce pays ont du poil au lieu de laine. Sierra Léone, qu'on peut comprendre dans la Guinée, est l'endroit où les Anglois forment avec succès un établissement pour la culture du sucre; il donne les espérances les plus belles et les mieux fondées. A l'est est Malaguette, où le poivre croît en abondance. La Guinée propre renferme la côte des dents, et la côte d'or. La premiere est un des meilleurs pays de la Guinée. Outre les légumes et les fruits, le coton et l'indigo y croissent naturellement. Les bœufs, les vaches, les chevres s'y vendent presque pour rien, ainsi que les daims et les chevreuils. La côte abonde en poisson, parmi les quels il y en a de monstrueux. La côte d'or annonce par son nom, la quantité de ce metal qu'en tirent les Européens.

Les Portugais et les Hollandois faisoient un grand commerce dans le Royaume de Benin; aujourd'hui ce sont les Anglois. Le Roi de

Benin peut mettre sur pied une armée de cent mille hommes. Il ne paroît en public qu'une fois l'année, et alors on tue quelques personnes pour lui faire honneur. Quand il meurt, les principaux de sa Cour, et un grand nombre de personnes du peuple, se tuent pour l'accompagner au tombeau. Les hommes n'osent s'habiller, que lorsqu'ils ont reçu un habit de la main du Roi. Au reste les peuples de Benin sont plus honnêtes et plus policés que les autres negres. Benin, Capitale est une des plus considérables villes d'Afrique. Elle a trente grandes rues fort droites et très-larges. Les habitans sont d'une propreté extraordinaire. Ils lavent et frottent leurs maisons avec tant de soin, qu'elles sont brillantes comme des miroirs. Les habitans de la Guinée, vendent aux Européens beaucoup d'esclaves qu'ils vont enlever chez leurs voisins, et aux quels *ils* joignent souvent leurs femmes et leurs *enfans*. Les Anglois font presque seuls à présent ce commerce abominable. On emmenne ces esclaves en Amérique; plusieurs se font mourir pendant le trajet. Il se trouve en Afrique des chefs qui font enlever tout ce qui se rencontre au tour des villages. On jette les enfans dans des sacs; on met des baillons aux hommes et aux femmes pour étouffer leurs cris. J'ai publié un Mémoire sur la traite des negres. Je me répete sans doute ici: mais comment ne pas revenir sur des infamies si contraires au cri de la nature?

Le Congo est au sud du Royaume de Benin. Les chaleurs y sont excessives, quand elles ne sont pas tempérées par les vents et la pluie. On y recueille des fruits excellens; on y trouve quantité de cannes à sucre. On y voit les mêmes animaux que dans la Guinée, éléphans, tigres, léopards et serpens monstrueux; il y a une espece de singes, qui tient beaucoup de l'homme, pour la figure et les manieres. Quelques auteurs croient que c'est le satyre des anciens. On peut présumer que c'est le même que l'Orang Outang de Bornéo. Les habitans du Congo adorent le soleil, la lune, les astres et les animaux. On transporte de ce pays quantité d'esclaves.

DE LA CAFRERIE EN GÉNÉRAL.

On renferme sous le nom de Cafrerie, tout le pays qui est au midi de la Nigritie et de l'Abyssinie, jusqu'au Cap de Bonne Espérance; si l'on excepte la côte occidentale que nous venons de décrire. Cette vaste région n'a pas moins de onze cens lieues de long du nord au sud, et non 800, comme le dit M. Noël. La seule inspection des degrés de latitude, devoit lui faire appercevoir sa méprise. Il s'est moins trompé sur la largeur qu'il suppose de 600 lieues. Peut-être n'a-t-il pas renfermé dans ses dimensions le

pays des Hottentots : mais dans ce cas, il ne devoit pas dire que la Cafrerie est bornée au sud par le Cap de Bonne Espérance.

Dans cet intérieur du continent, le désert est réellement un désert. Ce n'est que de loin en loin qu'on rencontre quelques hordes peu nombreuses, qui vivent des fruits de la terre, et du produit de leurs troupeaux. Après en avoir trouvé une, il faut traverser beaucoup de pays, avant d'arriver à une autre. La chaleur du climat, la sécheresse des sables, la stérilité de la terre, la rareté de l'eau, des montagnes escarpées et couvertes de rochers, des animaux féroces, tels sont les obstacles à la population de ce pays. On conçoit dès-lors que le trafic honteux de la vente des negres, est inconnu dans ces contrées éloignées de la côte occidentale de l'Afrique.

Au nord du Cap, est une horde de Hottentots, libres, qui n'arrive pas à 3000 ames, dans une étendue de 30 à 40 lieues. Ils ne ressemblent pas à ces Hottentots dégénérés et misérables des colonies hollandoises, condamnés à des travaux excessifs. C'est un peuple brave, et qui n'estime que l'indépendance. Leurs huttes ont 8 à 9 pieds de diametre. Elles sont couvertes de peaux de bœufs et de moutons, mais plus souvent de nattes. Elles n'ont qu'une ouverture très-étroite, et si basse, qu'on ne peut y entrer qu'en rampant sur ses genoux et ses mains. La

fumée du feu ne sort que par la porte. La puanteur qui s'y joint toujours, étoufferoit un Européen en quelques minutes.

Les Hottentots sont excessivement passionnés pour la chasse; et ils sont très-adroits à cet exercice. Ils attaquent de grands animaux, et les percent avec leurs flêches empoisonnées. La plus légere blessure est toujours mortelle, si le poison parvient jusqu'au sang; et si la chair est entamée, le plus sûr remede est d'amputer la partie blessée.

Les Hottentots ne savent ce que c'est que l'agriculture; ils ne sement ni ne plantent, ne font même jamais de récolte. Quand ils se décident a faire une liqueur énivrante, quelle qu'en soit la quantité, ils la boivent toute à la fois. Pour engraisser leurs animaux, ils écrasent les testicules entre deux pierres plates. Après cette opération, ces animaux acquierent une grosseur prodigieuse, et sont très-bons à manger.

Ces sauvages mesurent l'année par les époques de sécheresse et de pluie. Ils ne comptent jamais les jours, s'ils passent le nombre dix, c'est-à-dire, celui de leurs doigts; ils désignent le jour ou le temps par quelque événement remarquable, comme une grande tempête, un éléphant tué, une épidémie. Ils désignent les parties du jour par le lieu du soleil. Ils disent, en le montrant avec le doigt: il étoit là quand je suis parti, et ici quand j'ai été de retour. Lorsqu'ils sont

malades, ils s'éloignent des autres; on les voit rarement paroître. On diroit qu'ils sont honteux d'avoir perdu leur santé.

Il y a dans les traits du Hottentot, quelque chose qui le distingue à un certain point, de la généralité de l'espece humaine. Les os de ses joues sont excessivement saillans, et les os de la machoire très-étroits. Le visage continue encore à diminuer jusqu'à l'extrêmité du menton; ce qui lui donne un air de maigreur. Son nez est plat, et ses narines excessivement larges surpassent souvent en hauteur la longueur du nez. La bouche est grande, et garnie de petites dents parfaitement blanches. Les yeux sont très-beaux et animés. La chevelure semble à de la laine; elle est d'un noir d'ébene. Les femmes ont les traits plus délicats: mais l'ensemble de leur figure est le même. Le son de leur voix est gracieux, et leur langage n'est pas sans harmonie.

Les Hottentots sont d'un caractere doux; ils sont naturellement timides. Ils ne quittent jamais un air de réserve, même dans leur plus grand gaieté, tandis que tous les autres peuples noirs et basanés se livrent au plaisir et à la joie sans aucune retenue. Ils oublient le passé, ne pensent pas à l'avenir; le présent seul les frappe. Ils se moquent des Hollandois, qu'ils voient se donner tant de peines pour amasser du bien. On peut dire qu'ils sont le peuple le meilleur,

le plus doux, le plus hospitalier. Un voyageur est assuré d'y trouver la nourriture et un gîte. S'il a un long trajet à faire, on le pourvoit abondamment de tout ce qui lui est nécessaire. Ils ne refusent pas des présens, mais ils ne demandent jamais rien. Tels sont ces peuples dans l'innocence des mœurs et de la vie pastorale. Des qualités aussi précieuses peuvent les dédommager d'un certain degré d'urbanité et d'élégance qu'on ne trouve pas chez eux. Il faut avouer qu'à cet égard ils sont bien éloignés de nos mœurs. Ils ornent leurs jambes d'intestins d'animaux, qu'ils laissent durcir pour les manger neuf ou dix mois après. Ils sont d'une malpropreté extraordinaire; ils se frottent d'excrémens de vaches, de moutons, qui les rendent d'une puanteur insupportable. Une femme est obligée de se couper autant de jointures des doigts, qu'elle se remarie de fois.

Les Cafres sont d'une haute taille, et bien proportionnés. En général ils attaquent avec beaucoup de courage les lions et les autres bêtes féroces. La couleur des Cafres est un noir jais; leurs dents sont blanches comme l'ivoire; ils ont les yeux grands. Leur exercice consiste à chasser, lutter et danser. Ils sont adroits à manier la lance. Je parle de ceux qui ont été visités par le Lieutenant Paterson. Ils sont très-fiers de leurs troupeaux; ils les accoutument à obéir au son du sifflet. Le sol est si excessivement fertile,

que tous les végétaux y viennent en très-grande abondance. Le pays est extrêmement bien arrosé.

Les Cafres visités par M. Vaillant, sont plus grands que les Hottentots. Leurs traits sont aussi plus agréables; leur visage ne se rétrecit pas par le bas, et les os des joues n'ont point cette grande saillie; ils ont un contour bien formé, un nez agréable, des yeux pétillans et expressifs. Ce qui est bien digne de remarque, les hommes sont plus recherchés dans leur parure que les femmes; on les voit rarement sans bracelets aux jambes et aux bras. Quelques uns se contentent de suspendre sur leur estomac l'os de la jambe d'un mouton.

Ils ont une haute idée de l'Etre Suprême, et de son pouvoir; ils croient à la vie future, où les bons seront récompensés et les méchans punis. Ils sont gouvernés par un Chef ou Roi, dont le pouvoir est très-limité. Il ne reçoit point d'impositions, et n'a point de troupes à ses ordres. C'est le pere d'un peuple libre; il n'est ni courtisé ni craint, mais respecté et chéri, et souvent il est plus pauvre que la plupart de ses sujets.

La Cafrerie septentrionale comprend plusieurs peuples, dont on ne connoît guere que le nom. Le Royaume de Gingiro est entre celui de Benin et l'Abyssinie; on lui donne quinze Rois pour Vassaux. Celui de Macoco est au nord-est du Congo. Il a aussi

plusieurs vassaux ; ses peuples sont si barbares qu'ils se nourrissent de chair humaine, dont on dit qu'ils tiennent des boucheries.

La Cafrerie méridionale confine avec le Benguéla et le Monomotapa, et s'étend au sud. Ce pays est peu habité, et presque inculte. Le terrein est bon en quelques endroits ; il y a beaucoup de pâturages où l'on nourrit des bestiaux ; les brebis n'ont point de laine, mais du poil. L'air est par-tout si sain, que les habitans vivent ordinairement plus de cent ans. On a donné le nom de Hottentots à ceux qui sont vers le Cap de Bonne Espérance, parce qu'ils ont presque toujours ce mot à la bouche.

La colonie hollandoise du Cap a à tres-peu près 200 lieues de long et 100 de large ; elle contient un peu plus de 14 mille lieues quarrées. Chaque habitant de la campagne possede une lieue quarrée, qui est incapable de rien produire, pas même des pâturages. Une seule portion au nord-est du Cap est fertile, et l'est davantage à mesure qu'elle s'en éloigne.

Les Hottentots soumis aux Hollandois sont dans leur état présent, les plus misérables peut-être de l'espece humaine. Chassés de leurs possessions, privés de leur liberté, il est permis de douter s'il existe quelque part des esclaves plus à plaindre. Aussi depuis quelques années, leur nombre a prodigieusement diminué. Ils finiront par disparoître entiérement, comme il est arrivé aux natu-

rels, dans tous les pays dont les Européens se sont emparés.

J'ai parlé ailleurs de la ville et du port du Cap. En suivant la côte sur la droite, on arrive à la Terre de Natal, qui est très-peu connue, et n'offre rien d'intéressant. J'ai lu, je pense dans les Stores de Ménocchio, la relation d'un naufrage fait vers ces parages. Les malheureux qui se sauverent à la nage, furent plus à plaindre, que s'ils avoient été engloutis dans les flots. Les miseres qu'ils éprouverent, le traitement barbare qu'on leur fit, sont propres à saisir d'horreur. Eloignons nous de cette côte infame.

Arrivé à la Riviere du Saint Esprit, on trouve successivement quatre Royaumes qui se sont détachés de celui de Monomotapa. C'est un pays où il y a des mines d'or; les fleuves en entraînent beaucoup avec leurs eaux. L'air y est tempéré, et le sol fertile en riz, fruits et cannes à sucre. On y trouve beaucoup d'éléphans et d'autruches. Les habitans sont bien faits, robustes et fort noirs; plus guerriers et plus spirituels que leurs voisins. Ils reconnoissent un Dieu Créateur de l'Univers. Les Portugais s'y établirent en 1760; mais quelque temps après, ils furent massacrés, et les restes chassés par les habitans.

DES ISLES DE L'AFRIQUE.

L'isle de Babel Mandel se trouve à l'entrée de la Mer Rouge; elle est à une lieue de l'Asie, et à une lieue de l'Afrique. Elle est fort peu de chose; c'est un morceau de terre sablonneux et stérile, qui n'a pas deux lieues de tour. Je n'en aurois pas parlé, tout son mérite c'est de me donner occasion de relever encore ici M. Noël. Il dit que cette isle est à l'entrée de la Mer du sud. Un enfant de dix ans qui a une premiere teinture de Géographie, n'ignore pas que ce mot est consacré exclusivement à désigner la Mer Pacifique.

Madagascar est la plus grande des isles d'Afrique. Elle a 150 lieues de long, et 100 dans sa plus grande largeur. C'est un pays agréable, attrayant et fertile. Il abonde en sucre, vin, miel, arbres fruitiers, végétaux, gommes de prix, bled, bestiaux, volaille, pierres précieuses . . . C'est une varieté intéressante de montagnes, de vallées, de bois et de campagnes. Des rivieres nombreuses et très-poissonneuses l'arrosent. L'air en général est tempéré et très-sain. Selon M. De Commerson, ce pays est admirable par ses riches productions; c'est la véritable terre de promission pour les Naturalistes. On trouve sur les plus hautes montagnes, une race de pig-

mées. Ils ont les bras très-alongés ; ils passent pour le peuple le plus spirituel, le plus actif, le plus belliqueux de l'isle. On n'a jamais pu les subjuguer. Une femme de ce pays, agée d'environ 30 ans, avoit trois pieds huit pouces de haut. Elle avoit habituellement l'air riant ; ses tempes étoient ridées. Elle avoit dans le caractere un grand fond de douceur et de condescendance. Les François, les Anglois, les Hollandois ont eu à Madagascar des établissemens qu'ils ont abandonnés.

L'isle de France, à 160 lieues à l'est de Madagascar. Elle a la forme ovale, et environ 50 lieues de tour. Elle a un bon port, qui peut contenir 50 gros bâtimens. Le climat est singuliérement sain et agréable. Les montagnes, dont les sommets sont couverts de neige, produisent la meilleure ébene du monde. Deux autres especes de bois ressemblent à l'ébene ; l'un est rouge et l'autre aussi jaune que la cire. L'isle est arrosée par plusieurs jolies rivieres, bien poissonneuses. On y voit une grande quantité de bêtes fauves.

L'isle de Bourbon au sud ouest de celle de France, a environ 30 lieues de tour. Il y a plusieurs bons mouillages, mais à peine y trouve t-on un seul port un peu sûr. La côte est tellement entourée de récifs, qu'il est dangereux de naviguer près de terre. Il y a un volcan d'où il sort continuellement des flammes avec un bruit effrayant. Le climat

est sain. La chaleur est tempérée par des vents qui soufflent le matin et le soir de côtés opposés. L'isle abonde en ruisseaux et en sources, en fruits, pâturages, troupeaux, en excellent tabac .... Le café ne le cede en qualité qu'à celui de Moka. On y trouve une multitude d'autres productions.

Il est surprenant que Guthrie et son traducteur n'aient pas fait mention de la culture du clou de girofle et de la noix muscade que les François ont entreprise dans l'une de ces isles, avec un succès marqué. J'en ai vu autrefois le détail dans le Journal Général de France. On est redevable de cet établissement précieux à M. Poivre de Lyon, qui eut l'intrépidité d'aller cueillir ces plantes au milieu des colonies hollandoises des Moluques. S'il avoit été découvert, il étoit infailliblement perdu.

Sainte Helene. Cette isle est à 400 lieues de l'Afrique, et 600 lieues de l'Amérique. C'est un point en quelque sorte insensible au milieu d'un océan immense, mais qui est d'une grande réssource pour les navigateurs. Elle a environ sept lieues de tour. L'air y est si sain, que dès qu'un malade y est débarqué, il se rétablit en fort peu de jours; les habitans sont exempts des maladies les plus communes. L'isle est agréablement diversifiée par des monticules et des plaines ornées de plantations et de jardinages. Les eaux qui sont fort bonnes, et très-bien distribuées,

y vivifient tout. On y trouve beaucoup de cochons, de volaille, de bœufs, de canards, d'oies, de poules d'Inde. Le Capitaine Carteret dit qu'elle a 12 lieues de long et 6 lieues de large, ce qui lui donneroit une trentaine de lieues de tour.

L'isle de l'Ascension. Elle est à 200 lieues nord ouest de Sainte Hélene. Elle est stérile et inhabitée, mais elle a un bon port, où les vaisseaux s'approvisionnent de tortues, qui y sont abondantes et excessivement grandes; il y en a qui pesent plus de cent livres. Dans une nuit les matelots en tournent quelquefois deux ou trois-cens, sur le dos. Il leur arrive même d'en retourner plus qu'ils ne veulent en emporter, et ils ont la cruauté de les laisser mourir sur le sable. Leur chair est fort nourrissante, fort agréable et fort saine; elle est très-propre à guérir du scorbut, maladie si désastreuse sur les vaisseaux.

Saint Thomas, près de l'équateur et du Royaume de Benin. Cette isle a environ 40 lieues de tour. Les cannes à sucre, et le gingembre y croissent en abondance. Il y a des vignes qui ont en toute saison des raisins mûrs, en fleurs et en verjus. J'ai lu qu'on y jouit d'un printemps perpétuel.

Isles du Cap Verd. Elles sont à cent lieues du continent. San Jago a 50 lieues de tour; c'est la plus productive, la plus peuplée et la plus grande de toutes. Elle donne du sucre, du coton, du vin, du maïs, des cocos,

des oranges . . . . On y trouve aussi quantité de cochons et de volaille. *Bona Vista*; cette isle tire son nom de la belle et magnifique vue qu'elle présente. On lui donne huit lieues de long sur cinq de large. L'isle de Gorée à une portée de canon du Cap Verd, n'a pas plus d'une lieue de tour. Elle est d'une grande importance pour le commerce, à cause de sa position et de la bonté de sa rade. Elle appartient aux François.

Les Canaries, autrefois appellées *Isles Fortunées*, sont au nombre de huit. L'air y est tempéré; elles abondent en fruits délicieux. On en tire dix mille bariques de vin excellent par an. On y voit une grande quantité de ces oiseaux charmans qui en portent le nom. Leur chant y est bien supérieur à celui qu'ils font entendre ailleurs. La plus grande de ces isles est si fertile, qu'on y fait deux récoltes de bled et autres grains. Celles de sucre et de vin ne sont pas moins abondantes. Le gibier et la volaille y sont communs. Elle rapporte quantité de fruits excellens, tels que oranges, limons, grenades, figues, pêches, abricots, melons, poires, pommes . . . . et toutes sortes de légumes. Elle est très-bien arrosée; tout ce qu'on y plante, y vient supérieurement bien. Elle a un bon port. Ténérife a environ 40 lieues de tour. Elle est très-fertile; elle abonde en bled, vin et huile. On découvre le fameux Pic de Ténérife, à 40 et même à

50 lieues en mer : cependant les dernieres observations ont prouvé qu'il n'avoit pas plus de 19 cens toises de haut. L'isle de Fer est la plus occidentale des Canaries. Les François y ont fait passer long-temps leur premier Méridien. Appuyé sur de solides raisons, je pense qu'il viendra un temps où toutes les nations s'accorderont à le faire passer par le Cap Verd et à compter les longitudes est et ouest.

Madere. Les trois isles de ce nom à une trentaine de lieues des Canaries et de Salé. La principale a pres de 25 lieues de long, et vingt de large. Le terrein est très-fertile, et produit en abondance d'excellent vin, du sucre, les fruits les plus délicieux, des oranges, des limons, des grenades, du bled, du miel et de la cire. Cette isle abonde en animaux sauvages, en volaille. On y trouve beaucoup de cedres. On y fait les meilleures confitures du monde. Le sucre y est extrêmement beau et a l'odeur de la violette. On exporte tous les ans vingt-mille bariques de vin de Madere. On dit qu'aucun animal venimeux ne peut exister dans l'isle de Madere.

Les Açores sont à 300 lieues du Portugal, à 300 lieues de Terre Neuve, et sensiblement à mi-chemin de l'Europe à l'Amérique. Ces isles sont au nombre de neuf. Elles sont sous un ciel clair et serein ; l'air y est fort sain. Elles sont exposées à de vio-

lens tremblemens de terre. Elles sont fertiles en bled, vin, et en différentes sortes de fruits. On y trouve en abondance des bestiaux, de la volaille et du poisson. On en tire de belles couleurs pour la teinture. On dit qu'on n'y voit aucun animal venimeux ou nuisible. Tercere a 13 lieues de long sur 6 de large; cette isle est entourée de tous côtés de rochers escarpés. Le cedre y est commun. Le terroir est bien cultivé. Angra, capitale, a un port assez petit, mais le meilleur de l'isle. Les vaisseaux portugais qui reviennent de l'Amérique, y abordent ordinairement et y prennent des rafraîchissemens. S. Michel a 18 lieues de long sur 4 à 5 de large. On y compte 40 à 50 mille habitans. Cette isle est très-fertile; le gibier et le poisson y abondent. On en tire beaucoup de pastel.

DE L'AMÉRIQUE.

L'Amérique avec les mers qui l'entourent, occupe la moitié de la surface du Globe, c'est-à-dire, douze millions et demi de lieues quarrées. Le continent a une figure qui approche de celle d'un huit de chiffre. Il a 3000 lieues de long du nord au sud, des terres inconnues au Détroit de Magellan, et 1200 lieues de large, de l'ouest à

l'est, vers le Fleuve de Saint Laurent, et vers la Riviere des Amazones. La partie du nord et celle du sud, sont unies par une langue de terre, qui n'a pas plus de vingt lieues de large, et qu'on appelle l'Isthme de Panama. La mer qui baigne toute la côte occidentale de l'Amérique, porte constamment le nom de Mer du Sud; elle a 3000 lieues de long d'un pole à l'autre, et 3000 lieues de large de l'Amérique à l'Asie. Nous avons indiqué ailleurs ce qui a donné occasion à cette dénomination assez singuliere. On lui donne encore quelquefois le nom de Mer Pacifique. Quant à la mer qui est entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique, on la divise en deux parties. L'usage veut qu'on appelle Mer du Nord, celle qui est plus septentrionale que l'Isthme de Panama, et qu'on donne le nom d'Ocean Atlantique à celle qui est plus méridionale que cet Isthme. La Mer Glaciale est celle qui est au nord de l'Europe et de l'Asie. Cette observation est d'autant plus à propos, que les Géographes même du jour se méprennent quelque fois sur ce point, tel que celui qui a rédigé l'Atlas de la Géographie de Guthrie en François, qui s'est avisé d'appeller océan occidental une partie de la mer du nord sans faire attention, que cette mer est tout à la fois occidentale et orientale relativement à l'ancien et au nouveau monde. Le Sieur de la Marché n'a pas fait la

même faute, mais il a fait pire. Il a tracé l'écliptique dans sa Mappemonde. Ce sont de ces choses qu'on ne pardonne pas aujourd'hui.

Le désir d'être utile à la société, aux Sciences et aux Arts, m'engage à redire peut-être pour la troisieme fois, qu'il seroit extrêmement à désirer que toutes les Nations s'accordassent à faire passer le premier Méridien par la pointe la plus occidentale du continent de l'Afrique, et à compter les longitudes est et ouest, jusqu'à 180 degrés. Cette uniformité seroit très-avantageuse pour les navigateurs, pour les gens de lettres et généralement pour tous ceux qui cultivent la Géographie, et qui se plaisent à la lecture des voyages.

Dans notre Géographie élémentaire, nous avons divisé l'Amérique Septentrionale et l'Amérique Méridionale, chacune en sept parties principales. La premiere contient le Mexique, le Nouveau Mexique, la Californie, le Canada, les Etats-Unis, la Floride, et la Louisiane. La seconde renferme la Terre Ferme, le Pérou, le Chili, la Terre Magellanique, le Bresil, le pàys des Amazones et le Paraguay. Nous ne reviendrons pas sur les détails où nous sommes entrés sur toutes ces parties. Nous nous bornerons à de nouvelles observations, qui peuvent intéresser par leur importance, et exciter la curiosité par leur singularité.

Les naturels de l'Amérique présentent de grands sujets de réflexions à un véritable Philosophe. Si l'on excepte les vastes Empires du Mexique et du Pérou, tout le continent de l'Amérique étoit occupé par des sauvages errans, sans demeure fixe, uniquement occupés de la chasse et de la pêche, pour pourvoir à leur subsistance. Sous ce point de vue, on trouve une certaine mesure d'analogie entre les mœurs et les usages de ces nations innombrables, répandues dans ce vaste continent. Du plus au moins on trouve par-tout, même barbarie, même amour de l'indépendance, même éloignement pour toute sorte de gêne et de contrainte, même insouciance, ne pensant jamais au passé, ni à l'avenir, ne se mettant en souci que pour le moment présent. Ayant tous du reste, une idée plus ou moins parfaite, plus ou moins raisonnable de la Divinité. Mais à d'autres égards, ces différens sauvages présentent des caracteres, des genres de vie bien différens les uns des autres. On en jugera par les notions que les circonstances nous permettent de rassembler dans le dénuement de livres où nous nous trouvons.

Mœurs des Sauvages du Nord.

Ce que nous allons dire, regarde principalement les sauvages qui habitent le pays arrosé par le Fleuve de Saint Laurent, le

Mississipi, l'Oyo ou Belle Riviere . . . . On reconnoitra ici les excès où l'esprit et le cœur de l'homme peuvent se porter, quand il est abandonné aux seuls secours de la loi et de la raison naturelle, et l'on apprendra le prix inestimable, et le besoin extrême que nous avions de ceux de la Révélation. Grande leçon pour les philosophes du jour, s'ils étoient capables d'en recevoir quelqu'une. A tout hasard, je les invite à me suivre dans les horreurs que je vais décrire, et à comprendre de quoi nous sommes capables, lorsque nous n'écoutons d'autre voix que celle de l'instinct.

Qauand ces sauvages vont faire la guerre à une nation ennemie, ils partent le visage noirci avec du charbon, et peint de raies de vermillon, ce qui leur donne un aspect horrible. Les femmes les accompagnent à une distance considérable, et reçoivent en les quittant les ornemens dont ils se défont, comme un gage d'une amitié éternelle. Ces guerriers, qui comme nous verrons, paroissent plus tenir de la bête féroce que de l'homme, ne laissent pas de donner des preuves d'intelligence, et de faire voir par là qu'on doit moins attribuer leur barbarie à une stupidité naturelle, qu'à une dépravation qui n'a point de bornes. Le grand art d'un guerrier indien, c'est la vigilance, l'art d'éviter une surprise, et l'on peut dire qu'ils surpassent en ce point toutes les nations du monde. Leurs sens ont

un degré de finesse, qui d'abord paroît incroyable. Ils découvrent leurs ennemis à une distance immense, par la fumée de leurs feux qu'ils sentent, et par les traces de leurs pieds, qu'ils comptent et distinguent avec la plus grande facilité. Ils découvrent les vestiges des différentes nations, et déterminent exactement le temps où elles ont passé. Toutes ces marques sont imperceptibles à l'œil d'un Européen. Ils emploient toute leur adresse à surprendre les villages de leurs ennemis; et tandis que la fleur de la nation est à la chasse, ils massacrent tous les enfans, les femmes et les vieillards, ou font autant de prisonniers qu'ils peuvent en conduire. Mais quand deux corps de guerriers se rencontrent, leur férocité ne connoît plus de bornes. Ils fondent les uns sur les autres avec des massues et des haches, en se couvrant d'un torrent d'injures. Il s'engage un combat, où ils se battent en désespérés. La mort se montre sous mille formes hideuses, qui glaceraient d'effroi des nations civilisées, mais qui augmentent la fureur des sauvages. Ils insultent, ils foulent aux pieds les cadavres de leurs ennemis. Ils se veautrent dans leur sang comme des bêtes féroces, et en dévorent quelquefois les chairs. Cette fureur continue jusqu'à ce qu'elle ne rencontre plus de résistance. Alors on s'assure des malheureux prisonniers, dont le sort est mille fois plus cruel que celui de ceux qui sont morts dans

le champ de bataille. Le traitement qu'on leur fait subir, est particuliérement propre à donner une idée de la barbarie de ces sauvages.

Toute la nation s'assemble pour l'exécution, comme pour une grande solemnité. Les prisonniers sont attachés à un poteau; et leurs ennemis devenus leurs bourreaux se disposent à leur faire subir les tortures les plus barbares et les plus raffinées. Ils commencent par les extrêmités du corps, et s'approchent graduellement des parties vitales. Celui-ci arrache à la victime les ongles l'un après l'autre; celui-là met un des doigts du patient dans sa bouche, et le déchire avec les dents. Un troisieme met ce doigt arraché dans une pipe toute rouge, et le fume en guise de tabac. Ils lui écrasent ensuite les doigts des mains et des pieds entre deux pierres, lui arrachent les gencives, lui découpent les jointures; ils lui font des balafres où ils passent aussi-tôt des fers rouges. Ils arrachent par morceaux la chair ainsi rotie, et la dévorent avec avidité (ils n'ont pas encore appris des anthropophages de la révolution à la manger toute crue), se frottant le visage avec les morceaux encore sanglans. Quand ils ont ainsi déchiré la chair, ils tordent les nerfs et les tendons au tour d'un morceau de fer, tandis que d'autres tirent et étendent les membres de toutes les manieres propres à augmenter le tourment. Cela continue cinq ou six heures, et quel-

quefois plusieurs jours de suite. Souvent ils délient le patient, pour lui laisser reprendre haleine, et le préparer à de nouveaux supplices. On le rattache au poteau: on lui plante dans tout le corps de petits morceaux de bois qui prennent feu aisément, et qui brûlent lentement. On lui arrache les dents avec des tenailles; on lui fait sauter les yeux de la tête. Enfin après avoir consumé à petit feu sa chair jusqu'aux os; après avoir mutilé son corps de maniere qu'il ne forme plus qu'une plaie, ils lui arrachent la peau de la tête, et versent sur le crâne ainsi dépouillé des chauderons de charbons ardens ou d'eau bouillante; ils le délient encore, mettent le comble à leurs outrages et à leurs cruautés, jusqu'à ce que l'un des chefs, soit par compassion, soit de lassitude, le finisse d'un coup de massue ou d'un coup de poignard. Le Pere de Breboeuf Missionnaire Jésuite a vécu pendant trois jours au milieu de ces horribles tourmens. Un sauvage frappé d'admiration à la vue de son inaltérable constance lui ouvrit la poitrine, arracha et avala son cœur, avec la confiance de faire passer son courage dans le sien. Les femmes renonçant à cette sensibilité propre de leur sexe, dépouillant tout sentiment d'humanité, transformées en autant de furies, surpassent même les hommes dans ces actes atroces; tandis que les principaux personnages de la nation sont assis au tour du po-

teau, fumant tranquillement leur pipe, et regardant sans la moindre émotion. Telle est la force de l'éducation pour dénaturer le cœur humain. La philosophie auroit pu nous conduire à cet excès de dégradation, si son regne avoit un peu plus duré. Elle n'avoit pas mal commencé; elle avoit fait bien du chemin en peu de temps. Ces scenes barbares font voir dans le plus grand jour, jusqu'à quel point les passions humaines peuvent être portées, si elles ne sont adoucies par la civilisation. Celles dont nous avons été témoins montrent également que quand on rompt le frein de la Religion, il n'est aucun genre de férocité dont on ne devienne capable.

Si le sauvage du nord est implacable envers les ennemis de sa nation, il ne l'est pas moins envers ceux qui l'ont offensé personnellement. Il cache ses sentimens; il paroît réconcilié, jusqu'à ce qu'il trouve une occasion d'exécuter une horrible vengeance. Le temps n'est point capable d'étouffer son ressentiment; la distance des lieux ne peut mettre en sûreté l'objet de sa haine. Il traverse les montagnes les plus escarpées; il pénetre dans les forêts les plus impraticables, passe les marais les plus fangeux, traverse des déserts de plus de cent lieues, supportant l'inclémence des saisons, la fatigue, la faim, la soif avec courage et même avec plaisir, dans l'espoir d'atteindre son ennemi, et d'exercer sur lui les cruautés les plus ré-

voltantes. Une de ses jouissances est de se repaître de ses chairs.

Ces sauvages sont extrêmes dans les sentimens les plus opposés. Rien n'égale la chaleur de leur affection pour leurs amis, leurs camarades et leurs alliés. Ils sont toujours prêts à exposer leur vie et leur fortune pour ceux qu'ils aiment. Quelqu'un n'a-t-il pas réussi à la chasse? Sa récolte a-t-elle manqué? Sa maison ou plutôt sa cabane a-t-elle été brûlée? Il y trouve une occasion d'éprouver la bienveillance de ses compatriotes. On le pourvoit de tout ce qui lui manque. Leurs cahutes, leurs provisions, ce qu'ils ont de plus cher au monde, tout est à la disposition de leurs convives. Les cinq nations des Iroquois près du Lac Ontario, se font remarquer par un excès de barbarie et de férocité. Les Missionnaires ont tenté vainement de répandre chez eux les lumieres de l'Evangilique; la dureté de cœur de ces sauvages a toujours opposé un obstacle insurmontable aux impressions salutaires de la grace. On est parvenu à en convertir quelques uns, qu'il a fallu tirer du sein de leur patrie, et dont on a formé deux petites colonies à Mont Réal et aux Trois Rivieres.

Du Saut de Niagara.

Soulageons notre imagination, en faisant diversion aux horreurs que nous venons de

voir, par la contemplation d'un phénomene des plus imposans que la nature présente dans le Canada. Il n'y a aucune partie du monde aussi abondamment arrosée que cette vaste région. En venant de l'ouest à l'est, on trouve une multitude de lacs traverses par le fleuve de Saint Laurent. Le Lac Supérieur est le plus considérable de tous; il a 500 lieues de tour. Il y a plus de 40 rivieres dont plusieurs sont considérables, qui se déchargent dans ce lac. Ses eaux se rendent par un détroit dans le Lac Huron. Celui-ci qui est le second pour l'étendue, a environ 333 lieues de circonférence. Ses eaux passent dans le Lac Michigan. Ce derniere reçoit un grand nombre de rivieres. Tous ces lacs renferment une très-grande quantité de poissons. On y trouve des truites de 20 à 60 livres, quelques unes même de 90. Le Lac Saint Clair a environ 24 lieues de tour; il reçoit les eaux des Lacs Supérieur, Michigan, et Huron, et les transmet au Lac Erié. Ce dernier a une forme elliptique; il a près de 100 lieues de long, et environ 40 de large. Le Lac Erié communique avec le Lac Ontario par le détroit de Niagara, où se trouve la fameuse chûte d'eau dont nous allons parler.

Sur les détails où nous venons d'entrer, on peut se former une idée de la quantité énorme d'eaux que le Fleuve de Saint Laurent renferme apres un cours de plus de 650

lieues. Du reste dans le détroit dont nous parlons, il n'a guere qu'une lieue de large; ce qui doit faire juger de sa profondeur et de sa rapidité. Cependant il se resserre promptement; et sa vitesse augmente considérablement par la grande inclinaison du terrein et le rétrecissement de son lit. Ses eaux roulant avec violence sur des rochers amoncelés qui s'opposent à son passage, arrivent sur le bord d'un abyme, taillé à pic, à une profondeur de 150 pieds au moins. Cette espece de mer ambulante s'échappe d'une table de rochers presque demi-circulaire, et tombe dans un énorme gouffre. La nappe immense d'eau est presque uniforme; on n'apperçoit quelque légere interruption que vers sa naissance.

Une partie des eaux en se précipitant sur le roc vif, s'éleve en une vapeur épaisse qui surpasse de beaucoup la hauteur de leur chûte, et monte jusqu'aux nues. Le soleil lui donne mille modifications, en changeant sa couleur qui est d'un verd foncé, ou d'un blanc écumeux, et qui forme matin et soir un bel arc-en-ciel. Les autres parties de l'eau se brisant sur des rochers, sont dans une agitation continuelle, et tournent en tourbillon d'écume. Elles jettent contre le rivage, des troncs, des arbres entiers, des bateaux, des débris de toute espece, des animaux, des poissons entraînés: mais beaucoup d'objets ne reparoissent jamais. Aucun endroit du mon-

de n'est fréquenté par un aussi grand nombre d'aigles, qui sont attirés par les cadavres des daims, des ours, des élans . . . La largeur totale du précipice est de 1335 pas ou 650 toises; quelques voyageurs l'ont portée plus loin. Le spectateur placé a propos jouit d'un tableau aussi varié qu'étendu. Devant lui sont ces rapides effrayans qui fixent sa premiere attention; sur les côtés, d'immenses forêts aussi anciennes que le monde. Il voit perpendiculairement sous ses pieds ce gouffre terrible, dont l'œil épouvanté, ose à peine en plongeant sous les bords du rocher, mesurer la profondeur. L'étonnement dont l'ame est saisie, est difficile à exprimer. Ceux qui ont demeuré long-temps sur les lieux, avouent que ce spectacle leur a paru chaque fois plus étonnant et plus sublime.

On peut descendre jusqu'au bas de la chûte. On peut s'avancer derriere cette prodigieuse nappe d'eau, à la faveur de la forte saillie en guise de corniche, que forme le rocher du haut du quel le fleuve se précipite. De profondes cavernes s'étendent fort au loin derriere cette voûte liquide. En y entrant on sent un tourbillon d'air, causé par le choc violent des eaux. Le voyageur est tellement saisi d'effroi, qu'il n'ose pénétrer avant dans ces terribles réduits où la mort semble l'attendre. Toutes les peintures que l'on a tracées de cette immense masse d'eau, de son mouvement et de ses effets,

sont au dessous de la réalité. On tenteroit vainement de décrire exactement ce superbe phénomene, l'une des premieres merveilles du monde. On trouve des cataractes d'une plus grande hauteur: mais il n'en est aucune qui puisse être comparée à celle de Niagara, pour la magnificence et la majesté.

DU CANADA EN GÉNÉRAL.

Quoique le climat soit froid, et l'hiver long et ennuyeux, le sol est en général bon, et dans plusieurs endroits, fertile et agréable. Il produit du bled, de l'orge, du seigle et plusieurs autres sortes de grains et de végétaux. Le tabac y croit généralement bien, et y est beaucoup cultivé. Les prairies du Canada, qui sont arrosées, produisent de l'herbe excellente, et nourrissent un grand nombre de bestiaux. Les parties incultes de l'Amérique Septentrionale contiennent les plus grandes forêts du monde. Elles forment un bois continu, qui n'a pas été planté par la main des hommes, et qui vraisemblablement date du temps de la création. Rien n'est plus majestueux à la vue; les arbres se perdent dans les nues, et les especes en sont prodigieusement variées. Les Indiens forment leurs canots de l'orme rouge; et quelques uns composés d'une seule piece, contiennent vingt personnes.

Les animaux font la partie la plus curieuse et la plus intéressante de l'Histoire Naturelle du Canada. Leurs fourrures sont aujourd'hui une source de richesses pour les Anglois. Ceux qui habitent les forêts, sont les cerfs, les élans, les daims, les ours, les renards, les martres, les chats, les furets, les bellettes, les écureuils gris et de grande taille, les lievres et les lapins. Vers le midi, on trouve un grand nombre de bœufs sauvages, de daims de la petite race, des loups, des chevreuils, des chevres.

Les marais, les étangs et les lacs, qui sont fort nombreux dans ce pays, abondent en loutres, en castors. J'ai publié un Mémoire très-curieux sur ces derniers. La loutre est un quadrupede amphibie; j'en ai vu une en Italie, dont la chair étoit assez mauvaise. On la prend au tranquenard. Lorsqu'elle est prise par une patte, elle s'en détache et en fait le sacrifice pour recouvrer sa liberté. L'homme esclave auroit de la peine à montrer autant de courage. La viande de castor est un manger délicieux. On voit dans ce pays, une espece de chat, dont la queue est si longue, qu'il la passe plusieurs fois au tour de son corps. Avec cette arme, il saute du haut d'un arbre sur l'élan et l'étouffe. Le buffle a le corps couvert d'une sorte de laine noire, fort estimée. Les cuirs de cette animal sont très-forts, mais aussi doux, aussi maniables que la peau de chamois. Les

loups, qui y sont rares, fournissent les meilleures fourrures du pays. Leur chair est bonne a manger. Les renards noirs sont fort estimés et fort rares. Il y en a de couleur d'argent, qui sont superbes. Ils se trouvent sur le haut Mississipì. L'écureuil volant saute de quarante pas et plus d'un arbre à un autre. Le putois a la peau d'une superbe blancheur, avec le bout de la queue d'un noir de gais. Quand il est attaqué, il arrose les agresseurs avec sa queue imprégnée d'une urine dont l'odeur est insuportable. Le rat des bois est d'une belle couleur d'argent; la femelle a sous le ventre une poche, où elle met ses petits, quant elle est poursuivie. Les lievres et les lapins deviennent gris en hiver. Le rat musqué est un diminutif du castor; il pese environ cinq à six livres, et fournit un musc très-fort. Le chevreuil du Canada est un animal domestique, mais il ne differe en rien de celui de l'Europe; ce qui ne doit nullement étonner. J'ai vu dans la Russie Blanche les animaux les plus sauvages se familiariser avec l'homme. La rigueur du climat contribue à les adoucir, et à leur faire chercher un appui dans l'industrie de l'homme. Les oiseaux de ce pays sont les aigles, les faucons, les vautours, les perdrix grises et noires, avec de longues queues qu'elles étendent en éventail, ce qui leur forme une parure très-brillante. Les bécasses sont rares dans le Canada: mais les bécassines et au-

tres oiseaux aquatiques y sont très-communs. On y compte au moins vingt-deux especes de canards; on y voit grand nombre de cygnes, de d'indons, d'oies, d'outardes, de sarcelles, de poules d'eau, de grues, et autres gros oiseaux. Le pivert est un oiseau superbe. L'oiseau blanc se fait remarquer par son chant; il annonce le retour du printemps; c'est une espece d'ortolan, fort brillant. L'oiseau mouche est réputé le plus bel oiseau de la nature. Avec toutes ses plumes, il n'est pas plus gros qu'un escarbot. J'en ai parlé dans mes Mêlanges.

Parmi les reptiles, le serpent à sonnette mérite une attention particuliere. Quelques uns sont aussi gros que la jambe d'un homme, et longs à proportion. Sa queue est terminée en anneaux en forme de côte de maille. Ils produisent un bruit semblable à celui de plusieurs noisettes qu'on agite. Sa morsure est mortelle: mais dans tous les endroits où se trouve ce serpent, croît une herbe qui en est le remede. Il suffit de la broyer et de l'appliquer sur la plaie. Les marubes, les plantains, l'huile . . . . ont aussi la même vertu. Du reste ce serpent mord rarement les passagers, à moins qu'il ne soit provoqué; et il ne s'élance jamais sur personne, sans avoir auparavant fait entendre sa sonnette.

Quelques Ecrivains sont d'avis que les pêches du Canada, si elles étoient faites à pro-

pos, fourniroient au pays beaucoup plus de richesses que le commerce des pelleteries. Le fleuve de Saint Laurent, est peut-être le fleuve de monde qui contient une plus grande diversité de poissons en grande abondance, et des meilleures especes. On y trouve entr'autres, des saumons, des truites, des écrevisses, des esturgeons, des dorades, des thons, des aloses, des lamproies, des maqueraux, des soles, des harengs, des anchois, des tortues . . . . Le loup marin est ainsi appellé à cause de ses hurlemens. On dit qu'on en trouve de vingt quintaux. Leur chair est bonne a manger; et ils donnent beaucoup d'huile. Les souliers et les bottes qu'on fait de sa peau, ne prennent jamais l'eau. La vache de mer est plus grosse que le loup marin, mais elle a la même forme. Elle a deux dents de la grosseur et de la longueur du bras de l'homme; elles sont d'un très-bel ivoire. L'esturgeon est à la fois un poisson de mer et d'eau douce; il a de huit à douze pieds de long, et est gros à proportion. Un poisson qui ressemble au brochet, d'environ cinq pieds de long, et aussi gros que la cuisse d'un homme, est couvert d'écailles à l'épreuve du poignard; il est de couleur argentée. Il sort de sa machoire une longue lance osseuse. Il se cache dans les roseaux, et dresse perpendiculairement son arme au dessus de l'eau. Au moment que quelque oiseau s'y repose, le

poisson le saisit par un mouvement subit et rapide; et il est rare que sa proie lui échappe.

En 1783 le Canada et le Labrador contenoient environ 130 mille François et Anglois. Les différentes tribus d'Indiens dans le Canada, sont presque innombrables.

Si l'on désire des connoissances plus détaillées sur le nord de l'Amérique, on peut lire les Mœurs des sauvages par le Pere de La Fitau, l'Histoire de la Nouvelle France par le Pere de Charlevoix, les lettres édifiantes et curieuses. Tout ces ouvrages appartiennent à la Société dont la destruction sera l'eternel opprobre de la philosophie. Sans nous assujétir à aucun plan métodique et suivi, nous allons parler de ce qui nous tombe sous la main. Le défaut de moyens ne nous permet pas de suivre une autre marche.

DU MEXIQUE.

Le Mexique a 500 lieues de long; sa largeur est tres-inégale, elle est quelque part de 250 lieues. Le pays est excessivement chaud. Dans la côte orientale, où le terrein est bas et marécageux, l'air est mal sain; vers l'occident les terres sont plus élevées, et d'une qualité beacoup meilleure; elles seroient très-fertiles, si elles étoient

mieux cultivées; elles sont cependant pleines de plantations. Les grenades, les oranges, les citrons, les limons, les figues, le cacao y viennent avec profusion. Le Mexique donne du bled, du vin, du riz, du lin, des olives, du maïs, de l'orge, des légumes, de la cire, du poivre, de la cannelle, du baume, de la résine, du miel, du gros et menu bétail, et le tout avec la plus grande abondance. Ces productions sont en grande partie communes à toutes les provinces du Mexique. Il fait un commerce considérable, qui le rend le pays le plus riche, le plus florissant, le plus opulent de l'univers. Il produit en particulier une prodigieuse quantité de sucre. Les cedres et les bois de campêche prosperent à la baie d'honduras, et à celle de campêche.

Je ne dois pas omettre de dire que dans le Royaume de *Guatimala*, le maïs rend 300 pour un, ainsi que le cacao, dont il fournit tout le Mexique. J'ajouterai que dans la Province de *La Vera Paz*, il y a des cannes de cent pieds de long, et si grosses que d'un nœud à l'autre, on trouve 25 livres d'eau. Il y croît aussi du bois de gaïac qui est incorruptible, et le meilleur anti-vénérien après le mercure. On y voit le *danta*, animal féroce, de la grosseur d'un veau. Sa peau a six doigts d'épaisseur; désséchée, elle résiste à toutes sortes d'armes.

La plus grande richesse de ce pays fortu-

né, ce sont les mines d'or et d'argent. Les principales mines d'or sont près de l'Isthme de Panama. Celles d'argent plus nombreuses et plus abondantes sont au nombre de trente-cinq; elles sont plus particuliérement dans la province du Mexique. Ces deux especes de mines sont toujours dans les parties arides et montagneuses du pays; la nature voulant en quelque sorte compenser ce manque de fertilité par une autre sorte de productions. On a beaucoup parlé de l'or et de l'argent que fournissent les mines du Mexique. Ceux qui ont le plus étudié ce sujet, estiment que les revenus qu'on tire du Mexique, montent à 480 millions. Il est très-connu que l'Amérique Espagnole fournit de l'argent au monde entier.

Aprés l'or et l'argent, les articles de la plus grande importance sont la cochenille et le cacao. La cochenille est une sorte d'insecte, qui s'attache à la plante appellée *opuntia*, et pompe le suc de ses fruits qui sont d'un beau rouge. La poudre de cet animal desséchée a la propriété de donner le plus bel écarlate, le pourpre et le cramoisi. On s'en sert aussi dans la Médecine, comme sudorifique et cordial. On estime que les Espagnols annuellement n'exportent pas moins de 900 mille livres pesant de cette précieuse marchandise. Le cacao dont on fait le chocolat, est après la cochenille, l'article le plus important du commerce du Mexique.

Il croît sur un arbre de moyenne grandeur. Les Espagnols en débitent une quantité immense. On dit qu'un assez petit jardin de cacaoyers rapporte au propriétaire 1200 mille francs. Chez eux il fait une grande partie de leur nourriture; et elle est fort saine et très-convenable au climat.

On peut diviser les habitans du Mexique, en blancs, indiens et negres. Les Blancs nés en Espagne sont principalement occupés dans le Gouvernement ou le commerce. Ceux qui sont nés au Mexique, qu'on appelle Créoles, sont sans ce courage, cette fermeté, cette patience qui caractérisent les Espagnols dont ils descendent. Ils sont mous et efféminés; ils vivent dans l'oisiveté et les plaisirs. Les Indiens forment encore un corps nombreux; ils sont devenus des hommes abattus, timides et misérables. Les Negres sont comme dans les autres parties du monde, opiniâtres, durs, et faits, ce semble, pour l'esclavage. Tel est le caractere général des habitans, non seulement du Mexique, mais même de la plus grande partie de l'Amérique Espagnole.

Le Mexique fait le commerce avec l'Europe par la Vera Cruz, avec l'Amérique Méridionale et les Indes Orientales par Acapulco. Par la Vera Cruz, le Mexique répand ses trésors en Europe, et reçoit en échange mille objets de necessité et de luxe, que l'indolence des Mexicains ne leur per-

mettra jamais de fabriquer eux-mêmes. Nous avons parlé des gains immenses que font les galions qui vont d'Acapulco aux Philippines. Le commerce du Mexique avec l'Europe, est bien moins avantageux pour l'Espagne, quelque considérable qu'il soit en lui-même. La Flotte qui part tous les ans de Cadix, est composée de quatorze gros vaisseaux marchands, escortés de trois vaisseaux de ligne. Sa cargaison est formée de toutes les denrées et manufactures de l'Europe; et il n'y a guere de nation qui n'y soit pas plus intéressée que les Espagnols qui n'envoient presque rien autre chose que du vin et de l'huile. On sera étonné d'apprendre que le bénéfice de ces deux denrées, le fret, la commission du marchand, et les droits du Roi, sont les seuls avantages que l'Espagne retire de son commerce avec l'Amérique. Ce que nous allons ajouter, mettra le comble à la surprise. La Flotte de Cadix reçoit en échange à la Vera Cruz les lingots, les pierres précieuses, et les productions du Mexique; de là elle se rend à la Havane, où elle trouve les galions chargés du commerce de la Terre Ferme par Carthagene, et du Pérou par l'Isthme de Panama. Quand ces deux Flottes sont rassemblées et pourvues d'une escorte suffisante, elles partent pour se rendre à Cadix. A peine elles sont arrivées dans cette ville, que les richesses immenses qu'elles ont apportées, sont dispersées chez tous les peuples commerçans de l'Europe.

C'est ici le cas de rassembler en peu de mots, quelques pensées détachées que j'ai répandues dans mes différens écrits. Le sujet est assez intéressant, pour qu'on ne me blâme pas aisément de donner dans des redites. Il a été un temps, où l'Espagne étoit un des pays les plus peuplés de l'Europe. La guerre contre les Maures, l'esprit de chevalerie qui en fut probablement l'effet, la réunion des Royaumes d'Aragon et de Castille avoient élevé cette belle nation au plus haut point de la prospérité et de la puissance. La découverte de l'Amérique paroissoit naturellement propre à augmenter prodigieusement ses forces avec ses richesses. L'enthousiasme que causa en Espagne le retour de Christophe Colomb, prouve bien l'attente où l'on étoit à cet égard.

Helas! la conquête de ces régions immenses d'où les Espagnols ont tiré et tirent encore de si grands trésors, a été la source de leur chûte et de leur ruine. Une partie considérable de la nation s'est empressée de se transplanter dans ce nouveau séjour; des émigrations multipliées ont dépeuplé et continuent à dépeupler quoique moins sensiblement l'Espagne. J'ai lu quelque part, qu'il part encore tous les ans de douze à quinze mille personnes, principalement des montagnes des Asturies. Cette désertion générale a fait tomber l'agriculture, qui, comme l'on sait, est le principal nerf d'un Etat. Tous

les genres d'industrie ont été également négligés par l'inertie que l'or de l'Amérique a répandue dans toutes les parties de l'Espagne. Il a fourni aux habitans un moyen de se reposer sur l'activité des étrangers, pour se procurer tous les aises de la vie. Ils jouissent dans l'indolence et l'oisiveté du fruit des sueurs et de l'industrie de ces hommes gagés avec les métaux du nouveau monde. Du reste cette ressource s'est considérablement affoiblie, comme nous avons dit, et l'esprit d'inertie et de paresse qu'elle a produit dans la nation espagnole, subsiste. Cet esprit parvient à subjuguer au point de faire préférer un état de misere à un bien être qui seroit le fruit du travail.

DES ANTILLES.

A l'orient du Mexique se trouve un vaste archipel composé d'un très-grand nombre d'Isles qu'on appelle Antilles. On les divise en Grandes et Petites Antilles. Les Grandes Antilles sont au nombre de quatre. En partant de l'ouverture du Golfe du Mexique, et venant vers l'est, on trouve successivement l'Isle de Cuba, la Jamaïque, Saint Domingue et Porto Rico. On arrive ensuite aux Petites Antilles qui sont disposées à peu près en demi-cercle dont les extrêmités sont dirigées vers l'occident. Lorsque les Espagnols vont

d'Espagne à l'Isthme de Panama, ils laissent une partie des Antilles à leur droite, et une partie à leur gauche. On a donné aux premieres le nom d'Isles du vent, et aux secondes le nom d'Isles sous le vent. Il résulte de là que les Grandes Antilles et quelques unes des Petites doivent être rangées parmi les isles du vent, et celles qui sont plus vers le midi, parmi les isles sous le vent. On n'a pas communément des idées assez distinctes sur ce point; et c'est ce qui nous a engagé à en parler.

En faisant abstraction de quelques circonstances particulieres, le climat de toutes les Antilles est à peu près le même. Comme elles sont situées dans la Zone torride, elles sont continuellement sujettes à une chaleur, qui seroit insupportable, si elle n'étoit tempérée par les vents de mer. Il y regne ordinairement une longue sécheresse, depuis le commencement de janvier, jusqu'à la fin de mai. Les pluies dans les deux Indes, ne sont pas aussi modérées qu'en Europe. Nos plus grosses pluies ne sont que des rosées en comparaison des leurs. Ces dernieres sont plutôt des déluges qui tombent avec une impétuosité prodigieuse. Les rivieres s'enflent en un moment; dans un instant tout le plat pays est submergé.

Dans les Antilles, les pluies seules font la différence des saisons. Les arbres sont verds toute l'année. On n'y connoît ni froid ni

gelée ni neige. C'est sur-tout au mois d'août, dans le temps des pluies qu'on éprouve des ouragans, le fléau le plus terrible au quel on y soit exposé, ainsi que dans les Indes Orientales. Ces ouragans détruisent tout d'un coup le travail de plusieurs années. C'est une soudaine et violente tempête de vent, de pluie, de tonnerre et d'éclairs, accompagnée d'un gonflement terrible de la mer, et quelquefois d'un tremblement de terre. Des champs entiers de cannes à sucre sont enlevés dans l'air, et répandus dans tout le pays. Les plus gros arbres sont déracinés, et volent comme de la paille; les moulins à vent sont renversés dans un clein d'œil; les toits des maisons sont emportés d'un seul coup; et l'eau qui en une heure s'éleve de cinq pieds, se précipite sur les habitans avec une impétuosité irrésistible.

La Divine Providence a ménagé à ces insulaires une ressource pour prévoir ces redoutables phénomenes. Souvent ce jour là le ciel est fort agité; le soleil est plus rouge qu'à l'ordinaire, il fait le plus grand calme; les montagnes ne sont plus environnées de vapeurs et de nuages; on entend dans les cavernes et dans les puits un bruit sourd, semblable au sifflement d'un grand vent. Le soir les étoiles paroissent plus larges qu'à l'ordinaire, et environnées d'une espece d'aureole; le ciel au nord-ouest a un aspect noir et menaçant; la mer répand une odeur très-forte,

et forme des vagues énormes sans le moindre souffle de vent; le vent lui-même quitte sa direction constante, et au lieu de souffler de l'est, tourne subitement à l'ouest, d'où il souffle par intervalles, d'une maniere irréguliere et violente. La lune est entourée d'une grande aureole, et quelquefois le soleil a la même apparence.

La principale marchandise des Antilles est le sucre. Le jus de la canne à sucre est le plus succulent, le plus délicat que l'on connoisse; quand on le succe dans son état naturel, il est très-nourrissant et très-sain. Les feuilles qui croissent sur les nœuds, sont excellentes pour les bestiaux; et ce qui en reste sert à faire du feu; ainsi tout est utile dans cette admirable plante. Les frais d'une plantation, les dépenses pour la faire valoir, sont très-considérables; et l'on ne peut guere s'y engager sans un capital de 40 mille écus; du reste il n'y a point de genre de vie plus laborieux et plus dangereux que celui d'un planteur. Mais la soif de l'or surmonte toutes les difficultés. Il n'y a point de pays au monde, où l'on fasse des fortunes aussi rapides et aussi considérables. Nous allons maintenant entrer dans quelques détails sur les Antilles prises séparément.

DE L'ISLE DE CUBA.

Elle a près de 234 lieues de long, et environ 24 de large. Cette isle superbe passe pour avoir le meilleur sol de l'Amérique. Ses montagnes sont couvertes de bois de cedre, d'acajou, de grenadier, d'ébene .... ses champs d'arbres fleuris et de plantes odoriférantes. Le terrein est très-fertile, on y fait deux récoltes chaque année. Il y a des mines d'or. Le crystal de roche y est de la premiere qualité. On y compte 480 raffineries d'excellent sucre qui égale celui de Hollande. Cette isle abonde en café, cacao, pastel, gingembre, poivre long, casse, aloës, maïs, tabac préférable à tout autre de l'Amérique. Le pays est fécond en poissons; les ports sont très-sûrs. On ne trouve dans toute l'isle aucun animal venimeux ni féroce. On récolte en tout temps des fruits et des légumes aussi bons que ceux d'Europe. On y fait la plus belle cire blanche, et d'aussi bonne qualité que celle de Venise. La Havane est le meilleur port de l'Amérique, du monde entier même, si l'on excepte celui de Constantinople. Il peut contenir mille vaisseaux en toute sûreté. C'est le rendez-vous de tous les vaisseaux qui apportent en Europe les marchandises, l'or et l'argent du Pérou, du Mexique et de la Terre Ferme.

DE LA JAMAÏQUE.

Elle a près de 50 lieues de long, et environ 20 dans sa plus grande largeur. Elle est partagée dans sa longueur, par une chaîne de rochers disposés d'une maniere étonnante. Ces rochers, tout arides qu'ils sont, sont couverts d'une grande variété d'arbres superbes qui offrent l'aspect d'un printemps perpétuel. De ces rochers sort un grand nombre de ruisseaux, qui forment une multitude de chûtes, qui à travers la verdure des arbres, présentent un paysage délicieux. Sur les montagnes latérales et plus basses croît en abondance le café. Dans les vallées et les plaines, le sol est d'une fécondité prodigieuse. L'air est tempéré, pur et rafraîchissant. Lorsque le tonnerre, d'ailleurs assez rare, se fait entendre, il fait un bruit terrible et épouvantable. Le sucre est la plus grande et la plus avantageuse production de cette isle. Il n'y croît aucune espece de grains d'Europe. On y voit une quantité énorme de fruits. On y trouve toutes sortes d'oiseaux privés et sauvages. Les rivieres et les baies abondent en poissons. Cette belle région a aussi ses fléaux, comme toutes les autres. Les montagnes engendrent des viperes et d'autres animaux nuisibles. Un des plus fâcheux insectes est le ciron, qui pénetre dans les chairs des negres,

et quelquefois des blancs. Il entre dans toutes les parties du corps, mais particuliérement dans les pieds et les jambes, où il multiplie beaucoup, et s'enferme dans une coque. Il ronge quelquefois les orteils jusqu'aux os. Aussi-tôt qu'on le sent, et ce n'est peut-être qu'au bout de huit jours, il faut l'ôter avec une pointe de fer, et détruire entiérement la coque, pour n'y laisser aucun des œufs, qui sont comme des lentes.

On a estimé, il y a cent ans, le nombre des blancs de la Jamaïque à 60 mille, et celui des noirs à 120 mille. Cette colonie paroît maintenant sur le déclin. Les blancs ne sont pas aujourd'hui plus de 25 mille, et les negres sont réduits à 90 mille. Les negres fugitifs ont formé une espece de colonie au milieu des montagnes. Nous avons parlé ailleurs des désastres de son ancienne Capitale, qu'on a été forcé d'abandonner.

Le sucre est une des principales productions de l'Isle. On en exporta en 1753, pour la valeur de dix millions. Les dimanches, à la Cour, les hommes portent des perruques et de superbes habits de soie, avec des vestes brodées en argent. La boisson ordinaire des gens aisés est du vin de Madere et de l'eau. Il n'y a pas d'endroit où l'argent soit aussi abondant, et où il ait une aussi prompte circulation. Le taux commun d'une pension est de trois louis la semaine. La misere et la dure condition des

negres sont vraiment touchantes. Les mauvais traitemens qu'on leur fait, en diminue sensiblement le nombre.

DE SAINT DOMINGUE.

C'est après l'isle de Cuba, la plus grande des Antilles; elle est la plus fertile, la plus peuplée, la plus riche des colonies de l'occident. Elle appartenoit en totalité aux François que les negres viennent d'expulser, en faisant main basse sur tous les blancs qui sont tombés en leur pouvoir. L'air est bon et sain dans les montagnes et les lieux un peu élevés; il est généralement mauvais sur les bords de la mer. Il n'y avoit aucune espece de quadrupedes avant l'arrivée des Européens. Les bêtes à corne y sont aujourd'hui de la plus grande beauté. Le porc s'y est perfectionné. Les chevaux sont petits, mais bien faits, pleins d'ardeur, et excellens coursiers. Les oiseaux sont bornés à sept ou huit especes, parmi les quelles on distingue l'oiseau mouche et le colibri. Quelques Géographes donnent jusqu'à 400 lieues de tour à cette isle. Elle est une des plus fertiles; elle est remplie de bois très-précieux, tels que l'acajou, le laurier, le cedre, l'oranger, l'ébene, et beaucoup d'autres qui produisent des fruits très-délicats; comme citrons, raisins, dattes,

abricots . . . . meilleurs que dans les autres isles. Cette isle abonde en indigo, tabac, café, coton, thé, ambre, drogues pour la médecine et la teinture. Quant au sucre, nous avons dit ailleurs qu'on en exportoit annuellement de la seule partie de l'ouest, 1200 mille quintaux. Il y a aussi des mines d'or, d'argent, de cuivre, de talc, de vif-argent.

Si jamais les François rentrent en possession de cette isle, ils y auront une source de richesses inépuisable.

Depuis long-temps les naturels de l'isle de Saint Domingue ont entiérement disparu. Si je me rappelle bien, ils montoient à un million. Il n'est pas difficile d'assigner la cause de l'extinction de cette nation. Sous Charles Quint, la plaine de la Capitale fournissoit du sucre à toute l'Europe, et les revenus des mines montoient à des sommes immenses. Mais les richesses du Mexique et du Pérou ayant fait négliger la partie espagnole, la colonie françoise seule a prospéré.

Les aventuriers qui s'y étoient établis, furent réunis sous les ordres du vertueux Gouverneur d'Ogeron. Ils se livrerent à l'agriculture et à l'éducation des bestiaux. En 1788, la population étoit de 40 mille blancs, 20 mille noirs libres, nommés hommes de couleur, et 600 mille negres esclaves. L'exportation étoit de 250 millions pesant, en café, sucre, coton . . . . Nous avons dit que la

seule partie du sucre étoit de 120 millions, il reste pour les autres articles 130 millions. Je m'appuie pour ce résultat sur deux appréciateurs qui sont l'Abbé Raynal et l'Anglois Guthrie. Je ne les crois suspects ni l'un ni l'autre sur cet article, sur tout le dernier.

A vous, philosophes; détournons un moment la vue des horreurs que nous avons eues sous les yeux dans le sein de la France. Portons nos regards sur cette superbe colonie, dont la perte est le fruit de vos idées fantastiques de liberté et d'égalité. Infâmes Erostrates, vous avez allumé la torche qui a réduit en cendres ce magnifique temple d'Ephese. Vous en avez vu la ruine avec une brutale indifférence. Au lieu de vous occuper des moyens qui vous restoient pour en sauver les débris, on vous a vus redoubler vos efforts pour faire disparoître dans le sein de votre patrie les derniers vestiges des vertus civiles, morales et religieuses, de l'honneur, de la probité, de la justice, de l'humanité. Vous avez tenté de lui enlever jusqu'à son Dieu.

L'imputation est assurément grave, il convient de la justifier, mais en peu de mots. Lorsque l'assemblée nationale se forma en France, les colons de S. Domingue voulurent y figurer. Le Ministre répondit qu'il falloit le vœu des Insulaires. L'esprit de cabale passa de la Métropole dans l'Isle. Six députés apporterent de fausses délibérations,

surprises et violentées, et furent admis dans l'assemblée. La publication des droits de l'homme, fut la source de la ruine de la colonie. Les hommes de couleur se présenterent à l'assemblée pour réclamer les priviléges attachés à la qualité d'hommes libres et de citoyens françois. Ils y furent accueillis. Les députés colons virent l'abyme s'ouvrir; ils écrivirent aux colons de veiller et de se tenir sur leurs gardes. Remede trop tardif. Il s'étoit établi des comités dans toutes les villes de S. Domingue. Les hommes de couleur voulurent y paroître. Dans la partie du nord, les grands planteurs prétendirent être tout, et que les autres ne fussent rien. Le comité finit par méconnoître l'autorité de la Métropole. Une assemblée générale tenue à S. Marc, ne voulut plus reconnoître la nation, et ne fit plus mention que de la Loi et du Roi.

Après des troubles interminables qu'il seroit trop long de décrire, on vit arriver le décret du 15 mai 1791, qui accordoit l'égalité aux gens de couleur. Tous les partis se réunirent pour s'opposer à son exécution. On ne parla de rien moins que d'indépendance; on tenta mais inutilement de se liguer avec la Jamaïque. Le 25 août 1791, les negres esclaves se soulevent dans la plaine du Cap. La torche et le poignard à la main, en moins de huit jours, ils incendient les cultures de dix paroisses, égorgent tous les blancs,

mettent aux fers leurs femmes, et se livrent à toutes les fureurs africaines. Cette insurrection gagna toute la colonie; et l'on ne trouva plus de sûreté que dans les villes. Les gens de couleur, voyant qu'on n'exécutoit point les dispositions du décret du 15 mai, se révolterent aussi, et mirent en fuite les blancs au Port au Prince. Après bien des péripéties et des massacres, la liberté générale des noirs fut publiée le 27 août 1793, conformément aut projet du comité Brissot. Enfin Toussaint l'Ouverture parvint à demeurer seul maître absolu. Il a eu pour successeur Messaline, sous le quel les François ont cessé d'exister à S. Domingue. Philosophes, voilà votre ouvrage. Applaudissez vous d'avoir été les bienfaiteurs de votre nation.

DE PORTO RICO.

Cette isle a 34 lieues de long, et 14 de large. Le sol offre une variété délicieuse de bois, de vallées et de plaines; elle est extrêmement fertile, et produit les mêmes fruits que les autres isles. Elle est bien arrosée de sources et de rivieres. Elle a de bon bois de construction. Son principal commerce consiste en gingembre, coton, lin, café, cacao, cuirs . . . . Elle fournit aussi de la casse, du riz, du maïs, des oranges, des

citrons, des citronilles, des melons et de très-bon sel. C'est la relâche des vaisseaux qui viennent de la Terre Ferme et du Mexique. C'est principalement dans cette isle que se trouve le Mancenilier dont j'ai donné la description dans mes Mêlanges. Son poison est mortel. On en trouve le remede dans le sucre, d'autres disent dans le sel, et d'autres dans l'huile. Il est à présumer que ces deux agens opposés ont la vertu de figer le sang et de lui donner de la fluidité. Cela mériteroit d'être pris en considération; on pourroit par des expériences et des tâtonnemens parvenir à faire des découvertes intéressantes. On doit dire en général qu'on néglige trop les recherches sur les vertus des plantes. Je me plais à me persuader qu'il n'y en a pas une seule qui n'ait quelque propriété relative aux besoins ou aux plaisirs de l'homme. *Omnia propter hominem, homo autem propter Deum.*

DES PETITES ANTILLES.

Elles sont extrêmement multipliées. Il seroit difficile et assez inutile de les parcourir en détail. Nous nous bornerons à quelques notices sur les principales, qui présentent quelque intérêt. Elles sont en général occupées par les François, les Anglois, et quel-

ques unes par les Hollandois et les Danois.

La Martinique a environ 20 lieues de long, et 10 de large. L'intérieur du pays est montagneux; il en sort de tous côtés un grand nombre de rivieres utiles et agréables, qui ornent et enrichissent beaucoup cette isle. Ses productions sont le sucre, le café, le coton, l'indigo, le gingembre, et différentes sortes de fruits communs dans cette région. On en exporte annuellement 300 mille quintaux de sucre. Ses baies et ses ports sont nombreux, sûrs, commodes, et parfaitement fortifiés.

La Guadeloupe a 15 lieues de long, et 13 de large. Elle est divisée en deux parties par un petit bras de mer, ou plutôt par un canal étroit. Son sol est aussi fertile que celui de la Martinique, et fournit les mêmes productions. Cette isle est dans un état florissant; ses exportations de sucre sont presque incroyables..

Sainte Lucie a 8 lieues de long, et 4 de large. Le sol est extrêmement fertile; l'isle produit d'excellent bois de charpente; elle abonde en rivieres agréables, et en ports bien situés.

Tabago. Cette isle a près de onze lieues de long, et trois de large. Elle n'est point exposée aux ouragans qui désolent les autres Antilles, se trouvant placée plus au midi. Elle est propre à produire du sucre, et tout ce que l'on cultive dans les autres isles; et

l'on prétend qu'elle peut donner de la cannelle, de la muscade et de la résine de copal. Elle est arrosée d'une multitude de sources; ses baies et ses criques sont tellement disposées, qu'elles sont très-commodes pour toute sorte de vaisseaux; elle fut cédée aux François par le Traité de 1782.

La Barbade, la plus orientale des Antilles. Elle n'avoit pas la moindre apparence d'avoir jamais été habitée. On essaya de s'y établir. Les arbres y étoient d'une grosseur prodigieuse, et d'un bois extrêmement dur. 50 ans après qu'on en eut fait la découverte, la population monta à plus de 50 mille blancs, et à un plus grand nombre de negres et d'esclaves indiens. En 1676 on y comptoit 50 mille blancs, et 100 mille negres, degré de population inconnu en Hollande, à la Chine et ailleurs. La Barbade employoit alors 400 vaisseaux de 150 tonneaux; le tonneau est de 20 quintaux. Les exportations montoient à plus de quatre millions. Depuis cette époque cette isle est dans le déclin. La population actuelle est de 20 mille blancs, et 100 mille esclaves.

Saint Vincent. Elle a 8 lieues de long, et 6 de large. Elle est extrêmement fertile. Son sol est très-propre à la culture des cannes à sucre. L'indigo y vient supérieurement bien. *La Grenade* peut avoir 10 lieues de long, sur 5 de large. Le sucre, le café, le tabac et l'indigo y réussissent parfaitement.

Cette isle donne les plus grandes espérances. Elle a été long-temps le théatre d'une guerre sanglante entre les François et les Naturels du pays. Je m'abstiens de faire ici aucune réflexion; je me décharge de ce soin sur le cœur du lecteur. L'isle de *la Trinité* a environ 30 lieues de long, et 20 de large. Elle abonde dans les différentes productions propres à ce climat. Son voisinage des bouches de l'Orénoque favorise le commerce interlope des Anglois dans les colonies espagnoles. *Curaçao* a 10 lieues de long, et 3 de large. C'est une terre aride, et le port est très-mauvais : mais l'industrie et la persévérance des Hollandois ont surmonté tous les obstacles. Ils ont sur ce port une ville des plus grandes, des plus propres et des plus superbes de l'Amérique. Ils ont fait produire à ce terrein ingrat, une quantité considérable de tabac et de sucre. Il y a outre cela des salines dont on tire de vastes quantités de sel pour les isles et le continent. Le port est le rendez-vous de toutes les nations en temps de guerre. On dit que le commerce de Curaçao rapporte annuellement en temps de paix 12 millions : mais en temps de guerre les profits sont encore plus considérables, parce que l'isle offre une retraite aux vaisseaux de toutes les nations.

Nous aurions des observations importantes à faire sur les Etats-Unis: mais comme elles seroient assez longues et assez multi-

pliées, elles exigeroient trop de temps, et nous retarderoient trop dans notre marche. Elles pourront suffire pour en faire un traité particulier.

DE L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

Elle a sensiblement la figure d'un cœur, ou si l'on veut, une figure triangulaire. Sa plus grande longueur est de 1500 lieues, du nord au sud, de l'Isthme de Panama au Détroit de Magellan, et sa largeur de 1200 de l'ouest à l'est, près de l'Equateur. Nous la divisons selon l'usage des Géographes en sept parties principales, qui sont, en suivant les côtes, la Terre Ferme, le Pérou, le Chili, la Terre Magellanique, le Paraguay, le Bresil et le Pays des Amazones. Les limites de ces sept vastes régions sont peu connues et sont déterminées par les Géographes d'une maniere très-arbitraire et sans aucun fondement raisonnable. On en fixe communément les dimensions sur les pays dont on suppose que les Espagnols et les Portugais se sont rendus maîtres. On semble vouloir ignorer que les Espagnols n'ont guere d'établissemens dans le Paraguay que sur et vers les bords de *Rio de la Plata*: et que les Portugais n'occupent guere que les côtes du Bresil. Ils s'avancent tout au plus dans quelques en-

droits à une centaine de lieues. Je me rappelle d'avoir vu quelque part une carte de Géographie qui étendoit le Bresil à l'ouest, jusque vers les frontieres du Pérou; parce que quelques aventuriers de cette nation s'étoient avancés jusque-là. Je ne dirai pas s'ils parvinrent à y former quelque établissement passager. Mais y eussent-ils construit une citadelle imprenable, cela n'autoriseroit pas à dire que ce pays fait partie du Bresil.

Si l'on trace des cartes de Géographie sur ces principes, on sera dans le cas de devoir les renouveller tous les ans, et plus souvent encore. La Pologne occupée aujourd'hui par la Russie, l'Autriche et la Prusse, n'en est pas moins la Pologne. Est-ce que le Piémont cesse de faire partie de l'Italie, parce qu'il est soumis à la France? Les limites naturelles de l'Italie sont les deux mers, et les deux chaînes des Alpes. Celles de la France sont les Pirénées, les Alpes, le Mont Jura, le Rhin, l'Océan et la Méditerranée. Je conclus de ce que j'ai dit, et de ce que je pourrois ajouter encore, qu'on ne doit pas assujétir la dénomination des pays et des nations aux dominations des Princes, qui éprouvent de perpétuelles vicissitudes, et qu'on doit la subordonner aux limites que la nature elle-même nous présente, toutes et quantes fois elle en offre quelqu'une. Elles consistent principalement dans les chaînes de montagnes, et dans les grandes rivieres.

C'est en partant de ce principe, que je vais fixer les limites de la Terre Ferme, du Pérou, du Chili, du Paraguay, du Bresil et du Pays des Amazones.

DE LA TERRE FERME.

Elle a 750 lieues de long, de l'Isthme de Panama aux bouches du Maragnon. Jusqu'ici on n'a pas eu de regle fixe pour en déterminer la largeur. J'ai sous les yeux en ce moment la carte de la Marche qui la porte jusqu'à la rive droite du Maragnon. Je vois en même temps un autre Géographe, qui étend le Pérou jusqu'aux bords de Rio de la Plata. C'est ici la confusion de la Tour de Babel; et l'on ne parviendra à s'entendre qu'autant que l'on conviendra d'une division établie sur des principes raisonnables. Voici donc ce que je me crois fondé à proposer sur la Terre Ferme.

J'observe que la portion du continent qui est au nord du Maragnon, est arrosée par un grand nombre de rivieres, dont les unes coulent vers le nord et l'est, et les autres se déchargent dans le Maragnon. Il est manifeste qu'elles prennent toutes leurs sources dans une chaîne de montagnes qui va de l'ouest à l'est. C'est cette chaîne que j'assigne pour limite à la Terre Ferme du

côté du sud ; et qui la sépare du Pays des Amazones.

La Terre Ferme ainsi circonscrite par la mer et par les montagnes, est divisée en deux grandes parties par l'Orénoque. Celle de l'ouest renferme le nouveau Royaume de Grenade, les Royaumes de Terre Ferme et de Quito. Selon mes principes, ce dernier devroit faire partie du Pays des Amazones, comme nous verrons plus bas. La partie de l'est, est la Guiane.

DES TROIS ROYAUMES DE TERRE FERME.

Le sol, comme celui de la plus grande partie de l'Amérique méridionale, est prodigieusement fertile. Il est impossible de voir sans admiration la verdure perpétuelle des forêts, la richesse des plaines. On doit du reste excepter les bords de la mer, qui n'offrent en général qu'un sable aride et incapable de produire aucune espece de grain. On trouve encore ici le mancenilier, qui renferme un poison redoutable. J'y reviens pour observer que les animaux l'évitent toujours par instinct, cet instinct dont les philosophes ne veulent pas entendre parler, parce qu'il nous avertit qu'il y a un Dieu. Un

autre trait de Providence se voit près de Carthagene, dans une espece de saule, qui porte un fruit dont le noyau est un remede infaillible contre la morsure des viperes et des serpens les plus venimeux, qui sont très-fréquens dans tout ce pays.

Le plus remarquable des animaux de ces contrées, est le *Paresseux*. Il ressemble à un singe ordinaire pour la taille et pour la forme, mais il a l'apparence la plus chétive. Il ne se meut jamais, à moins qu'il n'y soit forcé par la faim; on dit qu'il est plusieurs minutes à remuer une patte; les coups même ne lui font pas presser sa marche. Quand il fait quelques pas, ses efforts sont accompagnés d'un cri si larmoyant et en même temps si désagréable, qu'il excite à la fois la pitié et le dégoût. Il parvient cependant, mais avec une peine infinie, à monter sur un arbre, pour en détacher le fruit; après quoi, pour s'épargner la fatigue de la descente, il se roule et se laisse tomber, en poussant un cri perçant.

Le Royaume de Terre Ferme a 150 lieues de long sur 90 dans sa plus grande largeur. L'air y est chaud et humide: mais les nuits sont fraîches et agréables. On y trouve des plaines naturellement très-fertiles, mais peu cultivées; le pays du reste est montagneux. Il y a des mines d'or abondantes, qui sont négligées; on n'exploite que les mines d'argent. On trouve dans les montagnes, une

infinité d'animaux, et d'oiseaux d'une grande beauté. Il y a de petits singes de couleur jaune, qui ont une couronne blanche, et un poil aussi fin et aussi doux que la soie. Ils sont jolis, mais si délicats qu'ils meurent aussi-tôt qu'on les tire de leur pays. Cette contrée est infestée d'une infinité d'insectes très-dangereux. Elle a différens ports sur les deux mers: mais ils sont devenus très-pauvres, de même que le pays, depuis qu'on fait le commerce du Pérou par Buenos-Ayres. Je conclus qu'on est parvenu à s'ouvrir un passage assez praticable à travers les Cordilieres. Il n'est rien où l'industrie humaine n'arrive.

Cependant Panama, capitale du Royaume, ne laisse pas d'être une ville des plus riches et des plus commerçantes du monde, quoiqu'elle soit bien déchue de son ancienne splendeur; par la raison que nous venons de dire. Porto Belo a eu le même sort. Il a tiré son nom de sa grandeur, la profondeur et la sûreté de son port. Deux mille chevaux ou mulets faisoient entre ces deux villes, la traite des productions et des marchandises de l'ancien et du nouveau monde. Aujourd'hui ce n'est plus cela, du moins au même point. Je conclus qu'il convient d'apporter quelque modification à ce que j'ai dit à ce sujet, sur la foi de Guthrie, en parlant du Mexique. Ces deux villes ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles ont été dans les temps passés.

Il n'est pas indifférent d'observer que les habitans de Veragua teignent le coton de couleur de pourpre, avec le suc d'un limaçon de mer. On peut présumer que c'est le pourpre des anciens, sur l'existence du quel on a voulu répandre des nuages. Le Capitaine Cook dans ses voyages fait mention d'un poisson qui a la même propriété. J'ai eu occasion d'en parler dans mes Mêlanges. Dans la Province de Carthagene, on remarque une espece de chat, nommé *pério*, qui est si lourd, qu'il emploie une heure à faire vingt pas. Le *mapurito* est de la grosseur d'un petit chien; il est blanc et très-beau. Il n'a pour sa défense d'autres armes que de lancer un gros pet, qui épouvante quiconque veut s'en approcher, et lui donne le temps de prendre la fuite. Carthagene est, disons mieux que Guthrie, étoit une des plus riches et des plus importantes villes de l'Amérique. On exposoit l'or en lingots sur la place publique, comme une marchandise commune. Son commerce consiste principalement en perles et en émeraudes. La chaleur y est toute l'année, comme les plus grandes chaleurs de Paris.

Le Nouveau Royaume de Grenade a 80 lieues de long, et presque autant de large. Il réunit plusieurs climats différens. Sur la cime des montagnes, il fait un froid excessif. Plus bas on trouve des prairies et des terres propres pour toutes sortes de semences

et de fruits. Le bétail y est prodigieusement abondant. Les forêts sont remplies d'oiseaux estimés pour leur chant; quatre especes surtout surpassent la mélodie du rossignol. Il y a des mines d'or qui sont supérieures en qualité à toutes les autres de l'Amérique; et la monnoie de ce Royaume est toute en or. On y trouve aussi des mines d'argent qui est très-fin, et le meilleur de l'Amérique. Les émeraudes surpassent celles d'orient. Ce pays fournit encore des diamans, des hyacinthes, des grenats très-précieux et très-multipliés, des *pantaures* de différentes couleurs et mêlées de petits grains d'or; ce peuvent être des especes d'opales. Les montagnes servent de retraite aux tigres, aux lions, aux viperes, aux couleuvres. Dans la riviere de la Madeleine, il y a des serpens si gros qu'ils avalent un homme. Ce Royaume est riche en bois de cedre, d'ébene, du Bresil, en cochenille, cacao.

A *Santa Fé di Bogota*, capitale, on jouit d'un printemps continuel; les environs produisent toute l'année les mêmes fruits, dont on fait deux récoltes chaque année, en juillet et en janvier. *Truxillo* est une ville belle et opulente. Ses habitans sont si doux et si tranquilles qu'ils ne connoissent pas les procès. Il suffit de dire qu'on est de Truxillo, pour passer pour honnête et bien intentionné.

La Province de Popayan a 128 lieues de long et 100 de large. Elle est très-fertile;

elle abonde en bétail, légumes, fruits excellens, cannes à sucre, miel, tabac, coton. Son commerce est considérable. On y trouve des mines d'or et d'argent. Elle est arrosée par plusieurs grandes rivieres. Les montagnes abondent en différens bois précieux.

Le Royaume de Quito est sous l'équateur. Il y regne un printemps perpétuel. Les arbres y sont toujours couverts de feuilles et de fruits de toute espece. Il y a des mines d'or, d'argent, de rubis, d'améthystes, d'émeraudes, de crystal, et de très-beau marbre de différentes qualités. Ce Royaume est arrosé d'une infinité de rivieres très-considérables, qui vont se perdre dans celle des Amazones. La Province de Guayaquil a un port de mer, et un atelier de construction très-commode, à cause des forêts qui en sont très-près. Son commerce continuel rend cette ville une des plus opulentes et des mieux approvisionnées pour toutes les commodités de la vie. La riviere a des crocodiles de dix-huit à vingt pieds de long. On jette sur le bord de l'eau, un paquet de baguettes pointues par les deux bouts, et attachées à une corde. Aussi-tôt que le crocodile l'a saisi, on tire la corde, et l'animal devient comme un jouet d'enfant. On trouve dans la même Province une canne qui a plus de trente pieds de haut sur un demi-pied de diametre, et près de deux pieds de distance d'un nœud à l'autre. Elle renferme une eau crystalline et agréable

à boire, qui sert de rafraîchissement aux voyageurs, dans les grandes chaleurs.

La Province de Cuenca produit abondamment toute espece de bétail, d'oiseaux, de grains, de légumes, du coton. Il y a des mines d'or, d'argent, de cuivre, de mercure, de soufre. On y trouve en grande quantité du quinquina, de la cochenille. La Province d'Esmeraldas a 56 lieues de long. Elle touche, celle de Popayan; elle est fertile en toutes especes de fruits. On trouve quantité d'or dans ses rivieres; elle a des mines d'émeraudes très-estimées, d'où lui vient son nom. Les environs de la ville de Loxa sont si abondans en toutes sortes de grains et de fruits, qu'on en laisse plus perdre qu'on n'en recueille. On y récolte beaucoup de cochenille. La principale richesse du pays est le quinquina, qui y est plus abondant que par-tout ailleurs. On l'envoie dans tout le monde; et il s'en fait un commerce immense.

DE LA GUIANE.

La Guiane forme la seconde partie de la Terre Ferme. Il s'en faut beaucoup qu'elle puisse être comparée à celle que nous venons de décrire. En allant des bouches de l'Orénoque à celles du Maragnon, on trouve

successivement les côtes occupées par les Espagnols, les Hollandois, les François et les Portugais. L'intérieur de cette contrée, à quelque distance de la mer, est très-peu connu : il est habité par des nations sauvages, dont quelques unes ont leurs huttes sur des arbres; sans doute pour se précautionner contre les crues d'eau et les animaux malfaisans. Cette partie du reste paroît assez peu arrosée.

La Guiane Espagnole est située sur la rive droite de l'Orénoque; et il est permis de présumer qu'elle participe à un certain point à la richesse du sol de la terre fortunée qui est sur la rive gauche.

La Guiane Hollandoise peut avoir 34 lieues de long. Une partie considérable de la côte, est basse et couverte d'eau. Le principal établissement est à Surinam. Les plantations s'avancent à 30 lieues au dessus. Les productions consistent en sucre, tabac, lin, excellent café, et sur-tout en coton. Les negres fugitifs sont redoutables aux Hollandois. On y voit une grande quantité d'oiseaux de diverses especes, et remarquables par la beauté de leurs plumages. Il y a dans ce pays une multitude de serpens, et c'est un de ses plus grands fléaux. On en tua un, il n'y a pas long-temps, qui avoit plus de 33 pieds de long, 3 pieds de tour vers le milieu du corps.

La Guiane Françoise s'étend 80 lieues sur

avouée de la nature. Je la regle sur la chaîne des montagnes et sur la direction des eaux. En partant de ce principe, ce sera beaucoup de donner 25 à 30 lieues à la plus grande largeur du Pérou. En la déterminant sur les dimensions de la domination espagnole, cette largeur iroit jusqu'à 200 lieues : mais j'y trouve deux graves inconvéniens. D'abord cette domination est sujette aux plus grandes variations, qui peuvent mettre les Géographes et et les faiseurs de cartes, dans le cas de refondre éternellement leurs ouvrages. Si les Espagnols ont été paisibles possèsseurs pendant plus de 250 ans de tout ce qu'ils appellent Pérou, il n'est point dit que les limites de ce pays ne souffriront pas de grands changemèns; ce qui peut arriver bien plutôt qu'on ne pense.

En second lieu, quelle analogie peut-il y avoir entre le Pérou et les pays arrosés par les eaux qui coulent vers le Maragnon et le Paraguay ou Rio de la Plata. Il est évident que ces différentes régions exigent des descriptions qui n'ont presque rien de commun. Comment a-t-on jamais pu avoir l'idée d'assimiler des régions séparées par les énormes montagnes des cordilieres. Il me semble de voir mettre dans une même cathégorie la barbe d'un capucin et la barbe d'une comete. Concluons, les Andes sont les colonnes d'Hercule pour le beau et magnifique Royaume du Pérou. Tout ce qui est au delà,

appartient de plein droit au Paraguay ou au Pays des Amazones.

Le Pérou n'éprouve pas des chaleurs aussi incommodes que celles qui sont ordinaires dans la zone torride où il se trouve placé. Elles sont tempérées par le vent qui vient du Détroit de Magellan, et qui est dirigé d'une maniere qui annonce la sagesse et la bonté de l'Auteur de la nature, comme on le voit dans les *Etudes de la nature*, dont nous avons publié un extrait. Ce qu'il y a de bien extraordinaire, c'est qu'il ne pleut jamais au Pérou. Ce manqué de pluie est compensé par une douce et bienfaisante rosée, qui tombe tous les soirs, et qui rafraîchit tellement la terre, qu'elle produit dans plusieurs endroits la plus grande fertilité. On y trouve des eaux, qui dans leurs cours, changent en pierre tout ce qu'elles rencontrent. On y voit aussi des sources d'une matiere liquide, qui ressemble à de la poix et du goudron, et que les matelots emploient au même usage. Il y a plusieurs mines d'or près de Lima, et beaucoup de mines d'argent. Le nord produit du vin en grande abondance. Les lamas, espece de moutons, donnent une laine d'une finesse singuliere; ils servent aussi de bêtes de charge; ils mangent très-peu et ne boivent jamais. Une des grandes productions du Pérou, est le quinquina. Puisqu'il plait d'annexer aujourd'hui le Potosi au Pérou, quoiqu'il

soit au delà des Cordilieres, nous ajouterons qu'on a tiré de la mine de ce nom, une quantité prodigieuse d'argent à peu de frais. Aujourd'hui elle est très-profonde; et il n'est pas aisé d'y parvenir. M. De Fontenelle observe qu'il y a dans ces abymes, des familles entieres, dont les individus y naissent, y vivent, y meurent sans avoir vu la lumiere du soleil. Il prend de là occasion de faire une réflexion digne d'un vrai philosophe. Le merveilleux spectacle de l'univers est aussi étranger à la plupart des hommes, qu'à ces malheureux esclaves condamnés à des ténebres éternelles.

Il n'est pas possible de dire rien de positif sur le nombre des habitans du Pérou. On a supposé que dans toute l'Amérique Espagnole il y a environ trois millions d'Espagnols et de Créoles. Il y a sans doute infiniment plus d'Indiens. Le Pérou renferme beaucoup de nations barbares, qui vivent dans les bois comme des bêtes féroces. Plusieurs se sont convertis, et ont formé des villes et des villages. Ils sont robustes, pacifiques et charitables; ils sont industrieux, et imitent facilement tout ce qu'ils voient. Les Créoles ou Péruviens sont habiles, courageux, dociles, d'un caractere doux, aimant beaucoup les étrangers; il s'en trouve qui se sont distingués dans les armes et dans les sciences. Les Espagnols Européens s'appliquent tous au commerce, et en rapportent

souvent des trésors immenses. Le Gouvernement en tire des richesses prodigieuses en or, argent, pierreries, mercure, cuivre, bois, baume, épices, vanille, salsepareille, quinquina, cacao, et mille autres productions et drogues.

Dans la Province de Luya, on trouve un oiseau appellé *organo*, dont le chant imite parfaitement le son de l'orgue, et un autre nommé *trompette*, qui imite parfaitement cet instrument. Dans la Province d'Arnedo, le maïs produit 200 pour un.

Lima Capitale du Pérou, est une ville grande, belle, peuplée, riche, et Reine de toutes les villes de l'Amérique Méridionale. Elle a une belle place quarrée, de 930 pieds de long et de large, entourée d'édifices majestueux. Elle a plus de deux mille de long; les rues sont larges, et presque toutes alignées. Le climat est sain et agréable. Son commerce est le plus grand et le plus florissant de l'Amérique. En 1747, elle contenoit 60 mille habitans. Un tremblement de terre la renversa entiérement; il ne resta sur pied que 25 maisons; il périt 5 mille ames. Le Callao, qui est à deux lieues, fut en même temps englouti par les eaux de la mer, avec tous ses habitans, au nombre de 7 mille. Dans la Province de Catamba, on tire d'une même plante, de l'eau, du vin, du vinaigre, de l'huile, du baume, du miel, du fil pour coudre.... Sa racine est bonne à manger.

Cusco étoit l'ancienne Capitale de l'Empire du Pérou. La beauté et la magnificence de ses édifices étonnerent les premiers Espagnols. Les pierres de l'ancienne citadelle, sont d'une grosseur énorme, et liées avec un art qui cause le plus grand étonnement. Quelques uns préferent encore aujourd'hui Cusco à Lima.

DU CHILI.

Le Chili a 400 lieues de long, du nord au sud. En le bornant à l'est par les Cordilieres, conformément aux principes que j'ai établis, je ne lui donnerai guere plus de largeur qu'au Pérou. On y voit plusieurs lacs d'eau salée, où la mer pénetre dans les tempêtes. En été l'eau se condense, et sa surface offre une croûte d'un beau sel blanc d'un pied d'épaisseur. Le climat, le sol et les productions sont à peu près les mêmes que dans le Pérou. S'il y a quelque différence, elle est en faveur du Chili. Il n'est pas de pays au monde plus favorisé des dons de la nature que celui-ci. Non seulement tous les fruits des Tropiques, mais même toutes les especes de grains y viennent dans la derniere perfection. Les animaux y sont les mêmes que dans le Pérou; et il se trouve de l'or dans presque toutes les rivieres. La race

des chevaux y est très-belle et très-légère; ils suivent au pas les autres chevaux qui courent. Le pays produit en quantité des fleurs, et des herbes aromatiques et médicinales. Les mines d'or y sont très-riches; de même que celles d'argent, de cuivre, de plomb, d'étain, de mercure, de soufre, d'aimant.

Ce pays est bien peu peuplé. Les naturels ne sont ni tout-à-fait soumis ni civilisés. Ils mennent une vie errante; et leur plus grand objet est de se préserver du joug espagnol. Le nombre des Espagnols ne va pas au delà de 20 mille; et celui des Indiens, negres et mulâtres réunis, ne monte pas à trois fois autant. Cependant il y a eu depuis peu des insurrections formidables des naturels du Chili contre les Espagnols; ce qui a causé de vives allarmes à la Cour de Madrid. Elle pourroit être très-sensible à la perte de ce pays. Nous avons parlé de ses richesses métalliques. Dans la seule Province de S. Iago, on compte 34 mines d'or, où l'on travaille journellement. A S. Iago, Capitale de tout le Chili, les rues sont larges, tirées au cordeau, et forment des quarrés égaux. La grande place a une fontaine magnifique.

La Province de Maule renferme beaucoup de mines d'or, une sur-tout très-fameuse par la qualité d'un or pur. Il y a aussi une mine de goudron; ce qui mérite d'être bien remarqué. En cinquante ans et plus, je n'ai

rien observé de pareil nulle autre part. Nous avons seulement vu deux ou trois fontaines où coule de la poix.

La Conception, Capitale d'une Province de ce nom, est dans un climat tempéré; on y distingue les quatre saisons, comme en Europe. Elle abonde en toute sorte de grains, de bétail et de fruits délicieux. Ses habitans sont forts, robustes, courageux, adroits à monter à cheval, de même que les femmes, et sur-tout à lancer des cordes à nœuds coulans, pour prendre toutes sortes d'animaux à la course, sans jamais manquer leur coup. Un Jésuite Allemand qui revenoit du Pays des Amazones me dit à Milan, que ses sauvages saisissoient ainsi les tigres, qu'ils les entraînoient et les étrangloient en galopant. Il m'ajouta qu'il seroit en état d'en faire autant lui-même. Il ne fut pas disposé à lutter contre une autre espece de tigre. C'étoit un huissier qui vint lui intimer en tremblant d'abandonner sa mission. Il avoit de justes sujets de craindre. Si le Missionnaire avoit dit un mot à ses Néophites, il étoit perdu.

Valdivia, Capitale d'une Province, est une des meilleures places fortes de l'Amérique. Elle a un bon port, bien défendu. Ses campagnes sont très-fertiles. Le pays abonde en mines d'or aussi riches que celles du Pérou, qui sont supérieures à toutes celles qu'on connoît.

Nous avons parlé ailleurs de l'Isle de Jean

Fernandez. Les Espagnols s'allarmerent de l'établissement des François dans les Isles de Falkland. Les François se retirerent pour ne pas rompre avec l'Espagne. Il en est résulté que ces isles sont passées au pouvoir des Anglois qui sont en état de répandre la terreur dans toute la côte occidentale de l'Amérique. Comme l'on voit, il s'en faut que les Espagnols aient gagné au change. La politique humaine a ses bornes, et souvent arrive à un but opposé à celui qu'elle se propose.

Après tout ce que nous avons dit, on seroit disposé à croire que l'Espagne a trouvé dans ses trésors, des ressources plus que suffisantes pour subjuguer l'Europe entiere. Cependant nous avons vu l'état de foiblesse où elle a été réduite depuis la découverte du nouveau monde. Nous en avons dit les raisons. Ce n'est donc pas l'or qui fait la véritable force d'une nation. C'est dans l'agriculture, la culture des sciences et des arts, dans un commerce bien entendu, qu'elle trouvera les sources de prospérité.

Avant de quitter cette côte, j'observe que le Géographe Guthrie dit formellement que le Pérou est borné à l'est par les Cordilieres; ce qui revient à mon systême.

DE LA TERRE MAGELANIQUE.

Cette vaste contrée qui a 500 lieues de long, depuis Rio de la Plata jusqu'au Détroit de Magellan, présente si peu d'intérêt que les Européens n'ont jamais pensé à y former aucun établissement. Les Espagnols la regardent comme une dépendance du Chili. Personne ne songe à leur disputer cette domination idéale. C'est un pays désert, où errent un petit nombre de nations sauvages. Il est montagneux, aride, très-peu arrosé à ce qu'il paroît, et sans aucune sorte de culture. La rigueur du climat est d'ailleurs bien plus grande, que ne paroît le comporter sa latitude. On éprouve vers le sud, au milieu de l'été des froids qui répondent à ceux que nous avons au cœur de l'hiver. Cette région est très-peu connue, et le sera probablement long-temps encore. Elle forme un contraste frappant avec les pays que nous venons de décrire.

Tout nous dispense, comme l'on voit, d'insister sur les détails d'un pays dépourvu de tous les bienfaits de la nature. Mais nous ne saurions passer sous silence ce qui regarde les fameux Patagons. En 1764, le Commodore Byron débarqua à la pointe méridionale de l'Amérique. Il découvrit une troupe d'environ 500 hommes, la plupart à cheval. Un

Patagon vint à sa rencontre. Il étoit d'une taille gigantesque; elle n'étoit guere au dessous de sept pieds anglois. Il y avoit parmi eux plusieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes, qui étoient presque tous d'une stature égale à celle du chef qui étoit venu au devant de Byron. Dans ces 500 hommes, dont les plus petits étoient au moins de 6 pieds, 6 pouces, la carrure et la grosseur des membres répondoient parfaitement à cette hauteur gigantesque. Le Capitaine Wallis débarqua dans le même endroit, en 1766. Il prit la mesure des hommes qui étoient les plus grands; l'un d'eux avoit 6 pieds, 7 pouces anglois; plusieurs autres avoient 6 pieds, 5 pouces. La taille du plus grand nombre étoit de 6 pieds, 5 pieds, 10 pouces. Sur quoi, il faut remarquer que le pied anglois a environ 8 lignes de moins que notre pied de Roi. Des autorités aussi décisives auroient dû en imposer à ceux qui frondent hautement l'existence des Patagons. Ceux de nos littérateurs modernes qui tranchent, taillent avec tant de confiance, devroient observer que pour concilier ces voyageurs respectables, avec ceux qui ont tenu après eux la même route, il suffit de supposer que cette horde de sauvages, est un peuple errant, qui n'a point de demeure fixe. On est autorisé à le présumer. Le Commodore Byron dit qu'ils ont des chevaux très-vîtes à la course; que les

femmes montent à cheval comme les hommes, et sans étriers; que tous alloient au galop sur une pointe de terre, couverte d'une infinité de grosses pierres glissantes. Le Capitaine Wallis dit de même que les femmes qu'il vit deux ans après, avoient comme les hommes, chacune un cheval.

Je ne pouvois guere me dispenser de rappeller ici ce que j'ai dit des Patagons, dans le troisieme Recueil de mes Mêlanges.

DU PARAGUAY.

En suivant les côtes de l'Amérique méridionale, depuis l'Isthme de Panama, nous sommes arrivés à l'embouchure de Rio de la Plata. Remontons ce grand et superbe fleuve jusqu'à sa source vers le Lac Xarayes. Nous voyons un grand nombre de rivieres considérables qui viennent y décharger leurs eaux, à la rive gauche, l'Uruguay, le Parana, à la rive droite, Rio Salado, Rio Vermiio, Pilco maïor, et un grand nombre d'autres. Cette région arrosée d'un nombre infini de fontaines, de ruisseaux et de rivieres, porte le nom de Paraguay. Il a 500 lieues de long du nord au sud, et 300 de l'ouest à l'est.

Il est assuré que les Espagnols occupent une très-petite partie de cette vaste étendue; et qu'une plus grande partie est encore in-

connue. Cependant les Géographes assignent avec une securite imperturbable, les limites de cette contrée immense vers les quatre points cardinaux. Ils n'ont d'autre mérite que de s'être copiés aveuglément les uns les autres, sans qu'aucun d'eux ait jamais motivé ses déterminations. Pour nous, nous fixons les dimensions du Paraguay sur des principes pris dans la nature. Celles-là seules peuvent être invariables, et indépendantes des pas directs et rétrogrades que les Espagnols et les Portugais peuvent faire dans ce pays.

Je considere le Paraguay, comme un vaste bassin, dont le terrein a constamment une inclinaison plus ou moins grande vers les deux rives de Rio de la Plata. L'homme le plus idiot, débarqué de nouveau dans le Paraguay, seroit dès-lors en état d'en reconnoître les limites naturelles. Je lui fais remonter une riviere quelconque, jusqu'à qu'il arrive à sa source. De là il gravira sur le sommet le plus élevé, d'où il découvrira les eaux qui coulent dans un sens opposé. Le partage des eaux sera un des points des limites du Paraguay. En parcourant ainsi toutes les rivieres, on arrivera à diverses chaînes de montagnes, dont les crêtes formeront le contour entier du Paraguay.

Voici donc comment je circonscris le Paraguay. En remontant Rio de la Plata, je trouve à ma droite Rio Négro, l'Uruguay, le Parana, et plusieurs autres petites rivie-

res ; je les remonte toutes. Je m'éleve au dessus de leurs sources, et j'arrive sur le sommet d'une chaine de montagnes qui court du nord au sud, et d'où je découvre plusieurs courans d'eau, qui coulent vers l'est, et vont se rendre dans l'Océan Atlantique. Je place sur cette chaîne, la limite réciproque du Paraguay et du Bresil. Les Portugais auront beau s'établir sur la rive gauche de l'Uruguay ; je ne dirai pas qu'ils ont reculé les limites du Bresil, mais je dirai qu'ils occupent quelque pays dans le Paraguay. Les marches et les contre-marches des Espagnols, des Portugais n'entrent pour rien dans mes déterminations.

Quant aux limites du Paraguay du côté du nord, à l'inspection même des cartes ordinaires, il est évident qu'il est séparé du Pays des Amazones, par une chaîne de montagnes, qui doivent être d'une hauteur prodigieuse, si l'on en juge par la longueur du cours des rivieres qui en partent et qui coulent dans des sens opposés.

Au sud le Paraguay a pour limite une riviere qui coule à l'est, et qui part des Cordilieres à la latitude de S. Iago Capitale du Chili.

Maintenant si l'on considere le cours et la direction de toutes les rivieres qui se rendent à la rive droite de Rio de la Plata, on reconnoîtra qu'elles ont généralement leurs sources dans les Cordilieres. C'est donc le

sommet des Cordilieres qui doit terminer le Paraguay du côté de l'ouest. Ainsi tout le Tucuman et la partie du Chili qui est à l'est des Cordilieres, appartiennent de droit au Paraguay.

On sera un peu plus étonné de ce que je vais dire de la limite du nord-ouest, et de me voir attribuer les mines de Potosi au Paraguay, et la Plata, Santa Cruz et Cusco, au Pays des Amazones: mais j'ose croire qu'on goûtera les raisons sur les quelles je m'appuierai. D'abord j'observe que le Pilco Maior, qui entre dans Rio de la Plata, prend sa source aux Andes ou Cordilieres, qu'il passe à côté de Potosi; que la Madere passe d'abord à Santa Cruz, et va ensuite se décharger après un long cours dans le Maragnon; que le Maragnon lui-même qui part aussi des Andes, baigne les murs de Cusco, et s'avance ensuite vers le nord, avant de plier à l'est, où il forme la premiere riviere du monde. Je remarque en second lieu que ces contrées sont séparées du reste du Pérou par une chaîne énorme de montagnes, que les oiseaux du vol le plus vigoureux ne sauroient franchir. La Cour d'Espagne a tellement senti la difficulté de la communication de ces deux pays qu'elle y a renoncé. Elle a détaché cette Portion du Pérou, et l'a réunie à la Vice-Royauté du Paraguay, autrement dite de la Plata. Cependant les graveurs de cartes, ou peu instruits ou peu at-

tentifs, continuent à donner au Pérou, les mêmes dimensions qu'auparavant. Voici donc le conseil que je prends la liberté de donner aux Géographes, aux faiseurs de cartes géographiques et aux enlumineurs. On doit commencer par tracer le cours des rivieres, des ruisseaux, le plus exactement qu'il est possible, en attendant un plus ample informé. On doit ensuite tirer les lignes mortes ou à petits points, destinées à fixer les limites des différens pays. Pour cela on n'a que faire de dessiner les chaînes et les crêtes des montagnes; il suffit que le burin passe avec précision entre les sources des eaux qui coulent dans des sens opposés. Pour m'en tenir au cas présent, voici comment je fixe les dimensions du Paraguay. Je pars de l'embouchure de Rio de la Plata. Je remonte la premiere riviere que je trouve à sa rive droite. Elle me conduit à l'ouest, jusqu'aux Cordilieres. Là j'avance vers nord; je suis cette longue chaîne de montagnes, jusqu'à la latitude de Potosi, qui est de 20 degrés sud. Ce qui est au delà, appartiendra aux pays des Amazones, comme nous verrons plus bas. Je tourne vers l'est; je passe entre Potosi et Santa Cruz. J'ai à ma droite et à ma gauche deux rivieres dont l'une va se décharger dans Rio de la Plata, et l'autre dans le Maragnon. J'arrive par le Chaco et les Chiquites au Lac Xaraves. Je remonte jusqu'à la source de Rio de la Plata, qui

porte d'abord le nom de Paraguay. En me repliant vers le sud, je laisse à ma gauche un grand nombre de rivieres qui vont vers le Maragnon, et j'arrive aux sources du Parana, près de Villa Rica et de S. Paul. Plus au sud je trouve la source de l'Uruguay à ma droite. Enfin la source de Rio Négro m'annonce la fin de la chaîne de montagnes qui fait la séparation du Paraguay et du Bresil.

Nous pouvons maintenant considérer le Paraguay, comme un vaste et superbe bassin, dont toutes les parties sans exception sont plus ou moins inclinées vers les deux rives de la grande riviere qui le parcourt dans toute sa longueur. Une pareille circonscription nous est donnée par les mains mêmes de la nature. Une carte tracée sur ces principes, ne sera jamais susceptible d'aucun changement. Tous les efforts des plus formidables conquérans, ne parviendront jamais à y causer la moindre variation. Cette multitude de diverses contrées que je renferme dans le Paraguay, sous ce point de vue, auront entr'elles une certaine mesure d'analogie, des relations, des facilités, des communications pour le commerce, des consonnances même de climat, de productions, qu'elles auroient difficilement avec tout autre pays. Nous allons maintenant entrer dans quelques détails sur les différentes parties de cette vaste région.

La riviere de la Plata reçoit plusieurs autres

rivieres très considérables ; elle a des crues semblables à celles du Nil, qui fertilisent le pays qu'elles inondent. Ses eaux sont claires, salubres. Ses bords sont fertiles et produisent toutes les especes de fruits de l'Europe et de l'Amérique. Rien n'est plus admirable que la prodigieuse propagation des moutons, des bœufs, des vaches, des chevaux, qui couvrent les pâturages dans une étendue de plûs de 200 lieues. On les tue par milliers pour en avoir la seule peau. La chasse des quadrupedes et de la volaille y est aussi abondante. Les perdrix qui égalent nos grosses poules, se tuent à coups de bâtons, tant elles sont multipliées.

L'embouchure de la riviere a environ 60 lieues. Toutes les autres rivieres qui s'y déchargent, se débordent tous les ans, et laissent en se retirant un riche limon, qui donne à la terre la plus grande fertilité. Les environs de Buenos Ayres, à plusieurs centaines de lieues, sont une plaine continue, extrêmement fertile. Elle renferme une prodigieuse quantité de fruits et de riches pâturages. On pouvoit y acheter un cheval pour moins de six francs.

Tucuman. Le pays abonde en toutes sortes de semences, de fruits et de gibier. Ses gras et immenses pâturages le mettent en état de nourrir un nombre infini de mules, jumens, chevaux et autre bétail. Il produit aussi du vin, du coton très-fin, des pins,

des noyers, des palmiers, du miel de douze qualités différentes. Le gibier y est abondant sur-tout. On y trouve aussi un serpent très-gros, qui attire les animaux par son souffle.

Missions du Paraguay.

J'ai publié un assez ample Mémoire sur ce grand et curieux phénomene, qui a attiré, on peut le dire, l'attention de l'Univers, qui a excité l'admiration des ames droites, l'humeur d'une infinité de malveillans, et qui a été la source de mille calomnies dont on a chargé les Jésuites. Je vais en donner une idée succincte, telle qu'il m'est permis de la renfermer dans ce Recueil.

Si vous remontez le fleuve de Rio de la Plata, vous verrez s'y décharger à votre droite deux grandes rivieres, l'Uruguay que les ignorans appellent Uraguay, et le Parana. C'est dans l'endroit où elles se rapprochent qu'est situé le peuple fortuné et célebre, dont nous allons parler. Il est distribué en trente peuplades appellées communément Réductions, et qui contiennent chacune à peu près 4000 ames. Dans chaque Réduction il y avoit communément deux Jésuites. Elle avoit les mêmes officiers de justice et de police, que les villes espagnoles, et leur élection étoit confirmée par le Gouvernement Espagnol. On étoit autorisé par la Cour d'Espagne à empêcher que les Espagnols ne

vinssent semer le scandale parmi un peuple d'une innocence angélique. Du reste il est très-assuré que le Gouverneur et l'Evêque faisoient la visite de ces peuplades. Rien de plus touchant que la maniere dont ils étoient accueillis. Je l'ai décrite dans mon Mémoire.

On avoit établi dans toutes les églises un corps de Musique, qui ne contribuoit pas peu à inspirer de la dévotion à ces nouveaux fideles, et à leur donner du goût pour les pratiques de Religion. Ils réussissoient admirablement dans cet art. Chaque Réduction avoit une école où l'on apprenoit à lire et à écrire. Il y avoit par-tout des atteliers de doreurs, de peintres, de sculpteurs, d'orfevres, d'horlogers, de serruriers, de charpentiers, de menuisiers, de tisserands, de fondeurs, en un mot de tout les arts et mêtiers qui pouvoient leur être utiles. Les Missionnaires ont quelquefois mené la charrue et manié la bêche pour les initier dans l'agriculture.

Pendant bien des années, rien n'étoit plus pauvre que les maisons de ces néophytes. On n'y voyoit ni fenêtres ni cheminées ni siéges ni lit. Le feu étoit au milieu; le jour et la fumée n'avoient d'autre entrée et issue que la porte. Dans ces derniers temps elles étoient aussi propres, aussi commodes que celles du commun des Espagnols. Les femmes préparoient la laine et le coton, et prenoient aussi quelque part aux travaux de la camdagne.

On avoit distribué à chaque famille une portion de terrein. On ne connoissoit encore là ni l'or ni l'argent que pour décorer les autels. Les terreins de la Commune étoient pour les besoins imprévus, pour les églises, les veuves, les militaires, les infirmes.... On ne souffroit aucun mendiant dans cette République. On condamnoit les fainéans à cultiver les champs réservés. On ne laissoit jamais personne croupir dans l'oisiveté. Cette police entretenoit dans chaque bourgade une union parfaite. On n'y voyoit jamais ni procès ni querelle. Les Indiens sollicitoient les visites des Evêques; et les Jésuites les demandoient avec empressement, à cause des grands avantages qui en résultoient. Le Gouverneur de la Province, qui visitoit aussi les Réductions, au nom du Roi d'Espagne, étoit reçu avec le plus grand respect, et les témoignages de la plus parfaite soumission.

Les pénitences publiques étoient établies dans les bourgades, à peu près telles qu'elles étoient dans la primitive église. Mais, quoiqu'en puisse dire la philosophie, la décence et la sagesse en dirigeoient la pratique, et mettoient un frein à la ferveur indiscrete des pénitens. Toutes les églises étoient grandes, à trois et souvent à cinq nefs. Le grand autel avoit quelque chose d'auguste et de frappant. Elles étoient riches en linge et en ornemens. Elles étoient ornées de peintures séparées par des festons et des com-

partimens d'une verdure toujours fraîche et semée de fleurs.

Les jours solemnels se célébroient avec la plus grande pompe. Je regrette de ne pouvoir placer ici les détails où je suis entré dans mon Mémoire, sur la Fête du Saint Sacrement, sur celle du Patron de la paroisse. En les lisant, on se croit transporté dans un nouveau monde habité par des anges. Un philosophe seul y seroit insensible. Rien n'égaloit la modestie, la révérence, la tendre dévotion avec les quelles ils assistoient aux divins mysteres, et aux prieres qui se faisoient presque toutes dans les églises. Ils n'apportoient presque plus au tribunal de la pénitence que des fautes légeres à expier. Dom Faxardo, Evêque de Buenos Ayres écrivit au Roi d'Espagne qu'il ne croyoit pas que dans ces bourgades il se commît un seul péché mortel dans une année. Il est certain qu'il s'est trouvé parmi ces néophytes, un très-grand nombre de Chrétiens qui sont parvenus à la plus éminente sainteté. Les églises n'étoient presque jamais sans un grand nombre d'adorateurs. On étoit parvenu à inspirer au sexe la plus grande horreur de l'impureté. Du reste, on n'avoit pas encore jugé à propos de l'exhorter au célibat. On ne souffroit jamais que les deux sexes fussent mêlés, même à l'église.

On préparoit dès l'enfance, pour quelque emploi que ce fût, ceux en qui on remar-

quoit plus de disposition. Une chose connue de toute l'Amérique Méridionale, c'est qu'on n'appercevoit dans ces Indiens, aucun reste de leur ancien caractere, qui les portoit à la vengeance, à la cruauté, à l'indépendance et aux vices les plus grossiers. Pour les défendre de leurs ennemis, il avoit fallu les armer; et cela se fit de l'aveu de la Cour d'Espagne. Chaque bourgade entretenoit un corps de cavalerie et d'infanterie. Les fantassins, outre l'arc et la flêche, avoient la fronde, l'épée et le fusil. Les cavaliers avoient le sabre, la lance et le mousquet. L'exercice de la lance étoit le plus divertissant; celui de la fronde étoit surprenant, pour la justesse avec la quelle les frondeurs donnoient dans le but. Toute cette milice, extrêmement docile, ne reculoit jamais, et se rallioit fort aisément, quand elle avoit été rompue.

Certaines maladies épidémiques réduisoient quelquefois des bourgades entieres à la moitié de leurs habitans. On diroit que Dieu se pressoit alors de donner à ces anges mortels la récompense de leur innocence et de leurs vertus. Les Missionnaires étoient alors tout à tous, sans cesse occupés à assister les malades, et à les disposer à bien mourir. Les néophytes sentoient vivement les soins paternels de tous les genres que les Missionnaires leur prodiguoient. Il n'est donc pas étonnant qu'ils se fussent si fort attachés à eux,

et que toutes les fois qu'on avoit voulu leur donner d'autres pasteurs, on les a vus au moment de se disperser ; ce qui est arrivé plus d'une fois.

Les détails que nous venons de donner sont tirés des sources les plus sûres et les moins suspectes. Je puis citer en particulier *Il Cristianesimo felice* du savant Abbé Muratori, dont les ouvrages forment une collection de 25 volumes *in folio*. On sait qu'il eut des démêlés avec les Jésuites, et l'on ne soupçonnera pas aisément qu'il ait cherché à les flatter. D'ailleurs l'autorité de ce respectable écrivain, est bien propre à exciter la confiance. Les éloges pompeux que le fameux Abbé Raynal fait des Missions du Paraguay, sont encore plus propres à forcer l'incredulité dans ses derniers retranchemens. J'ai recueilli dans mon Mémoire les merveilles de tous les genres, qu'il rapporte, en parlant des Missions du Paraguay et du Bresil. He! pour celui-ci, on ne l'accusera sûrement pas d'être un partisan des Jésuites, après la maniere indigne dont il en a parlé, à son article de l'Isle de la Trinité. On ne doit pas même avoir des ombrages sur l'Histoire du Paraguay du Pere de Charlevoix, qui a mis à la suite les pieces justificatives et authentiques en espagnol, pour qu'on ne le soupçonnât pas de les avoir altérées dans sa traduction.

Après cela, il fait beau voir Guthrie ou

son traducteur, l'un ne vaut pas mieux que l'autre, charger les Missionnaires du Paraguay d'imputations flétrissantes; joindre l'ignorance à la méchanceté, parler, sur un on dit, de 340 mille familles, sous la domination des Jésuites, ce qui feroit 1700 mille ames, tandis qu'on n'a jamais compté chez les Guaranis au delà de 120 ou 130 mille ames, et chez les Chiquites au plus 200 mille. Un des derniers éditeurs du Dictionnaire de Vosgien parle de la prétendue indifférence de ces Indiens pour leurs Peres en Jesus-Christ. C'est un de ces grippe-sous qui aboient à l'unisson d'une foule de mirmidons littéraires, organes soudoyés de la malice et de l'impiété.

DU BRESIL.

C'est avec une vraie satisfaction que je lis dans Guthrie, que le Bresil est borné à l'ouest par une chaine de montagnes qui le sépare du Paraguay et du Pays des Amazones. Du reste, il est bien assuré que les Portugais ont franchi ces montagnes, et qu'ils se sont établis dans le Mato Grosso où Rio de la Plata porte le nom de Paraguay. Nous avons vu d'un autre côté, qu'ils occupent la rive gauche de l'Uruguay, qui va se décharger dans Rio de la Plata, en coulant au

sud ouest. Guthrie ne s'est pas cru autorisé pour tout cela, à reculer vers l'ouest les limites du Bresil. Nous osons croire que les Géographes auront à l'avenir le bon esprit de l'imiter sur ce point; et il m'est permis d'espérer qu'ils auront quelques égards pour les observations que j'ai faites ailleurs sur le même sujet. Nous aurons encore occasion d'y revenir.

Le Bresil a 850 lieues de long du nord au sud, de l'embouchure du Maragnon à celle de Rio de la Plata. Sa plus grande largeur est environ de 300 lieues, vers le Cap S. Augustin. Il est considérablement plus étroit vers le sud. Ses côtes vers l'est, occupent plus de mille lieues. On y trouve de belles baies et de superbes ports, tels que ceux de Fernambouc, de Tous les Saints, qui a 12 lieues de large; de Porto Séguro, de Rio Janéiro, de S. Vincent, de Saint Gabriel... Vers l'équateur, le climat est chaud, orageux et mal sain; le pays est souvent inondé. Mais au sud, au delà du tropique, il n'y a pas de pays au monde qui jouisse d'un air plus serein et plus sain; il est rafraîchi d'un côté par les douces brises de la mer, et de l'autre par les vents frais qui viennent des montagnes. La terre près de la côte, est extrêmement agréable, offrant une variété de bois et de prairies. Cette contrée est arrosée d'un grand nombre de rivieres, qui améliorent les terres qu'elles inondent tous les ans.

Le sol en général est extrêmement fertile; il produit du maïs, du coton, du tabac, de l'indigo, de l'hipecacuanha, du baume, du bois de bresil, du sucre remarquable par sa blancheur. Les animaux sont les mêmes qu'au Mexique et au Pérou.

Lorsque les Portugais aisés sortent, ils se mettent dans un hamac, espece de couverture de coton, portée par des negres. Ils ont un oreiller de velours, et au dessus de la tête, un ciel de lit avec des rideaux, qu'ils ouvrent pour converser avec leurs amis. A peine voit-on un homme ou une femme du bon ton, dans la rue, qui ne soit porté de cette maniere.

Les nations barbares qui habitent les montagnes, font une guerre continuelle aux Portugais, et mangent leurs ennemis. Ils reconnoissent la création, le déluge et un paradis; ils craignent beaucoup le diable. Ils vivent de chasse et de pêche; ils ont un air féroce; ils sont grands, robustes et très-agiles à la course.

Les Portugais envoient au Bresil trois flottes à des temps fixes, une pour Fernambouc, une seconde pour la Baie de Tous les Saints, et une troisieme pour Rio Janéiro. Le commerce du Bresil est considérable, et augmente tous les jours, attendu que les Portugais sont les seuls qui aient formé des établissemens en Afrique, d'où ils tirent 40 à 50 mille esclaves tous les ans. On suppose que

les trois flottes apportent annuellement en Europe pour plus de trois millions de diamans ; ce qui avec le sucre, le tabac et les autres articles doit donner une grande idée de l'importance de ce commerce. Du reste les productions du Portugal ne forment pas la cinquantieme partie des marchandises que l'on y envoie de l'Europe. Ce sont des étoffes de laine de toute espece de France, d'Angleterre, de Hollande ; des soieries de France, d'Italie, d'Angleterre ; des bas, des chapeaux, du plomb, de l'étain, du fer, du cuivre, toutes sortes d'ustensiles, du poisson salé, du bœuf, de la farine, du fromage. L'Espagne fournit l'huile, et le Portugal n'y envoie guere que du vin et quelques fruits. L'Angleterre est maintenant la nation qui a la plus grande part au commerce du Portugal et du Bresil. Cependant les François étoient devenus, et pourront redevenir, dans cette branche de commerce, comme dans plusieurs autres, des rivaux dangereux pour les Anglois.

Le Bresil est un établissement riche et florissant, et pourroit l'être d'avantage. Le sol pourroit produire un grand nombre des articles qui lui viennent d'Europe : mais la découverte des mines d'or et de diamans, y a fait négliger l'agriculture. La seule culture du sucre y a augmenté considérablement. Le tabac du Bresil est très-bon. Cent voiles de gros vaisseaux portent en Europe une cargaison peu inférieure en valeur aux trésors des

flottes et des galions espagnols. L'or seul monte à pres de 96 millions, en ajoutant celui qui vient d'Afrique. Que seroit-ce, si le terrein étoit mieux cultivé? Il nous reste à parcourir rapidement les différentes Provinces ou Capitaineries.

Para. Cette Province abonde en cannes à sucre, coton, cacao, vanille, café. Les forêts ont des bois précieux par leurs couleurs; il en est un du tronc du quel découle un baume de tres-bonne odeur. Elle est arrosée de plusieurs rivieres abondantes en poissons. Celle de *Paraiba*, dont le chef-lieu a le même nom, produit beaucoup de bois du Bresil, et de sucre. La Province de *Fernambouc*, dont la Capitale est Olinde, est riche en cannes à sucre, coton, bois du Bresil.

La Baie de Tous les Saints. La Capitale San Salvador a un grand port sûr et commode; cette ville est une des plus riches de l'Amérique. Elle est ornée de superbes bâtimens. On y remarque sur-tout la cathédrale, où l'on voit des chandeliers d'or que deux hommes ont peine à porter. Les femmes ne sortent que le samedi et le dimanche, pour aller à la messe; encore est-ce de grand matin. La Province d'*Ilhéos* produit beaucoup de sucre, de coton, de bois du Bresil, toute espece de fruits, et d'excellent poisson de mer et d'eau douce, *Porto Seguro*. Le climat y est chaud, mais fertile en cannes à sucre. On a trouvé dans l'in-

térieur de la Province, des mines de pierres precieuses, entr'autres d'émeraudes de différentes couleurs. *Spiritu Santo*. Elle est fertile en toutes sortes de fruits : mais les habitans ne s'appliquent qu'à la culture du sucre.

Rio Janéiro. Cette Province est extrêmement fertile; elle a beaucoup de mines d'or très-pur. La Capitale qui porte le même nom, est aujourd'hui la résidence du Vice-Roi. Ses rues sont larges, belles et propres. Ses environs ont des jardins magnifiques, abondans en légumes, fruits et fleurs de Portugal. La ville renferme plus de cent moulins à sucre. Elle est la plus commerçante du Bresil. Nous omettons les autres détails où nous sommes entrés dans notre extrait des voyages du Capitaine Cook. La Province de *S. Vincent* qui vient après a 50 lieues de long sur la côte. Ici le Bresil se rétrecit considérablement jusqu'à Rio de la Plata: mais cette longue contrée est amplement dédommagée par la beauté du climat, et la bonté du terrein, comme nous l'avons observé.

Ce seroit, ce semble, le lieu de parler des fameuses mines de diamans. Mais je sais bien positivement qu'elles sont situées au delà de la chaîne de montagnes, qui sépare le Bresil du Paraguay, et doivent nécessairement changer de nom. Je m'abstiens de m'expliquer par égard pour un ami qui tient tout prêt un grand et magnifique ouvrage,

intitulé : *Traité général des Pierres Précieuses*. Je l'ai eu sous les yeux, et je l'ai examiné pendant trois ans ; et je puis dire qu'il éclipsera tous les ouvrages qui ont paru en ce genre jusqu'ici. Une pareille annonce excitera naturellement l'attente des artistes, des amateurs des arts, et généralement de tous les gens de lettres ; elle peut mériter d'être prise en considération par le Gouvernement. La santé chancellante de l'Auteur, ne laisse pas de me donner quelque allarme et quelque souci.

Un trésor bien plus précieux que toutes les gemmes, ce sont les prodiges de zele et d'humanité, que les Jésuites ont opérés dans ces terres barbares. Ce que je vais dire, ne paroîtra sûrement pas suspect, je le tire avec la fidelité la plus scrupuleuse de l'Abbé Raynal.

„ La gloire d'affermir et d'étendre la colonie portugaise dans le Bresil étoit réservée aux Jésuites. Ces hommes intrépides à qui la Religion a toujours fait entreprendre de grandes choses, se disperserent parmi les Indiens. Ceux qui étoient massacrés, étoient aussi-tôt remplacés par d'autres qui n'avoient dans le cœur et dans la bouche que les tendres noms de paix et de charité. Cette magnanimité confondit des barbares qui n'avoient jamais su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qu'ils ne voyoient occupés que de leur bonheur. Leur penchant pour les Missionnaires devint une

passion. Lorsqu'un Jésuite devoit se rendre chez une nation, les jeunes gens alloient au devant de lui; à son approche ils jouoient de leurs fifres, battoient leurs tambours, remplissoient les airs de chants d'alégresse; ils dansoient, ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit montrer leur satisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs, qui montroient une joie aussi vive, mais plus réservée. Un peu plus loin, on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une posture respectueuse, convenable à leur sexe. Tous réunis, ils conduisoient leur pere au lieu où l'on devoit s'assembler. Là il les instruisoit des principaux mysteres de la Religion; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à l'horreur du sang humain, et les baptisoit „.

Les Jésuites envoyoient à la conquête des Indiens, les plus intelligens de leurs Néophytes, qui ne revenoient jamais de leurs courses sans être suivis de quelques sauvages. Dès que ces barbares avoient vu les Jésuites, ils ne pouvoient plus s'en séparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leurs familles et leurs amis à partager leur bonheur „.

„ Si quelqu'un doute de ces heureux effets de la bienfaisance et de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les Jésuites ont faits en très-peu de temps, dans l'Amérique Méridionale, avec ceux que

les armes et les vaisseaux des Cours d'Espagne et de Portugal n'ont pu faire en deux siecles. Tandis que des milliers de soldats changeoient deux grands Empires policés en déserts de sauvages errans, des Missionnaires ont changé de petites nations errantes, en plusieurs grands peuples policés. Saint Vincent commerçoit paisiblement avec les Cariges, la nation la plus douce et la plus policée de tout le Bresil. Cependant on leur enleva 70 hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à le réparer. Deux Jésuites furent chargés de cette commission, qui sans eux n'eût jamais été ordonnée. Un chef des Cariges vint au devant d'eux, et les embrassa avec des larmes de joie. Il leur parle en des termes propres à exciter l'admiration des ames les plus cultivées et les plus sensibles; leur confie l'éducation d'un neveu qu'il aime tendrement, et les invite à venir ensuite l'instruire de la Religion qu'ils professent. Plusieurs Cariges envoyerent à son exemple leurs enfans à S. Vincent „. Je reviens à observer que tous ces détails sont tirés de l'Abbé Raynal. On les trouve dans le premier Recueil de mes Mêlanges: mais je ne pouvois me défendre de les replacer ici. La ruine de ces Missions arracheroit des pleurs à un philosophe même qui n'auroit pas dépouillé tout sentimeut d'humanité. Elle a excité la sensibilité de Raynal même.

Avant de quitter le Bresil, nous nous permettrons de faire une observation de l'ordre politique, mais qui a une liaison avec les intérêts des Missions du Paraguay; si toutefois elles existent encore. La Colonie du S. Sacrement, occupée par les Portugais, donnoit de grands soucis à la Cour d'Espagne, à cause des facilités qu'elle fournissoit pour le commerce interlope. L'Espagne a engagé le Portugal à abandonner cette place, et lui a cédé en dédommagement la rive gauche de l'Uruguay. Quant à moi, qui m'entends un peu en Géographie, et du tout point en Politique, j'ai de la peine à comprendre que l'Espagne soit parvenue au but qu'elle se proposoit. Auparavant elle n'avoit à se défendre de la contrebande que sur un seul point. Aujourd'hui elle est obligée de se tenir en garde sur toute la longueur de l'Uruguay, c'est-à-dire, sur plus de deux cens lieues. Je sais bien que l'Espagne s'est réservé la navigation exclusive de l'Uruguay: mai si l'on y regarde de près, on trouvera que cette précaution est assez insuffisante. On a voulu obliger les Réductions qui étoient établies à la rive gauche de l'Uruguay, à passer à la rive droite. J'ai lu quelque part, qu'on a éprouvé de la résistence, ou qu'on a trouvé d'autres difficultés, et qu'on a pris le parti de les laisser tranquilles là où elles étoient. Je souhaite de tout mon cœur, je désire ardemment que les successeurs des

Jésuites aïent conservé les Missions du Bresil et du Paraguay, dans l'état où ils les ont reçues; et je dis avec le conducteur des Hébreux : *utinam omnes prophetent*. Mais j'ai de grands sujets de craindre. Ceux qui sont au fait de ce qui regarde ces Missions, partageront mes allarmes.

DU PAYS DES AMAZONES.

Nous avons fini de suivre les côtes de l'Amérique Méridionale, en arrivant aux bouches du Maragnon. C'est le plus grand fleuve du monde; on lui donne 12 cens lieues de cours. Il prend sa source vers les onze degrés de latitude sud, dans un lac situé au pied des Cordilieres. Il coule d'abord 150 lieues vers le nord jusqu'à Jaën; là il plie à l'est, et va se décharger dans la mer, précisèment à l'équateur. En le remontant, on trouve quelques établissemens portugais, et plus haut quelques autres espagnols. On l'appelle indifféremment Maragnon ou Riviere des Amazones. Son vrai nom est Maragnon; il lui fut donné par le Capitaine Maragnon Espagnol, qui en fit la premiere découverte. Du reste le pays qu'il traverse est constamment appellé Pays des Amazones, à l'occasion de quelques femmes armées que Orellana rencontra dans ces contrées.

Le Maragnon reçoit du côté du sud et du nord un nombre prodigieux de rivieres dont plusieurs ont 5 à 6 cens lieues de cours. Ses bords étoient assez peuplés d'une multitude de nations, qui se sont retirées dans l'intérieur des terres, depuis qu'elles ont vu les Européens. On n'y rencontre plus que quelques bourgades d'Indiens, tirés de leurs bois par les Missionnaires Espagnols et Portugais.

Il résulte de ce que nous avons dit, qu'on doit considérer le Pays des Amazones, ainsi que le Paraguay, comme un vaste et immense bassin, dont les bords sont formés par une longue chaîne de montagnes. Cette chaîne qu'on ne trouve tracée dans les cartes que très-imparfaitement et d'une maniere très-arbitraire, je la détermine par la direction des eaux dans des sens opposés. En partant du Para, je remonte la riviere des Tocantins. Arrivé à sa source je laisse à ma gauche celle du Parana; je tourne vers l'ouest, je trouve à ma droite la Madere, qui coule vers le nord. Enfin j'arrive au lac d'où part le Maragnon. Là je me trouve au pied des Cordilieres dont je suis invariablement la chaîne jusqu'au Popayan. Je ne pense à plier à l'est que vers la source de l'Orénoque. Je passe à l'endroit où Rio Negro se détache de ce fleuve pour couler vers le Maragnon. Je continue à m'avancer vers l'est, en laissant à ma droite les eaux qui vont vers le sud, et je reviens au Para.

On pourra être étonné que j'attribue au Pays des Amazones les environs de Cusco, qui du reste est à 150 lieues de Lima. Quant à Potosi, Santa Cruz et la Plata, les Espagnols m'ont épargné la peine de les détacher du Pérou, en les réunissant au Paraguay. Pour ce qui est du Royaume de Quito, je ne laisse à la Terre Ferme que la partie qui est entre la Mer et les Cordilieres. Tout le reste est dévolu de plein droit au Pays des Amazones. Sur quoi il est à observer que la ville de Quito placée à l'équateur, est à la tête d'une belle vallée qui s'étend à 60 lieues au moins vers le sud. Cette vallée jouit d'un printemps perpetuel, à cause de l'élévation de son sol. Elle est bordée de deux hautes chaînes de montagnes. Si les eaux se déchargent dans la mer du sud, la vallée fera partie du Pérou. Si elles coulent dans le Maragnon, elle appartiendra au Pays des Amazones, conformément aux principes que nous avons établis.

Je sais que l'inertie des esprits est cent fois pire que celle de la matiere, ainsi que me le répétoit souvent mon cher Maître le Pere Boscovich, et que les nouveautés que je propose auront de la peine à être goûtées des Géographes et des faiseurs de cartes. Mais si l'on fait réflexion aux graves inconveniens aux quels je pare, et aux autres avantages que présente mon systême, j'ose croire qu'on sera moins éloigné de l'admettre.

Dans le traité de paix où l'on a fixé les limites respectives du Canada et des Etats-Unis, on a eu la sagesse de se régler sur le partage des eaux qui vont se décharger dans le fleuve de S. Laurent et dans la Mer. Les Apalaches font la séparation naturelle des Etats-Unis et de la Louisiane. Si, comme il paroît, ces nouveaux Républicains s'avancent jusqu'aux bords du Mississipi, on ne devra pas pour cela méconnoître les indications de la nature. Parce que le nouveau Roi de Baviere étend son domaine sur les bords de l'Adige, dira-t-on que cette contrée fait partie de l'Allemagne? Il a été un temps où les Anglois étoient maîtres des deux tiers de la France. Jamais on n'eut alors la pensée de dire que ces deux tiers faisoient partie de l'Angleterre. J'ai déja observé que la description des différens pays, du climat, de la qualité du sol, des productions, du caractere des peuples, de leurs usages ne sauroit été assujettie aux variations éternelles de la domination des Princes, ni même à cette domination, quand elle ne seroit pas dans le cas de varier. On voit que tous les motifs se réunissent pour engager à recevoir des mains de la nature les principes sur les quels on doit fixer la division des principales parties du Globe.

On distingue deux sortes de Géographie, la savante et la marchande. Je ne décide pas dans quelle classe on doit placer une carte que j'ai en ce moment sous les yeux. C'est

l'Amérique Méridionale de quelqu'un qui se dit successeur d'un de nos bons Géographes. J'y vois la Guiane s'étendre à l'ouest jusqu'aux Cordilieres. Je sais que l'intérieur de la Guiane est peu connu : mais il me paroît que c'est porter les droits de l'ignorance un peu loin. Après tout, on connoît les sources des rivieres qui se déchargent dans l'Orénoque et dans le Maragnon ; elles se trouvent dans le Quito et la Grenade. Les seules rivieres qui vont directement à la mer, doivent être attribuées à la Guiane.

Serai-je écouté, ne le serais-je pas ? c'est ce que je ne saurois dire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'aurai dans tous les cas, le mérite d'avoir cherché à dire des vérités utiles. Mais il est temps de donner les détails qu'il est permis de savoir sur un pays aussi vaste et aussi peu connu.

On trouve dans le Maragnon des poissons singuliers, et sur ses bords différentes especes d'animaux rares. Le plus grand des poissons qu'on y voit est le *lamentin*. Il paît l'herbe des bords de la riviere, en mettant la tête hors de l'eau ; sa chair et sa graisse ont assez de rapport à celles du veau. La femelle a des mamelles pour alaiter ses petits. Les yeux de cet animal, qui a quelquefois sept pieds de long sur deux de large, n'ont que trois lignes de diametre. L'ouverture des oreilles ne paroît qu'un trou d'épingles. Il y a une espece de lamproie, qui a

la même propriété que la torpille; celui qui la touche avec la main, ou même avec un bâton, reçoit le coup électrique. Les tortues y sont en si grande abondance, qu'elles pourroient suffire à la nourriture des nations qui sont sur les bords. Les lacs et les marais qui sont fréquens, sont remplis de poissons. Les crocodiles sont fort communs tout le long du fleuve, et même dans la plupart des rivieres qui s'y déchargent. Il y en a quelques uns de vingt pieds de long. On en a vu entrer dans les cabanes des Indiens, enlever un homme d'un canot et le dévorer.

Les animaux terrestres sont les tigres, les élans, les singes . . . . Les tigres font une guerre cruelle aux crocodiles; il leur enfoncent les griffres dans les yeux, qui sont le seul endroit qui leur donne prise. Il y a une infinité d'especes de singes. Les uns sont aussi grands que des levriers; les autres aussi petits qu'un rat. Les serpens et les couleuvres de tout genre sont aussi fort communs. Les chauve-souris, appellées vampires, succent le sang des chevaux et même des hommes; elles ont détruit le gros bétail en divers endroits. Les especes des perroquets différens en couleur, en grandeur et en figure, sont sans nombre.

Qu'on ne s'étonne pas de nous voir finir si-tôt cet article. On ne connoît guere du vaste Pays des Amazones, que ce qui est le long du fleuve. On y rencontre çà et là,

quelques villages et bourgades, qui ne méritent pas l'attention. Les Espagnols y ont quelques forts et établissemens, entr'autres le fort Rio Négro, vers l'embouchure de la riviere du même nom, qui sort de l'Orénoque et porte ses eaux dans le Maragnon. On trouve à la rive droite du fleuve, l'établissement de Tapajos, aussi à l'embouchure d'une riviere du même nom. On y voit presque tout ce qui reste de la vaillante nation des Toupinambous qui a dominé long-temps dans le Bresil. C'est chez ce peuple qu'on trouve la Pierre des Amazones.

DE LA MER DU SUD.

La Mer du sud peut être regardée aujourd'hui à certains égards comme une cinquieme partie du monde. Elle occupe près de la troisieme partie de la surface du Globe. Elle a 3000 lieues du nord au sud, et 3000 mille lieues de l'ouest à l'est. Mais elle présente un tout autre intérêt par la multitude d'isles dont elle est parsemée, et qu'on n'a découvertes que dans ces derniers temps. En venant du nord vers le sud, on trouve successivement, l'Archipel du nord, les isles Sandvvich, les isles de la Société, les isles des Amis, la Nouvelle Zélande, la côte orientale de la Nouvelle Hollande, à quoi on doit

ajouter un grand nombre d'autres isles, telles que la Calédonie, les Hébrides, les isles des Navigateurs, les Marquises, l'isle de Norfolk, l'isle de Pâques . . . .

Archipel du nord. On peut le diviser en quatre groupes principaux. Les deux premiers en allant de l'ouest à l'est, des côtes de l'Asie aux côtes de l'Amérique, renferment les isles Aleutiennes, qui sont au nombre de treize. Le troisieme en contient aussi treize ou plus, nommées ordinairement *Negho*. Celles du quatrieme sont au nombre de seize, on les appelle les *Isles aux Renards*. Les habitans de ces isles sont en général de petite taille, avec des membres forts et robustes, mais souples. Ils sont la plupart bien faits, et d'un fort tempérament, propre au climat orageux de leurs isles. Les habitans des isles Aleutiennes vivent de racines sauvages et d'animaux marins; leurs habits sont faits de peaux d'oiseaux et de loutres marines. Il y a un grand nombre de renards, noirs, gris et rouges dans les isles de ce nom. Les habitans font cuire leurs vivres dans une pierre creuse dont ils couvrent l'ouverture avec une autre pierre, et la bouchent avec de la chaux et de l'argile.

La plus parfaite égalité regne parmi ces insulaires. Ils n'ont ni chefs ni supérieurs ni loix ni punitions. Dans une même isle, chacun regarde tout le pays qu'elle contient, comme une propriété commune à tous les

individus. Les fêtes sont très-fréquentes chez eux. Lorsqu'ils sont visités par les habitans d'une autre isle, les hommes vont au devant d'eux, tambour battant, et précédés de leurs femmes, qui chantent et dansent. Ils leur servent les meilleures provisions. Ils nourrissent leurs enfans, encore fort jeunes, de la viande la plus grossiere, et presque toujours crues; ils les plongent dans l'eau en hiver comme en été. Ils vont nu-pieds tout l'hiver sans le moindre inconvénient. Ils paroissent naturellement froids et phlegmatiques: mais une injure les rend furieux et inflexibles, et ils se vengent de la maniere la plus violente. Le moindre chagrin les porte au suicide; et ils se donnent la mort avec le plus grand sang-froid.

Nous ne pourrions que répéter ici ce que nous avons dit des autres isles de la Mer du Sud, dans nos Mêlanges, spécialement dans l'extrait que nous avons donné des trois voyages du Capitaine Cook, de ceux de Byron, Carteret, Wallis, la Pérouse . . . . .

On trouvera beaucoup d'autres détails dans les voyages de l'Amiral Anson, de Bougainville, de Méarés, de Vancover . . . . .

SUITE DES DÉTAILS GÉOGRAPHIQUES.

DES ÉTATS UNIS.

Les treize Etats, qui se sont soustraits à la domination angloise en 1776, occupoient la côte orientale de l'Amérique septentrionale, dans une longueur d'environ 500 lieues, sur une largeur beaucoup moindre et assez inégale. Au moyen des trois nouveaux Etats qui se sont formés depuis, les Etats-Unis sont répandus dans une vaste contrée, qui n'est guere moins étendue que l'Empire de la Chine, si elle ne l'est pas davantage. On en jugera par les limites, que nous allons lui assigner. Elle est bornée au nord par le Canada, à l'ouest par le Mississipi, à l'est par le Mer du nord, et au sud par la Floride.

Les seules limites du nord exigent quelque détail. Si en partant de Terre Neuve, on remonte le Fleuve de S. Laurent, on arrive après avoir passé Quebec, en laissant à la gauche le lac Champlain, qui a 27 lieues de long sur 5 à 6 de large, on arrive au lac Ontario, qui a 72 lieues de long, et environ 200 de tour. En continuant à re-

monter on parvient au Saut de Niagara que nous avons décrit, et ensuite au lac Erié, qui est d'une forme ovale, et qui a près de 100 lieues de long, et environ 40 de large. On trouve plus haut le lac Saint Clair d'environ 24 lieues de tour, et ensuite le lac Huron. Celui-ci a environ 333 lieues de tour. Il communique à la gauche, par un détroit avec le lac Michigan de 94 lieues de longueur et 24 de largeur. Du lac Huron on remonte au lac Supérieur, qui est le plus considérable de tous. Il a 500 lieues de circonférence. Il y a plus de 40 rivieres qui se déchargent dans ce lac dont plusieurs sont considérables. Une d'entr'elles forme une cascade qu'on dit être de 600 pieds de haut. En continuant à remonter, on trouve le lac de la Pluie, et ensuite le lac des Bois situé au nord de la source du Mississipi.

Nous pouvons maintenant nous former une idée de la ligne qui sert de limite au Canada et aux Etats-Unis vers le nord. Elle part de la Baie de Sainte Croix près de la riviere de S. Jean; elle vient à la crête des montagnes où se fait la division des eaux qui se rendent dans la Mer du nord, et dans le Fleuve S. Laurent; elle suit la riviere des Iroquois; elle traverse le milieu des lacs et des détroits qui les séparent, et se termine au lac des Bois, non loin de la source du Mississipi. La vaste région des Etats-Unis a 500 lieues de long du nord au sud, et 500

de l'ouest à l'est, du lac des Bois à la baie de Sainte Croix. Ce sont à très-peu près les dimensions de la Chine proprement dite. Elles contiennent 250 mille lieues quarrées. La France n'en renferme pas le quart, dans son état actuel.

Cette grande République est composée de presque toutes les nations, de toutes les langues, de tous les caracteres, et de toutes les Religions que l'on voit en Europe. Le plus grand nombre cependant est descendu de l'Angleterre; aussi est-ce la langue angloise que l'on parle généralement avec beaucoup de pureté dans tous les Etats-Unis.

La population en 1776 n'arrivoit pas à 2 millions et demi; il y a cinq ans qu'elle étoit de 4 millions; aujourd'hui elle passe les 5 millions, Par une appréciation qui peut être sujette à revision, on fait état qu'elle doublera tous les 20 ou 25 ans. Mais elle devra enfin avoir ses bornes, comme elle les a eues dans tous les temps, et dans tous les pays.

Rien n'est plus étonnant que la rapidité avec la quelle s'accroît la population des nouveaux Etats qui sont sur la rive gauche du Mississipi. Celui qui borde la rive de l'Oyo au sud-est (sudé) comptoit en 1790, 74 mille habitans, on juge qu'en 1796, ils étoient plus de 150 mille. Ce pays peut être considéré comme un enfant naissant, qui ne tardera pas à acquérir les dimensions d'un géant.

La plus grande partie du sol est prodigieusement fertile, et le climat plus tempéré et plus sain, que dans aucune autre partie de l'Amérique. L'Etat qui est plus au sud, n'avoit en 1791 que 36 mille habitans, et en 1795, ils furent au nombre de 77 mille. En 1796, on y vit arriver une recrue de 22 mille blancs, et 11 mille noirs. Cette année le total des nouveaux venus fut de 40 à 50 mille. Quant à l'Etat situé au nord-ouest (norouè) de l'Oyo, il est encore dans sa premiere enfance. On a jugé par estime qu'il renfermoit 65 mille Indiens, et 8 mille blancs environ. Autant qu'il est permis de se livrer à l'esprit de conjecture, cette vaste contrée deviendra une des colonies les plus florissantes des Etats-Unis. Beaucoup de terres offrent une variété de sol, et des situations agréables, qui peuvent servir de base à l'opulence d'un peuple agricole et manufacturier. Il y a une grande quantité de bois de charpente. On y a vu un noyer dont le tronc avoit 22 pieds de tour, et un sycomore 44. Le terroir convient beaucoup à la culture du bled, du riz, de l'indigo, du tabac, etc. Le coton y vient parfaitement. La vigne y est extrêmement commune dans les bois. Les rivieres sont on ne peut pas plus poissonneuses; et plusieurs de leurs poissons sont d'une excellente qualité. Il n'y a point de pays plus abondant en gibier de toute espèce. Les dindons sauvages, les oies,

les canards, les cygnes, les sarcelles, les pigeons, les perdrix, les faisans, etc. y sont en plus grand nombre que la volaille privée dans aucun endroit de l'Amérique. Il est vrai qu'on trouve dans ce pays une multitude de nations indiennes: mais le nombre de ces sauvages diminue d'une maniere surprenante, à mesure que les blancs se répandent dans le pays, comme nous aurons lieu de l'observer plus bas. On tenteroit du reste inutilement de les incorporer, et de les plier aux usages des nations civilisées. On cite une infinité d'exemples d'Indiens élevés à Philadelphie, à Nevv-Yorck, et même en Europe, qui n'ont cessé d'y soupirer après leur nation, et qui ont tout quitté pour aller la rejoindre, dès qu'ils en ont eu la facilité.

On peut compter quatre grands fleuves vers le nord des Etats-Unis. Le fleuve S. Laurent, la riviere de Bourbon, le Missisipi, dont les sources ne sont guere éloignées que de dix lieurs. L'Orégon, un peu plus à l'ouest, coule vers la Mer du Sud.

Les Etats-Unis sont divisés par une longue chaîne de montagnes qui court du nordé au surouè. Elle est d'abord fort près de la mer, dont elle s'écarte de plus en plus, en avançant vers le sud. A l'ouest de cette chaîne, le pays jusqu'au Missisipi, est de la plus grande fertilité, et arrosé par les plus belles rivieres. Le regne végétal y est d'une abondance et d'une richesse immense, principa-

lement vers le midi. Après les vues générales sur les quelles nous avons jetté un coup d'œil rapide, nous allons suivre par ordre les différens Etats.

Division générale des Etats-Unis.

On les divise d'abord en trois grandes parties, qui sont les Etats du nord, les Etats du milieu, les Etats du sud. La division du nord renferme le Vermont, le Nouvel-Hampshire, Massachusset, le Maine, Rhode-Island, Connecticut. Toute cette contrée porte le nom de Nouvelle Angleterre. La division du milieu contient la Nouvelle-Yorck, la Nouvelle-Jersey, la Pensylvanie, la Delavvare, le Norouè de l'Oyo. Dans la troisieme division, se trouvent le Maryland, la Virginie, le Kentucky, la Caroline, la Géorgie, le Tennessée. Nous allons les parcourir dans cet ordre.

DES ÉTATS DU NORD EN GÉNÉRAL.

Cette contrée a 150 lieues de long sur 100 de large. On y voit quatre principales chaînes de montagnes, paralleles, qui courent presque du nord au sud. Elles sont

remplies de lacs, d'étangs et de sources qui forment une multitude innombrable de courans. Il n'y a pas de pays au monde qui soit mieux pourvu d'eau.

Quoiqu'il soit 10 degrés plus au sud que l'Angleterre, on y éprouve un hiver beaucoup plus long et plus rigoureux. L'été au contraire y est extrêmement chaud. La quantité de pluie qui y tombe est de 48 à 50 pouces. Cependant on y éprouve plus de sécheresse que chez nous. Tous les animaux de l'Europe y viennent bien, et peuplent extrêmement. La grande Mouse noire, est à peu près de la grosseur d'un bœuf. Ses cornes ont 4 à 5 pieds de long depuis la tête; elles ont ordinairement des branches de 6 pieds. Quand cet animal passe sous des arbres, il couche son bois sur son dos.

Il n'y a presque pas d'endroit, où l'on voie une si grande abondance de volaille, de dindons, d'oies, de perdrix, de canards, de coqs de bruyere, de cicognes, de merles.... de toute espèce d'oiseaux, des volées prodigieuses de pigeons. Les mers et les rivieres abondent en poissons. Un animal terrible, appellé le tueur de baleines, de 20 à 30 pieds de long, les persécute dans ces parages. Ils s'assemblent jusqu'à 10 à 12 pour attaquer une vieille baleine. Il n'est aucun des Etats-Unis qui puisse être comparé à la Nouvelle Angleterre, pour le nombre des habitans, des manufactures et des villes com-

merçantes. Il n'y a point d'endroit au monde, où les gens du commun soient plus indépendans, et possedent davantage les aisances de la vie.

Les habitans sont en général grands, forts, et bien faits. Les femmes sont généralement belles, fraîche, et ont un air de santé, mêlédе beaucoups de douceur et de délicatesse; elles sont bonnes ménageres et laborieuses. Dans la Nouvelle Angleterre, la science est plus universellement répandue dans toutes les classes de la société, qu'en aucune autre partie du globe. Il est rare d'y rencontrer un homme, qui ne sache lire et écrire. On n'y imprime pas moins de 30 mille copies de journaux par semaine. C'est la partie la plus peuplée des Etats-Unis. On y comptoit en 1790 plus d'un million de personnes, (1,009,522).

Il n'y a point de Religion dominante dans ce pays. Il n'en est aucune qui puisse se dire la Religion de l'Etat. Toutes les sectes des Chrétiens ont la liberté d'y exercer leur Religion, et sont également sous la protection des loix. On observe tous les ans des jeûnes et des jours de fêtes. Au printemps les différens Gouverneurs publient des proclamations pour assigner un jour de jeûne, d'humiliation et de prieres dans leurs districts respectifs, faisant particuliérement mention des vices dominans, qui demandent cet acte d'humiliation. Dans l'automne il y a un jour

assigné pour rendre graces à la Providence; et l'on y fait l'énumération des biensfaits reçus dans tout le cours de l'année. Cette institution vient des premiers colons. Il y auroit de quoi former un volume sur la Tolérance Religieuse. J'ai publié un Mémoire sur ce grave et important sujet: mais je n'ai pu que l'effleurer. Les philosophes se sont surpassés dans les écarts et les excès où ils ont donné en cette matiere.

DU VERMONT.

Le Vermont ou Mont Verd est à l'ouest du Nevv-Hampshire, dont il est séparé par la riviere Connecticut; il a 50 lieues de long, et 20 de large. Il y a peu de pays mieux arrosés. Les eaux abondent en poissons, tels que le saumon, la truite saumonée, la perche, le brochet . . . . Le Vermont est traversé du nord au sud d'une chaîne de montagnes très-élevées, couvertes d'une grande quantité d'arbres toujours verds, d'où il a tiré son nom. La rigueur de l'hiver y a diminué sensiblement en proportion de la culture. Le pays renferme les meilleurs pâturages, particuliérement dans les terres plus élevées. On y trouve aussi différentes especes de marbre, et en abondance; ils sont recommandables par leur finesse, leur beauté

et la variété des nuances. On y fait du sucre provenant de l'érable; en 1792 on en fit 13 mille bariques dans le Comté d'Orange. En 1790, on y compta 85,600 habitans; depuis la population a beaucoup augmenté.

DE NEW-HAMPSHIRE.

Il a 56 lieues de long, et 30 de large: sa forme est celle d'un triangle rectangle. En 1767, on y comptoit 52,700 habitans; En 1790, 141,890; aujourd'hui il y a environ 190,000 ames. Portsmouth est la plus grande ville de cet Etat. Concorde est une autre ville florissante et agréable.

On voit dans la ville de Durham, un rocher dont le poids est estimé de 1200 à 1400 quintaux. Il est placé dans un tel équilibre sur un autre rocher, qu'on peut le mouvoir aisément avec un doigt. On sait avec quelle facilité on remue un gros vaisseau qui est à flot. L'esclavage n'y est pas aboli par une loi formelle: mais les esclaves, qui y sont en très-petit nombre, sont absolument traités comme les domestiques ordinaires.

DU MAINE.

Il est à l'est du Nevv-Hampshire; il a 100 lieues de long, et 60 de large. Ce pays est encore dans l'enfance. L'agriculture y est assez négligée. Les habitans ne sont occupés qu'à la pêche, à la coupe des bois, et à faire de la chaux. La riviere de Sainte-Croix termine les Etats-Unis de ce côté. Portland, Capitale, est une jolie ville, bien bâtie. En 1750, il n'y avoit pas plus de 10,000 ames dans le Maine; actuellement on en compte plus de 100 mille. Il est encore annexé au Massachusset.

DU MASSACHUSSET.

Cet Etat est au sud du Vermont et du Nevv-Hampshire. Il a 54 lieues de long, et 36 de large. Les exportations en 1795, sont allées à plus de 50 millions, y compris les articles importés et ensuite exportés. La clouterie y est devenue un objet important. Une machine fait 5000 clous dans un jour. Une autre machine nouvelle fera dans un jour 200 mille clous. Le pays est arrosé d'un grand nombre de rivieres; on a pratiqué plusieurs canaux; on se propose d'en établir un plus grand nombre.

Les principales sociétés sont, celle de la Marine, l'Académie des sciences et arts; les Sociétés d'agriculture, d'histoire, de méchanique, de médecine, de charité et d'humanité.

Boston est la Capitale de cet Etat. Les maisons y sont belles et agréables; on y voit beaucoup de jardins. Les habitans au nombre d'environ 30 mille, sont doux et hospitaliers. C'est la patrie du célebre Franklin. C'est dans cette ville qu'a commencé la révolution. La ville de Boston commerce avec toutes les parties du monde. Aucun autre peuple de l'union, n'est plus actif, plus industrieux, ni plus entreprenant que celui de cet Etat. Il y a dans le Massachusset environ 380 mille habitans. Un corps d'environ 50 mille hommes d'infanterie, 1000 de cavalerie, et 1500 d'artillerie, forment la milice de l'Etat. Les citoyens de 18 à 45 ans y sont enrôlés. C'est le seul Etat de l'union, où il n'y a aucun esclave. La dette actuelle est de 12 millions à peu près. La taxe annuelle ne va guere qu'à 800 mille francs.

DE RHODE-ISLAND.

Cet Etat n'a que 16 lieues de long, et 12 de large. L'isle de ce nom à cinq lieues de long, et un peu plus d'une lieue de large,

Le sol, la salubrité du climat et la situation délicieuse de cette isle, l'ont fait regarder, dans son état florissant, comme l'Eden de l'Amérique: mais les ravages horribles de la guerre ont singuliérement appauvri les habitans, qui sont la plupart vraiment malheureux et sans emploi. Du reste les baies et les rivieres de ce petit Etat abondent en poissons, dont on compte plus de soixante et dix especes différentes. Les voyageurs conviennent qu'on y trouve le meilleur poisson du monde. La traite des negres, qui y étoit une source de richesses avant la guerre, a été abolie. Il a été décrété qu'aucun navire ne pourroit aller chercher des esclaves en Afrique. Bel exemple pour tant de nations que ce commerce infame déshonore! Nevv-Port est un des plus beaux et des plus sûrs du monde. La population monte a près de 70 mille ames.

DU CONNECTICUT.

Il a 33 lieues de long, et 24 de large. Il est au sud du Massachusset, et à l'ouest de Rhode-Island. Les exportations vont à peu près à 4 millions et demi. En 1790, la population étoit de 358 mille ames. C'est un des Etats les plus peuplés, eu égard à son étendue. Les habitans sont sobres, industrieux,

actifs, avides de connoissances, mais très-adonnés aux procès, vice remarquable dans presque tous les Etats-Unis. Ils sont presque tous de la même Religion : mais toutes y sont tolérées. Ils ne souffrent pas que l'on joue à aucun jeu, ni d'aucun instrument chez soi, que l'on monte à cheval ou en voiture dans les villes, les jours de dimanches. Tous les habitans sont aisés, et peu sont riches. Ils sont, dans leur rudesse, obligeans et hospitaliers. L'adultere qui étoit auparavant puni de mort, l'est à présent du fouet donné publiquement, et d'une marque imprimée sur le visage avec un fer rouge. Les loix contre le jeu sont très-séveres.

DE LA NOUVELLE-YORCK.

Elle a 116 lieues de long, et 100 de large. Elle est située à l'ouest et au sud de la Nouvelle Angleterre. La riviere d'Hudson vient du nord; elle a 84 lieues de long. Elle abonde en excellens ports, et en poissons. Le flot remonte quelquefois à plus de 50 lieues. Le pays jouit d'un climat tempéré; l'air y est salubre et s'accorde avec tous les tempéramens. Le sol est extrêmement fertile; il produit du bled, du seigle, du maïs, de l'avoine, de l'orge, du lin, et des fruits en grande abondance et d'une grande

perfection. On y trouve beaucoup de fer.

Nevv-Yorck est extrêmement bien placée pour le commerce, à l'embouchure de l'Hudson. C'est la seconde ville de l'Union. La partie la plus agréable est la *Batterie*, qui forme une promenade publique, dont la charmante position la met au dessus de toute comparaison avec quelque autre promenade que ce soit. L'œil découvre et embrasse à la fois tous les débouchés de ce grand port. Une belle rue de 70 pieds de large, et d'environ un mille de long part de la Batterie et traverse la ville vers le nord; elle est bordée de maisons fort élégantes et d'édifices qui ajoutent à son agrément; le quartier est très-salubre. On remarque à Nevv-Yorck une société savante pour l'avancement des arts, de l'agriculture et des manufactures, une société pour l'affranchissement et la protection des esclaves, une société de Marine, une société de Médecine, une pour l'assistance des émigrans. Cette ville renferme 40 mille ames. La population de tout l'Etat étoit en 1795 de 530 mille ames; elle avoit avoit augmenté en cinq ans, de 190 mille. La situation de Nevv-Yorck pour le commerce, est sans contredit préférable à celle de toutes les autres villes des Etats-Unis. Les exportations ont été en 1796 de près de 70 millions.

Il est réglé et ordonné que le libre exercice de la Religion et du culte, sera pour

toujours accordé sans distinction et sans préférence, dans cet Etat, à tous les habitans du globe.

DE LA NOUVELLE-JERSEY.

Elle a 54 lieues de long et 20 de large. Elle est au midi de la Nouvelle-Yorck. La population étoit en 1765, de 100 mille ames, en 1784 de 140500; elle est actuellement de 184 mille. Il est permis à tout individu d'adorer Dieu à sa maniere. Il est réglé qu'aucune secte religieuse ne sera *établie* dans l'Etat, préférablement à une autre. L'observation du dimanche est de rigueur. Ce pays ne donne pas lieu à des observations propres à intéresser.

DE LA PENSYLVANIE.

Elle a 100 lieues de long et 52 de large. Elle contient 1666 lieues quarrées; elle a un bon port sur le lac Erié. Les hivers y sont froids et durs; en été il y fait de grandes chaleurs. Il est à remarquer que depuis la Nouvelle-Yorck, jusqu'à la Géorgie les forêts sont remplies de vignes sauvages de trois ou quatre especes toutes différentes de

celles d'Europe: mais jusqu'ici on n'est pas parvenu à en faire du vin de quelque mérite. On sait qu'on doit cet établissement à Guillaume Pen dont l'histoire est assez connue. Dans l'espace de quelques années, la Pensylvanie reçut plus de nouveaux habitans que toutes les autres colonies ensemble. En 1737, elle contenoit 360 mille ames. En 1790, on y en compta plus de 434 mille. Depuis, ce nombre est fort augmenté.

Les Pensylvaniens sont durs, industrieux, et la plupart aisés; il y en a peu qu'on puisse regarder comme riches. Avant la guerre, ils étoient tous bien logés, bien nourris, et selon leur état, bien vêtus.

Philadelphie est une ville plus belle qu'aucune autre de l'Amérique. Pour la régularité, elle n'a point d'égale en Europe. Elle est située entre deux rivieres, à 40 degrés latitude nord. Presque toutes les rues se coupent à angles droits. La grande rue a 100 pieds de large. Il s'y tient le marché le plus considérable, le plus beau, remarquable par l'abondance, l'ordre et la propreté admirable qui y regne. D'autres rues ont 30, 40, 60 pieds; elles sont bien pavées, la plupart garnies de trottoirs. Les maisons sont toutes bien bâties en brique. On peut dire que Philadelphie est la plus belle ville des Etats-Unis, et l'une des plus belles du monde. Franklin né à Boston, y a établi une bibliothéque publique. Il y a plusieurs églises élégamment

bâties ; un hôpital très-bien administré ; une maison de travail pour les pauvres ; une université, un collége de Médecine ; une grande prison, qui se fait remarquer par sa propreté, sa distribution et l'ordre admirable qui y regne ; une maison de correction avec des atteliers de différentes manufactures. On ne trouve nulle part une maison aussi sagement gouvernée.

En 1791, cette ville renfermoit 42,500 habitans. La fievre y a fait de grands ravages en 1793 et 1798. Cependant la population s'éleve peut-être à présent, à plus de 50 mille. M. De Liancourt a porté le nombre à 70 mille. On y compte 16 à 17 cens familles de Quakers.

Le commerce de Philadelphie est très-considérable. En 1796, il y entra 1625 vaisseaux, et il en sortit 1683. En 1796, l'exportation fut de 135 millions. La *Société* pour les progrès des connoissances utiles, mérite une attention particuliere. Elle a publié quatre excellens volumes de ses recherches. Elle est composée de plus de 400 membres. Une grande partie consiste en étrangers de l'Europe, du mérite le plus distingué. Elle a eu pour Présidens Franklin, Rittenhouse, et Maintenant Jefferson.

En 1776, les hommes libres de la Pensylvanie s'assemblerent par députés, et fixerent la forme du nouveau Gouvernement. Ils firent un décret qui mérite une attention par-

ticuliere. Ils réglerent que tous les officiers publics seroient obligés de déclarer qu'ils croient en un Dieu, Créateur et Régulateur de l'univers, qui récompense les bons et punit les méchans, et de reconnoître également que l'Ancien et le Nouveau Testament sont d'inspiration divine.

DE LA DÉLAWARE.

Cet Etat n'a que 30 lieues de long et 12 de large; il est au sud de la Pensylvanie. L'agriculture y est dans un état florissant. Le bled y est de la meilleure qualité; le maïs, l'orge, l'avoine, le seigle, le lin, le sarrasin et les patates y sont abondans. Il y a aussi de belles prairies. En 1790 la population alloit à près de 70 mille ames. La somme annuelle des impositions est à peu près de 70 mille francs. Ce petit Etat est sans dette et sans trésor. Je le juge par là-même digne d'envie. Son peu d'étendue le prive, il est vrai, de grandes ressources: mais je le croirai toujours riche, tant qu'il ne multipliera pas ses besoins factices. L'Union s'est ruinée, en voulant figurer trop tôt parmi les premieres Puissances de l'Europe. Je pense qu'elle eût mieux fait de se l'interdire pour toujours.

DU NORD-OUEST DE L'OHIO.

Nous sommes déja entrés dans quelques détails sur ce pays dont nous avons assigné les dimensions et la population naissante. Ce n'est pas sans raison qu'on a appellé l'Oyo, la Belle Riviere, soit à cause de la longueur de son cours et de l'immensité de ses eaux, soit pour l'étendue et la beauté du pays qu'il arrose. Il s'y décharge plusieurs rivieres qui ont 250 toises et plus de largeur à leur embouchure. L'Illinois en a environ 400; il se décharge dans le Mississipi au dessus de l'Oyo. Il est bordé de superbes et vastes prairies.

DU MARYLAND.

Le Maryland est au sud de la Pensylvanie; il a 47 lieues de long, et 45 de large. Il est divisé en deux par la baie de Chésapéak. Il est arrosé par un grand nombre de rivieres qui se déchargent dans la baie. Elles portent la fertilité dans tout le territoire, où l'on cultive avec succès le tabac, le bled, le chanvre, le maïs, différentes especes de grains .... La population étoit en 1791, de 397,728 ames. Annapolis, ville

assez petite, est la Capitale. Les maisons sont élégamment bâties, presque toutes en briques; elles sont spacieuses, plusieurs ont de jolis jardins. C'est pour la société, une des villes les plus agréables des Etats-Unis.

Baltimore est la ville la plus considérable du Maryland. Elle est la quatrieme pour la grandeur, et la cinquieme pour le commerce, entre toutes celles de l'Union, dont elle est une des plus belles; elle paroît le disputer à Boston et à Charleston, et devenir la plus commercante après Philadelphie et Nevv-Yorck. Depuis peu elle a fait des progrès extrêmement rapides. Elle est bâtie au tour du port estimé l'un des plus beaux de l'Amérique. Presque toutes les maisons sont en brique, les rues larges et bien pavées. Les édifices publics y sont d'une simplicité élégante. Les habitans, en 1791, montoient à 13,503. On y compte aujourd'hui 15 mille blancs, et 6 à 7 mille esclaves. Les François fugitifs de S. Domingue et des autres Antilles y ont trouvé un asyle, et ont été accueillis avec beaucoup d'humanité par ces habitans hospitaliers, comme dans presque toutes les autres villes des Etats-Unis. La maison d'Etat, où siége la législature du Maryland, est un des plus grands et des plus beaux édifices des Etats-Unis.

DE LA VILLE FÉDÉRALE.

Washington est une Ville, qui est devenue en 1800, le siége du Gouvernement général des seize Etats-Unis. Elle est située dans un terrein cédé par l'Etat de Virginie et celui du Maryland, au corps de l'Union. Elle est à 50 lieues à l'ouest de la Baie de Chésapéak, dont nous parlerons plus bas, à 39 degrés, latitude nord. Les grands bâtimens peuvent y remonter avec la marée. L'espace qu'elle doit occuper avec le territoire adjacent a trois lieues et un tiers d'étendue. Elle est à une égale distance des deux extrêmités nord et sud des Etats. L'emplacement ne pouvoit être mieux choisi, pour une grande Ville commerciale, aisément approvisionnée de toutes parts, pour la salubrité, et l'éloignement du danger en cas de guerre étrangere.

L'enceinte, telle qu'elle est tracée, a près de deux lieues de long, sur une et demie de large. On y a bâti trois grands édifices en pierres de taille. Le Capitole et l'hôtel du Président sont les plus beaux bâtimens qui existent dans les Etats Unis. Le Capitole est situé dans l'endroit le plus élevé de la Ville. De ce lieu on la découvre en entier, et la vue s'étend au loin sur les campagnes qui l'environnent. C'est là que le Congrès vient

d'établir son siége en 1800. Ce palais a 350 pieds de long, et 120 de large. La salle d'assemblée a 80 pieds de long, 48 de large et 41 de haut, avec seize colonnes d'ordre ionique. La salle des représentans est à peu près dans le même genre. L'hôtel du Président jouit d'une très-belle vue ; il a 170 pieds de long sur 80 de large. Un vaste terrein adjacent est destiné à faire un jardin d'agrément. Au midi il y aura un grand parc ou promenade, publique. Il sera entouré de maisons élégamment bâties. On construira à l'orient l'hôpital de la Marine, avec un grand jardin .... On doit aussi y former des quais.

Les rues se coupent à angles droits, et sont toutes dirigées du nord au sud, et de l'est à l'ouest. La largeur des rues est depuis 90 jusqu'à 110 pieds. Chacune des avenues qui sont de 130 à 160 pieds, porte le nom de l'un des seize Etats-Unis. Une vaste place est réservée à chacun d'eux, pour y ériger des statues, des colonnes . . . . en l'honneur des hommes qui auront illustré leur patrie. D'après les réglemens toutes les maisons doivent être construites en pierres, et leurs murs s'élever à la hauteur de 30 pieds.

L'idée d'une Capitale indépendante de chaque Etat en particulier, a quelque chose de grand. L'immense étendue de navigation ouverte par une multitude de rivieres, ou par différens canaux pratiqués et projettés annoncent que cette nouvelle Ville s'élèvera rapi-

dement à un haut degré de grandeur et d'opulence. Elle pourra devenir dans peu le plus grand marché de l'occident, et la rivale des plus magnifiques Cités de l'ancien monde.

Malgré tout cela, attendu les dispositions géographiques, et l'agrandissement rapide des trois nouveaux Etats, il peut venir un temps, où le siége du Gouvernement central, soit placé sur les bords de l'Oyo, vers le milieu de son cours. Dès à présent, Pittsbourg qui est vers la source de cette riviere, et à 150 lieues de Vashington, présente un centre de correspondance entre cette Métropole, et les pays les plus éloignés, au moyen des prodigieuses communications, que les eaux facilitent.

DE LA VIRGINIE.

Elle a 160 lieues de long sur 80 de large. Elle est au sud de l'Oyo, de la Pensylvanie et du Maryland. Elle borde avec le Maryland la baie de Chésapéak, l'une des plus grandes et des plus sûres du monde entier; car elle a plus de 100 lieues de long, 6 lieues de large, quelquefois 2 et demie seulement, et presque par-tout 45 pieds de profondeur. Elle reçoit dans toute son étendue un grand nombre de rivieres navigables.

La Virginie est sans exception le pays le plus commode pour la navigation. Presque

tous les planteurs, ont chacun une riviere à leur portée, au deçà des Apalaches. La Virginie est traversée nord sud par les Apalaches. Il fait souvent du tonnerre dans la Haute Virginie: mais il est rare qu'il cause du dommage; presque toutes les maisons un peu élevées ou isolées sont pourvues d'une Frankline, ou paratonnerre. Le pays est très-bas du côté de la mer. Les arbres s'élevent graduellement, et offrent une perspective enchanteresse. Vers la côte et sur le bord des rivieres, le sol est un terreau gras et brun, qui rend abondamment, sans le moindre engrais, toutes les semences qui lui sont confiées. A une certaine distance de l'eau, il est encore très-fertile, et donne d'excellentes récoltes de grains et de tabac. Les forêts sont couvertes de toutes sortes d'arbres extrêmement élevés, sans aucun mêlange de buissons et de bois taillis. Les plaines sont émaillées de fleurs, et d'arbrisseaux fleuris, des plus riches couleurs, qui répandent un parfum des plus agréables. Il y croît naturellement de la soie dont les fibres sont aussi fortes que le chanvre. Le cirier ou arbre à cire, le tulipier, le gommier qui remplace avec succès le quinquina, le jasmin jaune . . . . , y sont très-communs. Mais la grande culture, et presque exclusive est celle du tabac.

Avant l'arrivée des Européens, il n'y avoit en Amérique, ni chevaux, ni vaches, ni moutons, ni cochons; ils y sont actuellement

prodigieusement multipliés, particuliérement en Virginie, où il y en a un grand nombre de sauvages. On y voit un animal singulier qu'on nomme *opossum*, c'est une espece de singe. Il a sous le ventre une sorte de poche, avec une grande ouverture vers les jambes de derriere; ses petits se refugient dans cet asyle, lorsqu'ils se croient en danger. Il y a en Virginie toutes sortes d'oiseaux sauvages et domestiques. Le moqueur passe pour surpasser tous les autres par son chant, et pour imiter tous les leurs; c'est le rossignol de la Virginie. L'oiseau rouge, plus gros que l'alouette, dont le plumage est d'un rouge vermillon, a la tête ornée d'une petite aigrette. Du reste, on ne connoît point d'oiseau dans ce pays, qui ait les accens tendres et plaintifs de notre rossignol, le chant vif de l'alouette, et le doux ramage du merle. L'oiseau mouche est sans contredit le plus magnifique; il est tout couvert d'écarlate et d'or. Son plumage est encore plus beau dans les pays plus au sud. Il y a une espece de grosses grenouilles, longues de plus d'un pied; leur cri est semblable à celui d'un taureau ou plutôt d'un veau; elles vont toujours deux à deux, et font des sauts prodigieux.

En 1781 la population étoit de 567,614 ames, dont 270,762 negres, tant le nombre de ces derniers augmente par le bon traitement qu'on leur fait. En 1790 on y comptoit 747,610 personnes. Aujourd'hui ce nombre

est fort augmenté. On y a fait une loi pour la prohibition perpétuelle de l'importation des esclaves. Il est à espérer que le cri de l'humanité sollicitera tôt ou tard l'affranchissement de ceux qui y sont déja.

Les Virginiens sont gais, hospitaliers et en général bien élevés, malheureusement adonnés au jeu et à l'oisiveté, et très-passionnés pour les combats des coqs. Il n'y a point de grandes Villes dans cet Etat, mais beaucoup de petites. Richmond, Capitale, est la plus considérable. Sa position est très-agréable. Le Capitole élevé sur une colline, commande la Ville; il est bâti en briques rouges, et les colonnes en briques blanches. Un grand vestibule est orné de la statue de Vashington, faite par Houdon, l'un de nos artistes; on y voit aussi le buste de La Fayette par le même.

Alexandrie à deux lieues de Vashington, située dans un lieu élevé et agréable, est une des plus jolies Villes des Etats-Unis. Elle est bâtie réguliérement; presque toutes les maisons sont en briques. Les rues se croisent à angles droits, elles sont larges et bien pavées. Elle renferme environ 4 mille habitans. Ses quais sont spacieux et commodes. Son commerce ne peut que devenir très-florissant, à raison de sa position sur un grand fleuve, et de son voisinage de la Ville Fédérale. Le Général Vashington faisoit sa résidence trois lieues au dessous à Mont-Vernon.

Le fleuve a déja une lieue de large en cet endroit.

Norfolk est le port principal de la Virginie. Il fut entiérement brûlé au commencement de la guerre, par les ordres du Gouverneur de la Virginie. Le dommage a été estimé de plus de huit millions. La construction en est actuellement en très mauvais état. On y comptoit avant la guerre 8000 habitans. La population ne peut manquer d'y augmenter. On construit un canal qui augmentera prodigieusement son commerce. On y a lancé dans une année jusqu'à 80 et 90 navires de différentes grandeurs. Il est à l'entrée de la baie de Chésapéak. Cette Ville a montré un grand attachement à la France. Ses exportations vers 1799, sont montées à plus de dix millions. La culture du tabac diminue dans la Virginie, et l'exportation en est diminuée de plus d'un tiers à Norfolk.

Portsmouth est une petite Ville d'environ 600 maisons, vis-à-vis de Norfolk, de l'autre côté de la riviere Elisabeth. Les rues sont larges, et très-bien alignées. Ces deux Villes furent incendiées dans le même temps.

Non loin de ces deux villes, en remontant la riviere, se trouvent les possessions de l'immortel Jefferson, Président actuel des Etats-Unis. Il a partagé avec Vashington, Franklin, Adams . . . les travaux et les périls de la Révolution, dans la guerre de l'indépendance. Dans le fameux congrès formé en

1776, il a montré une hardiesse, une fermeté de caractere, une réunion de talens et de connoissances, une stabilité invariable de principes, une intrépidité dans les plus grandes crises, qui lui assurent à jamais le respect et la reconnoissance des nouveaux Républicains, et l'admiration de tous les peuples. Il n'est pas moins recommandable par son humanité. Ses negres sont traités comme des domestiques ordinaires. Il les encourage et les excite par des récompenses et des distinctions. Enfin on voit briller dan la direction de ses affaires domestiques l'ordre qu'il a montré dans les affaires publiques.

Son habitation est à *Montecillo*; elle est bâtie au haut d'une petite montagne, dont il a fait couper le sommet pour former une aire de 18 cens et quelques toises quarrées. Cette superbe maison, est un des édifices les plus élégans des Etats-Unis, et rivalise avec les plus agréables de France et d'Angleterre. La vue dont on y jouit est une des plus vastes et des plus belles que l'on puisse trouver.

Le commerce de la Virginie ne répond pas à sa grande étendue, quoique sa situation fût propre à le favoriser. En 1795, l'exportation a été de moins de 30 millions. La Virginie n'a d'autre dette que 550 mille francs qu'elle doit aux Etats-Unis, et à 4 millions pour des fournitures de guerre. Les impositions sont peu considérables. Les

dépenses annuelles du Gouvernement ne montent pas à 900 mille francs. Ce pays pourra avec le temps devenir tout autrement florissant; et je ne crois pas ce temps fort éloigné.

On voit à Augusta une cataracte de 200 pieds de haut; on ne peut pas la comparer à celle de Niagara pour l'abondance des eaux: mais elle est la moitié plus haute; elle n'a guere que 15 pieds de largeur. A trois lieues des montagnes bleues, on trouve un pont naturel de rochers au dessus d'une profonde ouverture qui a près de deux tiers de lieue de long; la hauteur est de plus de 100 pieds. Un ruisseau passe dessous. Quoiqu'il y ait des especes de parapets sur le pont, il en est peu qui soient assez hardis, pour regarder dans le gouffre. On ne peut contempler la profondeur de l'abyme, l'immensité de l'arche, les énormes rochers et les arbres qui la couvrent, sans éprouver un sentiment inexprimable. La correspondance des couches des deux montagnes montre évidemment qu'il a été un temps où elles étoient unies. On trouve un pont semblable, dans le Comté de Vashington, en Virginie.

DU KENTUCKY.

Il a 160 lieues de long, et 75 de large; il est au sud est (sudé) de l'Oyo, au nord

de la riviere de Cumberland, à l'ouest de la Virginie. La riviere de Kentuky et la Cumberland viénnent des montagnes de Cumberland dont les bords présentent un spectacle frappant. Ce sont des précipices de 3 à 400 pieds perpendiculaires; elles se déchargent dans l'Oyo par une ouverture de 250 et 300 toises. Frankfort Capitale, sur la Kentuky, est une Ville florissante, réguliérement bâtie. La maison d'Etat est un grand et bel édifice en pierres. Lexington, dans le Comte de La Fayette, est la plus grande de tout l'Etat. On y trouve une agréable société. Louisville heureusement située dans un lieu fertile, promet de devenir une place de grand commerce. Les autres Villes se peuplent annuellement avec une étonnante rapidité.

La plus grande partie du sol du Kentuky est prodigieusement fertile. Les terres de premiere qualité sont trop riches pour le bled. Elles produisent de 50 à 60 boisseaux de maïs, et quelquefois beaucoup plus par acre, lequel a 24 toises de long et de large. Communément la terre rapporte 30 boisseaux de bled ou de seigle par acre. Le boisseau de froment de Paris, pese 20 livres. Les curiosités naturelles sont étonnantes et innombrables dans ce pays. On y trouve des cavernes prodigieuses; il y a trois sources de bitume, d'un usage excellent pour la lampe. Il y a plusieurs bancs d'alun, des mines du meilleur cuivre. Quant à l'animal volumineux

dont on trouve des restes, je renvoie à M. De Feller, qui a parlé du Morse. Nous observons par occasion que l'Oyo et le Missisipi où il se décharge sont la clef d'une navigation immense qui contribuera puissamment aux progrès et à la prospérité des Etats-Unis. Ce pays ne tardera pas à mettre en considération l'Europe et les autres parties du monde.

Un grand nombre d'Américains et d'Européens émigrent au Kentuky. En 1790, il y avoit 74 mille habitans; on pense qu'en 1796 il y en avoit plus de 150 mille. Le nombre avoit plus que doublé en 6 ans. Ce pays peut être comparé à un enfant naissant, qui acquiert rapidement les dimensions d'un géant. De 1786 à 1787, on vit passer en sept mois au fort Harmar, 177 bateaux, contenant 2,682 personnes, 1,353 chevaux, 766 bêtes à corne, 112 chariots, outre un nombre considérable, qui avoit passé pendant la nuit, et qu'on n'avoit pu compter. Des établissemens de ce vaste continent, l'Amérique tirera sa grandeur future, et formera de nouveaux Empires, qui égaleront et surpasseront peut-être ceux de l'ancien monde.

DE LA CAROLINE DU NORD.

Elle a 150 lieues de long, et 60 de large; elle est au sud de la Virginie; elle est

bornée à l'ouest par le Tennessée, qu'elle a cédé aux Etats-Unis. La Chovvan qui l'arrose, a une lieue a son embouchure. Fayette-Ville est une des mieux situées pour le commerce et les manufactures ; il est probable qu'elle augmentera rapidement. Elle contient environ 400 maisons, disposées réguliérement ; la principale rue a 100 pieds de large. J'observerai à cette occasion que la grande largeur des rues, est un obstacle à la communication des différens quartiers d'une ville, qui se trouvent par là trop éloignés. Je ne voudrois guere qu'elles eussent plus de 30 pieds. Je ne conçois pas comment on a pu avoir l'idée de donner 200 pieds de large aux principales rues de la Ville Sidney dans la Nouvelle Hollande.

La population étoit en 1791 de près de 400 mille ames. Depuis elle a augmenté. Les exportations monterent en 1795 à 27 millions. Le pays est naturellement fertile : mais les habitans n'en tirent pas le parti qu'ils pourroient et qu'ils devroient en tirer. Ils ont peu de goût pour le travail et pour l'étude. Il leur seroit aisé d'être à la fois opulens et instruits.

DE LA CAROLINE DU SUD.

Elle a 67 lieues de long, et 42 de large. Cet Etat est arrosé par quatre grandes rivieres navigables, outre plusieurs petites. Les principaux ports sont Charleston, Port-Royal et Georgetovvn. Le premier est spacieux, sûr et commode. La haute Caroline est aussi saine qu'aucune autre partie des Etats-Unis; il n'en est pas de même de la basse. La végétation est extrêmement prompte dans cet Etat. Le sol produit une quantité immense de plantes, d'arbres, d'arbrisseaux. Outre les oranges, il y a une grande abondance de figues excellentes, de limons, de citrons, de grenades, de poires, de pêches, de melons d'eau .... Les bois sont magnifiques; on y trouve dix-huit especes de différens chênes. Les deux Carolines fournissent une quantité prodigieuse de miel. On recueille dans les montagnes du ginseng, et quantité de plantes médicinales. Le Gouvernement François entretient près de Charleston, un jardin de Botanique qui est très-bien soigné. On compte près de 25 mille ames à Charleston. Ses environs sont d'une beauté au delà de toute description. La population de l'Etat étoit en 1791, de 250 mille. Les Caroliniens sont généralement affables, polis et attentifs envers les étrangers. Ceux de Charleston ont

été très-généreux à l'égard des réfugiés de S. Domingue. L'exportation de Charleston monte annuellement à plus de 13 millions, en seules productions du pays. L'Etat fournit les meilleurs bois de construction. L'importation des negres d'Afrique y est prohibée depuis 1788.

DE LA GÉORGIE.

Elle a 250 lieues de long, et 83 de large. Elle est au sud de la Caroline, et s'étend à l'ouest jusqu'au Mississipi. La partie orientale est un terrein plat, sans un seul côteau, sans une pierre, vers les rivieres de Savannah et de Sainte Marie, dans une étendue de plus de 52 lieues de long, et de 14 à 17 de large. Les hivers en Géorgie sont doux et agréables. On n'y voit presque jamais de neige. Les bestiaux sont toute l'année en rase campagne. A 30 lieues de la mer, le pays commencant à s'élever, l'air est salubre, et l'eau saine. Une nouvelle espece de coton a été apportée des Isles Marquises, en Géorgie, où l'on en a entrepris la culture. Les oranges, les figues, les grenades y viennent en perfection. On y recueille de la soie; le thé y réussit parfaitement.

Savannah Capitale de la Géorgie, a la forme d'un parallélogramme; elle est réguliérement bâtie. Ses rues sont larges et multi-

pliées ; elle a plusieurs places très-vastes : Vashington est fréquentée à raison de sa situation et de la salubrité de son air. Louisville est le siége du Gouvernement actuel : Augusta sur la Savannah qui a 500 toises de largeur dans cet endroit, réunit aux avantages du meilleur sol, celui d'occuper le centre de la Géorgie ; elle deviendra un établissement important.

En 1790, la population de la Géorgie étoit de 82,548 habitans. L'augmentation est devenue depuis considérable. Leur aversion pour le travail est due en partie à la chaleur du climat et au défaut de besoins. Le montant des exportations a été en 1796, de plus de 5 millions. C'est le seul Etat où l'importation des negres d'Afrique soit permise. Ce qui ne doit pas peu contribuer à l'esprit d'inertie qui regne dans ce pays.

Dans la partie occidentale de la Géorgie, il existe quatre nations principales d'Indiens. Elles forment un nombre de 35 mille guerriers. Les Géorgiens ont un grand désir de voir toutes ces nations transplantées au delà du Mississipi : mais elles n'y sont pas encore disposées, il s'en faut. Elles désirent établir des limites permanantes que les Etats du sud ne puissent franchir. En attendant il se commet des vexations, des vols, des assassinats de part et d'autre. La Floride n'est pas plus à l'abri des entreprises des Géorgiens, qui tôt ou tard s'en rendront les maîtres. Ce pays ne rapporte rien à l'Espagne.

DU TENNESSÉE.

Il a 160 lieues de long, et 35 de large. Il est au sud du Kentuky, et à l'est du Missisipi. Il est traversé par la Tennessée, qui après avoir coulé vers le sud, se replie vers le nord et va se décharger dans l'Oyo. Le pays fournit plusieurs articles précieux d'exportation, tels que des chevaux de selle et de voiture, des bœufs, des bestiaux, du coton, du chanvre, du lin, du fer, du bois de charpente . . . . Mais ce qui mérite une attention particuliere, on y trouve le ginseng, cette plante si prisée à la Chine, à la quelle on attribue des vertus si admirables. On n'en fait usage dans cet Empire, que pour les grands Seigneurs, attendu qu'elle est de la plus grande cherté. On doit cette découverte au Pere de Charlevoix Jésuite, qui l'envoya à Paris, sous la régence du Duc d'Orléans.

Il y a une douzaine de villes dans le Tennessée. Deux seulement commencent à être d'une certaine importance. Knoxville, Capitale, est bâtie réguliérement, dans un très-bon site. Hashville est de même bien bâtie sur la Cumberland qui a dans cet endroit 200 toises de large. En 1791, la population étoit de 35,700 personnes; en 1795, on y comptoit 77,260 ames. Le Congrès décréta alors

que le nombre étant conforme à la loi établie, le territoire seroit admis au rang des autres Etats. Sa situation offre de si grands avantages, qu'en 1796, 22 mille blancs, et 11 mille noirs se rendirent dans cette contrée. Le total des émigrés en 1796 fut entre 40 et 50 mille.

DU TERRITOIRE DU MISSISSIPI.

Il comprend le pays borné à l'ouest par le Mississipi, à l'est par la Géorgie, au nord par le Tennessée, et au sud par la Floride, latitude nord 31 degrés. Il est sous la dépendance des Etats-Unis.

Je ne doute point que cette contrée ne forme dans peu un nouvel Etat qui sera mis sur le pied de tous les autres, aussi tôt que la population sera arrivée au degré prescrit par la loi. Je juge que cette époque ne sauroit être éloignéé. Les Indiens disparoîtront entiérement dans ce vaste pays, qui est bordé par la rive gauche du Mississipi.

OBSERVATION.

La Tolérance religieuse établie comme une loi générale et fondamentale dans tous les Etats-Unis, présente un phénomene dont je ne sache pas qu'aucune grande nation ait jamais donné l'exemple depuis l'origine du monde. Cependant elle est fondée sur les lumieres de la raison naturelle. Du moment que je suis bon citoyen, que je suis soumis et fidelle à ceux qui sont en possession de l'autorité publique, je ne suis comptable qu'à Dieu de ma façon de penser, et du culte que je crois devoir lui rendre. C'est ainsi que le Fils de Dieu nous l'a enseigné et par sa doctrine et par sa conduite. Les philosophes qui ont tant et si long-temps prôné la tolérance, se sont étrangement démentis par les excès barbares où ils se sont abandonnés dans la révolution. Mais je me presse de passer au grand objet que j'ai en vue.

Quoiqu'en puissent dire ses détracteurs, le corps des Jésuites a été invariablement animè de cet esprit de tolérance. Il a constamment prouvé par ses procédés qu'il étoit vivement pénétré du grand principe que la Religion se persuade et ne se commande pas. Voici maintenant où j'en veux venir.

Les services des Jésuites ne sont plus accueillis en Europe. Ces hommes éclairés doi-

vent se rappeller l'oracle de leur Dlvin Maître, qui leur dit que lorsque les élans de leur zele sont infructueux dans un pays, ils doivent aller l'exercer dans un autre. La tolérance des Etats-Unis ouvre un vaste champ à leur apostolat, et l'on peut dire qu'elle les invite équivalemment à venir l'arroser de leurs sueurs évangéliques. Ces Jésuites, qui ont affronté avec l'intrépidité la plus heroïque les tourmens de la fosse et du feu lent du Japon, les cruautés inouies des Canadiens, sont assurés que leurs travaux seront inviolablement dans les Etats-Unis, sous la protection des loix, et qu'aucune secte ne pourra jamais les molester impunément dans leurs fonctions. On voit dès à présent les Trapistes et les Augustins qui ont été reçus à bras ouverts à Baltimore, où ces derniers operent des conversions qui sont le fruit du zele qu'ils ont montré à assister la multitude dans un temps de contagion, tandis que les ministres des autres cultes avoient pris la fuite. Les Jésuites sont encore assurés d'intéresser les Etats-Unis, par la culture des sciences et des arts, dont ces nouveaux Républicains sont fort avides.

ROSSIGNOL DE VALLOUISE.

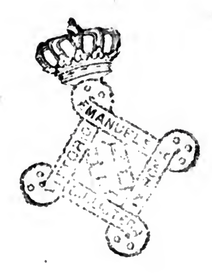
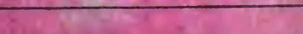


TABLE DES MATIERES.

A a







TABLE

DES OEUVRES DE CE VOLUME

AVEC LE PRIX DES MÊMES EN DÉTAIL.

On vent aussi les feuilles détachés à un centime chaque page, pour ceux à qui on pourroient manquer.


ROMA